
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

or.

Manniat

1215^o

Confrérie de St Benoit
N° 9

Eugène Verdun.

LE JOURNAL

DE MARGUERITE

VERSAILLES. — IMPRIMERIE DE BEAU JARDIN, RUE DE L'ORANGERIE, 26.



J'ai serré mon voile contre moi, pour me cacher avec le bon Dieu, qui était comme un trésor que j'avais peur de perdre.

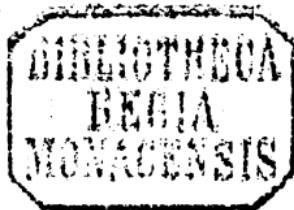
Digitized by Google

00

DEUXIÈME PARTIE.

MARGUERITE SUR MER.

(Suite)



Mémoires de l'Académie des sciences de l'Institut de France.

Est-ce que je pourrai jamais raconter l'horrible chose ?
Est-ce que je serai assez cruelle pour écrire cela ? — Non, ce n'est pas possible ; je n'en ai pas le courage... Je pleure tant, d'abord, que je ne vois plus clair et puis, ma main tremble... Je viens d'être obligée de m'arrêter, après la première phrase... — Ah ! Baby ! Baby ! pauvre cher petit ange ! Je ne peux pas dire que tu n'es plus avec nous ; que nous ne te verrons plus jamais, excepté au ciel ; que tu es... Oh ! c'est trop affreux !... Non, je ne veux pas accepter ; je demande pardon au bon Dieu de dire cela ; mais aussi, j'aimais trop Baby ! je suis trop ! trop...

Mardi, 26 octobre.

Je n'ai pu continuer d'écrire, l'autre jour, parce que je me suis mise à sangloter si fort, que Mademoiselle est venue me prendre dans ses bras et m'a défendu de me remettre à mon journal; et hier, j'avais un si grand mal de tête, que je suis restée sur mon lit, toute la journée. Aujourd'hui, ma tête est mieux; mais je sens dans mon cœur des douleurs incroyables; il paraît que c'est le chagrin, qui fait cet effet-là. Mademoiselle m'a permis, puisque je le voulais absolument, d'essayer d'écrire; mais en exigeant que je m'arrêtasse, si cela me faisait trop de mal. Qui, cela me fait du mal, mais pas trop, parce qu'enfin,

il faut bien que je parle de Baby. Je serai soulagée, si je m'occupe de lui, et je veux tout raconter, pour me remettre aux derniers jours où j'ai vu le cher amour. Je voudrais tant y être encore ! C'est si vide maintenant sans lui ! On dirait que tout est mort et que le navire est comme un tombeau ; aussi, c'est son tombeau vraiment... O Baby ! Baby ! Je ne peux pas le croire ! Toi qui commençais à courir, à parler, à jouer avec tout le monde... C'était si gai, quand tu étais là ! On aurait dit que ça riait partout ; et à présent, c'est si triste ! Ah ! mon Dieu, mon Dieu, que vous nous avez éprouvés ! Pourtant, je ne veux plus me plaindre, parce que si vous avez pris Baby, c'est pour son bonheur ; Mademoiselle me l'a bien fait comprendre ; il n'y a que nous qui sommes malheureux, et nous devons nous soumettre à la volonté de Dieu. Pauvre Gustave ! si tu savais ce qui nous est arrivé, toi qui aimais tant Baby !...

— Je me suis encore arrêtée ; c'est plus fort que moi, je ne peux pas m'empêcher de pleurer, en pensant au petit ange. Marie est venue m'embrasser, me consoler ; elle est si bonne et elle me dit des paroles si tendres, qu'elle me fait du bien. Elle voulait que je montasse un peu sur le pont, parce que tout le monde dit que je vais tomber malade ; mais tant que je verrai maman couchée et pâle comme elle l'est, ne voulant plus manger, ni parler, rien... je n'aurai pas le courage d'aller me promener. Et puis, il faut bien que je raconte enfin comment le cher ange est parti ; car lorsque je parle de lui, il me semble qu'il est à côté de moi et qu'il me sourit, avec ses grands yeux bleus comme le ciel. Ah ! Baby, moi, je ne peux pas te sourire, vois-tu, parce que tu as pris tout le bonheur pour moi et que tu nous as laissés dans les larmes, sur cette vilaine terre, où l'on n'a que des chagrins, je le sais bien. Comment as-tu eu le courage de quitter notre pauvre,

mère? Regarde ce qu'elle souffre... — Mais je ne veux pas t'accuser, mon pauvre petit ange; il a bien fallu que tu obéisses au bon Dieu et que tu allasses avec lui, puisqu'il t'appelait; seulement, prie pour nous, surtout pour maman, car c'est terrible de la voir dans cet état. Et demande au bon Dieu que ta petite sœur Marguerite devienne très-bonne et qu'elle accepte son chagrin, pour qu'elle puisse aller un jour avec toi dans le Paradis. Ah! quand je pense que tu commençais à dire si bien mon nom, et à t'amuser avec moi et à bavarder à ta manière, avec ta jolie petite voix! Et que tu ne me parleras plus jamais! Et que je ne verrai plus ta petite bouche rose, qui souriait toujours; ni tes yeux qui avaient l'air de penser tant de choses! C'est impossible que je m'habitue à cette idée-là...

Mercredi, 27 octobre.

J'ai fait une prière, avant de commencer, pour demander au bon Dieu de me donner le courage d'écrire, sans pleurer cette fois, et de raconter les détails que je veux garder toujours, comme un souvenir de Baby. D'ailleurs, maman même le désire; hier, quand je me suis remise à pleurer et que j'ai posé mon pupitre à terre, ne pouvant continuer mon journal, il m'a semblé entendre ma pauvre mère dire, bien faiblement; — car on n'entend presque plus sa voix, depuis le malheureux jour: — « Marguerite... » — Aussitôt, j'ai essuyé mes yeux et j'ai couru à elle; elle m'a ouvert les bras et je m'y suis jetée avec une sorte de bonheur, parce que c'était la première fois qu'elle me caressait. Elle n'a pas pleuré, puisqu'elle ne pent plus le faire; mais elle m'a embrassée long-temps et enfin elle m'a demandé, si bas que j'avais peine à l'entendre: — « Que faisais-tu?... —

J'essayais d'écrire mon journal. — Pauvre enfant !... » — Et deux larmes ont coulé sur ses joues pâles. Je lui ai dit : — « Ma chère petite mère, si tu le veux, je ne raconterai pas ?... » — Elle m'a regardée fixement et elle m'a répondu : — « *Tout*, au contraire; raconte tout... » — Puis, elle est tombée dans une crise d'évanouissements, comme elle en a sans cesse, depuis ce qui est arrivé. Mademoiselle est accourue lui faire respirer des sels, et ce n'est qu'au bout d'une demi-heure, que maman s'est ranimée.

Ah ! c'est affreux de voir sa mère chérie souffrir ainsi ! J'ai beau la caresser, lui parler du bon Dieu, elle ne me répond pas; et si j'essaie de prononcer le nom de Baby, elle tombe dans ses faiblesses. Berthe même ne peut obtenir qu'elle la regarde; nous l'avons mise à coucher avec maman, pour lui remplacer un peu le cher amour; mais ça ne console pas maman du tout, et le premier jour elle ne voulait même pas de Berthe; la pauvre petite en a eu tant de chagrin et a tant pleuré, que maman a fait signe qu'elle la garderait. — Stéphanie est un ange; elle vient, à toutes minutes, s'agenouiller auprès du lit et embrasser les mains de maman; puis, elle lui dit : — « Je ne te parle pas de Baby, pour ne pas te faire mal; mais je prie pour toi, à côté de toi. »

Et Mademoiselle ! qu'est-ce que je pourrai dire d'elle ! Ah ! sans elle, nous n'aurions jamais pu supporter ce malheur... Elle est une Providence pour nous, toujours occupée à nous faire du bien; pourtant, elle a tant de chagrin aussi, elle qui aimait tant Baby et qui était sa marraine ! Elle est tellement changée, que cela me fend le cœur, de la regarder. — Et mon bon père ! Qu'il est malheureux ! Mais son chagrin le rend sévère et je n'ose pas lui parler; il ne nous dit plus que quelques mots par-ci, par-là, et il s'enferme, toute la journée, dans sa ca-

bine. Quand il vient, le matin, embrasser maman et nous, et qu'il reste assis, quelques instants, auprès d'elle, la tête appuyée dans ses mains, et qu'ils ne se parlent, ni l'un, ni l'autre, je me dis tout bas : — « Mon Dieu ! mon Dieu ! Qu'une pauvre petite fille comme moi est donc à plaindre, de ne pas pouvoir consoler son père, ni sa mère !... » — Allons, voilà que je recommence à pleurer ! Mais je ne continuerai pas, parce que je suis décidée à écrire. D'ailleurs, je ne peux faire que mon journal; tout le reste m'ennuie, parce que je ne pense qu'à Baby. Oui, mon petit ange cheri, je vais parler de toi ; prie bien le bon Dieu, pour que je vienne à bout de tout raconter.

Eh ! bien donc, je vois que la dernière fois que j'avais écrit mon journal, avant notre malheur, Baby était endormi. Mais c'était un sommeil qui faisait mal, car le cher amour paraissait souffrir, et sa respiration était déchirante à entendre, parce qu'on aurait dit des gémissements, surtout quand il a commencé à s'agiter, s'agiter, sans se réveiller pourtant. Le Docteur avait sans doute dit à papa combien le danger était grand, puisque papa n'a pas voulu aller se coucher et a passé la nuit avec nous. Mademoiselle a été assez bonne pour permettre à Marie et à moi de veiller, de sorte que j'ai la consolation de penser que j'ai passé aussi cette dernière nuit auprès de Baby. Je n'ai pas eu sommeil, nous étions trop inquiets. Ma pauvre mère ne bougeait pas de sa place, à la tête du lit; deux fois, papa a essayé de l'emmener, parce qu'il se doutait bien du malheur et qu'il craignait pour maman; mais elle s'est retournée vers lui, d'un air de commandement, elle qui est si douce ! Et elle lui a dit qu'elle ne s'en irait pas; et chaque fois qu'il s'approchait d'elle, elle passait son bras autour de Mademoiselle, comme pour lui demander de la garantir; mais papa n'a plus insisté, parce qu'il a bien vu que ce serait inutile. Le Docteur

restait presque continuellement auprès de nous, pour essayer de nouveaux remèdes ; mais cela ne servait qu'à tourmenter le cher amour et à nous fendre le cœur ; alors maman, qui était déjà presque sans mouvement et sans parole, comme elle l'est maintenant, les a retrouvés pour un instant. Elle s'est levée toute droite, et, le regardant avec des yeux qui semblaient lire sa pensée, elle lui a demandé : — « Me le sauverez-vous ?... » — Le Docteur a baissé la tête sans répondre ; alors, elle a crié d'une voix déchirante : — « Au moins, au moins, ne le faites plus souffrir !... » — Puis elle s'est jetée sur Baby, l'a couvert de baisers et de larmes, et est retombée à genoux auprès du cher petit, les yeux toujours fixés sur lui. De temps en temps, ses lèvres remuaient, et elle murmurait : — « Mon Dieu ! mon Dieu ! Vous seul... O Marie ! Vous qui êtes mère !... »

Mais quand le terrible moment a approché, elle n'a plus rien dit ; on aurait cru voir une statue de douleur. Papa se promenait en long et en large dans les deux cabines ; il semblait ne pas oser regarder Baby et il me faisait peur, tant sa figure était sombre. Mademoiselle s'était agenouillée à côté de maman, puisqu'il n'y avait plus rien à faire, qu'à regarder mourir Baby... Elle ne parlait pas non plus ; ses mains étaient jointes et je voyais qu'elle priait. Marie et moi, nous nous tenions debout, serrées l'une contre l'autre, aux pieds du lit ; Marie me disait tout bas, quand elle voyait que j'allais éclater en sanglots : — « Prions, oh ! prions, ma sœur !... » — Mais moi, je ne pouvais plus prier, parce que je voyais bien que le bon Dieu n'accordait pas ce que nous demandions et que, malgré moi, cela me révoltait.

A chaque instant, sœur Alexis arrivait, ou bien les autres Sœurs, pour avoir des nouvelles ; elles amenaient Stéphanie, Berthe ou Jeanne, qui les en suppliaient et

qui venaient sur la pointe des pieds, jusqu'à la porte ; mais on les remmenait bien vite, car elles se mettaient à pleurer tout haut. Ah ! comme Mademoiselle a bien fait de m'habituer à prendre sur moi ! au moins je pouvais rester !

Les bons prêtres sont venus aussi prier avec nous ; ce sont eux qui nous ont secourus le plus dans notre malheur, puisque s'ils n'étaient pas ici, je ne sais vraiment ce que maman serait devenue ; il n'y a que leurs paroles qui fassent impression sur elle et qui l'aident à se résigner un peu. — Adèle est venue plusieurs fois demander des nouvelles, de la part de sa mère, et quand elle a vu que tout allait bientôt être fini, elle s'est mise à pleurer ; j'en ai été tellement remuée, que je l'ai embrassée, en pleurant aussi, et je lui ai dit : — « Ah ! je vois bien, à présent, que vous avez vraiment bon cœur ! — Et, depuis ce temps-là, je commence à l'aimer davantage.

Baby est resté dans le même état toute la matinée du vendredi ; je voulais quelquefois espérer que c'était un bon signe ; mais il paraît, au contraire, que c'était son agonie, au pauvre chéri. — Ah ! quel horrible mot ! — Et l'on n'attendait plus que son dernier soupir...

Voilà qu'à deux heures de l'après-midi, comme nous étions tous autour de lui, ainsi que je l'ai dit (seulement, je m'étais assise, parce que je n'en pouvais plus), maman a jeté un cri, et j'ai vu en même temps les yeux de Baby qui s'étaient rouverts et fixés sur elle, et sa petite bouche qui lui faisait un doux sourire. Maman s'est baissée sur lui, en criant : — « Mon ange, mon ange ! ne me quitte pas ! souris-moi encore. » — Baby restait à la regarder, toujours souriant ; tout-à-coup, nous n'avons plus entendu sa respiration ; c'était fini : il était parti pour le ciel... O Baby, Baby, tu nous avais laissés là !...

Digitized by Google

Jeudi, 28 octobre.

Ah ! j'ai encore bien sangloté hier, malgré toutes mes résolutions ; mais aussi, ce moment était trop affreux ! Il me semble encore entendre les cris déchirants de maman : — « Mon Baby ! mon amour ! ma vie ! regarde-moi encore, mon enfant bien-aimé ! souris à ta mère, mon ange ! Emmène-la ; que veux-tu qu'elle devienne sans toi... ? — Et toutes sortes de choses qui fendaient l'âme. Nous sanglotions tous ; c'est la première fois que j'ai vu papa le faire ; il était tombé à genoux auprès de Mademoiselle, et, la tête appuyée sur les petites mains de Baby, il pleurait comme un enfant. Stéphanie s'était échappée de chez les Sœurs en entendant nos cris, et quand elle a compris que Baby était mort, elle a perdu connaissance ; sœur Honorine l'a emportée, car nous ne pensions tous qu'à Baby.

Mademoiselle a dit à la bonne Sœur : — « Gardez les trois petites, ma chère Sœur. » — Puis elle s'est occupée de maman, qui avait saisi Baby dans ses bras, et qui s'était évanouie en le tenant. Mademoiselle a repris doucement le cher ange, l'a embrassé sans pouvoir retenir ses larmes, l'a remis sur le lit et m'a dit : — « Ma chérie, restez auprès de lui, je vais y revenir. » — Alors, papa et elle, avec sœur Alexis et Babèt, qui sanglotait, la pauvre vieille ! ont emporté maman dans l'autre cabine et l'ont étendue sur le lit de Mademoiselle. Le Docteur nous a dit que cet évanouissement n'avait rien d'inquiétant, et était même un bien dans un pareil moment ; que cela valait mieux que trop d'exaltation ; mais nous avons fini par être tourmentés, car maman est restée près de deux heures dans cet état. Mademoiselle m'avait envoyée la veiller, avec Marie, pendant qu'elle et sœur Alexis s'oc-

cupaient du cher ange, mais en me promettant que je reviendrais ensuite; car je crois qu'autrement je n'aurais pu m'éloigner de Baby, même pour ma bonne mère. Marie et moi, nous nous sommes assises auprès du lit de maman, que l'on n'osait essayer de faire revenir à elle, puisque c'aurait été la faire revenir à la douleur, et nous la regardions en pleurant.

J'embrassais ses pauvres mains froides, et je répétais : — « Mon Dieu ! mon Dieu ! vous nous éprouvez trop. Est-ce que maman pourra jamais résister à son désespoir ? Non, je ne peux pas accepter... » — Alors, Marie me posait la main sur les lèvres et m'embrassait, en disant : — « O ma sœur chérie, ma petite Marguerite, ne murmure pas contre le bon Dieu ; accepte ce qu'il envoie et prie pour ta pauvre mère, avec le cher ange qui le fait là-haut. — Oh ! Marie, répondais-je ; c'est trop horrible ! J'aimais tant, tant Baby ! — Oui, je le sais bien ; mais rappelle-toi ce que tu me disais pour ma chère maman et pour mon bon grand-père : *Ils te voient, du haut du ciel ; tu peux leur parler encore, et eux, ils parlent de toi au bon Dieu.* Est-ce que tu ne sens pas comme cette pensée est consolante ? — Si, Marie, je le sens ; mais ne plus voir Baby ! Encore, si l'on nous laissait son cher petit corps ! mais où le mettra-t-on ? Dans la mer peut-être... — Avec ma mère chérie, a repris Marie ; mais qu'est-ce que le corps auprès de l'âme ? Oh ! Marguerite, tâche de souffrir en chrétienne ; résigne-toi à tout ce que Dieu veut, toi qui m'as si bien répété, dans mes chagrins, les enseignements de M^{le} Valmy. — Oui, Marie, je le voudrais ; mais, vois-tu, c'est que ce n'est plus la même chose de dire tout cela, quand on n'a pas de douleur, ou bien de le faire quand on en a. — Tu as raison, parce que nous sommes faibles ; mais Dieu nous aide, lorsque nous le lui demandons, et voilà pour toi l'occasion d'acquérir bien

des mérites. — Mais, Marie, regarde ma pauvre mère; est-ce que je peux me résigner à la voir ainsi? — Ah! c'est affreux, en effet, m'a répondu Marie, en embrassant aussi les mains de maman; j'ai le cœur déchiré pour elle. »

Nousavons prié long-temps ensemble. Enfin, comme je ne pouvais plus y tenir, j'ai dit à Marie : — « Ecoute, je retourne auprès de Baby; il faut que je le revoie. » — Puis, j'ai ouvert la petite porte, et je suis rentrée dans la cabine de maman.

Mademoiselle était assise, ayant le petit ange sur ses genoux; elle venait de le laver, de l'habiller, et elle lui mettait un charmant bonnet, garni de blanc, que nous aimions tant à lui voir, parce que c'était celui qui lui allait le mieux. Ses jolis cheveux blonds, qui commençaient à tomber en boucles sur son cou, avaient été coupés pour maman; mais cela ne le changeait pas; au contraire, il me semblait plus beau que jamais, car il n'avait déjà plus la petite figure de souffrance qu'il avait eue pendant sa maladie; il paraissait calme, heureux et même souriant. A le voir ainsi, dans sa longue robe blanche et couché sur les genoux de Mademoiselle, on aurait juré qu'il dormait; seulement il était blanc comme un lis, et quand j'ai couru l'embrasser, cela m'a fait froid de le toucher...

O Baby! si je pouvais encore à présent te voir comme tu étais là, que je serais heureuse! Cela me faisait du bien et du mal en même temps, d'embrasser tes petites joues glacées et de prendre tes chères petites mains froides dans les miennes. Je te regardais toujours, et j'espérais que tu allais te réveiller, et qu'on s'était trompé en disant que tu étais mort! Malheureusement, c'était trop vrai, parce que tu ne nous aurais jamais laissées pleurer ainsi, à côté de toi, sans ouvrir les yeux pour

nous sourire. — Nous avons bien arrangé le lit, Babet et moi ; puis, Mademoiselle y a posé le cher petit, qui était si beau, si beau, que nous ne pouvions nous empêcher de l'admirer, au milieu de nos larmes.

Papa restait debout à le regarder, sans prononcer une parole. J'avais bien envie de chercher à le consoler, mais je ne l'osais pas ; d'ailleurs, qu'est-ce que j'aurais pu lui dire ? J'avais trop de chagrin moi-même ! Les bonnes Sœurs sont venues, toutes, prier à côté de Baby ; les prêtres aussi. J'ai supplié Mademoiselle de me permettre de ne pas quitter le cher amour, et elle me l'a accordé, à condition que je serais très-raisonnable, et que je resterais assise sur mon tabouret pour me reposer ; car je ne pouvais plus me tenir, ni debout, ni à genoux.

Mais la plus cruelle scène, c'est lorsque maman est revenue à elle ; Marie n'avait pas eu le temps de nous en prévenir, que nous avons entendu maman crier : — « Mon Baby ! Caroline, ma Caroline, je veux mon Baby ! » — Mademoiselle a couru auprès d'elle et a tâché de la calmer ; papa l'a essayé aussi ; il a embrassé maman, lui a parlé, l'a suppliée ; rien n'y a fait ; elle a voulu Baby. Elle s'était même levée pour aller le prendre, mais comme elle était trop faible, elle est retombée. Alors, Mademoiselle a engagé papa à céder ; elle a fait promettre à maman d'être bien résignée ; elle a dit tout bas à Babet d'aller chercher M. l'abbé Verrier et le Docteur, et de les prier d'entrer dans l'autre cabine ; puis elle a été prendre le cher bijou et elle l'a apporté à maman.

Quand ma pauvre mère l'a vu si beau, si calme et si riant, elle s'est écriée : — « Il dort, ma Caroline, il dort ! O mon enfant, réveille-toi ! mon ange bien-aimé, regarde ta mère ! » — Mais Baby dormait toujours... Alors maman s'est mise, avec désespoir, à couvrir de baisers sa petite bouche, ses yeux fermés, ses mains froides, ses

joues, son joli front; puis elle a regardé fixement Mademoiselle et a dit : — « Non, Caroline, cela n'est pas possible, Dieu ne me commande pas un pareil sacrifice! » — Ensuite, elle a éclaté en sanglots et en cris déchirants. Alors M. Verrier est entré; il a bâisé le front de Baby; puis il a dit lentement à maman, qui s'était tue en le voyant : — « Dieu vous l'avait donné, ô ma chère sœur! Dieu vous l'a repris... Ne voulez-vous pas dire : « Que son nom soit béni? » — Monsieur l'abbé, obtenez qu'il me prenne aussi; et je bénirai sa volonté: — Et vos autres enfants, pauvre mère? Et votre malheureux mari, qui souffre et poitr vous et pour lui? Et ce fils affié que vous avez laissé derrière vous et qui a besoin que sa mère vive pour qu'il la revoie un jour? — O mon Gustave! hélas! je t'oubliais! » a murmuré maman; puis elle a crié : « — Edouard, Edouard, pourrons-nous vivre sans notre Baby? » — Papa a pris une main de maman dans les siennes; mais il n'a pas répondu; les larmes l'étoufaient.

Maman a continué à parler de Baby, à rappeler toutes ses gentillesse; sa grâce, sa beauté, à embrasser le cher amour, à dire qu'elle le garderait toujours comme cela, sur elle; qu'elle était bien ainsi; qu'elle ne le donnerait à personne, et ne se déciderait jamais à un si horrible sacrifice. Enfin, elle en est arrivée à une telle exaltation, que le Docteur, qui ne voulait pas entrer, craignant de la remuer davantage, mais qui entendait tout, a fait appeler Mademoiselle, et lui a dit que cet état pouvait devénir dangereux; qu'il fallait absolument reprendre Baby. C'était bien difficile!

Mademoiselle est venue s'agenouiller auprès du lit; elle a embrassé Baby, puis elle a dit tendrement à maman : — « Ne veux-tu pas me le donner à mon tour? N'étais-je pas sa seconde mère? » — Maman a crié : —

« Oui, plus tard, plus tard ! oh ! laisse-le-moi encore ! » — Et elle a recommencé à s'exalter, en disant : — « Ma Caroline, c'était notre joie, notre bonheur, notre soleil de tous les jours ! et Dieu me le prend !... — O mon Elisa, répondit Mademoiselle, tout lui appartient avant que d'être à nous ; il a appelé ton ange au ciel pour y préparer ta place ; mais tu dois accepter, mon amie, tu dois te résigner à ce brisement de ton cœur et de ta vie ; la réunion n'a lieu qu'à ce prix.—Oh ! j'accepte, j'accepte ! mais que ne puis-je mourir ! — La vie est bien courte, mon amie ; encore quelques jours peut-être, et tes peines seront échangées contre les joies de l'éternité. »

« Ma chère sœur, a dit M. Verrier d'une voix lente et douce qui entrait jusque dans le fond de l'âme, il y eut sur la terre une mère dont le cœur fut plus brisé encore que le vôtre... oui, plus brisé, malgré vos déchirantes tortures; car elle vit son enfant expirer au milieu des opprobes, de la haine, de l'ignominie,— et votre ange est pleuré de tous. — Son amour, sa tendresse, son dévouement maternel, ne purent entourer de consolations et de soins ce Fils adoré; il lui fallut le voir mourir dans les plus cruels tourments, sans pouvoir lui donner une goutte d'eau pour étancher sa soif. Elle n'eut pas la douceur de se pencher sur ce visage cher, pour y recueillir le dernier regard et le dernier sourire, que Dieu vous a permis de recevoir de votre enfant..... Non, car ce Fils lui avait été ravi dès avant l'heure de la mort; ce Fils bien-aimé ne lui appartenait plus; il expirait pour le salut de tous; c'était notre victime, à nous; et les amères jouissances du moment suprême étaient refusées à cette mère, malheureuse entre toutes les mères... Eh bien! ô ma sœur! elle accepta l'épreuve; elle but le calice jusqu'à la lie, parce qu'elle reconnut la volonté divine. Debout, au pied de la croix, Marie fit à Dieu le sacrifice douloureux, demandé maintenant à votre cœur

de mère, et pas un murmure ne sortit de ses lèvres ! Pas un reproche, pas une plainte !... Elle fut et elle restera le modèle le plus accompli de la résignation, de la soumission aux ordres de Dieu, quelque sévères qu'ils puissent être. Après que le corps inanimé de son fils lui eut été enfin livré, et qu'elle l'eut couvert de ses baisers et de ses larmes, — comme vous en cet instant, — elle sut encore accepter le sacrifice dans le sacrifice; elle sut s'arracher à ces déchirantes délices. — Ma sœur, ne voulez-vous pas l'imiter ? »

Maman, qui avait écouté attentivement ces paroles, tout en couvrant Baby de larmes et de caresses, l'embrassa encore ; puis, relevant les yeux sur M. Verrier, elle lui dit d'une voix désespérée : — « Mais c'est ma vie que vous me demandez là ! — Non, machère sœur, c'est votre droit à la vie éternelle, c'est le titre par lequel vous mériterez d'être réunie un jour à cet enfant chéri, de recevoir la bénédiction promise à ceux qui pleurent, en sanctifiant leurs larmes, c'est-à-dire en se soumettant à la volonté qui les éprouve. — Edouard, a crié maman, que fera-t-on de mon enfant ? je veux le savoir ! Ne me donnera-t-on pas au moins la consolation d'un tombeau à aimer, à soigner, à visiter sans cesse ? Oh ! Monsieur Verrier, Marie vit placer dans un sépulcre le corps de son fils ! — Mon amie, répondit papa, je le désire autant que toi, et je viens d'en parler au Commandant. Il a compris mon vœu et y a accédé. — Tu le vois, mon Elisa, a dit Mademoiselle, tu pourras un jour pleurer sur sa chère petite tombe ; remets-moi donc ce trésor, afin que nous te le gardions. » — Maman répétait toujours : — « Oui, tout à l'heure, attends encore un peu. » — Enfin, M. Verrier a vu qu'elle devenait de plus en plus faible et pâle ; il s'est penché sur elle et lui a dit : — « En présence de Dieu qui vous regarde, de la Vierge sainte qui prie pour vous, du divin Sauveur immolé pour votre amour, faites votre sacrifice,

pauvre mère ! rendez à Dieu jusqu'à ce reste cher de l'enfant qu'il vous avait donné. » — Maman a hésité ; elle a encore embrassé Baby cent fois ; j'ai cru qu'elle ne pourrait jamais se résoudre à remettre le cher ange à Mademoiselle. Enfin, elle a regardé M. Verrier ; elle a dit : — « Oui, oui, je veux le rendre à Dieu ! » — Et elle est retombée évanouie. Mademoiselle a emporté Baby, et Marie et Babet, avec papa, ont tâché de ranimer maman. Moi, j'ai suivi le petit ange.

Vendredi, 29 octobre.

Il y a aujourd'hui quinze jours que Baby est mort, puisque c'était le *vendredi 15 octobre 18***. Ah ! je n'oublierai jamais cette date-là ! Je voudrais avoir fini de tout raconter, et c'est pour cela que j'en ai tant écrit hier ; mais d'un autre côté, comme j'aime à parler de Baby, je mets tous les détails possibles, de sorte que je n'avance pas beaucoup ; cependant, j'espère pouvoir achever aujourd'hui ce récit qui est si triste. D'ailleurs, j'ai une autre chose importante à dire, toujours à cause de notre cher Baby : c'est que je peux parler de lui maintenant à papa. Mais je ne veux pas entreprendre d'expliquer cela, avant d'avoir terminé les premiers jours. Comme maman désira bien certainement plus tard, lire ce que j'écris sur le petit ange, puisqu'elle m'a dit elle-même de ne rien passer, j'ai prié Mademoiselle de corriger un peu les paroles de M. Verrier, parce que je craignais de les avoir mal répétées, quoiqu'elles m'eussent fait une grande impression ; et elle l'a bien voulu, car ce sera bon pour maman de les retrouver. Mais je crois que ma pauvre mère n'aura pas de si tôt ce courage ; elle est si abattue et si faible ! Ah ! c'est bien désolant !

Le jour cruel, donc, Mademoiselle avait repris Baby, et le cher petit ange passa toute la soirée et la nuit sur le lit de maman. Stéphanie et Berthe avaient envoyé, vers

le soir, sœur Honorine supplier Mademoiselle de les laisser venir embrasser Baby, et Mademoiselle le voulut bien, pour qu'elles gardassent toujours ce dernier souvenir de notre petit frère. Ce fut bien touchant quand elles entrèrent; Mademoiselle alla au-devant d'elles et prit Berthe dans ses bras, car la pauvre petite était toute tremblante; elle la rassura peu à peu, en lui faisant voir que ce cher ange n'était pas effrayant, et Berthe se pencha sur lui et l'embrassa. Bientôt elle ne voulut plus le quitter : — « Oh ! qu'il est joli ! disait-elle. Mais je voudrais bien le réveiller; il a bien assez dormi comme ça, et le bon Dieu est si puissant ! Est-ce qu'il ne lui fera pas ouvrir les yeux, si je le prie bien fort ? » — Et elle avait le cœur si gros, qu'elle faisait pitié. Stéphanie, elle, avait l'air de trop souffrir pour pouvoir l'exprimer; elle embrassait Baby et elle demandait à Mademoiselle : — « Croyez-vous qu'il me regarde et qu'il m'entende, du ciel ? Et qu'il obtiendra du bon Dieu ce que je voudrai ? » — Puis, je l'entendais qui ajoutait tout bas, en joignant les mains : — O Baby ! supplie le bon Dieu de nous laisser maman ! Tu n'as plus autant besoin d'elle, toi, puisque tu as la sainte Vierge ! »

Quand je les voyais là, toutes les deux avec moi, je pensais à Gustave, qui n'aura pas eu, lui, la consolation d'embrasser Baby après sa mort, et je disais : — Est-il possible que nous ne soyons plus que quatre maintenant, nous qui étions cinq ! Et maman n'a plus qu'un fils, qui est loin d'elle, encore ! Au moins, me suis-je dit, il faut que nous donnions toujours tant de satisfaction à notre pauvre mère, que ça la console le plus possible. » — Alors, j'ai profité de ce que Mademoiselle était allée un instant auprès de maman, et de ce que sœur Alexis sortait pour appeler Jeanne, qui désirait aussi voir Baby, et pendant que nous étions seules, j'ai dit à Stéphanie : — « Je t'en prie, Stéphanie, promettons au bon Dieu devant Baby, qui est un ange avec lui maintenant,

de devenir tout-à-fait bonnes et sages et de ne jamais donner que de la joie à papa, à maman ; parce que, vois-tu, ce sera une promesse sacrée pour nous. » — Stéphanie m'a répondu : — « Oh ! oui, de tout mon cœur ! » — Nous nous sommes mises à genoux et j'y ai fait mettre Berthe, auprès de moi ; elle était toute sérieuse et, avec une petite figure attendrie, elle a dit : — « Oui, je promets à Baby et au bon Dieu que je serai toujours sage, c'est-à-dire que je tâcherai bien. » — Quand sœur Alexis est revenue avec Jeanne, elle nous a trouvées ainsi, et elle nous a si bien parlé du bon Dieu, que c'était consolant de l'entendre.

Ah ! quelle soirée j'ai passée ! Mademoiselle avait voulu veiller elle-même Baby ; quoique les bonnes Sœurs lui proposassent de le faire alternativement ; maman était tombée dans une espèce de sommeil lourd, de sorte qu'on n'osait pas remuer auprès d'elle, pour ne pas la réveiller, et Marie avait demandé à rester pendant la nuit assise à côté d'elle. Moi, je suppliais qu'on me permit de ne pas me coucher, encore cette fois ; mais Mademoiselle n'y a pas consenti ; seulement, elle m'a laissée veiller très-tard. Le sabord était ouvert, à cause de la chaleur ; le temps était magnifique ; on voyait le ciel d'un bleu foncé, tout parsemé d'étoiles d'or ; la mer était calme et le navire fendait doucement les vagues, qui faisaient un doux petit gémississement ; tout cela était si beau, que cela me consolait un peu ; je me disais : — « L'âme de Baby brille peut-être là-haut, comme une de ces jolies étoiles... » — Et je trouvais qu'il était bien heureux. Mais quand je regardais le lit et que la petite figure blanche de Baby se montrait à moi, à la clarté de notre lampe, je recommençais à pleurer, car ce sommeil continué était trop affreux ! — Mademoiselle me prit sur ses genoux et appuya ma tête sur son épaule ; puis, elle me dit tout bas :

— « Du courage, chère enfant! acceptons la volonté de Dieu et prions pour votre mère! — Oui, Mademoiselle; mais c'est horrible d'avoir vu mourir un petit ange comme lui... — Oh! voyez au contraire, mon enfant, combien la mort paraît douce, en le contemplant! Ce calme, cette beauté, ce sourire, ne nous parlent-ils pas du ciel; du repos, du bonheur, que l'on y goûte? On croirait que son âme a entrevu, en partant, les joies célestes et qu'elle en a laissé l'empreinte sur cette froide enveloppe. Ne sentez-vous pas comme nous sommes près de Dieu, en restant à côté de cet ange? — Oh! si, Mademoiselle, jé le sens, je vous l'assure; car j'ai comme du respect pour Baby, quand je pense qu'il est au ciel, qu'il voit tant de choses et qu'il sait tous les mystères que nous-mêmes, nous ne savons pas; lui qui était si petit pourtant! Ah! s'il pouvait nous parler et nous dire combien il est content d'être avec le bon Dieu, avec Notre-Seigneur Jésus-Christ; de voir la sainte Vierge, les anges et les saints! Savez-vous, Mademoiselle, que je voudrais bien y aller, moi aussi? On est trop malheureux sur la terre! — Taisez-vous, chère enfant! m'a répondu Mademoiselle, en me serrant dans ses bras et m'embrassant; pensez à votre pauvre mère; à moi aussi, ma Marguerite; et attendez votre tour, sans le désirer, vous efforçant seulement d'être toujours prête, en vous sanctifiant de plus en plus. »

Nous sommes restées ainsi long-temps à causer de ces sujets tristes, mais pieux, et nous nous sommes rappelé la dernière instruction que nous avions entendue de M. l'abbé Martin, à mon cher Catéchisme de Saint-Philippe. Mademoiselle me disait que c'était bien le moment pour moi de montrer à Dieu mon amour, en acceptant la douleur si grande qu'il m'envoyait. Je lui répondais que je l'essaierais, lorsque tout-à-coup, j'ai jeté un cri, parce que j'avais cru voir Baby remuer. Oh! quelle impression cela m'a

faite ! J'espérais tant ne pas m'être trompée ! Mais quand j'ai reconnu que si, je me suis mise à pleurer, jusqu'à ce qu'enfin, j'ai fini par m'endormir sur Mademoiselle, qui m'a déshabillée et couchée, sans que je m'en sois presque aperçue. Il paraît que papa est venu veiller aussi auprès de Baby, toujours sans parler, et avec un désespoir sombre qui faisait mal à voir.

Le lendemain, en me réveillant, j'avais comme un poids de cent livres sur l'estomac, et je me demandais : — « Qu'est-ce qu'il y a donc ? Qu'est-ce qui est donc arrivé ? » — Je me suis mise sur mon séant et j'ai regardé dans la chambre ; c'était celle de maman, et j'ai vu Mademoiselle, debout, à côté de moi, et me demandant comment j'allais ? Alors, je me suis rappelé le malheur, et je me suis remise à sangloter, la tête cachée dans mon oreiller ; mais j'ai pensé : — « Je veux revoir et embrasser Baby. » — Aussitôt, je me suis levée et j'ai couru au cher amour.

Il ne s'était pas réveillé, lui ! Il était toujours aussi tranquille et aussi beau, et ne s'inquiétait guère de toutes nos larmes. J'ai fait ma prière à côté de lui, pour qu'il la présentât lui-même au bon Dieu ; puis j'ai demandé à Mademoiselle si je pouvais aller voir maman. Elle m'a répondu que oui, mais que ma pauvre mère ne me parlerait sans doute pas, car elle ne s'était réveillée du sommeil de plomb qu'elle avait eu, que pour retomber dans un état d'accablement douloureux ; que, du reste, c'était un bien, parce qu'on allait emporter le cher amour, et qu'il fallait que maman n'eût s'aperçût de rien. J'ai crié : — « Déjà ! Mademoiselle ! Déjà nous le prendre !... Oh ! gardons-le encore, je vous en supplie ! — Ma chérie, m'a-t-elle répondu, il faut que nous le donnions, pour qu'on prenne les soins nécessaires à la conservation de sa chère petite dépouille. D'ailleurs, votre pauvre père le réclame.

à son tour; c'est dans sa chambre qu'on va monter le cher petit. — Alors, je peux y aller; laissez-moi y aller! » — Mais Mademoiselle n'a jamais voulu me le permettre; elle m'a dit que ce n'était pas possible, et que je devais, à l'exemple de maman, avoir aussi le courage de faire mon sacrifice. Mais je ne le pouvais pas; j'étais révoltée, et je n'ai quitté la cabine, pour aller chez maman, qu'à la condition qu'on ne donnerait pas Baby avant que je l'eusse revu.

Ma pauvre mère avait les yeux ouverts, mais fixes, et elle n'a pas eu l'air de me voir; je l'ai embrassée, elle n'y a pas fait attention, et Marie m'a fait signe de ne pas parler, pour ne pas sortir maman de cet état, dans ce moment. Ah! c'était trop cruel de ne pas pouvoir causer avec sa mère, ni la caresser! Aussi, je l'ai laissée avec Marie et sœur Honorine, et je suis retournée auprès de Baby. La bonne sœur Alexis y était avec Mademoiselle, et papa arrivait pour dire que tout était prêt là-haut; alors, j'ai été très-méchante, car on aurait dit que j'étais folle de chagrin, et j'ai laissé échapper des paroles dures sur le bon Dieu, qui était si cruel pour nous. Je m'en repens bien maintenant, et j'espère qu'il me pardonne. Je sais qu'il est le Maître de nous tous, et notre Père, et qu'il a le droit d'appeler ses enfants à lui, quand il le veut; mais enfin, c'est très-douloureux pour ceux qui restent. Heureusement que je ne criais pas, parce que la présence de papa me faisait peur, et puis parce que tout le monde parlait bas, à cause de maman, dont on avait bien fermé la porte; malgré cela, je suis sûre que c'est moi qui ai été cause qu'elle a deviné ce qu'on lui cachait. Je me jettais sur Baby; j'embrassais ses petites mains glacées et sa figure de marbre, et je pleurais. Mademoiselle l'avait pris dans ses bras, parce qu'elle n'aurait pas voulu que ce fût un autre qu'elle ou papa qui l'emportât, et que

papa n'en avait pas le courage. Oh ! qu'elle était pâle et tremblante, en tenant notre ange ! Je l'ai regardée partir, avec cette petite tête appuyée sur son bras, et ressemblant à une jolie fleur qu'on aurait coupée et qui ne peut plus se soutenir ; et lorsque je n'ai plus aperçu le bout du long voile blanc dont on avait recouvert Baby, ç'a a été plus fort que moi, je me suis élancée pour monter aussi. Sœur Alexis m'a retenue, et j'ai eu une espèce de mouvement de colère contre elle ; je le regrette bien ; elle et toutes les autres Sœurs ont été si bonnes ! Mais j'étais vraiment trop malheureuse ; il me semblait que mon cœur se tordait en dedans de moi. Je n'avais jamais éprouvé cela auparavant, et je vois bien que la douleur est une chose horrible.

Nous avons su que tous les matelots s'étaient découverts, quand Mademoiselle était arrivée sur le pont avec papa, et que les officiers se tenaient debout, la tête déouverte aussi, et l'air triste et respectueux. Le Commandant a même pleuré ! Il aimait tant Baby ! Il le trouvait si gentil ! — Mademoiselle, après avoir déposé le cher ange sur le lit, lui a fait ses adieux, et au moment où elle allait sortir, tout en larmes et brisée d'émotions, papa s'est approché d'elle, a pris ses deux mains dans les siennes, les a serrées, et lui a dit, d'une voix qu'on entendait à peine : — « Cet ange vous bénit, du haut du Ciel... » — Mademoiselle en a été bien émue, et l'a raconté depuis à maman, pour lui faire voir que papa a des idées pieuses.

Mais il se passait une triste scène dans notre cabine, pendant ce temps ; car maman avait entendu mes efforts pour sortir et elle s'était doutée de tout. Alors elle s'était levée et avait ouvert la petite porte de communication, sans qu'on eût pu l'en empêcher. Quand je l'ai vue apparaître, blanche comme une statue, j'en ai été tellement saisie, que je suis restée immobile. Sœur Honorine

et sœur Alexis, ainsi que Marie, l'ont entourée. Elle criait qu'elle voulait Baby; qu'elle avait été calme jusque-là, parce qu'elle le sentait encore près d'elle; mais que si on le lui arrachait tout-à-fait, elle n'y tiendrait pas. Enfin, on est parvenu, à force de la raisonner, à la faire rentrer dans l'autre cabine; mais nous étions très-inquiètes. Quand Mademoiselle est redescendue, maman l'a appelée, et ce moment a été déchirant.

Enfin, je n'en finirais pas, si je voulais parler de toutes les souffrances de ma pauvre mère. Depuis ce second jour, elle est tombée dans une langueur et un accablement continuels; elle ne parle à personne, pas même à papa; elle n'écoute guère que les bons prêtres, qui l'entre tiennent de Dieu, mais elle ne répond pas; deux ou trois fois seulement, elle a dit à Mademoiselle: — « Pourquoi suis-je partie? » — Mais devant papa, elle ne prononce pas ces mots-là, qui lui feraient trop de peine. Le Docteur est tourmenté pour elle, je le vois bien, et il a de grandes conversations avec papa. Moi aussi, depuis hier, je cause enfin avec mon bon père, et cela me fait du bien et à lui aussi, je crois; mais je le raconterai demain, car je n'en puis plus.

Samedi, 30 octobre.

On dit que nous approchons beaucoup de Bourbon et que nous y serons dans quelques jours, quoique l'*Isère* ait marché bien lentement, depuis le Cap. Je ne sais si maman voudra descendre à terre; elle n'en aura peut-être pas la force, et pourtant cela lui ferait du bien, puisque nous aurons encore au moins cinq semaines de voyage, avant d'arriver dans l'*Inde*, et si maman reste toujours dans sa cabine, sans jamais prendre l'air, comment ça finira-t-il? Ah! mon Dieu! ayez pitié de nous, je vous en

prie ! Et puis, est-ce que nous pourrons nous séparer de Marie et de Jeanne ? Ce sera encore une douleur pour maman, et quant à moi, je n'y résisterai pas. Depuis la mort de Baby, j'oubliais un peu cette séparation, qui allait arriver, mais maintenant qu'elle approche, j'y pense sans cesse ; Marie aussi, car elle pleure souvent. Hier, papa l'a appelée sur le pont, avec Mademoiselle ; Marie ne m'a pas dit ce qu'il leur voulait ; mais je crois que papa est bien triste aussi de les quitter, elle et Jeanne ; il les aime beaucoup.

Je disais hier, que je cause maintenant avec mon bon père ; c'est Mademoiselle qui a amené cela. C'était jeudi soir ; je venais d'écrire mon triste journal et je m'arrêtai, parce que je n'en pouvais plus. Mademoiselle est venue à moi et m'a dit : — « Marguerite, il faut monter un peu sur le pont, je le veux. Que deviendrait votre mère si vous tombiez malade ? — Ah ! lui ai-je répondu, malheureusement cela ne ferait plus grand'chose à maman ! » — Et j'ai eu les larmes aux yeux. Mademoiselle m'a prise sur ses genoux et m'a dit : — • Pouvez-vous avoir une semblable idée, Marguerite ? Votre mère est tellement accablée par sa douleur, qu'elle n'a plus la force de sentir, que pour son ange. Mais une mère, au milieu même de ses plus cruelles souffrances, ne cesse jamais d'avoir au fond du cœur la même tendresse pour tous ses enfants ; qu'une inquiétude, une crainte, survienne pour l'un d'eux, et cet amour se manifestera aussitôt comme par le passé. Votre pauvre mère vous chérit, mon enfant ; soignez-vous donc pour elle, car un nouveau tourment la tuerait... — Mais, Mademoiselle, si je pouvais la consoler, au moins ! Je ferais n'importe quoi. Elle m'avait dit à propos de Gustave, qu'une mère ne voulait recevoir de consolations que de ses enfants, lorsqu'elle est malheureuse ; et elle n'en veut pas de moi ! — Elle ne savait pas

encore, Marguerite, ce que c'est que de perdre un enfant. Vous voyez que son chagrin d'avoir quitté Gustave s'efface en quelque sorte devant l'immense douleur qui est venue l'atteindre. Dieu seul peut consoler ses nouvelles angoisses ; les cœurs les plus tendres, les plus dévoués, en sont incapables, et c'est ce qui déchire le mien... »

Mademoiselle se cacha la figure de ses mains et ne put continuer. Je jetai mes bras autour de son cou et je lui dis : — « Ah ! c'est égal, allez ! si vous n'aviez pas été là, nous n'aurions plus notre mère maintenant, j'en suis bien sûre ! » — Mademoiselle reprit, au bout d'une seconde : « — Nous ne devons cependant jamais nous laisser accabler par le découragement de ne pas faire autant de bien que nous le désirerions ; il reste toujours des devoirs à remplir, et il nous faut toute notre force pour nous y livrer... Vous avez les vôtres, Marguerite, en ce moment où vous ne pouvez malheureusement rien pour votre mère chérie ; votre bon père ne mérite-t-il pas de même votre sympathie et vos soins ? Il souffre beaucoup, lui aussi, et qui sait si vous ne réussiriez pas à le soulager ? — Moi, Mademoiselle ! Mais je n'ose même plus lui parler ! Il a l'air si sombre ! Comment donc faire ? — Suivre mes conseils et essayer de trouver l'entrée de son cœur, pour y répandre les douceurs de votre tendresse filiale. Je désire que vous montiez prendre l'air sur le pont ; mais comme vous seriez trop impressionnée, je le sais, de vous promener là où le cher ange se trouvait il y a si peu de jours encore, et surtout devant tant de monde, je vous mènerai à votre père en le priant de vous recevoir chez lui. Ce changement d'air vous fera toujours du bien. Une fois là, mon enfant, priez Dieu de vous inspirer, et puis ne craignez pas de causer avec votre père, selon que votre cœur vous y portera ; j'espère que vous parviendrez à adoucir une douleur d'autant plus lourde et amère,

qu'elle se renferme et se concentre ; une fille peut et doit avoir le courage de tenter cette sainte et délicate tâche. — Oh ! ma bonne demoiselle, je veux l'essayer ! Conduisez-moi chez papa. »

Mais quand j'ai monté cette échelle par où j'avais vu emporter Baby ; quand j'ai aperçu tous les endroits où il avait joué, et ces bons matelots avec lesquels il voulait toujours aller, je suis devenue toute faible. Avec cela, j'étais restée si long-temps en bas, que l'air me saisissait. Mademoiselle m'a soutenue et m'a fait entrer chez papa, qui a répondu assez brusquement que je pouvais rester. Mademoiselle m'alaissée, en m'embrassant, pour me donner de la force ; j'étais très-intimidée ; je ne savais que faire.

Je m'étais mise à côté du sabord ; pourtant, c'était papa que je regardais ; il avait l'air d'écrire, assis à son petit bureau, mais il n'écrivait pas du tout. Après être restée quelque temps ainsi, je me suis dit : — « C'est très-mal, je ne suis pas une bonne fille. » — Alors je me suis penchée par le sabord et j'ai prié Dieu d'être avec moi ; puis j'ai été à papa, en prenant mon grand courage, et je lui ai demandé doucement : — « Est-ce que je te gène ? » — Il m'a répondu d'un ton sévère : — « Pourquoi me dis-tu cela ? » — Je me suis sentie si tremblante, que je restais sans bouger ni parler, et ayant envie de pleurer en regardant sa figure amaigrie et sombre. Enfin, il a posé sa plume, a levé les yeux sur moi et m'a dit : — « Ah ça ! que veux-tu donc ? — Mais papa, que tu me parles comme un père à sa fille ! — Vraiment ? mais je ne suis guère en train de causer. — C'est pour cela, papa ; c'est parce que tu as du chagrin, et moi aussi, que nous devrions nous entendre. » — Papa n'a pas répondu, et j'ai continué, quoique mon cœur battît bien fort : — « Que veux-tu que je devienne, si je suis repoussée de maman

et de toi à la fois? Tu sais comme maman est malade de douleur; alors tu vois bien que le chagrin fait beaucoup de mal; d'ailleurs, toi-même... » — Papa m'a regardée d'un air de me défendre de continuer... — « Eh bien! ai-je dit, je ne parle pas de toi; mais je t'assure que moi aussi je tomberai malade si je continue à ne plus pouvoir caresser ni ma mère, ni mon père... » — Et mon cœur était si plein, que malgré tous mes efforts, mes larmes sont parties.

Papa s'est levé, m'a pris la main, et, m'attirant à côté de lui, il s'est assis sur son divan; j'ai appuyé ma tête sur son épaule, et je ne pouvais plus arrêter mes larmes. Mais papa ne m'a pas grondée; j'ai senti, au contraire, qu'il m'embrassait les cheveux, et ça m'a fait tant de bien, que j'ai pleuré encore davantage. Et tout en pleurant, je pensais : — Mon Dieu! mon Dieu! qu'est-ce que je pourrais donc lui dire pour le consoler? — Enfin, je lui ai demandé : — « Est-ce que tu n'aimes pas à m'avoir avec toi? Tu restes toujours seul, en haut, quand tu as, en bas, une fille qui serait si contente de voir souvent son père! Et encore, tu me fais peur, et ça m'empêche de te parler de tout ce que je voudrais. — Voyons, parle-moi. — Mais, papa, si je te parle, vois-tu, ce doit être de ce que je pense, et cela te fera peut-être de la peine? — Alors ne me parle pas. — Ah! papa, tu ne m'encourages guère! Mais je crois que cela te fait encore plus de mal de garder tout dans ton cœur; car tu n'es plus le même depuis le triste jour... — Ma fille, les hommes n'ont pas la même manière que vous de souffrir; ils ne peuvent se plaindre comme des femmes ou des enfants. — Je le sais, papa; mais ce serait très-mal à eux de repousser leur femme ou leurs enfants, n'est-ce pas? — Sans doute; mais qui est-ce qui te repousse? — Eh bien! je voudrais causer un peu avec toi de notre petit ange; est-ce que tu me refuseras cela? »

— Papa ne m'a pas répondu; j'ai continué : — « C'est que Baby n'est peut-être pas content au ciel, sais-tu, de ce que tu ne prononces jamais son nom , et encore de ce que tu me fais tant de peur, que je n'ose pas te parler de lui non plus? Je suis sûre que maintenant il nous regarde et qu'il prie le bon Dieu pour nous. Tiens, je vais t'embrasser pour lui, ça lui fera plaisir. »

J'ai passé mes bras autour du cou de papa et je l'ai embrassé bien des fois; il m'a serrée avec affection contre lui. Quand je l'ai regardé ensuite, il avait des larmes dans les yeux, mais je n'ai pas fait semblant de les voir. Je lui ai dit : — « J'ai une grâce à te demander. — Laquelle ?

— C'est que tu me permilles de monter tous les jours pour rester un peu avec toi; j'aime tant à y être! — Non, non, ne me fais pas prendre cette habitude... — Pour-

quoi? c'est si bon pour moi! Est-ce qu'une fille ne doit pas soigner son père? — Sa place est d'abord auprès de sa mère.— Mais, papa, l'un n'empêche pas l'autre. D'ailleurs, qu'est-ce que je peux faire pour maman, malheureusement? elle ne m'entend même pas , à présent. Et puis, elle-même serait contente que je fusse auprès de toi le plus souvent possible. — Eh bien! m'a dit papa en m'embrassant, viens-y chaque fois que tu le voudras. »

— J'ai beaucoup remercié mon bon père, et depuis ce moment,j'ai déjà été le voir plusieurs fois; il me sourit quand j'arriye et me reçoit très-bien. Mademoiselle dit qu'elle croit que je le distrais et qu'il aime ma présence. C'est la première consolation que j'aie eue depuis la mort de Baby.

• •

Lundi, 4^e novembre.

Mon Dieu, combien d'événements j'ai à dire dans ce malheureux journal! Est-ce que je me serais jamais attendue à celui-là? J'éprouve tant d'impressions, que je ne sais comment les exprimer; il y a un peu de plaisir, à cause de ma chère Marie; mais il y a beaucoup plus de douleur, à cause de papa. Et puis, c'est pour maman surtout que je suis agitée; comment supportera-t-elle cela? Elle ne sait rien encore, et même c'est fort extraordinaire que moi, qui suis sa fille, je l'aie appris avant elle, d'autant plus que c'est pour elle que tout se décide; mais elle est si faible! Elle a eu un nouvel accès de fièvre, hier, et on craint de l'émotionner; pourtant, nous sommes si près de Bourbon, qu'il faut bien qu'on lui dise la grande chose, puisque je crois que papa lui demandera son avis, avant d'arranger l'affaire définitivement. Mais voici ce que c'est et comment je l'ai su!

Hier, dimanche, après la messe, où papa était venu et où il avait l'air un peu consolé (car je m'aperçois que, depuis notre malheur, il pense beaucoup plus souvent au ciel, pour y chercher Baby, et qu'il aime à avoir de grandes conversations avec M. Bertrand); Mademoiselle me dit: — « Marguerite, je vous laisse avec M. Guyon, qui désire vous parler, et je retourne vite auprès de votre mère. » — Papa, que je regardais avec étonnement, me fit signe de le suivre dans sa chambre; puis il s'assit sur le divan, où je me mis à côté de lui et il me dit: — « Tu vois, ma fille, que je te traite en personne raisonnable, car je te demande un entretien secret, pour causer avec toi de choses sérieuses; me feras-tu l'honneur de m'entendre? — Oui, papa, bien sûr; mais tu veux faire semblant de plaisanter et tu es triste; cela m'effraie; qu'est-ce

que tu peux avoir à me dire? — Ecoute, Marguerite; tu as raison, je n'ai pas envie de plaignanter. Promets-moi seulement que tu resteras calme. — Je l'essaierai, papa, comme lorsque j'ai essayé de ne pas crier, devant la lame.

— Cela suffit. Eh! bien, que dirais-tu si je t'apprenais qu'au lieu de continuer ta route vers l'Inde, tu resteras peut-être à Bourbon? — Oh! papa, j'en serais très-contente, si tout le monde y reste aussi. — Tout le monde y restera, si tu veux parler de ta mère, de M^{me} Valmy, de tes sœurs, etc.—Et de toi? » — Papa n'a pas répondu. J'ai répété: — « Et de toi, papa? » — Et comme il ne disait encore rien, j'ai crié: — « Mais, papa, tu ne t'en irais pas sans nous? C'est impossible! Tu ne peux pas penser à te séparer de nous. »

— Marguerite, a repris papa d'une voix étruse; je suis inquiet de ta mère, très-inquiet; elle ne pourrait supporter plus long-temps la vie qu'elle mène à ce bord, en face de ses souvenirs et sans aucune distraction à sa douleur. — Oh! papa, moi aussi, je suis inquiète, va! et c'est affreux! mais comment faire? — Le seul parti à prendre, dans notre situation présente, c'est de la déposer avec vous à Bourbon, et de vous y laisser quelque temps. Elle s'y remettra, y retrouvera des forces, de la santé, du courage; c'est l'avis du Docteur. Le climat de cette île est parfait, et vous vous y préparerez par avance et sans danger, à la température de l'Inde, que votre mère a toujours redoutée pour vous. Vous viendrez donc me rejoindre, plus tard, dans des conditions meilleures.— Oh! papa, mais toi!... Tu partiras tout seul, et quand tu as du chagrin encore! Et tu serais exposé à ce mauvais climat, sans nous avoir pour te soigner, si tu étais malade! Non je ne peux pas supporter cette idée-là... Emmène-moi avec toi, alors, et je ferai tout ce que je pourrai, pour remplacer maman. » — Mon bon père m'a tapée sur la

tête avec amitié et m'a dit : — « Si je t'avais en effet, je ne me plaindrais pas. Mais je ne peux t'enlever à ta mère, à M^{me} Valmy ; et puis, pense à ton amie Marie ; veux-tu lui ôter le plaisir qu'elle se promet à t'avoir ? — Tu lui en as donc parlé ? — Sans doute, parce que j'ai dû la questionner sur le pays, que je connais du reste, pour y avoir relâché une fois ; et puis, sur les ressources que sa famille pourrait m'offrir, pour aider et entourer ta mère. — Eh ! bien ? — Eh ! bien, elle m'a donné de très-bons renseignements, et j'espère que vous serez aussi bien que possible, sous tous les rapports. — Oh ! papa, mais je ne veux pas de cela, je te l'assure ; maman n'y consentira jamais, elle qui a tout quitté pour partir avec toi. Et maintenant que Gustave est resté en France, que Baby est au ciel, toi, tu serais dans l'Inde et nous à Bourbon ! Non, ce n'est pas possible qu'une famille se partage ainsi ! — Ma fille, tu m'avais promis d'être calme. J'ai voulu te parler de cette résolution à l'avance, pour que tu y fusses déjà résignée, lorsque j'en instruirai ta mère et pour que tu l'aiddasses à prendre son parti, en te montrant toi-même raisonnable. — Mais, papa, ça n'aidera pas du tout maman, parce qu'elle ne se décidera pas, j'en suis sûre. — Il le faudra pourtant, si elle veut se conserver pour vous. Le Docteur me dit assez clairement que nous ne la sauverons pas, si nous ne l'arrachons, le plus promptement possible, à ce bord ; il n'y a donc pas à hésiter. — Oh ! mon Dieu ! je crois bien qu'il faut se dépêcher, alors ! Mais, papa, nous serons trop malheureux sans toi. — Comment faisiez-vous, quand je partais sans vous ? — Nous n'avions pas eu le bonheur d'être avec toi, pendant plus de la moitié de la route, et de croire que nous y resterions toujours. — Ah ! ça, tu aimes donc bien ton père ? — Méchant papa, qui me demande cela, comme s'il ne le savait pas ! »

Mon bon père m'a prise sur ses genoux et m'a caressée long-temps. Ah ! comme j'étais bien, là ! Mais je pleurais, en pensant que bientôt, je n'y serai plus. Il m'a demandé : — « Comment se fait-il, qu'ayant tant d'affection pour ta sœur Marie, tu ne te réjouisses pas davantage de rester avec elle ? — Si tu y étais, lui ai-je répondu, ce serait tout bonheur ; mais sans toi, je ne peux pas me réjouir. — Enfin, m'a-t-il dit ; va causer de tout cela avec elle ; elle t'en montrera les bons côtés ; surtout, tâche que ta mère ne se doute encore de rien. »

Marie est si heureuse de nous garder dans le pays où elle sera, que, malgré moi, je me console un peu, lorsque je suis avec elle. Mais papa !... Oh ! c'est bien dur de le quitter ! Maman n'en aura jamais la force, j'en suis persuadée ; cela lui ferait plus de mal que de bien. Pauvre père ! Il n'aurait plus sa femme avec lui ; ni sa petite Marguerite, qui commençait enfin à lui tenir compagnie ; ni Stéphanie, qui le caresse ; ni Berthe, qui l'amuse ! Mon Dieu, que je suis triste !...

C'est aujourd'hui la fête de la Toussaint ; nous avons eu la messe. Mademoiselle nous a fait une touchante instruction, ce matin, pour nous rappeler que c'est par les épreuves et par les combats, que les saints ont obtenu la couronne du ciel. Mais je suis si fatiguée, que je ne puis écrire ses paroles.

• • • • • • • • • • • • •

Mercredi, 3 novembre.

Maman sait tout... Il en était bien temps, puisqu'on assure que nous serons demain soir à Bourbon. Ma pauvre mère avait été si souffrante encore, le jour de la Toussaint et celui des Morts, comme je l'ai raconté hier, que papa n'en avait été que plus décidé à tenir sa résolution. Mais le plus difficile, c'était de l'apprendre à maman. Made-

moiselle a profité, ainsi que papa l'en avait priée, d'un assez bon moment, ce matin, pour préparer la grande chose; puis, elle m'a envoyée chercher papa. Alors, il y a eu de grandes émotions. Maman, qui s'était soulevée, s'est jetée dans les bras de papa, en le suppliant de lui pardonner, si elle n'avait pas été assez courageuse jusqu-là, et en lui promettant de l'être davantage à l'avenir; mais en le conjurant de ne pas se séparer d'elle! — « Edouard, disait-elle, d'une voix brisée qui faisait mal à entendre; Edouard, jure-moi que tu vas renoncer à cette fatale idée!... Il est vrai que je me suis laissé écraser par ma poignante douleur; que je n'ai pu penser qu'à mon Baby, me nourrir que de son souvenir; que j'ai comme oublié momentanément tout ce qui m'entoure et qui m'est si cher encore. Mais si j'ai été coupable, j'en suis cruellement punie, puisque tu as pu croire que je me résignerais à être abandonnée par toi... Aïe pitié de moi! Ne m'impose pas ce nouveau sacrifice; il est au-dessus de mes forces... »

Après avoir trouvé l'énergie de dire tout cela, maman est redevenue tout-à-coup si pâle et si faible, qu'elle est retombée sans mouvement, mais toujours en regardant papa d'un air de prière. J'espérais qu'il allait céder; mais plus il voyait maman malade, plus il comprenait la nécessité de tenir ferme. Seulement, il a été si bon et si tendre, en expliquant toutes ses raisons à maman, que c'était bien touchant.

Il lui a parlé de nous surtout; de la peur qu'elle avait toujours eue pour nous du climat de l'Inde et de l'avantage qu'il y aurait à nous y préparer, par celui de Bourbon; et puis, de la nécessité pour elle-même de se fortifier, avant que d'aller à Pondichéry. Maman lui disait: — « Eh! bien, reste avec nous à Bourbon. — Mais il répondait, qu'il ne pouvait trahir la confiance du gouver-

nement, en n'occupant pas, le plus promptément possible, un poste qu'il avait accepté ; que d'ailleurs, c'était de notre intérêt, à tous. Enfin, il avait des raisons pour chaque objection ; mais il en revenait toujours à ce que c'est un devoir sacré à une femme, de se conserver pour son mari ; à une mère, pour ses enfants ; et il n'a pas caché à maman les craintes sérieuses que le Docteur a pour elle, si elle ne quitte pas bien vite ce triste bord.

Maman a répondu qu'elle emporterait sa douleur partout avec elle et qu'elle souffrirait à terre, autant qu'à bord ; mais le Docteur et papa ne sont pas de cet avis. Maman a fini par déclarer, que si elle se décidait à ce cruel effort, elle voulait qu'on lui donnât Baby, à Bourbon, en attendant qu'elle le fit transporter avec elle, à Pondichéry, lorsqu'elle irait rejoindre papa. Papa y a consenti aussitôt ; puis il lui a parlé de la joie qu'ils auraient à se retrouver, après cette privation, moins longue probablement que leurs anciennes séparations, mais bien pénible pour lui, comme pour elle. Il lui a dit qu'il préparerait tout là-bas, pour que nous y fussions aussi bien que possible, en y arrivant. Maman répétait toujours : — « Et toi ! quelle vie tu vas mener ! — Tu comprends, mon amie, répondait papa, que j'aurai tant d'occupations, dans les premiers moments, que je sentirai moins le vide de votre absence ; et lorsque j'aurai le plus besoin de vous revoir, vous m'arrivez enfin. — Mais si tu allais être malade, pourrais-je jamais me consoler de t'avoir quitté ? — C'est bien malgré toi que tu le fais, pauvre amie ! Ainsi, tu n'aurais pas de reproches à t'adresser. N'avais-tu pas tout entrepris pour me suivre, et crois-tu que je puisse jamais l'oublier ? »

Ensuite, papa a parlé à maman de Marie, dont la famille et les amis vont sans doute être bien bons pour nous, et qui est, elle, si heureuse de nous conserver quel-

que temps. Cette pensée de Marie et de Jeanne paraît douce à maman ; mais elle est trop accablée, pour le dire beaucoup. Ce qui lui a fait le plus de bien et à moi aussi, c'est que papa nous a assuré qu'il restera près d'un mois avec nous, à Bourbon, pour nous installer, pendant que le navire réparera ses avaries et puis, je crois que papa a le droit de faire attendre un peu, s'il le veut. D'ailleurs, le Commandant est si aimable pour lui et pour nous !

M. Verrier est venu voir maman, qui l'en avait fait prier, et j'ai deviné qu'il avait achevé de la décider ; car elle était plus calme, après avoir causé avec lui. Il lui fait toujours du bien.

Jeudi, 4 novembre.

C'est la fête de Mademoiselle, aujourd'hui ; j'ai prié pour elle et je l'ai embrassée bien des fois. Mais ce jour que j'aimais auparavant, est triste comme tous nos jours, maintenant que Baby n'est plus là... Maman a eu beaucoup de fièvre, hier soir ; et ce matin, elle est si faible, qu'elle peut à peine parler. Pourtant, elle m'a laissée la caresser, ce qui m'a fait grand plaisir. C'est qu'aussi, je lui avais dit hier, après que papa a été parti : — Au moins, ma bonne petite mère, je vois à présent que tu nous aimes encore, puisque tu l'as assuré à papa. » — Elle m'a demandé tout bas : — « Est-ce que tu ne le savais pas ? — Oh ! Mademoiselle me le disait bien ; mais tu ne me permets plus de t'embrasser, ni de te parler, et cela me rend très-malheureuse. » — Maman m'a serrée dans ses bras et m'a répondu : — « Oh ! caresse-moi, ma chérie ; j'en ai plus besoin que jamais maintenant ! »

Alors, je me dédommagine maintenant de toutes mes privations, et quand je t'embrasse, je lui dis que c'est pour Baby, ce qui lui fait du bien. Stéphanie et Berthe

aussi, sont très-heureuses de ce que maman ne fait plus signe de les remmener, quand elles viennent auprès d'elle; cependant, on ne les garde pas long-temps, pour ne pas la fatiguer.

Marie m'a dit, tantôt : — « Ma sœur Marguerite, comme nous soignerons ta mère, à nous deux ! — Oui, Marie; c'est-à-dire, à nous trois; parce que, vois-tu, Mademoiselle ne cédera jamais sa place à personne. Mais papa, qui le soignera, lui ? — Nous prierons ensemble pour lui ; Dieu, qui vous a tant affligés déjà, le protégera et permettra qu'un jour vous soyez de nouveau réunis et consolés. — Ah ! ce moment-là est bien loin, je le crains ! Mais alors, Marie, je te quitterai... Mon Dieu, comme c'est difficile d'arranger tout ! — Parce qu'il n'y a pas de bonheur sur la terre, Marguerite; est-ce que tu ne le vois pas ? — Oh ! si, je te l'assure; mais alors, la terre n'est guère agréable, et le ciel vaut bien mieux. — C'est ce que je me dis tous les jours, a repris Marie avec un sourire d'ange. Pourtant, Marguerite, Dieu a la bonté de nous accorder des consolations dans tous nos malheurs ; quand j'étais dans la tristesse, après la mort de mon grand-père, moi qui pleurais déjà maman, il vous a envoyées auprès de nous, ta bonne mère, M^{me} Valmy et toi, pour nous soutenir... Et maintenant que tu as des chagrins, à ton tour, est-ce que tu ne sens pas que c'est doux d'être aimée comme je t'aime ? — Oh ! Marie, c'est bien bon, va ! et j'en remercie Dieu de tout mon cœur. »

Nous nous sommes embrassées, et Marie a ajouté : — « C'est qu'il me semble que je t'aime deux fois plus, - moi qui n'aurais pu croire que ce fût possible ! — depuis que tu souffres, toi aussi. Je te trouvais beaucoup plus jeune que moi, avant cela, et pourtant tu sais si nous sympathisons ; mais à présent on dirait que tu as le même âge que moi, et nous nous comprenons mieux que jamais. —

Oui, Marie, et ça ira toujours en augmentant, puisque je grandis tous les jours et qu'à mesure que je deviendrai meilleure, je te ressemblerai davantage. » — Jeanne aussi est enchantée de nous voir rester à Bourbon, et elle le dit à toute minute ; c'est une bien bonne fille ; Stéphanie l'aime beaucoup, et moi aussi.

On m'appelle pour voir la terre, qu'on commence à distinguer à l'horizon ; Marie et Jeanne sont déjà sur le pont, avec papa, qui était venu les chercher ; leur cœur bat bien fort, en approchant de leur pays. Moi, je trouve tout si triste, que je n'ai plus de joie de rien.

Ce soir, 9 heures.

Je veux écrire encore deux lignes dans mon journal avant de le fermer, et quoique je n'y voie pas très-clair avec notre petite lampe ; car peut-être que demain nous descendrons ; alors je ne pourrais pas m'occuper de cela. J'ai bien vu enfin la terre de Bourbon : elle n'est pas longue, et elle paraît même très-petite. Marie et Jeanne étaient fort émues, Marie surtout, en pensant à leur mère, et Marie m'a dit tout bas : — « J'en étais partie avec elle, et j'y reviens orpheline !... — Non, Marie, lui ai-je répondu ; puisque tu as trouvé une autre mère, et que le bon Dieu arrange les choses pour que tu la gardes. — C'est vrai ! D'ailleurs, que la volonté de Dieu soit faite... Oh ! Marguerite, depuis que je vois souffrir ta mère, je répète ces mots plus facilement, et je reconnaiss combien M^{me} Valmy avait raison, en me disant : « Qui sait comment bien de douleurs Dieu a épargnées à votre bonne mère, en la retirant du monde !... » Maman, en effet, n'aura pas connu celle de pleurer un enfant... — Oui, Marie ; mais j'aime mieux, malgré cela, avoir encore maman, parce qu'elle finira peut-être par se consoler, en pensant au bonheur du petit ange.

Le vent est très-bon pour nous , mais comme nous n'é-tions pas assez près de Bourbon , pour y entrer avant la nuit, le Commandant n'a pas voulu le faire aujourd'hui, et a décidé que nous courrons seulement des bordées, comme on dit ; ce qui signifie que nous nous promèn-e-rons, en long et en large, devant l'île, à une certaine dis-tance, pour ne pas trop nous en approcher, ni nous en éloigner non plus. Demain, au jour, nous irons mouiller à Saint-Denis, qui est la capitale de Bourbon. Ce qu'il y a de très-curieux, c'est que nous voyons fort distinctement la flamme d'un volcan, qui est sur une haute montagne de Bourbon, et dont Marie m'avait déjà parlé. Cela res-semble à un grand feu de cheminée très-ardent, et c'est beau à voir briller dans l'obscurité. Je suis bien contente de connaître enfin un volcan, car je l'avais toujours beau-coup désiré.

Ainsi donc, nous sommes arrivés, et nous allons quit-ter ce navire, où nous avons eu notre affreux malheur ! Ah ! si Baby était avec nous, quelle joie nous aurions éprouvée, tous, à voir encore une terre ; et surtout la terre de Marie et de Jeanne ! Et si au moins papa devait y res-ter avec nous... Mais le voir s'éloigner seul, et n'avoir plus que le petit tombeau de Baby ; ah ! c'est trop cruel ! Pourtant, je veux dire comme Marie : — « Mon Dieu, que votre volonté soit faite ! »

Vendredi, 5 novembre.

C'est fini, nous avons jeté l'ancre ! Et Bourbon est là, devant moi, pendant que j'écris. Quelle différence avec Rio, où je voyais une si belle rade et où nous avions le cœur si joyeux, car Baby était là et nous allions trouver mon oncle. Ah ! comme il pleurera son petit filleul ! Nous l'avons dit bien des fois, depuis le triste jour. — Enfin parlons de Bourbon, puisque j'y suis.

Nous nous étions couchées tard, hier, parce que nous avions commencé à refaire nos malles; et puis, parce que nous étions trop agitées en voyant ce volcan, qui avait l'air de nous regarder et de nous parler de Bourbon. Et, ce matin, nous nous sommes levées presque avec le jour, pour assister à notre arrivée à Saint-Denis. Papa m'a appelée, ainsi que Marie, Stéphanie et Jeanne, et nous sommes restées avec lui sur la dunette. M. Suze, qui a déjà été plusieurs fois à Bourbon, nous nommait tous les endroits, à mesure que nous les voyions, et Marie était émue en les reconnaissant. Il nous a indiqué ainsi : Sainte-Rose, je crois ; Saint-Benoit (l'île est partagée en douze quartiers, qui portent tous des noms de saints, et nous étions obligés d'en longer une partie avant d'arriver à la capitale) ; Saint-André ; Sainte-Suzanne ; Sainte-Marie et enfin Saint-Denis. C'était très-joli, cette verdure et ces campagnes tout du long des côtes, et puis ces montagnes par derrière ! Ce pays paraît charmant.

Mais ce qui a le plus remué Marie et fait crier Jeanne de joie, c'est quand M. Suze nous a montré, entre Saint-André et Sainte-Suzanne, un endroit qu'on appelle le *Champ-Borne*, et plus loin, un autre qui porte le nom de *Quartier-Français*, et qui est auprès d'une petite rivière, appelée la Rivière Saint-Jean. C'est au Champ-Borne qu'est l'habitation de leur oncle, M. Adrien de la Caze (c'est-à-dire sa campagne, puisqu'à Bourbon on appelle *habitations* toutes les campagnes), et elles ont une tante au Quartier-Français ; elles m'avaient bien des fois parlé de ces lieux-là. Nous étions tellement près des côtes, qu'on pouvait distinguer, avec une longue-vue, les personnes qui étaient à terre, et Marie et Jeanne croient avoir reconnu leur tante Adrien et ses enfants, parce qu'en passant devant le Champ-Borne nous avons aperçu toute une famille sur le bord de la mer. Dans d'autres endroits,

nous voyions des messieurs en chapeaux de paille et en vestes et pantalons blancs; puis des nègres et des négresses.

Enfin, nous sommes arrivés à Saint-Denis; mais c'est très-ennuyeux qu'il n'y ait pas de port, car nous sommes aussi secoués ici qu'en pleine mer; et pourtant nous avons jeté l'ancre. Nous étions si tranquilles, à Rio !

La ville de Saint-Denis fait un joli effet; elle est au pied d'une haute montagne sombre, dont le contraste fait ressortir ses maisons blanches, et elle est très-riante, avec tous ses jardins; Marie dit que chaque maison a le sien. Par exemple, il y a sur le bord de la mer des constructions qui ne sont pas belles, ce qui est dommage. Marie espère qu'on en fera d'autres, plus tard. On nous a fait remarquer la demeure du Gouverneur; on l'appelle le *Gouvernement*; cela paraît très-bien. Il y a, à notre droite, un gros vilain cap que je n'aime pas, et qu'on nomme le *cap Bernard*; il est fort laid. Nous avons beaucoup de petits navires du commerce, qui remuent tout autour de nous, par l'agitation de la mer; et plus loin, deux beaux navires de l'Etat.

Papa est descendu à terre, pour aller voir le Gouverneur et s'occuper d'arranger tout, afin que nous puissions débarquer; et surtout, pour faire prévenir M. de la Caze que Marie et Jeanne sont à bord. Babet pleure de joie, en revoyant son pays, et répète sans cesse: — « Moi y va retrouver mon z'enfants! » — Car elle a deux ou trois fils, je crois.—Nous, nous pleurons de chagrin, au contraire, parce que voici encore des moments cruels qui approchent. Pourtant, Dieu a été bien bon de nous avoir protégés pendant cette longue et dangereuse traversée; aussi, je veux mettre là, en finissant mon journal du bord (et c'est pour cela que je l'ai repris aujourd'hui), que je le remercie de toutes ses grâces, et que je lui demande

pardon d'être si triste et de m'être plainte de lui, parce qu'il a fait un petit ange de Baby. Je lui promets de chercher à devenir meilleure à Bourbon, et de l'aimer de plus en plus, et je le supplie de bénir mon père et nous !



TROISIÈME PARTIE.

MARGUERITE A BOURBON.

Dimanche, 5 décembre ; Saint-Denis, Ile Bourbon.

Il y a aujourd’hui un mois que nous sommes arrivés à Bourbon ; ainsi, il est bien temps que je reprenne mon journal et toutes mes habitudes de travail. Et puis, j’en ai besoin moi-même, parce que j’ai du chagrin ; et, — c’est très-singulier ; — quand je suis comme cela, rien ne me console comme de travailler et surtout de faire mon journal ; car tout m’ennuie, excepté de parler de ce que je pense, et je ne peux pas, toute la journée, dire la même chose à Mademoiselle ou à maman ; alors, je prends mon cher journal et je me mets à causer, moi toute seule ; cela me tient tranquille et cela me soulage !

Eh ! bien donc, oui, j’ai du chagrin, puisque les jours ont passé si vite, si vite, que voilà déjà mon bon père qui va nous quitter jeudi. Je ne me figuré pas comment nous pourrons nous habituer à ne plus le voir, ni l’entendre ; ce sera impossible ; il est si bon pour moi, que je l’aime tous les jours davantage. Enfin, il faut espérer que Dieu nous soutiendra, puisqu’il permet que maman soit un peu mieux depuis quelques jours, quoiqu’elle continue à être si faible, qu’elle n’a pu encore aller sur la tombe de Baby, malgré tout le désir qu’elle en a. Moi, j’y ai été heureusement et j’ai trouvé cette visite bien triste, mais bien douce. Pauvre cher amour ! je vais parler de toi, va, avant de raconter tout le reste, parce que je t’aime et je te regrette autant que dans le premier moment. Je ne pleure plus autant, c’est vrai, et je crois que le bon Dieu permet que je m’habitue un peu à notre malheur, c'est-à-dire que

j'y pense moins souvent; car j'en serais tombée malade; mais mon chagrin est toujours le même, dans le fond; je le garderai toute ma vie; et chaque fois que je me répète : — « *Baby n'est plus là...* » — Cela me donne un coup de poignard dans le cœur! Mais tu es au ciel et tu dois t'y trouver si bien, que nous ne devons pas nous plaindre; nous serions égoïstes... Au moins, prie pour ta mère et pour ton bon père, et pour tes sœurs, et pour Gustave! Tu sais que je te le demande tous les jours et que j'ajoute — « *Surtout, obtiens du bon Dieu que je fasse une sainte première communion!* » — Puisque, lorsque j'aurai reçu Notre-Seigneur Jésus-Christ, il voudra peut-être bien me changer et me faire devenir assez bonne, pour mériter d'aller un jour au ciel avec toi. Tu seras content, n'est-ce pas, quand j'arriverai?

Mais je veux dire comment on a descendu ton cher petit corps du navire, pour le placer dans le cimetière, à Saint-Denis. Seulement, j'explique d'abord, que c'est dans cette dernière ville que nous demeurerons.

Pendant que papa était allé chez le Gouverneur, M. C***, un excellent homme, qui est très-aimable pour nous, ainsi que madame la Gouvernante, M. de la Caze était arrivé à Saint-Denis; car, depuis qu'il avait écrit au gros cousin de renvoyer ses nièces par le navire qui emmènerait papa, il guettait tous les navires. Le nôtre avait été signalé de loin; et quand M. de la Caze l'avait vu longer les côtes, pour se rendre à Saint-Denis, il avait reconnu un bâtiment de l'Etat; il avait dit : *c'est l'Isère*, et était parti de suite pour la ville. Sa femme et ses enfants étaient restés à nous regarder, du bord de la mer, et ce sont bien eux, probablement, que Marie avait aperçus. A peine à Saint-Denis, M. Adrien se rend au Barachois (c'est une espèce de pont, avançant dans la mer, et d'où l'on s'embarque), pour venir à bord, parler

à papa ; mais voilà que papa lui-même entraît dans un canot, revenant de chez monsieur le Gouverneur. M. de la Caze voit à son uniforme que c'est un capitaine de vaisseau, et lui demande s'il ne serait pas M. le commandant Guyon ? Papa répond que oui, et devine que le monsieur qui lui parle, est M. de la Caze ; alors, il lui apprend que ses nièces ont pu nous rejoindre à Brest, et qu'elles sont à bord. M. de la Caze, ému de joie, est entré dans le même canot que papa.

Marie et moi étions au sabord, nous ennuyant de rester sans nouvelles, lorsque Jeanne, qui regardait avec nous, crie la première : — « Tonton Adrien, avec M. Guyon !... » (Il paraît qu'à Bourbon les enfants appellent leurs oncles : tontons, et leurs tantes : tantines). — Je reconnais papa, en effet, et Marie voit son oncle. Mademoiselle demande à maman si elle aura la force de recevoir M. de la Caze ; maman répond que oui ; que c'est un devoir pour elle de remettre elle-même les chères orphelines à leur tuteur. Et au bout de quelques minutes, pendant lesquelles nous étions bien agitées, papa et M. de la Caze entrent chez nous ; Jeanne jette un cri de joie et saute au cou de son oncle. Marie, tout en larmes, reste debout, pâle et tremblante. Comme il a l'air bon, M. Adrien ! Après avoir bien embrassé Jeanne, il s'avança vers Marie, la serra dans ses bras et s'écria : — « Ma sœur, ma pauvre chère sœur !... Je crois la revoir, en te revoyant, ma bonne Marie... Quelle ressemblance, mon Dieu ! Pauvre Hélène ! Qu'elle aura dû souffrir de vous quitter ! Et vous, grand Dieu ! Par quelles épreuves vous avez passé, mes chères petites !... » — Et puis, il reprenait : — « Mais vous serez heureuses avec nous, je l'espére ; ma femme vous attend avec impatience ; toute la maisonnée se réjouit de votre arrivée parmi nous. Nous vous ferons oublier vos chagrins, à force de tendresse. »

— Et il les embrassait encore. Enfin , il pensa à maman , auprès de laquelle papa le conduisit. Il la pria de vouloir bien l'excuser de n'avoir pu songer d'abord qu'à ses chères petites nièces , et il serra dans ses deux mains celle que maman lui tendait :— « Dieu soit bénî , lui dit ma pauvre mère , de ce que j'ai pu au moins vous amener à bon port ce précieux dépôt... » — Des larmes vinrent aux yeux de M. de la Caze , et il répondit à maman , qu'aucune parole ne saurait exprimer la reconnaissance qu'il se sent pour ses soins de mère à Marie et à Jeanne , et qu'il s'estimerait trop heureux si , comme papa venait de lui en donner l'espérance , il pouvait être à même de lui rendre une faible partie du bien qu'elle avait fait. Maman lui dit : — « Toutes les mères , à ma place , eussent agi ainsi. »

M. de la Caze n'a pas osé parler beaucoup de notre malheur , pour ne pas affliger maman ; mais on voyait qu'il en était pénétré , et les quelques mots qu'il a dits étaient pleins de sensibilité et de sympathie. Marie m'a présentée à lui , en me nommant sa sœur , et il m'a embrassée avec bonté , m'assurant en souriant qu'il était enchanté d'avoir une nièce de plus. Alors Jeanne veut , à toute force , que j'appelle aussi M. de la Caze : *mon oncle* , mais je ne l'ose pas.

Papa a ensuite emmené M. Adrien , pour causer avec lui de ce qu'il y avait à faire pour trouver une maison pour nous à Saint-Denis , M. le Gouverneur ayant dit à papa que c'était l'endroit où nous pourrions être le mieux installées et le plus entourées. M. de la Caze , qui pense de même , a ajouté que , lorsquê nous voudrons respirer l'air de la campagne , nous aurons son habitation , où il sera si heureux de nous recevoir. Papa lui a dit , après l'avoir remercié , que M. le Gouverneur lui avait promis de faire chercher une maison convenable , et avait

même été assez bon pour offrir de nous loger au Gouvernement ; M^{me} la Gouvernante avait insisté là-dessus avec la plus grande amabilité , mais papa avait remercié, sachant que maman redouterait le monde et le bruit, et préférerait mille fois avoir un intérieur à elle. M. de la Caze a repris qu'il le comprenait , et qu'il ne céderait à personne le soin de s'occuper de tout cela; et il est retourné aussitôt à terre pour commencer ses recherches. Il avait voulu emmener Marie et Jeanne; mais en voyant combien maman s'émotionnait à la pensée de cette séparation, et comme moi je commençais à pleurer, Marie , qui redoutait autant que nous le moment de nous quitter, demanda à son oncle de ne faire descendre elle et Jeanne que lorsque nous descendrions nous-mêmes, puisqu'elle avait eu la joie de le voir et qu'elle ne devait pas trouver sa tante à Saint-Denis. M. de la Caze lui répondit qu'il les aurait menées chez une grand'tante à elles, M^{me} Dumont, qui le lui avait fait promettre; mais qu'il consentait volontiers à nous les laisser encore, et qu'il allait en prévenir M^{me} Dumont.

Nous avons été heureuses de gagner un peu de temps de plus. Malgré cela, le bord nous a paru très-triste ce soir-là, ne sachant dans quel endroit nous irions loger, pensant à Baby , qui attendait aussi son pauvre petit logement de mort, et nous disant que nous allions être séparées de mon bon père, et que nous n'aurions plus Marie et Jeanne. Nous avions bien fait mille projets pour les garder chez nous, depuis que nous savions devoir rester à Bourbon; mais personne n'avait osé les dire à M. de la Caze, qui comptait prendre ses nièces.

Nous étions montées un instant sur le pont, Marie et moi, avec Mademoiselle et les petites, tandis que papa causait avec maman en bas; et nous regardions comme le navire avait l'air désert avec ses grands mâts sans

voiles, et surtout parce qu'il y avait déjà tant de monde de moins à bord ; car tous les passagers étaient descendus ; les bons prêtres et les chères Sœurs nous avaient fait leurs adieux, en nous promettant de venir nous voir à terre bien souvent, c'est-à-dire, les missionnaires jusqu'à leur départ ; les Sœurs restent à Bourbon, elles, et nous en sommes très-contentes.

Ah ! cela serre le cœur de se séparer, quand on est resté si long-temps ensemble et qu'on a couru les mêmes dangers ; je crois qu'il n'y a rien qui lie comme une traversée, parce qu'on a eu les mêmes émotions, les mêmes plaisirs, et presque les mêmes chagrins, excepté que nous, nous en avons eu un qui est au-dessus de tout ce qu'il y a de plus cruel ; mais encore, tout le monde l'a partagé avec nous autant que cela se pouvait. Je ne sais pas comment il y a des gens qui prétendent qu'on finit toujours par se détester à bord, les caractères étant si bien connus, qu'on ne peut cacher un seul défaut et qu'il arrive sans cesse des disputes ; nous n'avons eu de disputes sur l'*Isère* qu'entre les enfants, et malheureusement c'était presque toujours entre Adèle et moi. Eh bien ! malgré cela, je ne déteste pas Adèle ; au contraire, j'avais découvert enfin ses bons côtés, parce que Mademoiselle m'avait fait comprendre mes torts et mes injustices, et j'ai eu vraiment de la peine quand Adèle m'a dit adieu. Nous nous sommes embrassées, et je lui ai assuré qu'elle me ferait plaisir si elle venait me voir à terre ; Mademoiselle m'y avait engagée. Adèle m'a promis qu'elle le ferait, mais je ne l'ai pas vue encore.

J'en reviens maintenant à ce pont si triste ; je disais à Marie : — « Regarde donc comme la pauvre *Isère* paraît désolée que tout le monde l'abandonne, » — lorsque nous avons aperçu un canot qui accostait, et M. de la Caze est monté à bord. Il est venu à nous en nous deman-

dant papa ; Marie l'a conduit chez maman, et est remontée pour les laisser causer. Il est resté fort long-temps ; nous n'osions plus descendre. Pourtant, Mademoiselle a été obligée de mener les petites se coucher ; nous sommes donc rentrées dans la cabine. Maman nous a entendues et nous a appelées ; alors j'ai appris que nous avions une maison. C'est la bonne grand'tante de Marie, la tante de M. de la Caze, M^{me} Dumont, une personne vraiment parfaite, qui nous cédaît sa maison de Saint-Denis, disant qu'elle allait partir pour la campagne, et qu'ainsi elle n'avait plus nul besoin de sa demeure de la ville ; que nous lui ferions le plus grand plaisir en acceptant son offre, que plus nous resterions de temps chez elle, et plus elle en serait heureuse ; que c'était bien peu de chose auprès de ce que nous avions fait pour ses petites-nièces ; enfin, toutes sortes de gracieusetés. Elle nous priait seulement de lui permettre de garder une petite chambre, comme pied-à-terre, en cas qu'elle fût obligée de venir quelquefois à Saint-Denis. Vraiment, c'était trop généreux de nous demander cela, à nous !

Papa et maman ne voulaient pas accepter, et offraient d'entrer en arrangements pour louer cette maison pendant l'absence de M^{me} Dumont ; mais M. de la Caze s'est écrié que ce serait blesser sa tante que de lui parler de cela ; que rien n'était plus naturel que de répondre à une proposition faite de tout cœur, par une acceptation simple et entière. Il ajouta que, prévoyant l'hésitation de papa, il avait demandé et cherché s'il n'y avait rien à louer ; qu'il n'avait rien trouvé ; que d'ailleurs, ce n'était pas l'habitude à Bourbon de louer des maisons meublées, que, par conséquent, ce serait une difficulté de plus pour nous que d'avoir à nous occuper de meubles ; puis, la santé de maman forçait à se presser et à ne pas la fatiguer de tant de soins. Le seul parti à prendre était donc d'al-

ler habiter la maison de M^{me} Dumont, et d'y attendre tranquillement le moment où nous pourrions partir pour rejoindre papa.

Alors, maman s'est décidée. M. de la Caze a arrangé aussitôt qu'il viendrait nous chercher, le lendemain matin, avec tous les moyens de transport nécessaires pour nous et nos bagages.

Lundi, 6 décembre.

Je me suis arrêtée hier, avant d'avoir fini mon récit; c'est que je n'en pouvais plus, quoique je me fusse reposée bien souvent; il fait si chaud, que c'est horrible; Je suis en nage, sans remuer, et je suis obligée de m'éventer continuellement, pour me rafraîchir. Cette chaleur me rappelle la Ligne, où nous avons tant souffert. Quand je pense qu'à présent, on a un froid terrible en France et qu'on est à se souffler dans les doigts, ou à se chauffer devant de grands feux, tandis que j'étouffe, cela me paraît incroyable et pourtant, c'est très-vrai!

Mais je veuxachever de raconter notre débarquement, pour dire aussi celui de Baby. — Eh ! bien, M. de la Caze revint, le lendemain matin, avec un grand canot; mais le Commandant nous donna le plus beau du bord, pour que nous fussions encore mieux. Maman était si malade, qu'on fut obligé de la porter presque pour lui faire gagner le pont et de là, l'aider à descendre dans le canot; elle n'était jamais remontée, depuis le cruel jour, et toutes ces émotions étaient trop fortes pour elle; aussi, elle s'évanouit en serrant la main du Commandant, et elle ne vit pas le moment où nous quittâmes le navire. Pauvre Isère! Moi, je t'ai dit adieu, avec les larmes aux yeux, car cela me faisait bien de la peine de t'abandonner. Il y avait une foule de curieux sur le Barachois; c'était fort

gênant; j'en étais déconcertée et Marie aussi, je crois; mais Mademoiselle ne pensait qu'à maman, qui s'était un peu remise, à force de soins. Notre canot passa sous le Barachois, au milieu de lames effrayantes qui grondaient autour de nous.

Aussitôt que nous eûmes accosté, M. de la Caze appela quatre grands noirs, qui l'attendaient, avec une chaise à porteurs et on y plaça maman, qui fut très-aise d'échapper ainsi à tous les regards. Papa et M. de la Caze suivirent à pied, à côté d'un palanquin, où l'on avait mis Jeanne, Stéphanie et Berthe. Mademoiselle, Marie et moi, nous sommes montées dans le cabriolet de M. de la Caze; Marie a conduit, parce qu'elle l'avait fait souvent autrefois avec sa pauvre mère; mais nous avions un noir, qui courrait à côté du cheval. Babet suivait le palanquin. Quelle caravane nous faisions! Ah! si j'avais pu me dire: — « Baby est là, lui aussi; » — comme je me serais amusée! Nous avions l'air si étrange, dans notre cabriolet, et Stéphanie et Berthe avaient été si saisies de se voir emporter dans ce palanquin!

Nous avons traversé la moitié de la ville, et nous sommes arrivées, les premières, chez M^{me} Dumont, la tante si bonne. Nous étions embarrassées de nous y présenter, même Marie, qui est très-timide; mais Mademoiselle a dit qu'il fallait le faire bien vite, pour que maman nous trouvât, en arrivant; alors, nous sommes entrées dans l'*emplacement* (Marie m'avait appris qu'on donne ce nom aux jardins qui entourent les maisons). Marie a aperçu M^{me} Dumont, assise sous une galerie couverte, qu'on appelle une *varangue*, et elle a couru l'embrasser, en lui disant qui nous étions. Heureusement que je savais déjà comme cette dame est excellente; sans cela, elle m'aurait fait peur, tant elle paraît froide et digne. Cependant, elle nous a tendu la main, et nous a dit: — « Soyez les bien-

venues dans cette maison, qui devient la vôtre. » - Et cette bonne parole m'a rassurée. Mais quelle singulière coiffure elle a ! Je ne peux pas m'habituer à ces fichus de couleur, que les dames créoles portent sur leur tête, et qu'on appelle des *paliacas*. Et puis, elles parlent si peu, que ça gène. Les messieurs sont plus aimables, mais les dames n'en sont pas moins très-bonnes, très-dévouées et très-généreuses.

M^{me} Dumont a reçu maman froidement en apparence, mais avec les larmes aux yeux, ce qui faisait voir qu'elle était plus sensible à notre malheur qu'elle ne le disait. Elle a passé plusieurs jours avec nous, pour nous installer, et elle a fait des choses admirables de bonté; ainsi, elle nous a laissé, malgré tout ce que maman a dit pour l'en empêcher, des domestiques pour nous servir : un cuisinier, un maître-d'hôtel, une femme de chambre. Et puis, elle a donné sa propre chambre à maman, parce que c'est la plus belle et la plus aérée de la maison, et elle n'a gardé pour elle-même qu'une toute petite pièce en bas. Ensuite, elle a montré à Mademoiselle tout ce qui est nécessaire ici pour tenir le ménage, nous laissant le *godon* (c'est l'endroit où l'on serre les provisions), plein de riz, de sucre, de café, etc., et faisant acheter, dans les premiers jours tout ce qu'il fallait en légumes et en viande. On aurait dit que nous étions ses amis, ou plutôt ses parents, et lorsque nous nous montrions étonnés et reconnaissants de tant de bontés, elle et les autres créoles avaient l'air de trouver tout si simple, que nous étions obligés de nous laisser gâter tranquillement... Ah ! quelle bonne idée cela nous a donnée des créoles !

Enfin, cette excellente M^{me} Dumont est partie pour sa campagne, et nous voilà chez nous, dans sa maison. — Mais j'en arrive à Baby. Deux jours après notre débarquement, on l'a descendu, lui; tout le monde dit que

c'était bien touchant à voir. Le Commandant, l'état-major et tous les passagers, ont voulu suivre le cher petit cercueil à l'église et au cimetière. Maman avait demandé à M. Verrier que ce fût lui qui fit la cérémonie, et il en avait obtenu la permission, de sorte que c'était comme un ami qui priait sur Baby ; nous en étions heureux. — Puis, c'était notre bon Mario qui, avec un autre matelot, portait le cher amour, et cela aussi nous était bien doux. Pauvre Mario!... lui qui ne veut jamais rien demander à personne, surtout au Commandant, il avait eu le courage de prier qu'on le choisit pour ce triste emploi. Comme il a dû souffrir, en voyant descendre son cher petit amiral dans cette affreuse demeure! Aussi, il a pleuré et on nous a raconté que cela fendait le cœur, de voir ce vieux matelot, à la figure brune et sévère, qui sanglotait sur ce petit cercueil d'enfant. Ah! nous n'oublierons jamais cela, et nous aimerons toujours Mario !

Maintenant, tout est fini; Baby est couché dans sa petite tombe, qu'on a recouverte d'un marbre blanc, sur lequel on a gravé son nom, son âge, la date de sa mort, et ces mots que maman a voulu qu'on y mit :

RENDU A DIEU, QUI NOUS L'AVAIT DONNÉ...

Il y a une croix, à la tête du tombeau, et papa a fait aussi planter de jeunes arbres, qu'on appelle des filaos, et des fleurs. Lorsque maman ira au cimetière, tout cela aura déjà grandi et peut-être qu'elle trouvera que ce n'est pas trop triste; mais ce sera toujours une émotion bien grande; car moi-même, j'en suis malade, quand je vais là; pourtant, j'aime à le faire. Ce cimetière ne ressemble pas du tout à celui du Père-Lachaise, et il me plaît beaucoup plus, car il est au bord de la mer, ce qui fait qu'on croit être plus près du bon Dieu. Et puis, ces grands filaos, qui ressemblent aux peupliers, mais qui sont très-

gracieux, font un murmure si triste et si joli ! On croirait des voix douces, qui se plaignent dans l'air, et j'aime à les entendre, quoique cela m'impressionne. Ah ! si c'était Baby qui nous parlât, qu'est-ce qu'il nous dirait ? Il m'engagerait à consoler maman ; aussi, je vais aller l'embrasser pour lui.

Mardi, 7 décembre

J'ai recommencé à travailler, depuis hier ; mais j'ai de la peine à m'appliquer, et je crois que j'ai beaucoup perdu. J'ai fait une quantité de fautes dans ma dictée, ce matin. C'est qu'aussi je pense trop à papa et je suis trop malheureuse de son départ. Tout va être si triste, lorsqu'il ne sera plus ici ! J'aurai l'air d'être orpheline, comme Marie. Heureusement que j'ai une mère, et même deux.

J'ai reçu hier une lettre de cette chère Marie, qui m'apprend une bien bonne nouvelle ; c'est que son oncle lui a donné la permission de venir passer quelques jours avec nous, à l'occasion de l'éloignement de papa. Elle nous fera du bien, car elle nous manque tant, tant, que je ne peux pas l'exprimer. Voilà déjà un mois qu'elle et Jeanne nous ont quittés ; eh ! bien, au lieu de m'habituer à leur absence, je trouve que je ne peux plus la supporter, et il me semble que nous ne savons plus rien sur elles et qu'il y a d'énormes distances entre nous. Pourtant, Marie m'écrivit souvent ; mais, quoique ses lettres me rendent heureuse, je le suis bien plus, quand je l'entends, elle ; car je la vois alors... Enfin ! elle va venir, c'est sûr, puisqu'elle me le dit ; elle sait bien qu'elle seule, peut me consoler de mes chagrins et que pour maman même, ce sera très-bon qu'elle arrive. Oh ! ma sœur Marie, quelle joie j'aurai à t'embrasser !

J'ai oublié de mettre dans mon journal, que nous avons tous écrit à Gustave, le lendemain de notre installation à Saint-Denis, parce qu'il y avait un navire qui allait mettre à la voile pour la France. Maman même a voulu, malgré sa faiblesse, tracer deux mots, pour que Gustave vit aussi son écriture. Pauvre Gustave ! Il ne se doute guère de notre malheur, et il aura un grand désespoir, en l'apprenant. Nous lui demandons d'adresser à Bourbon ses lettres pour maman, et dans l'Inde, celles pour papa. Du reste, nous aurons, avant cela, de ses nouvelles par les lettres que papa trouvera ou recevra là-bas, et qu'il nous enverra.

• •

Dimanche, 12 décembre.

Comme nous ne sortons pas des événements et des dé-solations, mon journal est sans cesse dérangé, puisqu'il y a des jours où je ne peux pas l'écrire; de sorte que j'ai ensuite à faire des récits qui n'en finissent plus. A présent, c'est celui du *départ de mon bon père...*

Non, je suis trop malheureuse ! Le bon Dieu nous éprouve de toutes les manières et je vois bien qu'il nous aime... M. l'abbé Martin dirait que c'est le moment de lui prouver que nous l'aimons aussi ; mais c'est très-difficile d'accepter tant de chagrins. Pourtant, je le fais de tout mon cœur, parce que Mademoiselle m'aide. Mais ne plus avoir son père avec soi, pour lui dire bonjour, ni bonsoir; pour causer avec lui, pour se faire caresser; ou bien, pour qu'il vous donne un éloge ou même un reproche; et surtout, pour qu'il console une pauvre mère, qui pleure sans cesse. Ah ! c'est bien vide et bien triste ! — Cependant,

je sais que je ne dois pas me comparer à Marie, puisque, moi, j'ai maman et Mademoiselle ; et puis, mon bon père est parti, c'est vrai ; mais au moins, nous savons que nous irons le rejoindre, et l'absence n'est pas tout-à-fait la mort, quoique ça y ressemble beaucoup. Aussi, je ne veux pas me plaindre trop, et je dis au bon Dieu : « Que votre volonté soit faite ; surtout, si vous permettez que maman revienne à la santé ! »

Mais je vais raconter les derniers jours de mon père au milieu de nous ; cela me fera retourner auprès de lui. J'en étais restée au jour où j'attendais Marie pour le lendemain, qui était mercredi. Je venais de finir mes leçons d'avant le déjeuner, et je me promenais sous la varangue, écoutant avec impatience si j'entendrais le bruit du cabriolet de M. de la Caze. Comme cette galerie est fermée par des jalouïes, le soleil ne me gênait pas. Stéphanie et Berthe étaient venues me rejoindre et nous commençions à trouver le temps bien long, lorsque le *petit furet*, comme nous appelons Berthe, a aperçu, avant nous, à travers les persiennes, le barreau s'ouvrir. (C'est la grande porte de l'emplacement, qui s'appelle ainsi, et j'explique tous ces mots dans mon journal, pour me les rappeler à Pondichéry, en cas que ce ne soient pas les mêmes noms.) Alors, nous avons oublié la défense d'aller au soleil sans chapeaux, et nous nous sommes élancées au-devant de Marie et de Jeanne, qui étaient descendues de voiture, ainsi que M. de la Caze, et qui entraient dans l'allée.

Oh ! si ce n'avait pas été pour le départ de papa, comme j'aurais été folle de bonheur de revoir ma sœur Marie ! Je la serrais dans mes bras, en l'embrassant je ne sais combien de fois, et en pleurant de joie. Elle me disait : — « Ma petite Marguerite, ma sœur chérie, que tu me manquais ! » — Moi, je trouvais que c'était si bon à elle de dire cela, que je l'embrassais encore ; nous n'en finissions

pas. Tout - à - coup, Marie a crié : — « Mademoiselle » Valmy ! » — Et elle a couru se jeter dans les bras de Mademoiselle, qui arrivait. Jeanne s'est fâchée pour avoir son tour. Puis, Mademoiselle a fait entrer M. de la Caze au salon, tandis que je conduisais Marie et Jeanne à maman.

Marie a trouvé que maman avait encore maigri et pâli, et qu'elle paraissait plus faible. C'est que plus le départ de papa approchait, et plus maman souffrait. Elle disait toujours : — « Avoir quitté un enfant ! en avoir rendu un autre à Dieu ! Et tout cela pour en arriver à une nouvelle séparation, celle-là même que j'avais voulu éviter ! » — Mais elle est si pieuse et si bonne, qu'elle ajoutait : — « Pourtant, Caroline , tu as raison ; Dieu est le maître de reprendre tout ce qui lui appartient... Que sa volonté s'accomplisse, quoiqu'elle me brise le cœur ! » — Ce qui me fait mal, par exemple, c'est quand maman dit, après cela : — « S'il me reprend aussi, tu seras la mère de mes enfants. » — Je pleure, et je crie : — « Non, ma petite mère, tu es barbare ! parce que nous voulons toi d'abord, et que tu ne dois pas désirer de mourir. » — Alors, maman me dit : — « Rassure-toi, ma chérie ; la douleur ne tue pas, puisque je vis encore. »

Elle assurait même qu'elle était assez bien remise, pour suivre papa à Pondichéry ; mais le médecin qui la soigne ici, a dit : *non*, comme le Docteur. Aussi, papa lui a-t-il déclaré, encore une fois, qu'il voulait qu'elle restât. Cela a fait une scène déchirante, le mercredi soir, parce que maman avait toujours tenu, jusque-là, à conserver une faible espérance que papa céderait. Quand elle a vu qu'il fallait vraiment se résigner, elle a été de nouveau accablée. Moi, je croyais comme elle, que cela lui faisait plus de mal, de souffrir toutes ces émotions, que de retourner à bord ; mais Mademoiselle m'a fait comprendre que ma-

man ne semblait un peu calmée sur la perte de notre ange, que parce que le chagrin de voir partir papa la remplissait; mais que si elle l'accompagnait, elle retomberait bien vite, à bord, dans l'état où nous l'avions vue, puisque sa douleur n'avait pas changé et qu'elle retrouverait les mêmes souvenirs déchirants. — Et puis, ainsi que le disait papa : comment aurait-elle la force de remplir là-bas, ses obligations de Gouvernante? Il vaut donc beaucoup mieux qu'elle n'y aille que plus tard. C'était bien assez que lui-même fût condamné à faire des efforts continuels, pour surmonter sa tristesse.

Je me suis arrêtée un instant pour goûter avec les autres; nous avons mangé des letchis excellents que M^{me} Dumont vient de nous envoyer. Oh! que j'aime ces fruits-là, avec leur jolie écorce rouge et leur chair blanche et parfumée. qui a le goût de raisin muscat! Marie avait raison, Bourbon est un excellent pays. Quel dommage que mon bon père n'y soit plus avec nous! Ah! quand je pense qu'il est déjà bien loin, puisque le vent était favorable! Notre pauvre *Isère* a recommencé ses roulis, et je la plains de tout mon cœur de s'exposer de nouveau aux dangers de la mer; mais s'il n'y avait qu'elle, j'en prendrais pourtant mon parti. C'est pour papa que je m'inquiète, et pour nos bons prêtres, qui sont allés chercher le martyre!

Notre bon Mario nous a dit adieu, peut-être pour toujours, et Georget aussi; il pleurait, le pauvre petit, quand il est venu nous voir, ainsi que papa l'avait demandé, de notre part, au Commandant, et il m'a dit qu'il est très-malheureux, maintenant que nous ne sommes plus à bord; je lui ai répondu : — « Oui, Georget, parce que nous nous intéressons beaucoup à vous; mais le bon Dieu reste toujours là, lui, et vous savez qu'il vous aime encore plus que nous ne le faisions; ainsi, il faut bien le

prier. » — Il m'a assuré que, depuis que nous lui avions fait apprendre son catéchisme, il s'était remis à faire ses prières régulièrement, et qu'il ne perdrait plus cette bonne habitude, que sa mère lui avait donnée lorsqu'il était tout petit. Il m'a demandé de vouloir bien écrire pour lui à sa mère, qui en serait si contente ; mais j'ai pensé que cette bonne mère serait plus heureuse si c'était Georget lui-même qui écrivait ; alors, Marie et moi nous nous sommes mises à lui faire faire cette lettre ; et comme il a beaucoup plus de facilité depuis que M. l'abbé Laurent a eu la bonté de lui donner quelques leçons à bord, il s'est assez vite tiré d'affaire, quoiqu'il y eût quatre pages parce qu'il avait bien des choses à dire et que son écriture est très-grosse. Maman a ajouté à l'argent qu'elle lui donnait pour nous avoir servies pendant la traversée, une petite somme pour sa famille, qui est pauvre et nombreuse. Georget a été si content, qu'il a sauté de joie ; et puis, il a pleuré d'être obligé de s'en aller. Enfin, il est parti, et je crois le voir encore dans son joli costume de mousse, avec son collet bleu rabattu et son chapeau rond, qui porte le nom de notre pauvre *Isère*. J'espère que le bon Dieu le protégera ; c'est un excellent garçon, qui nous a promis de faire sa première communion aussitôt qu'il sera retourné auprès de sa mère.

Mario, lui, n'a pas pleuré en nous disant adieu ; ou plutôt, il a retenu ses larmes ; mais c'était bien comme si je les voyais, surtout quand nous lui avons promis que nous penserons toujours à lui, et que maman, serrant sa grosse main dure dans les siennes, qui sont si douces, lui a répété ses remerciements pour tout ce qu'il a fait pour notre petit ange. Elle s'y est prise de toutes les manières pour essayer de lui faire recevoir un souvenir de nous ; mais il n'a jamais rien voulu accepter. Alors maman a retiré de son cou une médaille qu'elle y portait, et lui a dit :

— « Eh bien ! prenez au moins ceci en mémoire de mon ange et de moi ; portez-la tous les jours et priez pour nous. — Ma foi, Madame, a répondu Mario de sa grosse voix, qui était encore plus enrouée que d'habitude, à force d'émotion ; si jamais on en a vu, des anges, sur la terre, c'était bien ce petit chérubin-là d'abord, et puis vous ensuite. Ça rend meilleur de vous voir, vous et toute votre famille ; et si quelque jour vous apprenez que le vieux Mario n'est pas mort comme un chien, mais qu'il a fait la fin d'un bon chrétien, vous pourrez ben vous dire que vous et c'te petite affaire-là n'y auront pas été pour peu de chose. » — Après ce discours, Mario a passé la médaille à son cou, et l'a cachée dans sa chemise, en jurant qu'il ne la quitterait jamais, et que lorsqu'on rejeterait pour toujours à la mer le pauvre diable que papa en avait retiré une fois, ce serait avec ce *brimborion du bon Dieu*, pour lui porter bonheur et lui donner confiance...

Pauvre Mario ! J'espère que ce n'est pas de si tôt qu'il mourra, mais ce qu'il y a de sûr, c'est qué nous le regretterons, car il n'y a pas d'hommes meilleurs que lui. Maman l'a rendu très-fier et très-heureux en lui recommandant papa pour le reste de la traversée. C'est une sécurité pour nous de penser que Mario se précipiterait dans l'eau ou dans le feu, n'importe où, pour sauver papa d'un danger. Nons l'avions fait diner, ce bon Mario, avant de le renvoyer à bord ; c'est Marie et moi qui l'avons servi, aidées par Berthe, qui lui faisait toutes sortes d'agaceries ; mais il était si ému, qu'il n'a presque rien pu manger. Alors, nous l'avons forcé à emporter quelques bonnes petites provisions, ce qui, j'espère, lui a fait plaisir. Par exemple, il a bu un grand verre de vin, afin de porter notre santé : — « Car, disait-il, le père m'a empêché de goûter trop long-temps l'eau salée, et voilà que la fille me sert du nectar ! » — Pauvre Mario ! Il n'était pas

difficile d'appeler cela du nectar; on voit bien qu'il n'en boit pas souvent. Je crois que ces messieurs, les anciens dieux, n'auraient pas été charmés de cette comparaison.

Lundi, 13 décembre.

Vous voyez bien, ma chère Mademoiselle, que je n'apprendrai jamais à raconter! J'ai beau faire, je n'y réussis pas; ainsi, hier, je voulais parler de papa, avant tout; je commence, et puis, voilà qu'au beau milieu, je m'arrête pour passer à autre chose, et je n'en finis pas! C'est très-mal et je vous prie de lire tous ces derniers journaux, pour que vous m'en montriez les défauts et que vous m'expliquiez comment m'y prendre maintenant. Je crois que je suis trop bavarde; Gustave le dirait, si j'avais encore le bonheur qu'il pût me taquiner. Enfin, je vais tâcher de mieux faire aujourd'hui.

C'était mercredi soir. (Vous savez que je trouve très-jolies les histoires qui commencent de cette manière; malheureusement, la mienne est bien triste). C'était donc mercredi soir... Nous étions tous dans la chambre de maman, qui était très-souffrante, et nous étions si malheureux, que personne n'avait le courage de parler. Mon bon père était assis dans un grand fauteuil de l'Inde, auprès du lit de maman, et Berthe s'était installée sur ses genoux, tandis que Stéphanie, assise à ses pieds, sur un petit tabouret, le regardait avec tendresse et tristement, et embrassait de temps en temps, tout doucement, ses bonnes mains, qui la caressaient. Moi, je m'étais placée sur une chaise, un peu derrière lui, pour qu'il ne vit pas que je pleurais, puisqu'il n'aime pas les larmes; mais je le regardais constamment et je me disais : — « C'est notre dernière soirée avec notre père... Ah! comme c'est dououreux!... » — J'aurais voulu lui dire mille choses; mais

il ne parlait pas, excepté pour répondre à Berthe, qui l'agaçait. Madeleine était bien affligée aussi ; papa a tant d'estime et d'affection pour elle, et elle en a tant pour lui ! Marie me regardait d'un air, qui me disait : — « Je comprends ce que tu éprouves et je le partage... » — Jeanne causait par moments avec Berthe, pour rompre notre silence, qui l'ennuyait. Je raconte ces détails, afin de revoir tout cela. Ma pauvre mère était accablée, elle, et je voyais qu'elle priait tout bas, pour avoir la force d'aller jusqu'au bout. Enfin Janvier, notre maître-d'hôtel (un grand noir, fort aimable) ; est venu demander si maman voulait bien recevoir messieurs les prêtres du bord ; maman a répondu : — « Certainement ; » — et ils sont entrés. Ah ! cela nous faisait bien de la peine, de leur dire adieu ! Ils ont été si bons, si bons pour nous, que je ne l'oublierai jamais.

M. Verrier est resté quelques instants avec maman, pendant que nous reconduisions ses compagnons jusqu'en bas et que nous nous promenions avec eux, dans l'emplacement, en attendant qu'il les rejoignit ; et maman nous a dit, plus tard, qu'elle lui a dû le courage de résister à cette cruelle épreuve ; tant il lui a bien parlé de la nécessité de porter la croix, en ce monde, pour arriver au bonheur du ciel. Comme il donne le premier, l'exemple de toutes les vertus, puisqu'il ne vit que pour Dieu, et qu'il va sans doute mourir pour lui, ses paroles ne peuvent manquer de faire impression. Et puis, maman lui a confié papa pour tout le temps qu'ils pourront être ensemble, et c'est une douceur pour elle. Papa, d'ailleurs, trouve ces messieurs fort bien ; il dit qu'ils sont éclairés, tolérants, zélés et que de tels hommes sont de vrais apôtres. Depuis la mort de Baby surtout, il s'est beaucoup rapproché d'eux, et ces bons prêtres lui apprennent à trouver des consolations dans la Religion. Ils nous ont,

tous trois, promis de prier pour nous et nous ont demandé en retour nos prières aussi ; mais est-ce qu'ils en ont besoin, eux, qui doivent avoir tant de mérites devant le bon Dieu ? Pourtant, comme ils nous en ont suppliées, je le fais par reconnaissance.

Le Commandant était venu, dans la journée, nous dire aussi adieu, et nous l'avions remercié encore de toutes ses bontés pour nous. Il a assuré à maman qu'il aime papa comme un frère, et qu'il va le soigner et le consoler, le plus qu'il le pourra. Tous les officiers de l'*Isère* avaient de même, pendant les derniers jours, pris congé de nous. Nous demandons au bon Dieu de les bénir !

Quand papa nous a quittées pour aller se coucher, ce triste dernier soir, maman a beaucoup pleuré et nous avec elle. Nous avions peur que notre bon père ne voulût s'en aller, le lendemain matin, sans nous dire adieu ; car, malgré nos supplications, il ne nous promettait pas de nous revoir. Il nous parlait même sévèrement, quand nous le demandions, nous disant que nous devrions être plus courageuses ; nous avons donc été obligées de nous séparer de lui, avec cette incertitude. Mademoiselle est restée auprès de maman pour la nuit, et Marie et moi, sommes entrées dans notre chambre, avec Jeanne. Mais j'avais mes projets et j'ai dit à Marie, tout bas, que j'allais les confier à elle seule : c'était de ne pas me coucher, pour pouvoir guetter papa, de grand matin, et l'embrasser, malgré lui, avant son départ.

Marie m'a observé que maman et Mademoiselle ne seraient peut-être pas contentes, parce que je me fatiguerais beaucoup ; mais je lui ai répondu : — « Ecoute, Marie ; ça ne peut pas être mal, de se fatiguer pour son père ; d'ailleurs, quand je devrais être punie, je l'aimerais mieux que de ne pas revoir papa. — Mais ton père lui-

même, ne te grondera-t-il pas? — Peut-être; mais je l'aurai vu et entendu encore une fois. — Eh bien! a repris Marie; je ne sais trop si nous faisons ce que nous devrions; mais puisque tu es décidée, je le suis comme toi; nous ne nous coucherons pas, et nous veillerons ensemble. »

J'ai eu beau conjurer Marie de ne pas se fatiguer pour moi, elle l'a voulu et nous sommes restées debout, c'est-à-dire assises, puisque aussitôt que Jeanne a été couchée et endormie, nous nous sommes installées dans deux fauteuils, en causant de mon bon père. J'étais résolue à ne pas fermer les yeux; mais voilà que je commençais à sommeiller, sans m'en apercevoir, lorsque quelqu'un, qui entrait dans la chambre, m'a réveillée en sursaut. — « Qu'est-ce que cela signifie? » m'a demandé Mademoiselle, avec douceur et comme si elle se doutait de tout. — J'ai sauté à son cou, et je lui ai dit, en l'embrassant: — « Soyez bien, bien bonne, et laissez-moi faire cela! — Mais, chère enfant, je veillerai pour vous et je vous appellerai de bonne heure; soyez sûre que je ne laisserai pas partir votre père sans vous avertir. — Ecoutez, Mademoiselle, vous le voudrez, je le sais bien; mais papa vous en empêchera; je le connais, allez! Et puis, il vaut mieux que nous soyons deux pour le surveiller, car il pourrait prendre un autre chemin, pour vous échapper, au lieu que moi je l'entendrai toujours, puisqu'il est obligé de passer devant ma porte, pour s'en aller. » — Mademoiselle faisait encore des objections; mais je l'ai tant suppliée, qu'elle a cédé, d'autant plus que j'ai ajouté: — « Ce sera un si bon souvenir pour moi, que d'avoir eu un peu de fatigue pour papa! » — Mademoiselle l'a compris, et cela l'a décidée.

Lorsqu'elle a été retournée auprès de maman, nous nous sommes promis, Marie et moi, de nous réveiller

mutuellement, si l'une de nous s'endormait ; puis, nous avons commencé notre chapelet pour demander un bon voyage pour papa et de la force pour maman. Mais c'est ennuyeux que j'aime tant à dormir ; voilà que je retombais encore, au beau milieu de nos prières ! Heureusement, nous avons eu des aventures de cancrelas, ce qui m'a réveillée, par frayeur. Oh ! les horribles bêtes ! Je les déteste. D'abord, il y en a eu un qui tout-à-coup s'est abattu sur moi, et je me suis mise à sauter, pour le faire tomber ; car c'est dégoûtant de toucher cette espèce de henneton gluant. Marie est venue à mon aide, et m'a débarrassée de celui-là ; mais il y en avait d'autres qui volaient partout ; c'était un supplice ! On aurait dit qu'ils s'étaient donné rendez-vous, cette nuit-là pour me rendre service, en m'empêchant de dormir ; mais qui sait plutôt si ce n'est pas de même tous les soirs et si ce n'est pas parce que je dors que je ne les vois point ? Je n'aime pas du tout à y penser, et je préfère parler de mon bon père.

Quand le jour a commencé à paraître, après cette nuit que j'avais trouvée horriblement longue, je suis devenue si impatiente, que l'envie de dormir m'a passé tout-à-fait. Je pleurais en pensant que c'était fini, que mon bon père allait nous quitter vraiment ; et puis, j'avais peur, en me demandant ce qu'il dirait en me voyant ; mais surtout, j'aurais voulu être déjà à l'embrasser.

Tout le monde dormait encore ; du moins on ne remuait pas dans la maison, lorsque Marie m'a dit : « — Ecoutez !... » — Quelqu'un passait devant notre porte, mais c'étaient des pas si légers, qu'on devinait que c'était un noir, puisqu'ils ne vont que nu-pieds. J'ai entr'ouvert doucement la porte, et j'ai aperçu Janvier qui entrait chez papa. J'ai dit : — Le moment approche... » — Mon cœur battait si fort, qu'on aurait pu l'entendre. Il s'est écoulé

du temps ; enfin, Janvier est sorti, et puis, toujours sans faire de bruit, il est remonté avec Presto, notre cuisinier, et ils ont descendu la dernière malle de papa (tous les autres effets avaient été embarqués la veille).

Ensuite, j'ai entendu la porte de papa s'ouvrir de nouveau, doucement ; j'ai pensé : — « Pour le coup, c'est lui-même ! » — Je n'osais plus bouger. Marie m'a dit : — « Du courage ! » — J'ai encore écouté ; ce méchant bon père marchait avec précaution ; c'était bien sûr qu'il ne voulait pas nous réveiller. Pourtant, il s'est arrêté devant la chambre de Stéphanie et Berthe, et y est entré sans bruit. Je me suis demandé : — « Est-ce qu'il leur parlerait ? » — Mais non, il les avait seulement regardées ; puis il est sorti. J'ai cru qu'il allait entrer aussi chez moi, mais il ne le pouvait pas, à cause de Marie et de Jeanne ; il s'est arrêté un instant ; peut-être qu'il me bénissait dans son cœur... Et il a passé... Alors, j'ai eu tant de frayeur qu'il ne m'échappât, que j'ai dit vite à Marie : « Avertis Mademoiselle ! » — Et j'ai couru légèrement derrière papa. Il s'est arrêté en regardant de loin la chambre de maman ; je l'ai rejoint. J'ai saisi sa main, et j'ai dit : — « Je t'en supplie, ne me gronde pas, mais je veux t'embrasser ! »

Eh bien ! il ne m'a pas groindée ; au contraire, il a eu l'air heureux de me voir ; seulement, il m'a fait : — « Chut ! » — en me montrant la porte de maman, et il m'a entraînée dans l'escalier. Je tenais toujours sa bonne main, pour qu'il ne s'enfuit pas, et nous sommes entrés dans le salon. Là, il s'est assis sur le canapé rotiné, et il m'a prise sur ses genoux. — Ah ! je pleure en me rappelant comme j'étais heureuse et malheureuse tout à la fois !

Papa m'a demandé : — « Ah ! ça, à quelle heure t'es-tu donc levée ? C'est à peine s'il fait jour. — Je ne me suis pas couchée, pour être plus sûre de te revoir. » —

Papa m'a embrassée, et les larmes lui sont venues aux yeux. — « Ah ! si tu pouvais m'emmener ! me suis-je écriée ; je te soignerais si bien ! Je serais si courageuse pour tout ! car je ne pleure pas à présent, tu le vois ; et pourtant j'en ai bien envie, mais j'ai peur de te faire de la peine. — Ma fille, m'a répondu papa, Dieu impose à chacun en ce monde, -- tu le sais déjà ; - des sacrifices pénibles, auxquels il faut que nous nous soumettions ; après celui de quitter ta mère, aucun autre ne m'est plus douloureux que de te laisser. Mais, - écoute avec attention les dernières paroles de ton père : - Je te bénis, ma fille, parce que tu as un noble cœur..... — Ah ! comme tu es bon, ai-je crié ; comme tu es bon pour moi ! — Ecoute encore, Marguerite : je te confie ta mère..... Oui, ma fille ; sois sa consolation, son bonheur ; deviens pour elle une seconde amie, comme celle que la Providence lui a donnée dans M^{ll^e} Valmy. Sois l'exemple de tes jeunes sœurs, en mettant de plus en plus à profit les leçons précieuses que tu reçois chaque jour de tes deux mères. Enfin, pense à ton père, prie pour lui, et lorsque tu lui arriveras, tu le dédommageras largement de toutes ses souffrances..... — Papa, lui ai-je dit tout émue, je te promets, devant le bon Dieu, d'essayer de faire tout ce que tu me demandes là. — Bien, ma fille ; et maintenant.... »

Papa se levait ; je l'ai tant supplié, qu'il s'est rassis. — « Tu ne peux pas partir, papa, sans aller embrasser maman ; je suis sûre qu'elle ne dort pas. — Tu l'embrasseras pour moi ; je lui ferais du mal, et je veux m'éviter à moi-même cette cruelle émotion. — Oh ! papa, je ne peux pas avoir été plus heureuse qu'elle ; je ne m'en consolerais jamais ! » *

Mais papa ne m'a pas cédé ; il s'est levé de nouveau. J'embrassais ses mains ; je lui demandais, en pleurant, des promesses de m'écrire ; je criais : — « C'est trop

affreux de voir partir son père ! » — Enfin , je ne savais plus ce que je faisais , ni ce que je disais. Mais voilà qu'en sortant du salon , qui est-ce que nous trouvons sous la varangue ? — Mademoiselle et Marie !

Mademoiselle vient à papa , lui tend la main et lui dit : — « Et vous croyiez que nous aurions pu vous laisser partir ainsi ? Vous ne refuserez pas à Elisa de la voir ; venez , elle vous attend. — Non , chère mademoiselle Valmy , répondit papa , en lui serrant la main ; je vous en supplie , ne me rendez pas ces douloureuses scènes ; j'ai besoin de tout mon courage ! — Elisa sera calme ; elle a passé la nuit à se préparer à cette entrevue. Dieu la soutiendra..... — Eh ! bien , a repris papa ; j'y vais , puisque vous me répondez de sa résignation ; je souffrerais assez de ne pas la revoir . » — Mademoiselle m'a fait signe de rester avec elle et Marie.

Quand papa est revenu , on voyait sur sa figure la douleur qu'il éprouvait ; mais il était courageux , comme toujours. Il a serré les mains de Mademoiselle , en lui disant : — « C'est encore à vous que je dois cette dernière douceur..... Vous avez relevé son courage ; vous continuerez , n'est-il pas vrai ? — Ce n'est pas moi , a répondu Mademoiselle avec émotion ; c'est Celui qui , seul , peut consoler et auquel nous vous confions... — Je compte sur ces prières , a dit papa ; et , — répétez-le à mon Elisa ; — j'ai foi en leur efficacité. — Papa , papa , ai-je crié tout-à-coup , parce qu'il m'arrivait une idée ; permettez-moi d'aller te conduire à bord ! — Non , non ; il est de trop bonne heure ; et puis , qui te ramènerait ? — Oh ! Mademoiselle , est-ce que vous ne voudriez pas venir ? — De tout mon cœur , Marguerite ; mais votre pauvre mère ! — Attendez-moi une minute , je cours lui en parler ; je suis sûre que cela lui fera plaisir. Oh ! papa , ne t'en va pas surtout ! »

J'ai trouvé maman pleurant et priant; mais au premier mot que je lui ai dit de mon désir, elle m'a répondu : — « Oui, oui, vas-y; tu me reparleras encore de lui; tiens, donne-lui ce dernier baiser pour moi. Emniène Caroline, si elle le veut bien. — Et Marie? — Oui, Marie aussi; entourez-le jusqu'à la fin. — Mais toi? — Moi, j'ai besoin d'être seule avec Dieu.....

J'ai couru dire cela à Mademoiselle; nous avons mis nos chapeaux à la hâte, et nous sommes partis tous les quatre. C'était un vrai bonheur que d'avoir eu cette pensée; mais que j'ai été triste pourtant, surtout en remontant à ce bord, où était mort Baby! Le Commandant et M. de Vère, qui était de quart, ont été très-bons pour nous, et j'ai trouvé moyen de faire un petit signe d'adieu à Mario, à Georget et à quelques autres matelots, que je connais aussi. Nous avons conduit papa dans sa cabine; ah! c'était déchirant de penser que je n'irais plus lui faire les petites visites que j'aimais tant, et qu'il allait être seul, là, lui qui nous avait eues, toutes, autour de lui! Je l'ai embrassé je ne sais pas combien de fois, mais le plus que je l'ai pu. Il a aussi embrassé Mademoiselle et Marie, et il nous a chargées de le faire, de sa part, à maman encore, et puis à Stéphanie et à Berthe, et de leur dire qu'il les avait regardées dormir, avant de s'en aller; que cela avait été son adieu. Il m'a répété ses recommandations et puis ses amitiés pour Jeanne. Enfin, il a fallu le quitter; ah! c'était un horrible moment! Je ne pouvais pas me décider; mais on allait lever l'ancre; qu'est-ce que maman aurait dit, si nous étions parties avec papa? — J'ai crié adieu à mon cher bon père, aussi fort et aussi long-temps que je le pouvais, et le dernier mouvement que je lui ai vu faire a été de poser la main sur ses yeux...

O mon Dieu, nous vous avons confié papa, à cet ins-

tant-là, puisque Mademoiselle dit que par ce mot d'*adieu*, qui est cruel et doux en même temps, nous exprimons que nous laissons à *Dieu* la personne que nous quittons... Eh bien ! gardez-nous notre père ; gardez-le à maman ; faites qu'il ne lui arrive jamais un seul malheur, loin de nous ; et rendez-le-nous bientôt, je vous en prie !...

Mercredi, 13 décembre.

Hier, mardi, j'ai achevé le long journal du départ de papa, puisque je n'en avais pas eu le temps avant-hier. Maintenant, je vais parler d'autre chose et je n'en reviens pas, comme c'est mêlé, le bonheur et le chagrin ; Mademoiselle dit que c'est ainsi dans la vie, mais j'en suis étonnée. Aujourd'hui, quel souvenir de la mort du cher amour ! car il y a déjà deux mois qu'il nous a quittés ; nous avions donc commencé la journée très-tristement, en pensant à lui, qui serait si fort et si beau, puisqu'il faisait des progrès tous les jours. Maman n'a pas dormi de la nuit et elle était très-malade, souffrant de la tête et ayant de la fièvre. Quand je l'ai embrassée, je lui ai parlé de mon bon père et je lui ai rappelé qu'il me l'a confiée ; je l'ai suppliée d'avoir du courage. Elle m'a dit : — « Je n'en manque pas, ma chérie, puisque je me résigne ; seulement, les efforts que je fais pour prendre sur moi, me tuent lentement. »

Comment donc faire ! Le bon Dieu ne peut pourtant pas punir maman de ce qu'elle cherche à accepter le chagrin qu'elle a. Oh ! non, il ne le voudrait pas ! D'ailleurs, il lui a envoyé une consolation, et c'est peut-être une récompense.

Pendant que nous étions à déjeuner avec Mademoiselle, Janvier nous a remis une lettre de France ; c'était de Gustave ! Quel cri de joie nous avons jeté ! J'ai saisi la

chère lettre, pour courir la porter à maman ; mais Mademoiselle a été d'abord préparer ma bonne mère, à qui le saisissement aurait pu faire mal. Quelle excellente idée papa a eue de prier M. le Gouverneur de demander au directeur de la poste s'il voudrait bien faire prendre, dans les sacs à lettres des navires qui relâchent à Bourbon, en allant dans l'Inde, les lettres qui pourraient se trouver à l'adresse de maman ! Nous n'osions espérer que cela nous réussirait si vite, et nous sommes enchantées maintenant, parce que les nouvelles seront plus fraîches que si elles, nous revenaient de l'Inde. Gustave nous a fait mal, par exemple, car il nous parle de Baby, sans se douter de rien, et il nous charge de lui donner mille baisers et de le caresser tous les jours pour lui. J'ai cru que maman n'aurait jamais le courage d'achever cette lettre, tant elle était suffoquée de douleur. Ah ! pauvre Gustave, qu'est-ce que tu diras ?...

Il nous apprend qu'il a vu plusieurs fois Albéric, parce que ce bon M. Guer leur a fait faire connaissance, et les a même fait sortir ensemble. Les deux pauvres garçons sont heureux de causer de nous, et Gustave trouve Albéric très-bien, ce qui ne m'étonne pas. Une chose qui nous a ravies aussi, c'est que Gustave et Albéric ont reçu les lettres que nous avions confiées à *la Léonie*, quand nous l'avons rencontrée en mer, et ils ont eu une grande joie d'avoir déjà de nos nouvelles. Que nous avions donc bien fait de profiter de cette occasion !... Gustave nous parle d'une lettre, qu'il écrivait aussi à papa, de sorte que mon bon père ne sera pas privé ; d'ailleurs, maman va lui envoyer notre lettre.

Ah ! que nous sommes contents ! Il nous semble un peu que nous avons vu notre pauvre Gustave !

Jeudi, 16 décembre.

Eh bien! c'est le tour de Marie et de Jeanne d'être heureuses! Elles ont reçu tantôt une lettre d'Albéric, qui était arrivée en même temps que la nôtre, mais qu'on avait envoyée au Champ-Borné, parce qu'elle y était adressée, et que M. de la Caze a fait parvenir à ses nièces par un noir qu'il a expédié aussitôt à Saint-Denis. Cette lettre est parfaite, Marie nous l'a lue, et nous voyons qu'Albéric a un très-bon cœur; il est si tendre pour ses sœurs, et il parle si bien de nous, en plaignant Marie et Jeanne de nous avoir quittées, puisqu'il nous croit dans l'Inde! Il fait un grand éloge de Gustave, qui continue à travailler beaucoup et à se distinguer, et que tous les professeurs et M. Guer aiment et estiment. Je suis fière qu'on dise cela de mon frère, et j'espère qu'Albéric et Gustave deviendront amis comme Marie et moi, malgré la différence d'âge qu'il y a entre eux. Qu'est-ce que cela fait qu'il y en ait un plus grand que l'autre, s'ils se comprennent et s'ils s'aiment aussi? Il paraît que Gustave ne parle de nous qu'avec les larmes aux yeux, ce qui me touche beaucoup. Nous remercions Dieu de nous avoir donné toutes ces satisfactions.

J'ai été ce matin au Catéchisme pour la première fois depuis que nous sommes à Bourbon. Quelle impression j'ai eue en revoyant un Catéchisme et en regardant toutes mes nouvelles compagnes! Il y en a tant de noires dans le nombre, que cela me semble extraordinaire! Cene sont pas des esclaves, car on instruit ceux-ci séparément; mais ce sont des mulâtres, et beaucoup sont aussi noires que des négresses. Pourtant on nous en a montré, dans la rue, plusieurs qui sont blanches et charmantes, tout-à-fait comme nous enfin.

Marie et Jeanne, qui m'avaient accompagnée pour as-

sister au Catéchisme avec Mademoiselle, disent qu'on ne reçoit pas les mulâtres dans la société. Je leur ai demandé si c'est parce qu'ils sont mal élevés ou méchants ? — Marie m'a répondu que non ; qu'il y en a même de très bons et de distingués qu'on verrait avec plaisir s'ils étaient blancs. — Mais, Marie, lui ai-je dit, alors, je ne comprends pas cela, moi ; il doit y avoir des raisons. — Il y en a qui n'en sont pas, mon enfant, m'a répondu Mademoiselle ; c'est un préjugé, c'est-à-dire un jugement porté à faux, mais enraciné ; une erreur passée à l'état d'habitude et dont on ne veut pas revenir ; une prévention coupable que l'on garde malgré la vérité, le bon droit, la justice ! Les mulâtres sont aussi bien notre prochain que tous les blancs du monde ; ils sont enfants de Dieu comme nous, et si nous sommes chrétiens, nous devons les aimer et les traiter en frères. Pourtant, on les rejette de la société ; on les force à vivre à part ; on établit entre eux et nous un mur de séparation ; et si quelques esprits, plus éclairés ou plus généreux que d'autres, comprennent et sentent, dans leur conscience, l'injustice de cette loi, ils n'osent cependant agir autrement que les autres, n'est-il pas vrai, Marie ? — Oh ! Mademoiselle, a répondu Marie en rougissant, je vous assure que je trouve cela très-mal ! mais que voulez-vous ? tout le monde le fait. — Est-ce une raison, chère enfant ? Si vous étiez seule à aimer le bien, cesseriez-vous de l'aimer ? De deux choses l'une : ou l'on admet que les mulâtres sont nos frères, ou l'on prétend qu'ils ne le sont pas ; s'ils ne le sont pas, je voudrais qu'on me le prouvât ; et s'ils le sont, je demande que nous les traitions comme tels.

— Marie avait les larmes aux yeux ; Mademoiselle quis'en est aperçue, lui a dit tendrement : — « Je ne veux pas vous affliger, chère Marie ; mais je vous parle ainsi, parce que j'ai reconnu déjà que vous n'avez que trop aussi le

préjugé que tous les créoles se transmettent par tradition; et ce n'est pas en rapport avec votre cœur si chrétien; vous ne devez pas partager cette erreur et cette faute; le sang du divin Sauveur a coulé pour tous les hommes, sans distinction de castes, de couleurs, ni de rangs; et c'est dans ce sang précieux, où toutes les nuances se fondent, que les différences s'effacent, pour ne nous laisser à tous qu'un seul et même sceau, celui d'enfants de Dieu, de frères en Jésus-Christ... Si ceux qui se glorifient d'être chrétiens ne donnent pas les premiers l'exemple de cette fraternité, prêchée par leur maître, comment voulez-vous que le monde en arrive jamais à la recevoir et à la pratiquer? — Mais, Mademoiselle, a crié Jeanne, c'est plus fort que nous, ça! Nous ne pouvons pas faire que des mulâtres ne soient pas des mulâtres. — Sans doute; mais qu'importe ce titre de mulâtres? Oubliez qu'on les appelle ainsi, et ne regardez en eux que des frères, que votre prochain; vous trouverez que vos devoirs envers eux sont les mêmes qu'envers les autres hommes. Notre-Seigneur a-t-il permis de ne pas les comprendre dans la règle générale de la charité? ...

Tout ce que vous dites est bien juste, Mademoiselle, a repris Marie; et je vous assure que je le sens; je crois même que beaucoup de créoles pensent ainsi. Il n'y a vraiment pas un seul motif raisonnable de repousser les mulâtres, et il y en a de très-grands au contraire, pour les traiter comme vous le désirez; et cependant... — Eh! bien, chère enfant? — Et cependant, le préjugé est tellement fort, que je ne sais comment on pourrait le vaincre, et que je crains bien que personne n'ait le courage de l'essayer. Je le voudrais, moi, parce que vous m'aidez à sentir combien nous sommes coupables, en agissant ainsi; mais, à mon âge, que faire pour prouver mes bons désirs? Je ne puis pas espérer de chan-

gér la société. — Non, mon enfant, certainement; aucun de nous ne saurait être assez orgueilleux pour croire qu'il en arrivera, par ses propres forces, à un tel résultat. Mais ce sont les individus qui font la société; si chacun d'eux, tour à tour, recevait la vérité et la pratiquait, le moment ne viendrait-il pas, où le progrès se ferait jour enfin? Croyez-vous, par exemple, que si l'on élevait les enfants selon les divins enseignements de l'Evangile, on ne préparerait pas, pour l'avenir, le triomphe du bien? Quant à ce qui nous regarde personnellement, n'est-il pas bon et consolant déjà, sans prétendre changer le monde, d'avoir la conscience que nous, du moins, nous remplissons nos devoirs? Eh! bien, l'exercice de la charité est le premier de tous. — Je vous promets, Mademoiselle, et surtout je promets au bon Dieu, a dit Marie, de m'appliquer à pratiquer la charité de cette manière, quoique je craigne de n'avoir pas beaucoup d'occasions pour le faire. — Ayez l'amour et la bonne volonté dans le cœur, chère enfant, et les occasions ne vous manqueront pas, car vous n'en laisserez échapper aucune, et il ne s'agit pas de faire de grandes choses, des actes éclatants, mais d'être fidèles à accomplir tout ce que Dieu met à notre portée.

Ecoute, Marie, ai-je dit à mon tour; cette conversation m'intéresse beaucoup, et je prends avec toi la résolution d'aimer ces pauvres mulâtres, de les regarder comme mes frères, et de ne pas avoir honte de leur parler, devant les autres créoles; ça fera toujours un individu de plus, qui commencera le progrès dont parle Mademoiselle. Et toi, Jeanne, est-ce que tu ne veux pas en être aussi, pour que nous soyons trois? — Oh! de tout mon cœur, a répondu Jeanne; mais vous me montrerez ce que j'aurai à faire, parce que je serais fort embarrassée, puisque Marie même l'est. — Ce sera M^{me} Valmy qui nous guidera, a repris Marie; elle sera notre chef et notre modèle. — Et je suis

sûre, ai-je crié, que maman se joindra à nous ! Et puis, Mademoiselle élèvera Stéphanie et Berthe là-dedans. Quel bonheur ! Nous pourrons peut-être changer la société ! Ce n'est pas orgueilleux de dire cela, n'est-ce pas, Mademoiselle, puisque je ne parle pas de moi seule ? »

Mademoiselle a ri, et nous avons fini par causer d'autre chose, jusqu'à ce que nous fussions arrivées chez nous. Mais Marie vient de m'aider à écrire toute cette conversation, pour qu'en la relisant, de temps en temps, nous nous rappelions notre engagement.

Vendredi, 17 décembre.

Enfin, voilà un bon événement ! Je crois vraiment que Dieu a un peu pitié de nous maintenant, puisqu'il nous donne des consolations. Je vais raconter cela en détails. D'abord, M. de la Caze est arrivé, hier soir, à notre grand chagrin, pour chercher ses nièces, et nous étions toutes, désolées, parce que cette énorme maison, sans Marie ni Jeanne, à présent que papa n'y est plus, n'aurait pas été supportable. Je le vois très-bien, car c'est si triste depuis ce matin, qu'elles sont parties ! Tout paraît désert; et cependant, je suis contente, à cause de ce que je vais dire.

Eh ! bien donc, nous étions très-malheureuses de penser que les deux sœurs allaient nous abandonner, et comme M. de la Caze, qui devait coucher à la maison, avait été faire un tour en ville, après nous avoir vues, nous étions réunies dans la chambre de maman, et nous causions de cette séparation. Tout-à-coup, j'ai crié : — « Oh ! si j'osais, Marie, je demanderais à ton oncle de te laisser toujours avec nous ! — Pourquoi pas?... » a dit maman, et j'en ai été tellement saisie, que ça m'a coupé la respiration. Enfin, j'ai repris : — « Oh ! maman, si vous dites cela, c'est que vous avez un projet ! — J'en ai un, en effet. — Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que c'est ? » — Ma-

rie était trémbante, comme moi. — Chère enfant, lui a demandé maman, ne voudriez-vous pas demeurer avec nous ? Vous en coûterait-il beaucoup de quitter vos bons parents ? — Oh ! pas pour rester avec vous, Madame ! J'y suis si heureuse, et Jeanne aussi ! — Eh ! bien, Caroline et moi tâcherons d'obtenir cette grâce, de M^e. de la Caze, — Il ne le voudra pas, a dit Jeanne, parce que ça fera de la peine à lui et à tantine Adrien. — Et à toi aussi peut-être ? lui ai-je demandé, parce que tu aimes trop l'habitation, et les tas de cantines, et tes jeux avec tes cousins. — Oui, mais je vous aime encore plus, et ce n'est pas bien à toi de dire cela. — Jeanne n'est jamais plus contente qu'ici, avec Stéphanie et Berthe, a ajouté Marie. — Et avec M^e. Valmy et M^e. Guyon ! a crié Jeanne. — Et pas avec moi ? ai-je demandé. — Oh ! si, avec toi aussi, quand tu ne me taquines pas. — Mais tu sais bien que je ne te taquine plus exprès, depuis le jour où ça m'a fait fâcher avec Marie, à bord. — Le bord ! le bord !... a dit maman ; oh ! mes enfants, ne me prononcez jamais ce mot indifféremment !... ▶

J'étais désolée, mais c'était bien la faute de Jeanne. J'ai embrassé maman, en lui disant : — « Ma bonne petite mère, ne retombe pas dans ton chagrin, je t'en supplie ! parlons plutôt de Marie. » — Alors, nous avons commencé à faire des projets en quantité ; Marie ne pouvait cependant croire que ce bonheur fut possible ; mais maman et Mademoiselle l'espéraient. Elles nous ont dit qu'elles en avaient souvent parlé ensemble, parce qu'elles sentaient combien cette séparation était triste et pénible pour nous toutes, et qu'elles pensaient que M^e. de la Caze comprendrait que l'intérêt de ses nièces ne permettait pas un refus, puisque leur éducation se continuerait avec la nôtre, tant que maman resterait à Bourbon. Quelle joie d'entendre ces bonnes raisons ! J'attendais M^e. de la Caze, avec une impatience terrible ; mais il est rentré si tard,

que nous avons été obligées d'aller nous coucher et que maman même n'a pu le voir, ce soir-là. J'étais très-agacée et je me serais sans doute fâchée, si Marie ne m'avait arrêtée, en me disant : — « Offenserai-je Dieu, dans un moment où il semble vouloir nous donner tant de joie ? » — J'ai répondu : — « Tu as raison, toujours raison, et moi, je suis trop méchante. »

Nous avons prié pour que la grande affaire s'arrangeât et je me suis couchée assez tranquillement. Mais j'ai cru que je ne m'endormirais jamais. Ce matin, mes leçons ont été toutes dérangées, puisque Marie et Jeanne allaient nous dire adieu et que maman devait demander la grande chose à M^e de la Caze. Le cabriolet était déjà devant le barreau, et le noir, qui l'emportait la malle des deux sœurs, s'était mis en route, que nous ne savions rien encore. Oh ! vraiment, c'était trop tourmentant ! M^e de la Caze, maman et Mademoiselle n'en finissaient pas de causer. — Marie me disait : — « Prions, prions, ma sœur ; ah ! si Dieu voulait bien m'accorder cette grâce ! je deviendrais meilleure auprès de ta mère et de M^{me} Valmy. — Oui, et tu me rendrais meilleure aussi, alors. »

Enfin, on nous a appelées ; nous avons monté quatre à quatre l'escalier, et nous sommes arrivées, tout émues, dans la chambre de maman. Maman a ouvert les bras à Marie, en lui disant : — « Grâces à Dieu et à votre bon oncle, nous vous aurons, mes chères petites ! » — M^e de la Caze m'a tendu la main et m'a dit : — « Vous voulez donc nous prendre nos enfants ? — Oh ! oui, ai-je crié, car nous les aimons tant ! » — Marie était tellement saisie, qu'elle ne pouvait parler. Enfin, peu à peu, on nous a tout expliqué. Maman avait demandé à M^e de la Caze quels étaient ses projets pour l'éducation de ses nièces ? — Il avait répondu que, quoique sa femme et lui eussent beaucoup de peine à se décider à se séparer de leurs filles

adoptives, ils étaient résolus cependant à les mettre en pension, au commencement de l'année prochaine, puisque c'était le seul moyen de leur faire achever leurs études, si bien commencées par le couvent et par M^{le} Valmy. Alors, maman a fait son offre de prendre les deux sœurs chez nous, jusqu'à notre départ pour Pondichéry, disant combien nous en serions heureuses toutes, et de quel avantage il serait pour Marie et Jeanne de profiter le plus long-temps possible des leçons et des soins de M^{le} Valmy, car elles ne pourraient rien trouver de meilleur que l'éducation donnée par Mademoiselle. M. de la Caze le savait bien et il l'a dit avec reconnaissance et émotion; mais il a ajouté qu'il craignait de manquer de délicatesse, vis-à-vis de maman et de M^{le} Valmy, en acceptant une proposition si généreuse.

Maman et Mademoiselle lui ont prouvé que non, puisque c'est pour notre bonheur surtout, que nous désirons les deux sœurs, et elles l'ont tant pressé, toutes deux, qu'il a cédé : — « Trop heureux, a-t-il dit, de procurer à ses nièces un semblable bienfait ! » — Seulement, il a demandé que ce ne fût toujours pas avant le mois de janvier, pour que sa femme et lui jouissent encore de la présence de leurs nièces et s'habituent à l'idée de les perdre; et il a supplié maman de venir, avant ce moment, passer au moins quelques jours à son habitation, parce que le changement d'air lui ferait du bien et à nous aussi, par cette accablante chaleur. Maman lui a promis de répondre à cette invitation, avant de partir pour Pondichéry, disant qu'elle n'est pas assez forte pour se déplacer maintenant. Alors, M. de la Caze lui a demandé de confier Stéphanie, Berthe et moi, à sa femme, qui nous soignerait comme une mère sait le faire et nous gâterait le plus qu'elle le pourrait. Marie et Jeanne ont appuyé cette prière avec un transport de joie, et maman

n'a pu refuser, excepté pour Berthe, qu'elle trouve trop petite, pour l'envoyer loin d'elle. Mais nous ne pouvions partir tout de suite; d'ailleurs, il n'y avait pas de place dans le cabriolet; et M. de la Caze a offert de revenir nous prendre, le jour que maman désignerait. Ma pauvre mère n'était pas trop pressée de nommer ce jour; cependant, il l'a bien fallu et c'est *vendredi prochain*; nous reviendrons juste au bout de la semaine, afin d'être avec maman pour le jour de l'an, et M. de la Caze nous ramènera ses pièces, quelques jours plus tard. — Ce sera la première fois que je quitterai maman et Mademoiselle; aussi, je ne me réjouis pas beaucoup de ce voyage, quoique ce soit pour aller retrouver Marie. Mais le bonheur, c'est de penser qu'elle reviendra, elle, et que nous ne nous quitterons plus. Ah! comme papa en serait content! Et je suis sûre que Gustave aussi s'en réjouirait pour nous. Il me semble que je travaillerai plus et mieux que jamais, avec ma sœur Marie à côté de moi, pour m'encourager. Et puis, elle me donnera de bons conseils, ce qui me fera du bien, pour me préparer à ma première communion. Ah! je suis folle de joie, en pensant à cette bonne vie! Stéphanie et Berthe sont enchantées aussi.

Dimanche, 19 décembre.

Quelle chaleur! Il y a de quoi mourir... Vraiment, si c'est encore plus fort dans l'Inde, je n'y résisterai jamais. Stéphanie est languissante; elle ne peut plus rien faire, et si on le lui permettait, elle dormirait toute la journée. Berthe même, qui est si vive, est accablée; et moi, je n'en puis plus. Mademoiselle a des maux de tête et maman est très-faible. Nous sommes obligées de faire comme les créoles, de boire du café noir dans la journée; il n'y a que cela qui nous ranime. Je ne peux plus tra-

vrailler autant qu'à l'ordinaire, car je m'endors, malgré moi, sur mes cahiers. Pourtant, la pièce où nous nous tenons est la plus fraîche de la maison ; mais il fait chaud partout. Pour revenir de l'église, ce matin, c'était affreux ; il n'y avait presque pas d'ombre, et cependant, on dit la grand'messe de très-bonne heure. On assure qu'à l'habitation, nous aurons plus d'air ; aussi, je commence, malgré moi, à désirer d'y être. Pourtant, je n'aimerai pas à me trouver bien, tandis que maman, Mademoiselle et Berthe seront mal. Pauvre Berthe ! elle a bien pleuré, en apprenant que Stéphanie et moi irions à la campagne, sans elle. Mais maman l'a consolée, en lui disant qu'elle la fera coucher dans sa chambre, et puis, que Mademoiselle sera pour elle toute seule. Malgré cela, Berthe dit encore que c'est très-vilain à nous de la laisser, mais je lui réponds : — « Ma chère, ce n'est pas nous qui l'avons demandé. »

Hier, cette petite fille a fait de la peine à maman ; en grognant contre la chaleur, elle a crié : — « Aussi, c'est cette vilaine robe noire qui m'étouffe ! » — Alors, maman a pleuré et lui a demandé si elle voulait quitter le deuil de Baby ? — Stéphanie et moi avons grondé Berthe ; nous l'ini avions dit qu'elle n'avait pas de cœur. La pauvre fille a sangloté et a demandé pardon à maman, promettant bien qu'elle ne se plaindra plus jamais de sa robe. Mais maman a dit à Mademoiselle que nous pourrions peut-être avoir des robes en étoffe plus légère et comme justement il est venu une colporteuse, on nous en a acheté et on se mettra, dès demain, à nous les faire.

C'est très-amusant de voir ces colporteuses arriver, avec leurs grandes malles pleines de jolies marchandises et portées par des noirs. Ces négresses, qui sont de vraies dames et qui s'entendent très-bien à vendre, sont fort aimables, et si elles n'avaient affaire qu'à moi, elles me

feraient bien prendre toute leur pacotille ; mais maman est plus raisonnable, elle n'achète que ce dont nous avons besoin.

Hier soir, nous avons eu une grande frayeur; nous étions assisés sous la varangue, pour profiter d'une toute petite fraîcheur qu'on sentait là, lorsque tout à coup Berthe, qui s'amusait à courir de tous les côtés, m'a appelée, en criant : — « Maguitté ! Maguitté ! Viens donc voir la drôle de bête, qui marche par terre ! » — J'y ai été bien vite, avec Stéphanie; mais comme Marie et Jeanne nous avaient souvent parlé d'une bête qui pique horriblement, et qu'on appelle un *cent-pieds*, je me suis doutée que c'en était un, et je l'ai crié à Mademoiselle, qui était assise auprès de maman. Elle a aussitôt appelé Janvier, et il a tué cette affreuse bête, que nous avons toutes regardée ensuite avec curiosité. Elle était plus longue que mon doigt, plate et d'un brun noir, avec une rangée de pattes tout du long de son corps, de chaque côté, et une paire de pinceaux aiguës. Janvier dit que cela nous aurait bien fait souffrir, si nous avions été piquées; depuis ce moment, j'ai une peur terrible des cent-pieds, et je crois toujours en sentir un monter dans ma robe; c'est fort désagréable. En France, au moins, on n'a pas ces frayeurs. Et puis, dans ma chambre, hier soir, ne voilà-t-il pas qu'il y avait des batailles de cancrelles? J'ai été obligée d'aller supplier Mademoiselle de me prendre avec elle; elle y a consenti, mais elle trouve que je suis trop poltronne, et qu'il faudrait tâcher de m'habituer à toutes ces ennuieuses bêtes.

Mardi, 21 décembre.

Maman a pu enfin aller, hier, pour la première fois, sur la tombe de Baby, et elle a bien voulu m'emmener. Nous

sommes parties de grand matin, elle, Mademoiselle et moi, dans une voiture que M. Vintimil a eu la bonté de nous procurer, et qui appartient à l'un de ses amis (car, ici, on ne trouve ni fiacres, ni aucune voiture de louage, comme à Paris; mais on assure qu'il va se former une entreprise pour cela).

Maman était pâle et tremblante; cependant, elle avait si grande envie de faire cette triste visite, qu'elle était courageuse, ainsi qu'elle l'avait promis à Mademoiselle. Elle a eu de la force, pendant qu'elle traversait le cimetière; mais lorsqu'elle est arrivée à la petite tombe de Baby, elle s'est jetée dessus avec un cri déchirant, et s'est presque évanouie. Moi, je disais à Mademoiselle : — « Emportons-la! emportons-la! Elle va retomber malade. » — Mais Mademoiselle a relevé doucement maman, l'a fait asseoir au pied de la croix et lui a parlé tendrement, en essayant de la remettre,

« Mon enfant! mon enfant! répétait maman à travers ses sanglots; je veux mon Baby, mon Henri; mon trésor, ma vie!... » — Alors, Mademoiselle lui a montré du doigt et lui a lu en même temps ces paroles : *Rendu à Dieu, qui nous l'avait donné...* — « Mon Dieu! mon Dieu! quel sacrifice! a murmuré maman; mon cœur se brise... O mon enfant cheri, mon Baby bien-aimé, dis-moi du moins que tu me vois, que tu m'entends, que nous nous retrouverons un jour; bientôt!... » — Et elle collait ses lèvres sur le marbre, puis elle écoutait; elle avait l'air d'attendre la réponse de Baby. Elle pleurait, et pourtant, par moments, ses yeux étaient secs et elle avait un air de désespoir qui me faisait mal. Mais je ne savais que lui dire; j'avais essayé de l'embrasser et elle s'était détournée, en criant : — « Pas ici, pas ici!... Ici, je ne suis être qu'à lui... »

Mademoiselle, à genoux, et passant un bras autour d'elle

pour la soutenir, lui dit, d'une voix qui semblait inspirée du bon Dieu : — « Mon Elixa, ma bien-aimée, si tu veux voir ton ange, ne regarde donc pas sur la terre, mais au ciel ! C'est de là qu'il te sourit ; c'est là qu'il t'appelle... » — Maman leva les yeux ; le ciel était si bleu, si beau, si calme, que cela consolait malgré soi. — « Mon ange ! mon ange ! répéta maman ; me vois-tu ? m'entends-tu ? — Ne le sens-tu pas ? lui répondit Mademoiselle ; ne sens-tu pas qu'il te voit et t'entend ? Crois-tu que la bonté de Dieu puisse tromper nos cœurs ? Et n'est-ce pas Lui qui a mis en nous cet instinct secret, par lequel nous correspondons avec le ciel, comme si nous en faisions déjà partie ? Lorsque nous appelons, à travers la tombe, les êtres chéris que nous pleurons, n'est-ce pas parce que Dieu nous fait deviner et comprendre qu'ils nous entendent et nous répondent ? Oui, tu parles à ton ange, et tes paroles lui arrivent, et il te regarde, et il te sourit... »

Maman paraissait plus calme ; mais tout-à-coup elle se rejeta sur la tombe et l'embrassa encore avec des sanglots. — « Ah ! crie-t-elle, son âme est au ciel, oui, je le sais, je le sens ; mais ce cher petit corps que j'aimais ! ces yeux souriants qui étaient ma lumière et ma joie ! ces petites mains caressantes, qui se tendaient vers moi ; ces lèvres chères, qui me couvraient de baisers ; oh ! ma Caroline, qu'est devenu tout cela ?... — Tu as tout rendu à Dieu, mon amie ; mais Dieu te rendra tout, un jour ; la foi te l'apprend. Cette poussière aimée se ranimera.... L'âme reprendra son enveloppe, marquée au sceau de l'immortalité. Tu reverras ton ange plus gracieux et plus beau... »

Ali ! comme j'écoutais ces paroles ! Je serai si contente, Baby, quand je te reverrai ainsi ! Mais c'est bien long à attendre, et maman le trouve, car elle a dit : — « Quelle

'vie que la mienne, jusqu'au moment où mon âme rejoindra son âme!... — Oui, mon amie, a répondu Mademoiselle; mais tu te préparés et tu t'épures, et lorsque l'heure de la réunion sonnera, tu oublieras vite tes longues angoisses. »

Elle et maman ont encore long-temps parlé de Baby, du ciel, de toutes sortes de choses tristes et saintes, et maman a fini par se consoler un peu. Elle a promis à Baby de retourner le voir souvent, et elle lui a demandé de prier pour papa et pour nous. Ah! mon pauvre père, s'il était avec nous, nous ne serions pas si malheureuses! — Maman a été trop remuée par cette visite, et elle a été obligée de se remettre au lit; malgré cela, elle dit qu'elle ne restera pas long-temps sans refourner au cimetière. Elle a cueilli de petites fleurs sur la tombe de Baby, pour les envoyer à papa; et moi, j'ai pris une pensée pour Marie, parce que cela lui fera plaisir, j'en suis sûre.

MERCIREDI, 22 décembre.

Il a plu hier, ce qui a un peu rafraîchi le temps; nous en avons bien joui, car nous nous sommes tenues sous la varangue, le soir, et c'était très-agréable de pouvoir respirer. Par exemple, nous avons eu je ne sais combien d'histoires de cancrelas, et nous avons vu un cent-pieds que, malheureusement, Janvier a manqué, parce que la vilaine bête s'est réfugiée si vite dans son trou, qu'il n'y a pas eu moyen de l'attraper. Janvier prétend que lorsqu'on en voit, il ne faut pas crier, comme nous le faisons: — « Un cent-pieds! un cent-pieds! » — Il assure que ces bêtes entendent leur nom et se sauvent, de sorte qu'on ne peut pas les tuer. Je voudrais bien savoir si c'est vrai...

Maman avait pu descendre avec nous et nous en étions

heureuses; c'est si bon lorsqu'elle est là! Vraiment, quand je me rappelle Clara et tout ce qu'elle me disait, je n'y comprends rien; ainsi, elle me racontait qu'elle s'ennuyait toujours horriblement chez elle, et que sa mère était de même; qu'elles n'aimaient qu'à sortir ou à recevoir le plus de monde possible. Je lui répondais : — « Mais, Clara, alors, comment pouvez-vous jouir de votre maman? » — Elle s'écriait que je faisais des embarras, et que je voulais me donner des airs d'aimer ma mère plus qu'elle n'aimait la sienne, ce qui n'était pas vrai; qu'elle jouissait de sa maman tout aussi bien au milieu du monde que s'il n'y avait personne, et même davantage, parce qu'elle voyait sa mère contente et gaie, au lieu de la voir s'endormir vis-à-vis d'elle.

Eh bien! malgré cela, je trouve très-étonnant qu'une mère s'ennuie avec ses enfants, et encore plus que des enfants s'ennuient avec leur mère; car enfin ils la voient, et ils peuvent apprendre tant de choses en causant avec elle! Et puis, elle leur raconte l'histoire de son enfance et de sa jeunesse, et c'est si intéressant! Quand maman et Mademoiselle parlent ensemble de leur temps de pension, et se rappellent toutes leurs compagnes, et leurs études, et leurs amusements, nous passerions la nuit à les écouter. Oh! moi, je dis qu'on n'est jamais plus heureux que dans sa famille; et même à présent que nous avons tant de chagrins, séparées de papa, de Gustave et de Baby, nous ne nous plaignons pas cependant quand nous sommes avec maman et Mademoiselle, causant à l'aise de tout ce que nous voulons. Les bons créoles dont nous avons fait la connaissance ici, disent qu'ils craignent pour nous cette solitude, et ils viennent nous voir le plus souvent qu'ils peuvent pour nous distraire. Leurs visites nous font grand plaisir, parce qu'ils sont excellents, mais pas parce que nous avons besoin d'être distraites.

Je me demande comment je pourrai passer huit jours loin de la maison : Stéphanie en est encore plus effrayée que moi ; mais la pensée de Marie et de Jeanne nous rassure.

Hier, M^{me} de Villiers nous a envoyé un énorme panier de fruits, pour nous faire goûter tout ce qu'il y a de meilleur dans le pays. Nous ne connaissons cependant pas encore beaucoup cette dame, mais c'est une amie de M^{me} Dumont, et elle lui ressemble. Il y a des *mangues* admirables de je ne sais combien d'espèces ; ce fruit ressemble de forme à une belle poire ; la chair en est jaune et sucrée ; on le coupe en long, par *joues*, comme on dit, et l'on mange ces joues et tout ce qui reste autour du noyau. Après cela, le panier contenait de magnifiques grappes de *letchis* ; d'énormes *ananas* délicieux ; des *attes*, fruits qui renferment une sorte de crème parfumée ; des *sapotes*, dont la crème est aussi noire que celle des attes est blanche ; de belles *grenades* aux graines rouges, et beaucoup de choses encore. Il y a de quoi régaler cinquante personnes au moins. Quand je pense que nous n'avons vu qu'une fois M^{me} de Villiers, et encore qu'elle ne nous a presque pas parlé ! Moi, je croyais que ne nous ne lui plaisions pas, et voilà qu'elle est si aimable pour nous !

— Et puis, cette bonne famille Vintimil, à laquelle M. de la Caze nous a recommandées, ne sait qu'inventer pour nous gâter. Est-ce que M^{me} Vintimil n'a pas eu l'idée, la semaine dernière, de nous faire cadeau d'une énorme provision de porc frais pour notre ménage ; des saucisses, du houdin, des grillades, je ne sais quoi ? Il paraît qu'elle avait fait tuer un cochon (je n'aime pas à écrire ce mot-là ; mais ici tout le monde le dit), et elle a voulu nous en donner notre part. Ce matin, M. Vintimil, à son tour, nous a apporté quelque chose : ce sont des *mangoustans* ; on appelle ainsi des fruits charmants et délicieux, qui

sont rares, même ici ; ils sont d'un rouge très-foncé, presque brun au dehors, mais éclatant en dedans. Ce n'est pas le rouge qu'on mange, ce sont de jolies petites gousses blanches, qui forment comme un autre petit fruit, posé au milieu de ce coussinet rouge ; elles ont un goût délicat et fin, exquis. Eh bien ! M. Vintimil avait écrit à l'un de ses cousins, à l'habitation, tout exprès pour se procurer ce fruit pour nous, parce que nous n'en avions pas vu encore. Aussi, je lui ai dit : — « Vraiment, Monsieur, les créoles sont meilleurs que les Européens, car en France, on ne se donne pas tant de mal pour faire plaisir aux gens. — C'est qu'en France, m'a-t-il répondu, on a tant de plaisirs de toutes sortes, que chacun est assuré que son voisin en a sa part ; tandis qu'ici, nous n'avons de ressources qu'en nous entraînant et nous servant les uns les autres. — Eh bien ! ai-je repris, il vaut mieux alors ne pas avoir tant de plaisirs, parce que ça montre les bonnes personnes. » — Il a ri et m'a demandé si je commençais à aimer un peu Bourbon. J'ai répondu que je trouvais ce pays très-beau et ses habitants très-bons, et que les seuls mauvais côtés, selon moi, c'est qu'il fait trop chaud et qu'il y a trop de bêtes. M. Vintimil a dit : — « De quelle espèce ? »

Madémolselle lui a expliqué que je déteste les cancrelles et les cent-pieds ; il le comprend, mais il assure que c'est un ehnui auquel on s'habitue, et que, quant à la chaleur, nous n'en souffrirons toujours pas autant que dans ce moment, parce que, dans l'hiver, elle est très-supportable. Berthe a demandé : — « Où sont donc les cheminées pour se chauffer lorsqu'il fera froid ? » — M. Vintimil s'est mis à rire, et nous a expliqué qu'il ne fait jamais assez froid pour qu'on ait besoin de faire du feu. C'est pour cela qu'il n'y a de cheminée nulle part. Quel étonnant pays, où les arbres ont toujours des feuilles, et où l'on ne voit jamais ni neige, ni glace !

— A propos, je n'ai pas encore parlé, dans mon journal, des chères cannes à sucre, que j'aime tant; nous en avons cependant sucé déjà, bien souvent; c'est une des meilleures choses de Bourbon. Mais je les connaissais depuis Rio.

— Ah! mon bon oncle! Combien nous pensons à lui! Nous lui avons écrit, il y a quelques jours; malheureusement, il faut que nos lettres aillent en France, pour être expédiées, de là, à Rio; c'est un retard horrible! Les navires qui partent d'ici, ne relâchent jamais au Brésil, tandis que les bâtiments de l'Etat, qui vont à Bourbon, ou dans l'Inde, s'arrêtent presque tous à Rio.

Jeudi, 23 décembre.

C'est demain que nous quittions maman; je ne peux pas le croire! — Au Catéchisme, ce matin, j'ai été très-surprise, car j'ai aperçu Adèle dans la pension des Sœurs et portant leur uniforme: — une robe blanche, une écharpe bleue et un chapeau de paille, garni de rubans bleus. Je vois qu'elle est entrée chez les bonnes Sœurs, et j'en suis contente pour Adèle, qui a grand besoin de s'instruire. On lui a demandé la leçon de Catéchisme; elle l'a bien récitée, mais en parlant si haut, si haut, que j'en étais déconcertée pour elle. Je ne sais comment elle fait pour n'être pas intimidée devant tout ce monde qui écoute; mais c'est fort heureux, car M. l'abbé Perrot m'a dit, à moi, qu'on ne m'entendait pas, ce qui m'a fait bien rougir, parce que c'est honteux d'être grondée en public. Je voulais dire bonjour de la tête, à Adèle; elle n'a pas fait semblant de me voir; du reste, peut-être qu'elle ne m'a pas vue vraiment. Pourtant, on m'a appelée par mon nom, pour me faire répéter, et elle a bien dû l'entendre. Enfin, je ne veux pas chercher ce qu'elle avait; on aurait dit qu'elle était fière d'être en uniforme. Je l'ai revue avec plaisir, malgré tout, parce qu'e cela m'a rappelé le bord et

tous mes souvenirs. — Pauvre petit amour! Quand je parle du bord, vois-tu, c'est toujours toi qui arrives le premier devant moi; et puis, mon bon père... Ah! que de regrets, mon Dieu! Quand saurons-nous si papa est arrivé heureusement? Je prie pour lui, soir et matin; et maman et Mademoiselle aussi; Berthe et Stéphanie, et Marie et Jeanne, de même; il faut espérer que toutes ces prières lui porteront bonheur.

L'église de Saint-Denis n'est pas belle et ne ressemble pas du tout à celles de Paris; cela n'empêche pas que je ne l'aime et que je ne sois heureuse; quand j'y vais, puisque le bon Dieu y est et que c'est lui qu'on y cherche. D'ailleurs, c'est très-étonnant, mais c'est vrai: il ne me semble plus, là, que je suis loin de la France, de tous nos amis et de papa; on dirait même que je connais cette église et que j'y prie depuis des années; c'est le seul endroit où nous n'avons pas l'air d'étrangères et où nous ne nous sentions pas isolées. Mademoiselle dit que c'est parce que nous y retrouvons la grande famille chrétienne, qui est la même dans tous les pays du monde, et puis, parce que tous les lieux ne sont qu'un devant le bon Dieu.

Malheureusement, cette église n'est pas assez grande pour contenir toutes les personnes de la ville, et il y en a beaucoup qui ne peuvent pas avoir de places; aussi, nous n'en aurions pas trouvé; si M^{me} Dumont n'avait eu la bonté de nous prêter son banc. Je ne sais comment nous pourrons la remercier assez pour toutes ses attentions. Du reste, c'est à qui nous en comblera le plus, parmi les créoles; maman en est embarrassée. Je suis sûre que M. et M^{me} de la Caze vont être mille fois trop bons pour Stéphanie et moi.

Comme je ne serai pas avec Mademoiselle, après-demain jour de Noël, elle m'a parlé de cette belle fête, tout à

l'heure, afin de me préparer à la bien célébrer. Elle m'a dit que tous les chrétiens doivent s'appliquer à faire naître le bon Dieu dans leur cœur, et surtout, les enfants qui se disposent pour leur première communion ; car Dieu descendra vraiment bientôt en eux, et il veut trouver la place prête, c'est-à-dire, le cœur débarrassé de ses mauvaises passions, et orné de belles vertus, ou, au moins, de bons désirs, afin que Dieu s'y plaise et y répande ses grâces. Ce cœur ne doit pas ressembler à l'étable de Bethléem, où il n'y avait que de la paille, et des animaux, et de la pauvreté, pour recevoir le Sauveur du monde ; nous devons au contraire en faire un temple et un autel, par la pureté, la piété, la prière ; ayant en nous la foi, pour nous faire comprendre quel est Celui qui vient nous visiter ; l'espérance, pour ne pas avoir peur de lui et pour nous confier en lui ; et enfin, l'amour, qui nous éclaire et nous enflammé, parce que Dieu demande d'être aimé, adoré, servi...

Ces belles paroles m'ont fait une si grande impression, qu'il m'a semblé que je pourrais rendre mon cœur une petite chapelle, avec une lampe, qui brûlerait dedans (ça veut dire la prière) ; et puis, avec un autel, où j'offrirais des sacrifices, comme dans le temple de Jérusalem ; mais ces sacrifices-là, ce sont mes défauts, que je vais tâcher de tuer. Oh ! quand le bon Dieu y entrera-t-il, dans ma chapelle ! Il y a si long-temps que je l'attends !...

Je vais perdre un Catéchisme ; mais j'apprendrai toujours la leçon.—Ah ! je n'en reviens pas, de penser que M. de la Caze arrive ce soir, pour nous chercher ! J'en suis agitée et triste ; cependant, je vais revoir Marie !

Maman et Mademoiselle m'ont fait promettre d'emporter mon journal et de l'écrire régulièrement, parce que mes lettres leur donneront simplement de nos nouvelles,

-et qu'elles liront plus tard tous les détails de notre séjour au Champ-Borne.

Samedi, 25 décembre, jour de Noël, Champ-Borne.

Ma bonne mère et ma sœur Mademoiselle, il me semble déjà qu'il y a des siècles que je vous ai quittées ; et pourtant c'était hier matin ! Mais je ne me sépare jamais de vous ; alors c'est triste pour moi de l'avoir fait, et vous savez que lorsqu'on est triste, le temps paraît toujours plus long ; du moins, c'est comme cela pour moi. Nous avons bien parlé de vous, Stéphanie et moi, hier soir et ce matin ; nous espérons que vous pensez beaucoup à nous et que Berthe est très-sage, pour vous faire plaisir. Ah ! comme la maison doit vous paraître vide !... Mais soyez tranquilles ; quand nous reviendrons, nous l'animerons joliment, puisque nous aurons avec nous Marie et Jeanne ; et nous serons si bonnes, et si soumises, et si heureuses, que tout ira comme sur des roulettes. Ma bonne mère même sera forcée d'être plus gaie, parce que, vois-tu, chère petite mère, tu empêcherais toute notre joie, si tu étais encore faible et malade ; ainsi, Berthe, soigne bien maman, pour que nous la retrouvions mieux ! — Mais j'oublie que vous n'allez pas lire ceci de suite ; je vais donc me mettre à raconter.

Il faut que je vous dise, avant de parler de notre voyage, que nous avons été à la messe ce matin, comme M. de la Caze vous l'avait promis ; c'était à l'église de Saint-André. Nous avons pensé à toutes les recommandations de Mademoiselle, et nous avons beaucoup prié pour vous. J'ai tâché de ne pas avoir de distractions dans cette église nouvelle ; d'ailleurs, j'étais si intimidiée, parce que tout le monde nous regardait, que j'ai baissé la tête, le plus possible.

J'en reviens à notre départ. Stéphanie et moi, nous nous sommes très-bien tenues dans le cabriolet de M. de la Caze, prenant garde de ne pas nous pencher, puisque nous vous l'avions promis. M. de la Caze a été fort aimable pour nous, et je l'aime beaucoup; il est si franc et si affectueux, en même temps. Et puis, je crois qu'il est très-distingué; est-ce que vous ne le trouvez pas? car lorsqu'il cause, c'est un plaisir de l'entendre. Par exemple, il est extrêmement vif, ce qui saisit toujours Stéphanie, qui est très-calme; mais moi, cela ne m'étonne pas, puisqu'on dit que je suis si vive aussi. Il s'anime en parlant et fait beaucoup de gestes; ses yeux brillent alors comme du feu; mais une minute après, il redevient très-doux et sourit tranquillement. C'est en le voyant causer politique, hier soir, avec un de ses amis, que j'ai remarqué tout cela; et puis, ce matin, parce qu'il s'est un peu fâché contre ses enfants, qui faisaient trop de bruit.

Pendant la route de Saint-Denis au Champ-Borne, il nous a montré avec bonté ce qui pouvait nous intéresser, nous nommant chaque endroit que nous travisions, et répondant à toutes nos questions. J'ai tâché de retenir ces noms, mais j'en oublurai peut-être quelques-uns. D'abord, en sortant de la ville, nous avons aperçu une petite rivière, qu'on appelle le *Butor*, ainsi que le quartier où elle est; et j'ai trouvé cela un drôle de nom. Plus loin, il y a la *Rivière des Pluies*; c'est une rivière qui ne coule que lorsque les pluies l'ont fait grossir dans les montagnes; mais alors, elle devient énorme et rapide et va se jeter, par plusieurs bras, dans la mer, en traversant la route; elle est si terrible, dans ces moments-là, qu'il n'y a pas de ponts qui puissent tenir dessus, car elle les emporte tous. On est obligé d'être sans communications de Saint-Denis à l'habitation, quand la rivière est ainsi furieuse et débordée; c'est fort incommode. Ce qui m'a frappée encore;

c'est de voir à cet endroit, sur les plaines qui sont entre la montagne et la mer, d'énormes roches, des champs de cailloux qu'on croirait avoir été brûlés, tant il y en a de noirs. Stéphanie a demandé, d'un air triste, s'il y avait eu là un incendie? Mais M. de la Caze nous a expliqué que c'est le volcan qui a été cause de tout ce que nous voyions et que l'île entière est remplie de matières *volcanisées*. C'est vraiment extraordinaire. Notre cabriolet a passé au milieu de toutes ces pierres, en traversant les bras de la rivière des Pluies, où il y avait un peu d'eau, mais pas trop. J'avais peur que la voiture ne versât, et le pauvre noir Sylvain, qui courait à pied à côté de nous, l'a crant aussi, puisqu'il est venu prendre le cheval par la bride, pour le diriger.

Cependant, j'ai été encore bien plus effrayée dans un autre quartier, qu'on appelle *Sainte-Marie*, où il nous a fallu passer aussi à gué une rivière, qui ne devient jamais dangereuse comme l'autre, à ce qu'il paraît, mais où il y a toujours de l'eau. Cela arrivait presque jusqu'à nos pieds, et je suis sûre que j'ai beaucoup pâli, quand notre voiture a été entrée là-dedans; Stéphanie a pleuré en me disant tout bas : — « Mon Dieu! mon Dieu! qu'est-ce que maman deviendra, si nous périssons? » — Mais je l'ai poussée, pour lui faire signe de cacher sa frayeur, parce que M. de la Caze nous aurait trouvées trop poltronnes. Il a un peu deviné ce que nous pensions, pourtant, et il nous a dit : — « Je vous jure qu'il n'y a pas le moindre danger! » — J'ai été fâchée qu'il jurât pour cela, mais ce n'était pas de ma faute. Stéphanie disait : — « Nous allons tout de travers; nous n'arriverons jamais de l'autre côté; la rivière nous entraîne! » — Elle n'était pas raisonnable, mais si je l'avais osé, j'aurais parlé comme elle, car il me semblait aussi que nous suivions le courant. J'avais le vertige et je me cramponnais au cabriolet, d'un

côté, et à Stéphanie, de l'autre, pour la retenir. Enfin, nous sommes arrivés à l'autre bord de la rivière qui nous avait paru si large. Là, j'ai dit à Stéphanie : — « Tu vois que le bon Dieu nous a protégés ! » — Elle m'a répondu : — « C'est vrai, mais je trouve très-ennuyeux un pays où il faut entrer dans l'eau, comme cela. » — M. de la Caze croit qu'on fera bientôt un beau pont sur cette rivière ; c'est nécessaire.

Puisque j'ai promis de tout raconter, je dois avouer que j'ai eu encore une fameuse peur dans un autre endroit, qui se nomme : la *Ravine des Chèvres*. La route descend beaucoup pour y arriver, et elle tourne, tout-à-coup, si brusquement, qu'on dirait qu'elle est coupée et qu'on ne voit plus que la mer, droit devant soi ; c'est effrayant ! Je me demandais par où nous allions passer, et je fermais les yeux, pour ne pas le voir ; mais je les rouvrais toujours, malgré moi, tant c'était beau, en même temps ! La mer était d'un bleu magnifique et cette étendue était admirable. Stéphanie ne s'est pas trop inquiétée là, elle, et je ne lui ai rien dit de ma frayeur, pour ne pas la tourmenter. Je me suis vite remise, du reste, lorsque j'ai revu la route, au tournant. Nous avons passé sur une espèce de pont très élevé, ayant la ravine au-dessous de nous, la mer à gauche, et plus loin, à droite, les montagnes ; car tout du long de la route, on est entre les montagnes et la mer. Ah ! j'espère que mon père a aussi ce temps tranquille ! Nous avons aperçu plusieurs navires, mais ce n'était pas la chère *Isère* !

A *Sainte-Suzanne*, qui est un charmant quartier, M. de la Caze m'a montré un endroit, qu'on appelle le *Quartier-Français*, et où M^{me} Dumont a son habitation. Il m'a nommé ainsi plusieurs des campagnes que nous voyions, parce que chacune a un nom particulier ; celle de M. de la Caze s'appelle le *Badamier*, à cause d'un arbre magni-



fique qui ombrage, à lui seul, la moitié de l'emplacement, et qui est un des plus vieux et des plus beaux de son espèce. M. de la Caze m'a indiqué une superbe habitation, le *Bois-Rouge*, qui appartient à une famille riche et honne, très-connue dans le pays. Je trouvais tout joli. Ah ! quand ma bonne mère et ma chère Mademoiselle feront-elles ce voyage !

M. de la Caze m'a montré des *cocotiers*, des *palmiers* de toutes sortes ; des *manguiers*, des *bananiers* en masse, des *bibaciers*, des *gouyaviers*, des *tamariniers*, dont le feuillage touffu est d'un vert tendre délicieux ; et dont le fruit fait une si agréable boisson ! Et puis, des *bois noirs*, qui sont des arbres magnifiques ; des *bambous*, si gracieux avec leurs touffes légères et élancées ; des *papayiers*, élégants petits arbres qui donnent un fruit très-gros, la *papaye*, dont la chair jaune, sucrée et fondante, rappelle le goût de l'abricot. Enfin, je ne sais combien d'arbres encore...

Nous avons aperçu une *giroflierie* et vu des *caféries*, c'est-à-dire des endroits plantés d'arbres qui donnent le girofle et le café. Et puis, des *orangers* en quantité. Comme c'est différent de les voir en pleine terre, ou bien dans des caisses et dans des serres, comme en France ! Et que j'aimerais à cueillir de belles oranges sur leurs branches ! C'est en entrant dans le Champ-Borné qu'on voit le plus d'orangers et de citronniers, au milieu des *caféries* ; jusque-là, nous avions trouvé surtout des champs de *cannes à sucre*. Les cannes étant coupées presque toutes, puisque c'est le moment de la *manipulation* (c'est-à-dire l'époque où l'on fait le sucre), je n'en ai pas vu beaucoup sur pied. C'est la tige qui est la canne ; elle monte tout droit et très-haut, et elle est jaune, quand elle est bonne à cuoper. Les feuilles sont d'un joli vert tendre ; elles sont minces et longues, et retombent par

légèreté. Nous avons vu aussi du maïs et du manioc, qui est une plante charmante, ressemblant, lorsqu'elle est haute, à un petit arbre arrondi. La racine du manioc est d'une grande ressource, m'a dit M. Adrien; car on en nourrit les animaux, et les hommes-mêmes en mangent, après l'avoir fait bouillir ou rôtir. Moi, je trouve cela excellent.—Mais je n'en finirais pas, si je voulais tout dire, et j'ai bien assez ennuyé Marie déjà, en lui redemandant les noms de chaque chose, trente-six fois au moins. Et puis, je suis horriblement fatiguée, et je vais aller jouer; j'achèverai demain mon long récit.

Dimanche, 26 décembre.

— J'ai eu une grande privation, ce matin, ainsi que Marie, Stéphanie et Jeanne; nous n'avons pas pu aller à la messe, aujourd'hui dimanche!... Ah! vraiment, ma bonne mère et ma chère Mademoiselle, cela doit vous étonner; mais il paraît que ce n'était pas possible, parce que le cheval de M. de la Caze était souffrant et qu'on ne pouvait s'en procurer un autre. J'ai été bien triste de ne voir retenue à la maison, moi qui aurais tant voulu prier dans celle du bon Dieu! Enfin, il a bien fallu se résigner; mais je trouvais que c'était très-vide et très-extraordinaire, de passer un dimanche, qui est le jour du Seigneur, tout-à-fait comme les autres jours. Nous nous sommes réunies, toutes quatre, pour lire ensemble les prières de la messe; je pensais que la fille de M^{me} de la Caze l'a fait avec sa mère. Nous avons tâché d'être bien recueillies, comme si maman et Mademoiselle étaient là, et de nous rappeler que le bon Dieu y était, Lui, et qu'il nous écoutait; et quand nous avons eu fini, nous nous sommes dit: — « Il faut être très-bonnes aujourd'hui. » — Et puis, j'ai embrassé

Stéphanie de votre part; et nous avons prié pour elle, puisque c'est sa fête.

Mais je continue l'histoire de notre voyage. — Quand nous avons eu laissé, à notre droite, la route de Saint-André, pour suivre devant nous, celle qui conduit au Champ-Borne, et qui est jolie comme une avenue de parc, M. de la Caze nous a dit, au bout de quelque temps : — « Voyez-vous ce grand filao, là-bas? Eh! bien! il semble être là pour indiquer mon habitation, car il est en face de l'allée qui y conduit. » — Puis, il a ajouté, pour répondre à nos cris de joie d'arriver enfin : — « Vous allez trouver tout bien simple et bien pauvre, mes enfants; nos demeures créoles ne ressemblent guère à celles de la France; mais vous serez reçues avec le cœur. — Cela vaut mieux que n'importe quoi, ai-je répondu; mais je suis sûre que c'est très-joli chez vous. »

Il m'a répété que non; et tandis que nous causions, nous avons fini par gagner l'allée du Badamier. Oh! quelle joie, quand la voiture y a tourné! Nous étions horriblement fatiguées d'être restées assises, tranquillement, dans ce cabriolet, pendant six lieues; et nous mourions de faim, quoique M. de la Caze nous eût donné du chocolat et des gâteaux. Le cheval n'en pouvait plus. Et le pauvre Sylvain donc!... C'est affreux de faire courir un homme comme un cheval; je sais bien que M. de la Caze le faisait reposer souvent, et que nous n'allions pas très-vite; puis, on dit que Sylvain est habitué à ces courses-là; mais je suis sûre que c'est toujours très-fatigant. Ensuite, le soleil devenait de plus en plus ardent; cependant nous étions partis de fort bonne heure. Ah! il était bien temps, pour tout le monde, de se reposer! Mais en entrant dans l'allée, je ne distinguais pas de maison au bout, tant c'était loin; j'en étais découragée et je ne pou-

vais pas admirer l'allée, qui est si belle pourtant, puisqu'elle forme une espèce de berceau de verdure de près d'un quart de lieue de longueur.

Enfin, comme nous étions à moitié route, à peu près, et que je commençais à bien voir la maison, qui est très-petite et très-basse, j'ai aperçu quelque chose de blanc qui remuait et qui avait même l'air de courir, en s'avancant au-devant de nous. J'ai crié : — « Voilà du monde !

— Ce sont les enfants ; » — m'a répondu M. de la Caze.

— Comme je ne voyais pas Marie, puisque c'était tout blanc, j'ai pensé que cela ne lui ressemblait pas de ne pas venir au-devant de moi ; j'en ai eu de la peine et je me suis dit : — « Elle a peur du soleil et pourtant, moi pour la voir, j'irais partout, sans rien craindre. »

Cependant, ce blanc approchait toujours ; et il y avait trois personnes. M. de la Caze n'y faisait plus attention, parce qu'il pensait, je crois, à ses cannes ou à sa caféirie, qu'il regardait, aux deux côtés de l'allée ; Stéphanie était intimidée et s'enfonçait dans le cabriolet, pour ne pas voir les enfants de M. de la Caze ; mais moi, tout-à-coup, je l'ai poussée et je lui ai demandé : — « Est-ce que tu ne trouves pas que la plus grande a la tournure de Marie ? — Oh ! non, m'a-t-elle répondu, puisque Marie est en noir et que celle-là est en blanc. » — Alors, M. de la Caze, qui nous a entendues, nous a dit : — « C'est Marie elle-même, avec Jeanne et ma fille Marianne ; j'ai exigé que mes nièces quittassent le noir, à cause de la chaleur, dont elles souffrent beaucoup. » — Cela m'a tout expliqué. Pauvre Marie ! moi qui t'accusais, tandis que tu venais au contraire ! Bientôt, elle est arrivée avec les autres ; Nous nous sommes élancés hors de la voiture, et j'ai embrassé ma sœur chérie. Quelle émotion j'ai éprouvée, surtout en la voyant en blanc ! Elle me paraissait changée, mais plus jolie encore, car cela lui va admirablement.

Jeanne aussi est très-gentille dans ce nouveau costume. Marie m'a dit tout ce qu'elle a eu de chagrin de quitter son deuil, quoiqu'il y ait un an que son grand-père soit mort et plus de deux depuis qu'elle a perdu sa mère ; mais son oncle l'a exigé, et elle a obéi. — D'ailleurs, a-t-elle ajouté, je compte bien ne pas porter de couleur et rester en blanc, le plus long-temps possible.

C'est fort agréable, ces robes de mousseline blanche ; ici, presque toutes les jeunes filles et les enfants s'habillent de cette manière ; c'est simple et joli. Quand nous quitterons le deuil du cher amour, je demanderai à maman de me mettre en blanc, moi aussi, de sorte que je serai pareille à ma sœur Marie. — Marianne de la Caze avait un charmant foulard de Chine, de couleur cerise, noué à son cou et qui faisait très-bien sur sa robe blanche. Elle est très-brune, mais elle est belle aussi. Elle a de magnifiques yeux noirs, brillants, comme ceux de son père et une taille très-gracieuse, quoique pas autant que celle de Marie. Mais elle est étonnamment sauvage ; elle ne m'a pas parlé du tout, le premier jour, et elle ne le fait, même à présent, que très-peu et quand c'est moi qui commence ; pourtant, ce n'est pas moi qui peux intimider quelqu'un !

En approchant de la maison, nous avons trouvé les autres enfants de M. de la Caze, jouant à l'ombre, sous le badamier ; ils étaient nu-pieds et vêtus d'une simple petite blouse d'indienne. Ils sont venus se jeter dans les bras de leur père, mais ils se sont sauvés tout aussitôt, pour ne pas nous dire bonjour. Il y a une petite fille de six à sept ans, un petit garçon de quatre, et un autre de deux, qui m'a rappelé Baby et qui m'a fait de suite penser à maman. C'est un joli enfant ; il ne ressemble pas vraiment au cher petit ange, car il est très-brun ; mais

c'est un peu sa taille et sa tournure. Ah ! je cherche toujours à le caresser !

M. de la Caze a deux autres enfants ; un fils de dix-sept ans, M. Emile, qui est l'aîné et qui s'est fait marin ; et un de quatorze ans, Paul, qui vient de partir, pour allerachever son éducation en France. Ce qu'il y a de bien singulier, c'est qu'il s'est embarqué sur un navire appelé *la Camille*, et c'est sans doute ce navire-là que nous avons aperçu, le jour où nous avons pris un damier, qui avait le nom d'une *Anna* à son cou ; car M. et M^{me} de la Caze ont confié leur fils à une famille, dans laquelle il y a une petite fille appelée Anna. Ainsi, Marie et Jeanne ont rencontré leur cousin, sans le savoir. Ah ! quel dommage qu'elles ne l'aient pas vu ! Cela aurait fait tant de plaisir à la pauvre M^{me} de la Caze, qui ne parle de son Paul que les larmes aux yeux !

Cette dame paraît très-bonne, et elle est encore belle ; mais elle m'intimide beaucoup, parce qu'elle est grave ; je suis plus à l'aise avec M. Adrien. Pourtant, elle a été très-polie en nous recevant, et nous a embrassées affectueusement, en nous demandant des nouvelles de maman ; mais ensuite, elle ne nous parlait plus et nous regardait seulement, comme pour nous examiner : c'était fort déconcertant. Quoique Marie ait essayé de nous remettre un peu, nous sommes restées gênées, jusqu'à ce que M. de la Caze, qui avait été dans sa chambre, se brosset et se nettoyer, — car il était couvert de poussière, — fût revenu dans la salle à manger, où l'on nous avait servi un bon déjeuner. Il nous a fait ensuite visiter *la case*, comme les noirs appellent les maisons et comme les créoles le répètent quelquefois, pour plaisanter.

Eh bien ! M. Adrien avait raison ; sa case est toute petite et très-simple ! Il y a le salon, où les meubles sont en rotin, avec une table d'un bois du pays, au milieu de la

pièce, et une grande bibliothèque, tout autour des murs (c'est-à-dire, ce sont des planches couvertes de livres, car cette bibliothèque ne ressemble pas à celle de papa). La salle à manger est encore plus modeste que le salon; ces deux pièces sont le milieu de la maison; d'un côté, il y a une chambre assez grande pour M^{me} de la Caze, avec une autre petite pour son mari, et de l'autre, il y a deux pièces pareilles, qui sont pour les enfants. J'ai cru d'abord qu'il y avait d'autres chambres en haut; pas du tout, c'est un grenier. Alors, je me suis demandé où l'on allait nous loger; Marie, qui devine toujours ce que je pense, m'a répondu: — « Vous coucherez avec Jeanne et moi, dans la grande chambre des enfants. — Mais eux, où seront-ils? — Dans la petite. — Tous? — Oh! s'ils n'y tiennent pas tous, on étendra des nattes par terre, dans le salon, et ils y dormiront. Ici, l'on n'est jamais embarrassé pour se tirer d'affaire. — Mais, Marie, je vois que nous gêrons beaucoup. — Quelle idée! Je t'assure que mon oncle et ma tante sont heureux de vous avoir. D'ailleurs, il leur arrive journellement de recevoir du monde; quand c'est toute une famille, on l'installe dans ce petit pavillon, que tu vois là-bas, et qu'on a fait bâtir tout exprès; mais tu ne voudrais pas y aller, toi? — Oh! non, j'y mourrais de frayeur. » — Marie s'est mise à rire et m'a dit qu'ici, il n'y a jamais de peur à avoir; son oncle est fort aimé des noirs, et l'on dort toujours, toutes les portes ouvertes.

Notre première journée au Badamier a été fort agréable, et cependant celles qui suivent le sont encore davantage. Marie et Jeanne nous ont menées dans l'allée, et nous nous sommes promenées avec plaisir sous ces grands arbres épais, où nous n'avions pas à craindre le soleil. Marie me disait le nom de tout ce que nous voyions; et puis, nous causions si bien ensemble! Ah! comme nous

avons parlé de maman et de Mademoiselle ! et même de toi, Berthe. M^{me} Marianne n'avait pas voulu venir avec nous, disant qu'elle *avait honte* ; car elle est très-timide, et les autres enfants le sont encore plus qu'elle. Ils viennent nous regarder avec curiosité, et quand nous leur adressons la parole, ils se sauvent en baragouinant leur créole. Quand le soleil a été tombé, Marie m'a proposé d'aller faire une visite à notre amie, *la mer*; j'ai bien vite accepté. Que c'est magnifique, ce spectacle-là ! On a devant soi cette immensité qui n'a pas de fin, et c'est si tranquille et si beau ! Pourtant, on entend un grand bruit, parce que les vagues viennent se briser sur les galets, qu'elles font rouler continuellement ; mais je trouve que c'est un bruit calme, puisque c'est monotone, et c'est harmonieux en même temps (est-ce bien ce mot-là que je dois dire, ma chère Mademoiselle ? Je voudrais exprimer que c'est comme une musique, une grande voix qui s'élève). Ah ! que je l'admire, la mer ! et Marie est comme moi. Stéphanie était transportée aussi ; son regard si doux, que maman aime tant à voir s'animer, brillait, et j'ai vu qu'elle pensait au bon Dieu. Marie et moi, nous y pensions ensemble, et j'ai dit : — « Voilà le beau livre où Mademoiselle nous a appris à lire ! » — Marie a ajouté : — « Et pendant que nous y lisons la grandeur de Dieu, son œil, à lui, est fixé sur nous, et il nous bénit. — Oh ! Marie, me suis-je écriée, comme c'est bon de savoir cela !

Mais, ma chère petite mère, je suis obligée de m'arrêter, car Jeanne me crie qu'on m'attend pour sortir. Je veux te dire pourtant que ce qui est aussi très-joli au bord de la mer, c'est d'y voir de la verdure jusque sur les galets qui y sont accumulés : ils sont recouverts par des lianes qui les enlacent et qui ont des fleurs en clochettes qui te plairaient, ma chère Berthe. (Il faut que tu saches que les lianes sont des plantes grimpantes.)

Lundi, 27 décembre.

Que nous avons été heureuses, Stéphanie et moi, de recevoir une lettre de Mademoiselle, avec ces deux bonnes lignes que maman y a ajoutées! Et la grosse écriture de Berthe, qui nous embrassait, sur la dernière page, comme elle nous a fait plaisir! J'ai montré tout cela à Marie, pour qu'elle partageât notre joie, et je l'ui ai dit que je vois très-bien maintenant que chaque chose a un bon côté; ainsi, je suis rachée d'être loin de maman et de Mademoiselle, et pourtant cette séparation me procure une lettre d'elles, ce qui ne m'était pas encore arrivé, puisque je ne les avais jamais quittées. Quel bonheur!

Je vous dirai que Mme de la Caze est excellente; car elle nous soigne parfaitement; hier soir, Stéphanie avait un peu mal à la gorge (maman verra dans ta lettre que je lui ai écrite que ce n'était pas dangereux, puisque c'est déjà fini); eh bien! tout de suite Mme de la Caze l'a appelée et a regardé elle-même dans sa gorge pour voir s'il n'y avait rien de blanc, parce qu'à Bourbon il règne très-souvent, à ce qu'on dit, un mal de gorge terrible, qui enlève surtout les enfants. Mais heureusement, Stéphanie n'avait rien du tout, et Mme de la Caze lui a simplement fait boire un peu de limonade pour la rafraîchir: J'en bois avec elle, car je trouve cette limonade excellente. Oh! quels bons citrons il faut qu'on ait dans ce pays! Marie me dit qu'ils sont d'un jaune d'or et ont une odeur délicieuse, et pris tant de jus! On les appelle *citrons gâtelets*. Il y a aussi des *citrons doux*, des *combavas*, etc.; je ne sais pas de quoi l'on manque ici.

Moi, j'ai supposé, — mais je n'ai rien osé dire, — que Stéphanie avait eu un peu froid la veille, parce qu'après le dîner, nous étions allés nous promener au bord de la

mer, et comme tout le monde était nu-tête, même M^{me} de la Caze, nous ne nous sommes pas couvertes, Stéphanie ni moi; nous n'y sommes pas habituées, et cette bonne brise du soir qui était très-forte, m'a un peu saisie, quoique je la trouvasse fort agréable après la grande chaleur du jour. Nous nous couvrirons une autre fois.

Ce matin, de très-bonne heure, Marie m'a proposé de faire une promenade, pour profiter de la fraicheur; M^{me} de la Caze a voulu garder Stéphanie, qui s'est amusée avec le beau petit Auguste. Marianne et Jeanne ont été à la basse-cour, pour faire donner à manger aux poules, aux oies, aux canards et à de certaines grosses bêtes qu'on engrasse avec soin.

Marie et moi, nous avons suivi tranquillement la grande allée, admirant comme il faisait bon et calme. C'est si gai, le matin! On dirait que les arbres, les fleurs, les oiseaux, tout ce qu'on voit, se réveille et rit de plaisir. Et pourtant, je ne riais pas, moi, parce que j'étais trop heureuse; ça me rendait grave. Et puis, quand je suis avec Marie, je ne me reconnaîs plus; j'aime mieux la tranquillité que tout le reste. Ah! si ma bonne mère et ma chère Mademoiselle avaient été dans cette belle allée, quel bien ce spectacle leur aurait fait! Et à moi aussi, de les voir! Et si ma petite Berthe avait joué là, devant nous!... Les jolis oiseaux chantaien de si bon cœur, dans les branches, que j'étais réjouie de les entendre; je disais à Marie: — « Ils font leur prière du matin... » — Et je ne me lassais pas de les écouter.

Nous nous sommes assises sur de grosses roches, au bord d'un ruisseau, qui coule tout du long de l'allée, la séparant de la cafféerie, et nous sommes restées à jouir de cette musique des oiseaux et de l'eau, qui forme une quantité de petites cascades, par-dessus les énormes racines qui traversent le ruisseau comme des espèces de

ponts. Les tourterelles roucoulaient dans les hauts arbres et, par moments, il venait un autre bruit sourd, que je ne pouvais m'expliquer, et Marie m'apprit que c'était le frottement de deux arbres l'un contre l'autre, quand le vent balance leurs têtes et qu'elles se rencontrent. Oh ! comme tout cela me plaît ! J'aime cent mille fois mieux de vraies campagnes, que les jardins des Tuilleries ou des Champs-Elysées; j'é comprends bien pourquoi, mais je ne peux pas l'exprimer; c'est peut-être qu'on sent mieux le bon Dieu autour de soi, dans cette nature, qu'au milieu des voitures, de la poussière et du monde de Paris. Et puis, on ne voit et on ne pense que de bonnes choses, à la campagne; tandis que, dans ces promenades bruyantes, on ne regarde que des toilettes, des équipages, des objets de vanité et des personnes qui font leurs embarras le plus qu'elles peuvent; et cette vue n'est pas très-bonne.

Marie m'a demandé si je voulais entrer dans la catériede, qui est comme une petite forêt, remplie d'arbres fruitiers s'élevant au milieu des cafésiers. J'ai accepté bien vite et Marie m'a recommandé de marcher derrière elle, pour qu'elle me fit éviter les nids de guêpes. Cette idée de guêpes m'a fait peur, mais je n'en ai pas parlé à Marie et je l'ai suivie à travers les arbres. Elle m'a dit : — « Je te mène faire une visite. » — Je ne comprends pas à qui, ai-je répondu; on ne peut pas demeurer au milieu de tout cela. — Non, mais il y a une clairière plus loin, et c'est là que je te conduis. — Oh ! Marie, ai-je crié tout-à-coup; qu'est-ce qui vole de rouge, là-haut, sur ce grand arbre, qui a un feuillage découpé ? — C'est un *cardinal*, m'a répondu Marie; regarde, il se pose; vois-tu cette longue paille qu'il a dans le bec ? C'est qu'il va faire son nid. » — Quel charmant oiseau ! Il est d'un rouge éclatant, et fait un si joli contraste avec la verdure !

Marie m'a montré aussi de petits oiseaux, qu'on appelle : *oiseaux de la Vierge*, et qui sont délicieux, les chers petits; et puis d'autres encore, qu'on appelle : *oiseaux du bon Dieu*.

Mais pendant que nous étions distraites par tous ces oiseaux, Marie n'a plus fait autant d'attention aux nids de guêpes, et nous nous sommes trouvées sous un arbre où il y en avait un. Jamais je n'oublierai la frayeur que j'ai éprouvée lorsque j'ai vu le chapeau de Marie couvert de ces méchantes bêtes, et en même temps, j'en ai été entourée moi-même. Marie m'a crié : — « Baisse-toi le plus que tu le pourras, et suis-moi, sans t'effrayer! » — Je l'ai suivie, mais je me suis effrayée; c'était plus fort que moi. Il paraît que lorsque ces vilaines bêtes jaunes ont été sûres que nous ne venions pas pour détruire leur nid, elles se sont calmées, car elles nous ont laissées, et j'ai été joliment contente, quand je n'en ai plus aperçu une seule! Marie s'est arrêtée aussitôt qu'elle m'a eu fait passer le danger, et elle m'a dit : — « Tu es pâle! Tu as eu peur? — Un peu. — Pardonne-moi; j'aurais dû mieux veiller; mais je te dirai que l'on n'a rien à craindre, en se baissant et en se sauvant; elles ne piqueraient que si l'on restait auprès de leur nid. — C'est égal, Marie, je ne les aime pas. — Ni moi non plus; mais n'aie plus peur avec moi, je t'en prie; crois-tu que si je t'avais crue exposée, je n'aurais pas essayé de te secourir? »

Je lui ai promis de ne plus rien craindre et nous avons continué notre route, dans cette jolie petite forêt verte, à travers laquelle on aperçoit le ciel, d'un bleu foncé magnifique. Bientôt, nous sommes arrivées dans une allée de traverse, que Marie a prise, et nous avons aperçu un petit jardin, planté de choux, de brèdes (ce sont des plantes que les créoles mangent en légumes, accommodées d'une certaine manière et qu'ils aiment, je crois,

par-dessus tout), et de tabac. Il y avait à côté de ce jardin, une case de noir. Marie m'a dit : — « C'est là que loge le gardien de la caféirie et c'est lui que nous allons voir. J'ai pensé qu'il t'intéresserait, car il est mon protégé. — Oh ! tu as raison ; je l'aime alors ! — Pourtant, continua Marie, sa vue t'inspirera peut-être de la répugnance. — Pourquoi donc ? — Parce qu'il est très, très malade... — Oh ! mais, Marie, au contraire ! — Attends... c'est une horrible maladie, dont tu n'as jamais sans doute entendu parler en France : *la lèpre*... — Oh ! Marie, tu as raison, c'est affreux ! Ce nom-là me donne le frisson ! — Eh bien ! retournons ; Barabbé ne nous a pas vues encore... Ou plutôt, attends-moi un instant, veux-tu ? J'irai seule lui dire bonjour ; il a tant de plaisir à recevoir mes petites visites, que je ne voudrais pas l'en priver. — Non, Marie, certainement ; je veux y aller avec toi ; est-ce que je ne peux pas voir ce que tu vois ? Je ne suis pas bonne comme toi, c'est vrai, car je n'ai jamais été faire de visites à un lépreux ; mais je veux commencer. »

Marie a repris : — « Ecoute ; je vais te donner un moyen, que M^{le} Valmy t'enseignerait, pour ne pas éprouver de répugnance et, au contraire, pour te sentir de l'attrait pour ce malheureux ; c'est de te rappeler qu'il est notre *frère* devant Dieu, l'enfant de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et Notre-Seigneur lui-même, puisqu'il s'est mis à la place de tous les pauvres. Ne trouves-tu pas qu'en pensant à cela, on se sent le cœur rempli d'amour pour eux ? — Oh ! Marie, ai-je répondu, avec admiration ; comme tu sais bien faire tout ce que Mademoiselle nous enseigne ! — J'ai bien pensé à elle, en effet, en voyant Barabbé, et je me suis dit : « Voilà une des choses que Dieu met à ma portée ! — Oh ! Marie, quel bonheur que ce soit aujourd'hui à la mienne ! Mais est-ce que tu

crois qu'on peut gagner cette maladie , en allant là ? — Si je le craignais, tu penses que je ne t'y conduirais pas , mais je suis persuadée qu'il n'y a pas le moindre danger. »

Nous sommes entrées dans la case, Marie ne trouvant pas le pauvre noir dehors. Barabbé était accroupi sur une natte et il paraissait avoir froid, car il tremblait et cherchait à allumer un petit feu ; mais c'était à terre, devant lui, sans cheminée, ni fourneau. Je n'avais pas d'abord osé regarder le vieux noir, tandis que Marie lui disait bonjour, de sa voix douce, et lui demandait de ses nouvelles; j'avais peur de voir une chose horrible, effrayante; mais quand Marie a dit : — « Je vous amène une amie à moi, presque une sœur, Barabbé. » — J'ai crié : — « Oh ! tout-à-fait, Marie ! » — Et j'ai vu que le pauvre homme avait l'air très-bon et même gai, ce qui m'a étonnée. Il a demandé, dans son créole que je commence à comprendre un peu, depuis que Babet m'y a habituée...

(Ah ! mon Dieu ! comment ai-je pu oublier de parler de la joie de cette bonne Babet, en nous revoyant, Stéphanie et moi ! C'est elle qui nous soigne, et elle est parfaite pour nous. Elle a été enchantée de la robe que nous lui avons apportée...)

Mais j'en reviens à Barabbé, qui a donc demandé : — « Et li l'est bon comme vous ? » (Cela veut dire : est-elle bonne comme vous ?) . J'ai répondu : — « Oh ! non malheureusement ! — Alors, à cause que vous y vient voir à moi ? — Parce que Marie vous aime, et que moi je vais vous aimer aussi. — Bien, bien, a repris Barabbé, en riant ; alors, vous l'est bon, moi y vois bien ça ! — Oui, a dit Marie, elle est bonne, Barabbé, je vous en réponds. Mais vous n'êtes pas bien aujourd'hui ; est-ce que vous ne venez pas à bout d'allumer votre feu ? » — Le pauvre homme ne pouvait pas tirer de branches de son fagot, ni

réussir à rien, ce qui m'a fait remarquer que ses mains étaient toutes blanches aux extrémités et que ses pieds (mais c'est horrible à dire !...) l'étaient aussi, et paraissaient à moitié rongés... Malgré moi, je me suis sentie toute remuée, et je n'aurais pas voulu toucher ce qu'il touchait. Marie s'est baissée, a pris du bois, l'a arrangé, et comme elle s'entend à tout, en une minute le feu a été allumé ; alors elle a dit : — « Eh bien ! Barabbé, que faisons-nous cuire aujourd'hui ? — Ah ! ben, Mamzelle Marie ; toujours ça même ; à v'là là la marmite de riz. » — Marie l'a placée sur le feu, après avoir disposé de petits galets plats pour la soutenir ; et elle a ajouté : — « Mais c'est bien sec, ça, Barabbé ; est-ce que vous n'avez pas été, hier, acheter un peu de morue, avec l'argent que je vous avais donné ? — Moi l'a été trop malade pour ça ; moi y pouvais seulement pas tenir à moi debout ; mais moi l'en a par là un peu de piment, et moi y va faire un petit rougail. — Ce n'est pas bon pour vous, Barabbé, j'en suis sûre. — Quoça que l'est mauvais pour moi, mamzelle Marie, puisque moi y connais que moi y peux pas guérir ? »

Pauvre Barabbé ! il avait dit cela avec tant de courage et en même temps si tristement, que nous en avons été tout émues. Marie lui a dit : — « Dieu peut tout, Barabbé... — Ah ! moi y vois bien ça, maintenant que Li l'a fait vient à vous, comme un ange, dans mon la case ; mais Li peut pas vouloir que moi y reste ici, puisque Li l'a commence déjà d'envoye li bouts de mon deux pieds dans l'autre monde... — Alors, mon pauvre Barabbé, il faut que le cœur y aille aussi, à l'avance ; ça vous adoucira tout ! — Oh ! mon li cœur y aime bien le bon Dieu, à cause que li connaît à présent que le bon Dieu y aime à li aussi. C'est vous, mamzelle Marie, que l'a fait tout ça.... »

Mais je ne peux plus raconter ce singulier langage; ce qu'il y a de sûr, c'est que je n'ai pas trouvé singulier tout ce que je comprenais des paroles de Barabbé. Il a l'air si reconnaissant des soins de Marie, et il l'aime tant! Il m'a raconté comment, dans l'habitation, personne ne faisait attention à lui, surtout depuis qu'on l'avait relégué loin du camp des noirs, à cause de sa maladie; que M. et M^{me} de la Caze sont très-bons et le font bien soigner; mais qu'il était comme abandonné et rejeté par tout le monde, jusqu'à ce que Marie arrivât de France; que maintenant qu'elle veut bien s'intéresser à lui, et venir le voir, il attend ces petites visites comme son seul bonheur; que Marie lui apprend à connaître le bon Dieu, à l'aimer et à le prier, et que cela le console dans sa solitude et sa tristesse. Il a ajouté que Marie ressemble à M^{me} de Laval, qui était une si bonne et si douce maîtresse, et que Marie, jeune comme elle est, est déjà un ange... Oh! cela me rendait si heureuse, d'entendre cette histoire! Je l'ai comprise tout entière, parce que j'en devinais la moitié. Je regardais Marie avec émotion, et j'ai-
mais Barabbé. Mais Marie, pour arrêter ces discours, a dit: — « Votre ménage n'est pas fait, Barabbé, et vous ne nous le dites pas! Voyons, Marguerite, aide-moi. »

J'étais si joyeuse de faire aussi quelque chose pour ce pauvre lépreux, que j'en étais fière. J'ai dit: — « Oh! laisse-moi balayer, Marie, parce que ça, au moins, je le sais! » — Marie a fait pour moi un petit balai avec des feuilles, et j'ai commencé à nettoyer la case, ce qui n'a pas été long. Marie a rangé, mais il n'y a presque rien dans ce petit ménage, excepté des calebasses pour mettre de l'eau; des moitiés de cocos, qui font des tasses; une grande natte ou saisie, qui sert de lit à Barabbé, et un petit crucifix que Marie lui a donné.—Avant de quitter le pauvre homme, nous avons été lui cueillir des brèdes,

pour qu'il les fit cuire à l'eau, car il n'avait pas de graisse (ici, on se sert de graisse, au lieu de beurre, pour la cuisine), et qu'il les mangeât sur son riz; cela lui a fait plaisir. — Enfin, il a fallu partir : j'en avais regret. Barrabbé m'a dit un adieu fort aimable, et Marie m'a assuré qu'il me prenait en amitié. Quel bonheur, puisque c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ qui m'aime dans lui !

Ma bonne mère et ma chère Mademoiselle, vous devinez bien que je vous ai écrit ce long journal en plusieurs fois, et pourtant je n'en puis plus !

• • • • • • • • • • • • • • • • • • •

Mardi, 28 décembre.

Je ne pourrai pas écrire beaucoup, aujourd'hui, parce que nous devons sortir après le déjeuner; ainsi, j'ai bien peu de temps. Hier soir, nous nous sommes encore promenés dehors, par le magnifique clair de lune qu'il faisait. Oh ! en France, on n'en voit pas de pareils ! C'est superbe et délicieux, ce ciel d'un bleu si foncé, sur lequel les étoiles resplendissent... (est-ce que ce n'est pas prétentieux à moi, ma chère Mademoiselle, de mettre ce grand mot !) — Et puis, la clarté de la lune est si vive et si douce, qu'il n'y a plus d'obscurité nulle part, et qu'on voit jusqu'aux plus petits feuillages se découper sur la terre. Mais ce qu'il y a toujours de plus beau, c'est la mer. Oh ! Marie et moi, nous ne pouvions même plus nous dire notre admiration, tant nous étions ravies et émuves, en contemplant ce spectacle-là.

Nous avons été, en suivant le rivage, jusqu'à l'habitation d'un ami de M. de la Caze; ce monsieur a une belle sucrerie, où les noirs étaient encore à l'ouvrage, parce qu'on ne suffit pas à la besogne dans ce moment. Il a un associé, son beau-frère, je crois; tous deux sont venus nous reconduire, tout en donnant à M^{me} de la Caze des

nouvelles de leurs fémines, qui sont à Saint-Denis pour quelques jours. Ils ont causé politique avec M. de la Caze, ce qui m'a intéressée, quoique je n'en comprisse pas la moitié, mais c'est égal, je voyais bien qu'ils ont de l'esprit; et puis, c'est si bon d'entendre parler de la France! Lorsque j'étais là-bas, je ne croyais pas aimer autant mon pays; mais maintenant que j'en suis loin, cela me fait venir les larmes aux yeux d'entendre prononcer ce cher nom. Du reste, on est tellement Français ici, que c'est peut-être ce qui m'excite, car je dois l'être plus que les autres, moi qui suis née en France! Marianne prétend que les créoles sont aussi français que les Français, et elle s'est presque fâchée contre moi, hier, parce que je lui répondais que ce n'est pas la même chose tout-à-fait, et qu'elle est créole d'abord. Elle m'a soutenu qu'elle est française, autant que moi. M. de la Caze lui a dit qu'elle l'est en effet, puisqu'elle est née dans un pays qui appartient à la France, et de parents qui sont, comme presque tous les créoles, d'origine française; mais il a ajouté que, sans doute, elle ne voudrait pas renier son beau pays de Bourbon, et qu'elle doit se nommer *créole-française*.— « Ainsi, a crié Jeanne, nous avons deux titres, au lieu d'un! Cela vaut mieux. » — Moi, j'ai dit que c'est très-joli aussi de s'appeler *créole*, et qu'à Paris, ce mot-là intéresse toujours. Alors, Marianne s'est remise; d'ailleurs, elle aime beaucoup Bourbon.

Nous sommes restés très-tard sous la varangue, après notre promenade; il faisait si beau, que personne ne pouvait se décider à aller se coucher. Voilà que pendant que je causais avec Marie, j'ai aperçu tout-à-coup une singulière bête, ressemblant à une énorme araignée, mais ayant sur le dos une grosse écaille blanche. J'ai crié: — « Oh! Marie, qu'est-ce que c'est encore que cela? » — Marie m'a répondu: — « C'est un crabe; il en vient

souvent ici ; croirais-tu que, l'autre jour, j'en ai vu un qui avait trouvé moyen de grimper jusqu'au haut de mon moustiquaire ? » — Cela ne m'a pas rassurée, mais Marie a ajouté : — « Il n'y a aucun danger ; tu vois qu'il s'en va ; regarde-le sans crainte. » — Je l'ai bien examiné alors ; il rentrait tranquillement chez lui, ses larges pattes étendues ; il n'avait pas l'air gracieux et paraissait même fort gauche, mais on dit qu'il s'entend très-bien à serrer, et Marianne m'a assuré que si je mettais un doigt entre ses pinces, cette vilaine bête se laisserait tuer plutôt que de le lâcher ; j'ai répondu que je n'avais pas la moindre envie d'essayer.

Vraiment, c'est terrible, toutes ces espèces de bêtes ! Ainsi, dans notre chambre, en plus des moustiques qui nous dévorent, Stéphanie et moi, car on dit qu'elles cherchent le sang européen, de préférence ; nous avons des lézards, en quantité ; par exemple, ils ne font pas de mal, eux, et il y en a même de fort jolis. Avant-hier soir, la petite Hélène (elle s'appelle ainsi, à cause de sa pauvre tante, la mère de Marie), nous a apporté des œufs de lézard, qu'on venait de lui donner. Oh ! que c'est donc gentil ! c'est comme la miniature des œufs de poule ; de la même couleur et de la même forme, mais pas plus gros que le bout de mon petit doigt. Stéphanie les a renfermés avec du coton, dans une boîte à elle, espérant les voir éclore ; ce serait bien amusant. Ces bons lézards aiment la musique ; ainsi, quand nous nous promenons le long de la palissade recouverte de lianes, qui borde l'allée conduisant à la mer, et que nous voyons courir sur les pierres de charmants lézards, bleus ou verts, qui viennent dormir au soleil, Marianne commence un air, que nous chantons toutes, en chœur, et on voit aussitôt tous les lézards qui se réveillent et qui accourent pour nous écouter.

Ah ! si Berthe était là, comme elle les admirerait !
 Mais je m'arrête, Babet m'appelle pour le déjeuner.
 C'est chez M^{me} Dumont, que nous irons tantôt ; elle a
 envoyé sa voiture nous chercher. — De très-bonne heure,
 ce matin, nous avons été, Marie et moi, dire bonjour à
 Barabbé ; il va toujours de même.

MERCRIDI, 29 décembre.

Avant de raconter ma journée d'hier, je veux dire que j'ai un chagrin, car M. de la Caze avait la bonté de désirer nous garder deux ou trois jours de plus que ce qui était convenu, tandis que nous mourons d'envie, nous, d'aller retrouver maman et Mademoiselle, puisque Marie nous suivra. Pourtant, nous sommes très-bien ici, mais nous voudrions revoir notre mère. Eh bien ! sans rien nous dire, M. de la Caze a écrit à maman, pour lui demander la permission de nous conserver quelques jours de plus, et maman y a consenti, parce que M. de la Caze lui a assuré que je reprends toute ma fraîcheur à la campagne, et que Stéphanie et moi, nous nous portons à merveille. Et quand le noir qu'il avait envoyé porter cette lettre à Saint-Denis, est revenu hier soir, il rapportait la permission de maman. Cela m'a fait de la peine, et je l'ai bien dit à M. de la Caze, tout en le remerciant de son amabilité ; car enfin, une fille doit passer le jour de l'an avec sa mère, et surtout un jour de l'an si triste, sans papa, ni Gustave, ni Baby...

Maman a deviné tout ce que nous sentirions là-dessus et elle nous a écrit pour nous consoler : — « *Je sais, mes chéries, nous dit-elle, que vous n'avez ni demandé, ni souhaité cette prolongation d'absence ; mais je veux que vous vous y soumettiez, comme moi, pour le bien de votre santé. Il n'y a plus de jour de l'an pour moi ; tous mes jours se ressemblent, et le seul désir que je puisse éprouver, c'est de*

vous savoir heureuses et bien portantes... » — Ma chère petite mère, tu te trompes, va ! si tu crois que nous pouvons être heureuses, lorsque tu n'es pas là ! Mais c'est vrai qu'on est parfait pour nous. — M. et M^{me} de la Caze disent que cela nous amusera de voir un jour de l'an à l'habitation ; enfin, il faut bien se résigner !

Hier donc, nous avons passé toute l'après-midi chez M^{me} Dumont. Nous y sommes allées et nous en sommes revenues dans sa bonne voiture, une grande et large calèche jaune, trainée par deux mules ; car ici, on se sert beaucoup de ces bêtes-là, qui sont très-fortes et très-douces, quand elles ne sont pas entêtées ; il y en a même qui sont jolies malgré leurs longues oreilles.

M^{me} de la Caze n'est pas venue ; elle est restée auprès de son petit Pierre, qui était souffrant, et elle a gardé Hélène et le bel Auguste. Marianne nous a accompagnées, pour voir sa tante, et nous sommes partis, M. de la Caze, sa fille, Marie, Jeanne, Stéphanie et moi, dans cette voiture. Marie avait été au moment de faire la route à cheval, pour que nous fussions moins gênés, parce que Marianne ne voulait que la voiture cette fois ; mais M. de la Caze ne l'a pas permis, Marie ayant souvent des palpitations, qui font que l'exercice du cheval ne lui convient pas. Moi, j'aimais bien mieux qu'elle fût avec nous. Marianne était fort gaie ; elle n'est plus du tout sauvage devant nous, maintenant, et je la trouve très-amusante ; elle a tant d'esprit, que lorsqu'elle est en train, elle égaie tout le monde. Notre voyage a été charmant ; il y a, je crois, près de deux lieues, du Champ-Borne au quartier Français, mais la route ne m'a pas paru longue et j'ai été, au contraire, très-contente de la refaire.

Quand nous sommes entrés dans la belle et large allée qui mène à l'habitation de M^{me} Dumont, j'ai jeté un cri d'admiration ; l'aspect de la maison est charmant ; on

croirait voir un château de France, parce que cette maison, qui est immense, est située au milieu de quatre avenues, et qu'elle est entourée de pelouses et de fleurs. Mais les arbres de ces avenues sont beaucoup plus beaux que tous ceux que je me rappelle avoir vus en France; ils sont si hauts, si touffus et leurs troncs sont si gros! Vraiment, je pense qu'ils ont bien *cent ans*, et j'avais comme du respect, en les regardant. Et puis, il y en a de tant d'espèces! Tous les jours, j'apprends de nouveaux noms et je goûte de nouveaux fruits; moi qui aimais les cerises et les groseilles, que je trouvais jolies et agréables en même temps, je suis tout étonnée de voir qu'ici, on a une si grande quantité de petits fruits de ce genre-là, qu'on n'y fait même pas attention et qu'on ne les sert pas sur les tables. Je vois que Mademoiselle a raison, comme toujours, quand elle me fait remarquer que le bon Dieu donne à chaque pays ce qui lui est nécessaire; ainsi, à Bourbon, où il fait beaucoup plus chaud qu'en France, il y a beaucoup plus de ressources pour apaiser la soif et se rafraîchir; mais la France a ses avantages aussi.

Dans les parterres qui entourent la maison, j'ai vu toutes sortes de fleurs, car M^{me} Dumont les aime extrêmement et les fait cultiver avec le plus grand soin, ce qui prolonge leur saison; il y a des roses, de l'héliotrope, du réséda, des œillets de je ne sais combien de couleurs, des pervenches, des balsamines, des sauges. Toutes les petites haies qui entourent les parterres, sont formées avec des rosiers du Bengale; cette masse de roses fait un effet délicieux. Et puis, les murs de la maison sont tapisrés de chèvre-feuille et de jasmin, qui se glissent à travers les jalouuries des varangues. Il y a des grenadiers-fleurs admirables, qui forment de très-beaux massifs, mêlés à des lauriers-fleurs et à d'autres plantes. Mais ce

qui est plus charmant que tout, ce sont de jolis arbres, qui ont le feuillage le plus léger et le plus gracieux qu'on puisse imaginer, et qui sont couverts de magnifiques fleurs, d'un rouge tellement éclatant, que c'est comme du feu. Aussi, on appelle ces arbres des *flamboyants*. — Mais je ne puis nommer tout ce que j'ai vu, je n'en finirais pas.

Ah ! on m'a encore montré de la *vanille*, qui est une belle liane, que l'on fait grimper sur les arbres et qui les entoure de ses feuilles vertes, épaisses et fermes. C'est de sa fleur que sort la gousse qui sent si bon et qu'on met dans les crèmes que tu aimes tant, ma chère Berthe. Cette gousse, m'a-t-on dit, est un an à venir à maturité. Lorsqu'elle prend une teinte noirâtre, on la cueille et on la fait sécher à l'ombre après l'avoir ficelée pour l'empêcher de s'ouvrir. Le parfum qu'elle donne ne commence que lorsqu'elle sèche.

Je retourne maintenant au début de mon récit, que j'ai quitté pour la fin, ou plutôt pour le milieu, car c'est dans la journée que j'ai visité toutes les choses dont je viens de parler.

Ce qui ne m'a pas amusée, ni Stéphanie non plus, ni peut-être même pas trop Marie, c'était d'entrer sous la grande varangue, où tout le monde nous attendait; il y avait foule, M^{me} Dumont ayant chez elle, à l'occasion du jour de l'an, presque toute sa famille, et les familles créoles sont, à ce qu'il paraît, étonnamment nombreuses. Je marchais, parce qu'il fallait bien le faire, mais j'avais envie de reculer plutôt. Pourtant, j'ai monté le perron et j'ai dit : — « Bonjour, Madame; » — à M^{me} Dumont; mais je n'ai pas parlé aux autres; ils étaient trop de monde, et puis, je ne les connais pas. Peut-être que maman et Mademoiselle trouveront cela malhonnête ? Enfin, c'est fait ! — Stéphanie était encore plus embarrassée que

moi. M^{me} Dumont m'a demandé avec bonté des nouvelles de maman, et si elle s'accoutume un peu à Saint-Denis? — J'ai répondu : — « Pas autant que je le voudrais; mais elle est très-bien dans votre belle maison. — M^{me} Dumont en paraît contente et elle m'a répété que nous pourrons y rester aussi long-temps que nous le voudrons; elle a ajouté qu'elle ira bientôt faire un voyage à Saint-Denis, mais pour quelques jours seulement, et qu'elle espère que cela ne nous gènera pas. » Alors, j'ai crié : — « Oh! Madame, c'est trop fort! parce que c'est vous qui vous gênez pour nous, au contraire! » — Mais elle répond que non, et elle le fait si simplement, qu'on croirait que c'est tout naturel.

Pendant que M^{me} Dumont me parlait, Stéphanie restait collée contre mon bras, sans oser bouger, ni lever les yeux, car tout le monde nous regardait, et nous entendions qu'on disait : (ma bonne Mademoiselle, je vais l'écrire, puisque vous m'avez fait promettre de tout dire; mais ce n'est pas par vanité, je vous le certifie; je sais trop bien que tous ces compliments ne valent pas grand'chose et qu'on ne doit être content que lorsqu'on plait au bon Dieu.) — Eh! bien donc, ces gens-là disaient : (peut-être qu'ils croyaient nous faire plaisir) — « Les jolies petites filles! Sont-elles roses et blanches! Quels charmants yeux et quelle ravissante tournure a l'ainée! Et que la seconde paraît douce et calme, tandis que sa sœur semble si vive! » — Et puis encore : — « Comme elles sont distinguées! » — Moi, cela m'embarrassait horriblement, parce qu'enfin, on ne sait plus que devenir, quand on entend ces choses; et j'ai regardé Stéphanie, du coin de l'œil, pour voir sa mine; elle rougissait, comme si elle avait fait une mauvaise action. J'ai pensé : — « Il faut nous tirer de là; » — et j'ai fait un signe à Marie, qui causait à son tour avec M^{me} Dumont. Elle

est venue à moi, et je lui ai dit tout bas : — « Ne restons pas devant tout ce monde ! » — Alors, elle a demandé à M^{me} Dumont si nous pouvions aller ôter nos chapeaux, et M^{me} Dumont a envoyé une de ses nièces, nous conduire dans une chambre. Cette nièce est une jeune demoiselle très-timide, qui ne nous a presque rien dit. Dans la chambre où elle nous a fait entrer, nous avons trouvé une négresse, qui nous a regardées avec curiosité et qui m'a demandé : — « A vous, un p'tite mamzelle de France ? » — J'ai répondu : *oui*; et elle m'a examinée de la tête aux pieds. Tous les noirs et toutes les négresses que nous rencontrions, s'arrêtaient devant nous; vraiment,-on dirait que nous sommes des bêtes curieuses ! Au Badamier, c'était la même chose dans les premiers jours; les noirs s'appelaient les uns les autres, quand nous passions. Ce n'est pas avec méchanceté; non, on nous admire au contraire; mais c'est fort emmuyeux. On se récrie surtout sur notre teint; je vous demande pourtant ce qu'il y a de si extraordinaire à voir du blanc et du rose ! Enfin, chacun a ses idées; moi, je trouve que c'est Marie qu'ils devraient tous admirer. Du reste, ils disent bien qu'elle est charmante.

Mais assez parler de toutes ces bêtises de beauté. Je vais maintenant raconter comment nous avons passé notre journée. — D'abord, on nous a fait goûter, et l'on nous a servi les meilleurs fruits possibles. Ah ! quel pays ! — Ensuite, nous sommes entrés au salon, parce qu'il faisait encore trop chaud pour sortir, et là, tous mes embarras ont recommencé. Maman aurait eu pitié de sa pauvre petite Marguerite, si seule et si déconcertée, au milieu de cette nombreuse société; encore, j'étais obligée de répondre toujours pour Stéphanie. Marie se trouvait séparée de moi; Marianne aussi. M. de la Caze causait avec M^{me} Dumont, et tout ce grand cercle de dames, de demoiselles,

selles et d'enfants, était silencieux. Un monsieur s'est mis à me faire des questions sur la France, sur notre voyage; j'ai bien été forcée de parler alors; et pendant ce temps, tout le monde m'écoutait et l'on riait, lorsque je disais quelque chose qui paraissait drôle. J'ai fini par croire qu'on se moquait de moi et j'en étais très-mécontente; mais Marie s'est mêlée à la conversation, ce qui m'a remise. Enfin, on s'est levé pour aller dehors, sous les arbres, et toutes ces personnes ont été très-aimables pour nous. On voulait même nous faire prendre des précautions incroyables pour notre teint, quoique le soleil fût déjà moins chaud. On grondait tous les enfants, parce qu'ils ne se couvraient pas assez vite et qu'ils n'obéissaient guère. Ah! quelle bande il y en avait, et comme ils paraissaient indociles! On ne pouvait pas les tenir; ils couraient de tous les côtés, criant, bavardant, venant se jeter sur leurs mères pour les embrasser et repartant en riant, sans écouter leurs recommandations. Et puis, c'étaient des disputes, des pleurs, quelquefois des coups qu'ils se donnaient entre eux; enfin, un tapage épouvantable. Les plus grands n'étaient pas plus raisonnables que les plus petits. Ces derniers étaient si jolis, si gracieux, dans leurs petites robes de mousseline blanche ou rose, avec des manches courtes, et leurs beaux cheveux bouclés tombant sur leurs épaules, que j'avais envie de les caresser; mais il n'y avait pas moyen; ils se sauvaient, dès que je les regardais seulement. Les ainés accouraient autour de nous pour nous voir, et ils ne nous disaient rien; puis, ils s'enfuyaient, en riant aux éclats.

Stéphanie était étourdie de tout cela et Jeanne m'a demandé, bas à l'oreille : — « Hein! qu'est-ce que dirait M^{me} Valmy? — Oh! ai-je répondu, je crois qu'elle les trouverait bien mal élevés. — Eh! bien, a repris Marie, qui était venue se placer à côté de moi, pour la pro-

menade; regarde leurs mères, ces jeunes dames, qui ont encore l'air de jeunes filles; elles te paraissent charmantes, n'est-ce pas? Cependant, elles ont été probablement dans leur enfance, ce que sont maintenant leurs enfants. — Alors, Marie, c'est fort commode, si l'on n'a pas besoin de se gêner, pour devenir très-bien. — Oui, mais cela pourrait aussi très-mal tourner, va! et cette méthode ne réussit pas souvent.— Mais, Marie, comment ces jeunes mamans, qui semblent tant aimer leurs enfants, les élèvent-elles aussi mal? — On pourrait dire plutôt qu'elles ne les élèvent pas... Elles cherissent leurs enfants; mais elles n'ont pas le courage de s'occuper d'eux autrement que pour les gâter; et tu vois si les enfants en abusent. — Oh! oui, car ils sont insupportables; j'aime mieux que ma bonne mère ait appris à ses enfants à se gêner, pour devenir bons, et surtout qu'elle nous ait donné Mademoiselle. »

Pourtant, j'ai fini par avoir une meilleure idée des enfants créoles; pendant la promenade, ceux-ci se sont peu à peu accoutumés à nous et j'ai vu qu'ils ont un cœur excellent; ainsi, ils ne savaient qu'inventer pour nous faire plaisir; ils nous apportaient des fleurs et d's fruits, qu'ils se disputaient, pour nous les donner. Les garçons grimpait comme des chats sur les plus hauts arbres, et ce qui m'a fort étonnée, c'est que plusieurs petites filles le faisaient aussi. J'avais une peur horrible de les voir tomber ! Ils nous ont fait manger des gouyaves que j'aime beaucoup, et des *jamalacs*, fruit plein d'une espèce d'eau sucrée, fort agréable ; il y en a de rouges et de blancs; ils ont la forme de petites poires. Mais cela ne vaut pas les *jam-rosas*, qui sont si jolis et qui ont le goût de l'odeur de la rose. Des petits garçons ont cassé des cocos, qu'un noir leur jetait d'un cocotier de cent pieds de haut, je crois, et ils nous donnaient à manger l'amande de la noix,

après que nous en avions aspiré l'eau, au moyen d'un petit calumet de paille, qu'on introduit par l'un des trous que l'on trouve tout préparés, dans l'écorce si dure de la noix.

Nous sommes restés dehors jusqu'au dîner, et je me suis bien amusée. On nous a fait visiter cette habitation, qui est fort belle. Ce qui m'a le plus intéressée, c'est la sucrerie, car M. de la Caze a eu la bonté de m'expliquer comment on fait le sucre ; chez lui, il n'y a pas de sucrerie ; il fait seulement planter des cannes, et son habitation est petite, auprès de celle-ci où il y a deux cents noirs. Comme ils sont bien tenus, ces noirs ! Des *commandeurs* les mènent (ce sont leurs chefs qu'on appelle ainsi), et ces commandeurs paraissent très-sévères ; j'ai peur qu'ils ne fassent battre souvent les pauvres esclaves.

Nous nous sommes promenés sur le bord de la rivière Saint-Jean, qui coule le long d'une belle allée de l'habitation, et les petits garçons m'ont demandé si je voulais des framboises ; j'ai accepté ; alors, ils se sont mis à en chercher, en suivant la rivière, dont les bords sont couverts de framboisiers, poussant au milieu des joncs ; ils marchaient dans l'eau, qui est peu profonde, et ils nous ont cueilli une quantité de framboises délicieuses. Je trouve que c'est très-agréable, mais très-dangereux pour les enfants. — Et puis, ces garçons se sont mis à chercher de petites crevettes dans la rivière, et ils en ont trouvé de quoi faire un bon plat pour le dîner.

Que de monde nous étions à table ! Oh ! vraiment, cela m'dtait l'appétit ; et puis, j'avais mangé tant de fruits ! J'ai été fort embarrassée parce qu'on m'a donné du riz, au lieu de pain ; tous les créoles le font, mais M^{me} de la Caze avait eu la bonté de nous faire servir chez elle, à la française, de sorte que nous n'avions pas encore eu ce chan-

gement. Pour me donner une contenance, je commençais à goûter mon riz sec, quand tous les enfants se sont mis à rire, en voyant que je n'avais pas l'air de trouver ça bon. Alors, je me suis arrêtée, et M^{me} Dumont m'a fait donner du pain ; mais j'ai dit que je voulais essayer de manger du riz, comme tout le monde, et on m'a mis dessus du *cari* ; c'est une espèce de fricassée de volaille, au safran, ayant une longue sauce jaune et piquante, parce qu'on y met du piment. Malgré moi, je mangeais toujours du pain, en même temps que mon riz, et l'on s'en amusait. On a voulu ensuite faire connaître, à Stéphanie et à moi, ce qu'on appelle des *hachards* ; ce sont des légumes et des fruits verts de toutes sortes : des concombres, du palmitiste, des mangues, de l'oignon, etc., coupés et mêlés dans du vinaigre, du piment, tout ce qu'il y a de plus fort. Et du *rougail*, qui est fait aussi avec des fruits verts ou des tomates, écrasés, pilés, avec du piment. J'avais accepté, parce que je ne savais pas que c'était si brûlant, mais je n'ai seulement pas pu avaler la première bouchée, ce qui était très-ennuyeux.

Quant à Stéphanie, elle a mordu dans un piment, et elle a tant souffert, qu'elle s'est mise à pleurer et qu'on ne savait que faire pour la soulager. Les uns lui disaient de boire ; les autres, d'avaler de la mie de pain mouillée ; enfin, le maître-d'hôtel a eu l'idée d'aller chercher un charbon tout enflammé, qu'il a essayé d'approcher de la bouche de Stéphanie, prétendant que cette chaleur la calmerait ; mais Stéphanie a eu une peur horrible et n'a jamais voulu se laisser faire. C'était une scène ! Moi, j'étais honteuse de voir que nous causions tant d'embarras, et M^{me} Dumont a grondé les jeunes dames, qui s'étaient amusées à nous faire goûter toutes ces choses fortes. Le bruit a fini par s'apaiser, et nous avons mangé de si bons mets, que nous avons enfin oublié ce détestable goût.

Après le dîner, on s'est assis dehors, pendant que quelques-unes des nièces de M^{me} Dumont jouaient de beaux morceaux de musique, dans le salon, dont toutes les portes et les fenêtres étaient ouvertes, de sorte que nous ne perdions rien. Ah ! quand serai-je capable, moi, de jouer aussi bien ! Et puis, on a chanté des romances, des duos, des chœurs; c'était ravissant ! Je trouve que la musique va admirablement avec le clair de lune, car j'aurais passé ma nuit à écouter tout cela, auprès de Marie. Mais il était très-tard, et M. de la Caze nous a enfin emmenées; nous avions passé une journée charmante; seulement, je n'en pouvais plus.

Tu vois, ma chère mère, que j'ai tâché de ne pas oublier de détails; mais ce récit a été bien long; aussi, je n'ai pu le finir qu'aujourd'hui, jeudi, 30 décembre. Nous avons été, ce matin, voir Barabbé, que j'aime et qui m'aime de plus en plus, j'espère, le pauvre homme ! — Le petit Pierre va mieux. Tout le monde se porte bien; mais Stéphanie a encore sur le cœur son histoire de piment.

Vendredi, 31 décembre.

Nous avons été hier, dans l'après-midi, faire une visite à une amie de M^{me} de la Caze. (Je crois même que c'est une de ses cousines, puisque presque tous les créoles sont parents les uns des autres.) Cette dame a une habitation charmante, et ses enfants nous y ont fait promener, tandis que les parents restaient assis sous les arbres, buvant de l'eau fraîche des cocos et causant tranquillement. Nous avons mangé des bananes et d'autres fruits; mais je me suis observée, ainsi que Stéphanie, parce que M^{me} de la Caze nous a averties que nous pourrions tomber malades, si nous n'étions pas très-raisonnables. Et puis, c'est si vilain d'être gourmande !

J'ai vu des choses qui m'ont extrêmement intéressée;

écoute bien, Berthe ! — Dans un endroit assez désert de l'habitation, j'aperçois des arbustes couverts d'une espèce de neige ; cela m'étonne, et je crie à Jeanne, qui marchait devant moi, avec Marianne : — « Qu'est-ce que je vois donc là ? » — Elle me répond, en riant : — « C'est du coton. » — Je crois qu'elle se moque de moi et je lui demande si elle veut m'attraper ? Alors Marie, qui causait avec les jeunes demoiselles, me dit : — « Viens voir. » — Et elle me mène aux cotonniers. Oh ! que c'est donc extraordinaire, toutes ces petites touffes de coton si blanc, qui s'échappent des gousses accrochées aux branches et qui sont remplies de graines ! Les jeunes demoiselles ont ri, en voyant mon admiration, et elles m'ont donné à emporter une provision de coton, que je te céderai, Berthe, pour que tu en fasses un oreiller à ta poupée de cire.

— J'ai vu des *cannelliers* et nous avons goûté de leur écorce, qui a un goût fort et parfumé. Il y a dans le jardin une masse de grenadiers-fleurs; c'est magnifique ! J'aime presqu'autant ces belles fleurs rouges, que les bonnes grenades. Marie m'a montré aussi le *cacaoyer*, qui est l'arbre dont le fruit, appelé *cacao*, donne les graines contenant le beurre avec lequel on fait le chocolat. Il y en a beaucoup à Bourbon, et plusieurs particuliers fabriquent eux-mêmes du chocolat, qui est excellent. J'ai vu le *jaquier*, qui a des fruits si énormes que le bon Dieu les a attachés au tronc, afin qu'ils ne tuent personne en tombant; et puis, le *rima*, qui a de bonnes graines, qu'on mange rôties ou bouillies, et qui sont nourrissantes; l'*arbre à pain*, dont M^{me} de la Caze nous a fait goûter une fois le fruit, préparé comme des pommes de terre frites. On nous a fait admirer un magnifique *sagoutier*, qui est d'une hauteur étonnante et de la famille des palmiers; c'est la moelle de cet arbre, qui donne le bon sagou. Il y a là aussi de très-beaux *dattiers*, encore

plus élevés que celui que nous avons dans notre emplacement, à Saint-Denis. Enfin, vous voyez que nous avons eu beaucoup à regarder ! Je ne me suis pas ennuyée un instant, d'autant plus que les filles de M^{me} Alain sont très-aimables, malgré leur timidité, et qu'après les premiers moments passés, je me suis sentie à l'aise avec elles.

Mais ce qu'il y a de désagréable, quand je me trouve quelque part avec Stéphanie, c'est qu'elle reste toujours embarrassée, elle (même au bout d'un certain temps), et qu'elle ne me quitte pas plus que mon ombre ; cela n'est pas commode et j'ai été près de me fâcher contre elle ; heureusement, Marie m'a fait penser à mes résolutions de ne jamais être égoïste, car elle m'a dit tout bas, en me voyant donner un petit coup de coude à Stéphanie, pour l'éloigner : — « Aimerais-tu à être repoussée, si tu étais à sa place ? » — J'ai répondu : « *non*, » et j'ai gardé Stéphanie. Mais vraiment, ma bonne Mademoiselle, je vous en prie, apprenez-lui à devenir moins sauvage. Et puis, elle est si peureuse ! Elle n'ose jamais aller seule dans un endroit où il n'y a pas de lumière ; aussi, avant-hier soir, comme elle avait pleuré, parce que je l'avais laissée un instant dans la chambre, je lui ai parlé un peu durement, en lui disant : — « Tu ne crois donc pas au bon Dieu ? » — Elle s'est révoltée, ce qui n'a pas empêché que je ne lui prouvasse que, puisqu'elle croit au bon Dieu, elle ne devrait jamais avoir peur, nulle part. Est-ce qu'il n'est pas partout ? Est-ce qu'il n'est pas assez puissant pour nous protéger contre tous les dangers. Marie a trouvé que j'avais raison, et elle l'a expliqué avec douceur à Stéphanie, qui l'a compris aussi, et qui a promis de ne plus pleurer, quand elle aurait peur. Mais je lui ai dit : — « Ma chère, ce n'est pas assez ; il ne faut pas même *avoir peur*. » — Elle assure qu'elle fera son possible pour cela.

C'est demain le jour de l'an ; ah ! comme nous pensons à vous !

Samedi, 1^{er} janvier 18^{**}.

Ainsi, j'ai commencé cette année nouvelle, loin de ma mère, - de mes deux mères ! - Et loin de papa, de Gustave et de ma petite Berthe !... Et notre cher amour est un ange dans le ciel !... Mon Dieu ! quelle différence avec l'année dernière, où nous nous trouvions tous ensemble ! Il est vrai que nous étions déjà un peu tristes, parce que nous pensions que Gustave ne serait plus avec nous, dans quelques mois de là ; mais nous n'aurions jamais pu nous attendre à toutes ces séparations, et voilà qu'elles sont arrivées ! Et qui sait maintenant ce qui se passera, d'ici à l'année prochaine ? Je trouve que c'est effrayant de se demander cela ; aussi, je ne veux pas y penser, le bon Dieu permettra ce qu'il voudra ; Mademoiselle le dirait. D'ailleurs, ce sera peut-être du bien, au lieu de mal ; car, si nous sommes auprès de papa , est-ce que nous ne serons pas heureux ?— Pourtant, Marie ne sera plus avec nous alors, elle que j'aime tous les jours plus fort et qui me rend meilleure, et qui est comme un ange gardien pour moi...

Allons, je ne veux pas m'occuper de ces choses ! J'aime mieux promettre, ici, au bon Dieu , pour que maman et Mademoiselle le voient , que je deviendrai très-raisonnable, cette année, et que je m'appliquerai à me corriger de tous mes défauts. Je ne leur souhaite pas la bonne année, puisque je leur ai écrit pour cela, hier.— Oh ! quand je pense que ce sera l'année de ma première communion ! Quelle joie !... Et moi qui craignais d'avoir encore des malheurs ! Mais lorsque j'aurai fait ma première communion, est-ce que je pourrai jamais être malheureuse ?

puisque j'aurai toujours, comme Marie, le bon Dieu lui-même pour me consoler? O mon Dieu! je vous en conjure, permettez que je fasse bien vite ma première communion! Et vous verrez que je deviendrai bonne et sainte même, si c'est possible.

Hier soir, nous étions très-tristes, Stéphanie et moi, et j'ai vu que la pauvre fille avait les larmes aux yeux en se déshabillant; je lui ai demandé : — « Qu'as-tu donc? » (mais je m'en doutais bien). Elle m'a dit : — « Marguerite, est-ce que tu crois que maman pense à nous? — Je le crois bien! D'ailleurs, elle nous l'a écrit. — Et Mademoiselle y pense aussi, n'est-ce pas? — Ah! bien sûr! — Mais c'est très-affligeant de ne pas les embrasser demain matin, surtout pour moi, qui suis restée au lit, ce jour-là, l'année dernière... — Ah! c'est vrai! Tu as encore cela sur la conscience; mais console-toi, car tu t'es bien réveillée depuis, et tu n'as plus jamais demandé à rester couchée. — Oui, Marguerite; mais j'avais toujours compté me dédommager, au jour de l'an que voici, en entrant chez maman la première pour bien l'embrasser; et tu vois que je ne le peux pas. — Je comprends que cela te fasse de la peine; mais que veux-tu? Cette fois du moins, ce n'est pas ta faute. » — Cependant, la pauvre Stéphanie avait toujours le cœur bien gros.

Quand nous avons fait la prière toutes quatre ensemble, nous nous sommes dit (avant d'avoir commencé) : — « L'année dernière, Mademoiselle nous parlait du bon Dieu, et aujourd'hui elle n'est pas là! » — Marie a continué : — « Pensons à ce qu'elle nous dirait; cela nous fera toujours du bien. — Tu as raison, Marie, ai-je crié; alors prends sa place et cause avec nous comme tu crois qu'elle causerait. — Tu pourrais le faire mieux que moi, a repris Marie. Elle nous engagerait encore à remercier Dieu de toutes ses grâces, des épreuves comme des joies,

et à l'aimer de plus en plus, afin d'essayer de mieux le servir et de devenir meilleures. — C'est cela, Marie : eh bien ! faisons notre prière maintenant. »

Après que nous l'avons eu finie, nous avons encore prié chacune à part, pour dire au bon Dieu ce que nous voulions lui demander ; j'avais bien des pardons à obtenir et j'espére que j'ai réussi, parce que j'ai montré au bon Dieu mon repentir et mes résolutions.

Ce matin, nous nous sommes embrassées toutes quatre, en nous réveillant ; nous le faisons toujours comme maman nous en a donné l'habitude entre nous ; mais, à cause du jour de l'an, nous l'avons fait plus fort, ce qui veut dire plus tendrement. Puis, nous nous sommes mises à prier le bon Dieu, et nous lui avons nommé tous ceux que nous aimons. Ma chère petite mère, je l'ai supplié de te donner beaucoup de courage et une meilleure santé pour tes étrennes, afin que tu puisses bientôt aller retrouver papa et que tu nous consoles tous ; et je lui ai demandé de bénir notre chère Mademoiselle.

Les enfants ont été souhaiter la bonne année à M. et M^{me} de la Caze, qui nous ont embrassées aussi. Marianne et Hélène avaient mis des bouquets partout, ce qui donnait à la maison un air de fête, mais ce qui ne me rendait pas le cœur plus gai. Nous n'avons pu aller à la messe, ce que Marie et moi désirions bien cependant. Je me suis mise à écrire mon journal de bonne heure, parce que, tantôt, on fera la grande distribution des étrennes aux noirs, et que je voudrais voir cette cérémonie. Hélène me crie qu'on m'appelle pour le déjeuner ; alors, j'y vais.

Dimanche, 2 janvier.

Heureusement que M. de la Caze a pu se procurer un autre cabriolet, de sorte qu'aujourd'hui nous n'avons pas manqué la messe. M. Adrien s'est mis dans sa voiture

avec sa femme et Jeanne ; Marie était dans l'autre, qu'elle conduisait, et Stéphanie et moi y étions avec elle. Marianne nous suivait à cheval ; si elle n'avait pas fait cela, Stéphanie aurait été obligée de rester à la maison, ce qui l'aurait rendue très-malheureuse. C'est vraiment un petit voyage que d'aller du Badamier à l'église de Saint-André. Cette église me plaît, parce qu'il y vient beaucoup de monde et qu'on y paraît très-recueilli ; mais elle est fort simple et même pauvre, je crois, et les personnes que j'y vois ne paraissent pas trop riches non plus. Les dames et les demoiselles portent, presque toutes, sur la tête, de grands voiles blancs ou noirs au lieu de chapeaux : j'en ai vu à Saint-Denis, mais pas aussi généralement qu'ici, puisque les créoles de la ville commencent à adopter les modes de Paris.

Quand nous sommes sortis de l'église, après la messe, beaucoup de gens sont venus saluer M. et M^{me} de la Caze, et on a recommencé à nous regarder en disant : — « Ce sont *les petites Parisiennes* ; qu'elles sont gentilles ! » — Pendant que des amies de M^{me} de la Caze lui demandaient des nouvelles de ses petits enfants, une dame et deux demoiselles ont dit bonjour à Marie. Marie leur a répondu avec politesse, mais elle est devenue très-rouge, et j'ai compris que quelque chose l'embarrassait. Cette dame lui a dit : — « Je n'avais pas encore eu le plaisir de vous apercevoir depuis votre retour de France, mademoiselle Marie ; comme vous avez grandi ! Nous reconnaisserez-vous ? — Oh ! oui, vous, madame Gobert ; mais je n'aurais jamais reconnu mesdemoiselles vos filles. — N'est-ce pas qu'elles sont grandes et belles maintenant ? — Oui, certainement ; et vous devez trouver aussi Jeanne bien changée ? — C'est une jeune personne, mais elle n'a pas l'air de savoir qui nous sommes. Bonjour, mademoiselle Jeanne. — Bonjour, Madame, a répondu Jeanne très-

sèchement ; puis elle a passé à côté de moi et m'a dit tout bas : — « Ce sont des mulâtresses ; je vous demande un peu pourquoi elles causent avec nous devant tout ce monde. — Oh ! Jeanne, lui ai-je dit, et tes promesses à Mademoiselle, et notre engagement ? — Ma foi, je n'y pensais plus ! »

Mais je suis sûre que Marie y pensait, elle, car elle était très-polie et très-aimable, quoique je devinasse que cela lui coûtait des efforts. Elle m'a dit, quand cette dame a été partie : — « C'est la famille qui a acheté une petite habitation que ma pauvre mère avait dans les Hauts de Saint-André. M. et M^{me} Gobert ont été fort délicats dans toute cette affaire, et mon oncle a beaucoup d'estime pour eux. — Alors, est-ce qu'ils viennent vous voir quelquefois ? — Oh ! non, mais nous nous disons bonjour, eux et nous, lorsque nous nous rencontrons. — Marie, tu as été bien aimable pour M^{me} Gobert ; est-ce que tu as pensé à Mademoiselle ? — Certainement, et j'ai prié Dieu de me faire tenir mes promesses. — Mais, Marie, ça ne me semble pas difficile, pourtant ; car enfin cette dame paraît très-bonne ; et toi, qui vas voir et soigner un pauvre esclave comme Barabbé, qui est lépreux par dessus le marché, comment peux-tu avoir de la peine à bien traiter des personnes qui sont tout-à-fait comme nous ? — Croirais-tu que c'est peut-être parce que les mulâtres sont en réalité nos égaux, qu'on s'efforce de les tenir à distance, car notre orgueil veut rester au-dessus d'eux ? Mais je t'assure, Marguerite, que je comprends tout ce qu'il y a là-dedans de condamnable et de ridicule, et si tu m'as vue embarrassée, ce n'est pas pour avoir été obligée de causer avec M^{me} Gobert ; c'est parce que j'avais peur de n'être pas assez bien pour elle, et puis parce que je ne voudrais pas avoir l'air de donner des leçons en faisant ce que les autres ne font pas. — Tu es trop modeste, Marie ; tu cher-

ches toujours à cacher le bien que tu fais ; mais moi je te dis que c'est tant pis pour les autres s'ils ne te ressemblent pas, et que ce serait fort heureux pour eux que tu leur donnasses des leçons, puisque ça me fait tant de bien à moi... » — Nous étions remontées dans notre cabriolet quand nous causions de cela, et nous avons encore parlé de bien d'autres choses jusqu'à la maison.

Mais je retourne à hier, pour raconter notre journée. J'avais oublié de dire que M. et M^{me} de la Caze ont été assez bons pour nous faire un cadeau, comme si nous étions leurs enfants ou leurs nièces. Je l'ai écrit à maman, mais je veux que ce soit marqué dans mon journal. Eh bien donc ! ils nous ont donné, à Stéphanie et à moi, un joli petit médaillon en or ; dans le mien, il y a des cheveux de ma sœur Marie, et dans celui de Stéphanie, des cheveux de Jeanne. Ah ! quel plaisir j'ai à regarder mon charmant médaillon, et surtout les chers cheveux de Marie ! Je mettrai dedans aussi de ceux de maman, de papa, de Mademoiselle et de ceux du cher amour, si cela ne fait rien de les mêler avec les autres. Vous voudrez bien me les arranger tous, n'est-ce pas, ma bonne Demoiselle ?

Notre jour de l'an s'est très-bien passé. Après le déjeuner, M^{me} de la Caze, Marianne et Marie, se sont mises à préparer une quantité de paquets, sur la grande table ; c'était pour donner à chaque noir le sien, puisqu'ils avaient tous leur part. La bande entière est arrivée pour recevoir les étrennes ; les noirs ont eu des vestes, ou des pantalons en toile bleue, et les négresses des robes, des chemises de calicot, ou des fichus de couleur pour mettre sur leur tête ; enfin, ce n'étaient que des objets d'habillement ; mais tous les noirs paraissaient contents et ils riaient, d'un air très-aimable, en souhaitant la bonne année à leurs maîtres, à leurs jeunes maîtresses, et même

à nous. Ce qui m'a étonnée, c'est qu'ils ont désiré à Marie et à Marianne *un bon mari*... Elles sont pourtant bien jeunes, quoiqu'elles soient nos aînées. D'ailleurs, ma sœur me dit qu'elle ne se mariera jamais.

Comme c'était drôle de voir ces noirs et ces nègresses, et ces petits noirs, et ces petites nègresses, avec les mines de chaque pays! Car il y a des Cafres, des Yambanes, des Malais, des Malgaches, des noirs d'autres castes encore, et puis des noirs créoles. Dans les commencements, je trouvais que tous les noirs se ressemblaient et je ne pouvais en reconnaître un seul, ni une seule nègresse, excepté notre bonne Babet; mais à présent, je vois qu'il y a des différences et même beaucoup plus que chez les blancs. Ainsi, les Cafres ont une grosse figure plate et très-noire, tandis que les Malais sont jaunes seulement, et ceux-ci ont des cheveux jolis et soyeux, tandis que ceux des Cafres sont comme de la laine frisée; il y a des Cafres qui sont beaux, mais j'aime mieux les Malais. M^{me} de la Caze a pour femme de chambre une charmante petite Malaise, qui me plaît beaucoup, malgré les grands trous qu'elle a aux oreilles, selon la mode de son pays. Quelles idées singulières se font tous ces gens-là! Ainsi, les Yambanes sont, je crois, les plus forts et les plus beaux de tous les noirs et leurs femmes sont superbes; mais est-ce que l'on n'a pas été s'aviser dans leur pays, de trouver que c'est joli d'avoir des boutons! Et alors, ils s'en font venir une rangée, depuis le haut du front jusqu'au bas du menton; on dirait des grains de maïs noirs. Nous devons leur paraître bien laids, nous qui n'en avons pas; mais c'est égal, j'aime mieux qu'il en soit ainsi.

J'allais oublier de parler des Malabars, qui sont de l'Inde, eux, et qui sont certainement beaucoup mieux que tout le reste; ils sont si bien habillés, dans cette pièce de coton blanc, qu'ils drapent autour d'eux, avec élégance!

Ceux-là sont libres ; ils servent, parce qu'ils viennent se louer eux-mêmes, et quand ils ont gagné de l'argent, ils en fondent tout ce qu'ils peuvent et s'en font des bracelets, pour porter sur eux leur fortune. Ils ont l'air très-noble et très-digne. Le cuisinier de M^{me} de la Caze est un Malabar ; il s'appelle Padaya.

Assez parler sur ce sujet, quoique j'aime les noirs, puisqu'ils sont aussi mes frères et mon prochain. C'est un peu étonnant que des frères ne soient pas tous de la même couleur; mais peut-être que le bon Dieu l'a voulu, pour voir si nous nous aimerions malgré cela. Ce qui est très-mal, c'est que des frères vendent leurs frères, comme ceux de Joseph l'avaient fait et comme c'est l'habitude ici, puisque tous les noirs sont esclaves. Oh ! c'est horrible et j'en suis révoltée ! Car enfin, si nous étions eux, est-ce que nous aimerions à être vendus et achetés comme des animaux ? Et le bon Dieu défend de faire aux autres ce que nous ne voulons pas qu'on nous fasse ! Marie me dit que ce n'est pas de la faute des créoles d'à présent, parce qu'ils ont trouvé les choses établies de cette manière, et elle m'assure même que beaucoup d'entre eux voudraient les voir changer ; mais il paraît que c'est très-difficile (1). Quant à Marie, elle est décidée à n'avoir jamais d'esclaves, et elle me dit que si elle avait de la fortune, elle achèterait le plus de noirs qu'elle le pourrait, afin de leur donner ensuite la liberté. — M. de la Caze est très-bon pour les siens ; M^{me} de la Caze aussi ; je crois même qu'elle est encore meilleure que son mari, puisqu'elle est femme.

Mais j'ai tant bavardé, que je ne peux achever aujourd'hui mon récit.

(1) L'esclavage est aboli dans les colonies françaises depuis 1848.

Lundi, 3 janvier.

Dans l'après-midi du jour de l'an, les noirs ont organisé un bal. Ah ! ma chère Berthe, tu aurais eu une fameuse peur, si tu avais vu ce spectacle-là ! On aurait dit des démons ; mais je ne dois pas me permettre d'appeler ainsi mon prochain. Ce qu'il y a de sûr, c'est que c'était fort curieux.

M. de la Caze leur avait donné de la viande, pour se régaler tous par un bon dîner ; et puis, une barrique de vin. Ils ont été s'installer dans la grande allée, qu'on leur avait abandonnée, et ils y ont emporté leur barrique, pour se rafraîchir quand ils auraient soif. Et puis, les voilà en train !... Des fenêtres de la salle à manger, nous apercevions cette grosse masse noire, qui s'agitait, qui sautait, qui courait !... Et nous entendions des cris, qui ressemblaient à des hurlements. Vraiment, cela me saisissait ! M. et M^{me} de la Caze ont été les voir de près, pour leur faire plaisir, et ils nous ont emmenées. Nous nous serrions, Stéphanie et moi, contre M^{me} de la Caze ; car nous étions effrayées de ces cris et de ces mines. Il y avait surtout, au milieu des autres, un grand noir, que je n'ai jamais pas à regarder ; il s'était mis sur la tête une espèce de diadème de plumes et tenait à la main une queue de cheval, qu'il remuait dans tous les sens, peut-être pour diriger les danses, car je pense qu'il était le roi de la fête. Ah ! je vois encore cette figure et les gros yeux qu'il roulait, en se dandinant et en montrant ses grandes dents blanches, quand il riait. La musique des noirs n'est pas gaie ; c'est une espèce de tambour, qu'on appelle *tam-tam* ; et puis, ils ont le *bobe*, qui est si mélancolique, qu'il me donne toujours envie de pleurer quand je l'entends, le soir, dans le lointain.

Nous ne sommes pas restés long-temps à regarder cette danse, parce qu'il y avait des noirs qui ne pouvaient plus se soutenir, tant ils s'étaient rafraîchis souvent, et que ce n'était pas beau. Mais le bal a continué jusque dans la nuit.

Quant à nous, nous avons passé notre soirée à jouer aux cartes, pour des bonbons, et à toutes sortes d'autres choses. Nous nous sommes amusés; mais je pensais toujours à ma bonne mère, à Mademoiselle et à Berthe; je trouve le temps bien long loin d'elles.

Ce matin, nous avons fait une belle promenade dans l'habitation; j'en ai rapporté un gros bouquet de fleurs de safran sauvage, et d'autres de je ne sais quelle espèce, et j'ai fait une collection de feuilles pour notre herbier; il y en a une fameuse variété. Marie et moi les avons mises soigneusement à sécher dans un gros vieux livre. Marianne prétend que nous lui donnons le goût de la botanique, et que lorsqu'elle sera retournée en pension, elle demandera à ses maîtresses de lui apprendre cette science; je lui certifie que cela l'amusera beaucoup, surtout dans un pays comme celui-ci, où il y a tant et tant de choses!

Mardi, 4 janvier.

C'est Marie qui a reçu, hier, un singulier cadeau de son oncle! M. de la Caze lui avait déjà donné, pour étrennes, un très-joli châle, ainsi qu'à Jeanne; mais voilà qu'il y a ajouté autre chose; tu ne devineras jamais quoi, ma chère Berthe? — Nous venions de rentrer pour le dîner, après une visite que nous avions faite à Barabbé, Marie et moi, ainsi qu'Héléna, que Marie avait emmenée, je dirai tout à l'heure avec quel projet. M. de la Caze était chez sa femme, à causer, lorsqu'il en sort tout-à-coup et

dit à Marie : — « Mon enfant, je veux te faire un don, que tu trouveras précieux, j'en suis sûr, et dont tu es digne; notre jeune négresse Evelyna vient d'avoir une petite fille, cette enfant est à toi, si tu l'acceptes. — Oh ! mon oncle, a répondu Marie, un peu surprise ; vous êtes bien bon, mais... » — Elle s'arrêtait. — « Que veux-tu dire ? lui a demandé M. Adrien. — Je n'ose guère vous l'avouer. — Pourquoi donc ? Parle, ma fille, a repris le bon oncle. — Eh bien, mon oncle, c'est que je me suis promis de n'avoir jamais d'esclaves... — N'est-ce que cela ? Mais puisque cette enfant sera à toi, ne pourras-tu pas, plus tard, lui donner la liberté ? — Oh ! vous voudriez bien le permettre ? — Ne seras-tu pas devenue maîtresse de le faire ? »

Marie a embrassé son bon oncle, qui lui a demandé seulement de ne pas encore parler de ses intentions de liberté à Evelyna ; puis, nous avons couru, Marie, Jeanne, Marianne, Stéphanie et moi, voir la petite fille. Jamais encore, je n'avais vu un si tout petit enfant noir ; mais vraiment, ce n'est pas trop laid. Marie l'a prise dans ses bras et l'a embrassée, en disant à Evelyna : — « Savez-vous, ma bonne Evelyna, que mon oncle me donne cette petite à aimer et à gâter ? — Ah ! tant mieux, a répondu la mère ; parce que vous l'est si bonne ! Mais mamzelle Marie, moi y conjure à vous, dis que vous y prendra pas jamais à moi mon z'enfant !... — Evelyna, a répondu Marie avec son air d'ange ; je vous promets, devant Dieu, qui nous voit et nous entend, que votre fille sera toujours à vous, avant que d'être à moi. — Merci, mamzelle Marie, » a répondu la pauvre mère, les larmes aux yeux. — Nous l'avons laissée ensuite, parce qu'elle était souffrante. Marie fait beaucoup de projets pour l'avenir de sa petite négresse ; elle voudrait qu'elle fût bonne et heureuse. Elle m'a demandé si cela me ferait plaisir, ou non, qu'elle

l'appelât Marguerite ; j'ai répondu que j'en aurais le plus grand plaisir. Marie, qui sera la marraine de la petite, la fera alors baptiser sous ce nom ; il plait à Evelyna.

Mais il faut que je me dépêche de parler d'Hélénâ, car je suis déjà fatiguée ; il fait tellement chaud aujourd'hui ! Eh bien donc ! Marie se tourmente, en se demandant ce que notre pauvre Barabbé deviendra, lorsque nous ne serons plus ici, pour aller le voir et le consoler. Elle avait eu l'idée de prier Marianne de nous remplacer, mais ce n'est pas possible, puisque Marianne retourne en pension bientôt ; et puis, d'ailleurs, cela ne lui ferait pas du tout ; elle est si folle et si enfant ! Elle a bien besoin d'être en classe, d'autant plus qu'elle a été fort retardée dans ses études, par la grande maladie, qui est cause que ses parents l'ont reprise, depuis le mois de mai.

Marie m'a donc dit : — « Si je chargeais Hélénâ de ce soin ? Elle est bien jeune, mais elle a bon cœur ; et puis, elle doit tâcher de ressembler à maman, dont elle porte le nom. » — Moi, j'ai répondu qu'Hélénâ aurait peut-être peur, ou qu'elle serait embarrassée, ou enfin que cela ne lui conviendrait pas ; mais Marie a voulu essayer, et elle a proposé à la petite de venir se promener avec nous, pendant que Marianne emmenait Stéphanie et Jeanne arroser les fleurs du jardin. Hélénâ a été enchantée d'accompagner Marie, qui la gâte, la caresse et la soigne continuellement, et Marie lui a dit en route : — « Nous allons, Marguerite et moi, faire une visite à un bon noir, bien malheureux ; est-ce que tu seras contente de le voir aussi ? — Quel noir, ça ? a demandé Hélénâ. — Barabbé. — Oh ! moi y connais à li ; mais li l'est pas malheureux ? — Si, Hélénâ ; car il est très-malade, tu le sais bien ; et s'il ne se plaint pas, c'est qu'il a du courage. Nous allons le voir, parce que le bon Dieu aime qu'on fasse du bien aux pauvres gens, — Comme dans

les histoires que toi l'as raconte à moi? — Oui; et le bon Dieu te voit avec plaisir venir avec nous. — Quel bonheur! » a crié Hélénâ, en battant des mains, avec une mine gentille. — « Tiens, a repris Marie; voici une petite pièce que tu lui donneras, pour s'acheter de la morue. » — Hélénâ a sauté de joie. Elle a fait la visite avec nous, et a donné sa pièce à Barabbé, avec lequel elle a causé bien plus facilement que moi; et quand nous sommes reparties, Marie lui a expliqué comment elle est triste de ne pouvoir continuer ses visites à Barabbé et comment elle voudrait qu'Hélénâ la remplaçât. Elle lui a si bien arrangé tout cela, qu'Hélénâ s'est trouvée très-fière et très-enchantée d'avoir été choisie pour faire du bien à ce pauvre du bon Dieu et qu'elle a promis à Marie de demander tous les jours à sa nainaine (la nègresse qui la soigne), de la mener voir Barabbé. Cela nous tranquillise.

Mercredi, 3 janvier.

Je n'ai pas été bonne, ce matin. Non, ma chère Mademoiselle! Mais je vous assure que j'en ai autant de chagrin, que vous en aurez vous-même, en l'apprenant. Je me suis impatientée contre Stéphanie, et si fort encore, que je l'ai fait pleurer..... Vous savez comme elle est lente; eh bien! j'avais beau la presser, pour qu'elle se dépêchât de se lever et de s'habiller, elle restait là, à me regarder avec ses yeux tout endormis, et ça m'agaçait; je voyais que nous n'arriverions jamais à temps, sur le bord de la mer, pour voir le soleil se lever, comme nous l'avions projeté, la veille au soir; cette ennuyeuse Stéphanie allait nous faire tout manquer! Marie lui disait, avec sa douceur, que nous serions en retard; et moi, je le lui répétais, avec ma colère; Stéphanie restait toujours en-

gourdie ; alors, je lui ai adressé des paroles très-dures, l'appelant une *dormeuse* et une *paresseuse* et une *insupportable lambine*, avec laquelle on ne pouvait rien faire. Et comme cela la réveillait un peu, mais qu'elle s'y prenait maladroitement pour passer sa robe de chambre et nouer son chapeau, je l'ai aidée avec brusquerie, de sorte qu'en attachant ses brides, j'ai tiré ses cheveux, qui étaient pris dedans. Elle a pleuré et je lui ai dit que c'était ridicule, d'être aussi douilette. Jeanne m'a reproché de n'être pas bonne pour Stéphanie, et nous avons manqué avoir une grande dispute. Heureusement, Marie m'a avertie tout bas que j'étais très-méchante ; j'ai vu que c'était vrai, et j'ai dit à Stéphanie : — « Allons, console-toi, et marche vite à présent, pour réparer tout. » — Mais elle avait toujours le cœur gros, et Marie a tâché de la remettre, en causant avec elle.

Moi, tout en avançant, je pensais à mes torts et je me disais : — « Oui, je les reconnaiss bien, mais cela ne suffit pas ; il faut que j'en demande pardon à Stéphanie, quoique ce soit fort ennuyeux. » — Seulement, je ne voulais pas le faire devant Marianne, pour qu'elle ne sût pas ma méchanceté et quand nous avons été au bord de la mer, je me suis approchée de Stéphanie et je lui ai dit, tout bas : — « J'ai été méchante avec toi, est-ce que tu m'en veux ? — Oh ! non, Marguerite, m'a-t-elle répondu ; mais, vois-tu, tu devrais me remplacer maman, qui n'est pas là ; et au lieu de me protéger, tu me fais pleurer !...

— C'est que tu es trop lente, aussi ! Mais moi, je suis colère et c'est encore plus mal ; ainsi, n'en parlons pas davantage ; dis-moi seulement que tu me pardones. » — Stéphanie m'a regardée avec ses grands yeux doux, et elle était si gentille que je l'ai embrassée. Ensuite, j'ai admiré la mer, dont je n'aurais pas joui, si j'avais senti le bon Dieu fâché contre moi.

Maintenant, pardonnez-moi aussi, ma bonne Mademoiselle, comme Stéphanie l'a fait ! Je vous promets que je ne serai plus méchante... Je m'étais déjà impatientée plusieurs fois, depuis que nous sommes ici, mais jamais bien fort ; c'est pourquoi je n'en avais pas parlé dans mon journal.

Oh ! comme c'était beau, ce soleil, qui semblait sortir de la mer ! On aurait dit qu'il avait une robe d'or, tombant tout autour de lui. Il envoyait au ciel et sur les vagues des rayons qui étincelaient, et l'horizon entier paraissait peint de jolies couleurs roses et lilas ; puis, la mer était si calme et l'air si frais ! Tout était joyeux... De l'autre côté du paysage, derrière nous, dans le fond, les montagnes étaient sombres et sévères, au contraire, tandis qu'à côté de nous, dans les filaos et les lataniers, les petits oiseaux se réveillaient et commençaient leurs concerts. Ah ! je me lèverais bien, chaque matin, d'aussi bonne heure, pour venir admirer cette belle nature ! Malheureusement, cela n'est pas possible avec Stéphanie.

En rentrant, nous avons été jusqu'au camp des noirs, pour avoir des nouvelles de la petite nègresse de Marie ; elle va très-bien. Marianne m'a montré tout le camp, ce qui m'a beaucoup amusée. C'est comme une ville et ses rues, toutes ces cases ayant chacune leur petit jardin, et des sentiers qui conduisent d'une demeure à l'autre. Chaque famille a son habitation séparée ; c'est-à-dire une cabane d'une seule pièce, ou de deux ; et un petit jardin, planté de tabac, de brèdes, de piment et même de quelques fleurs. Quelques noirs ont des cochons ou des poules, qu'ils élèvent et qu'ils vendent à leur profit. Nous sommes entrées dans plusieurs cases ; c'est bien pauvre, mais c'est assez propre.

Hélène s'accoutume parfaitement à aller avec nous voir Barabbé, qui la prend aussi en amitié. Marie a tout ra-

conté à son oncle et à sa tante, qui ont permis ces visites, pourvu qu'Hélène fût toujours accompagnée de sa nainaine, dans laquelle ils ont une grande confiance, et à laquelle ils feront les recommandations nécessaires. M. de la Caze a même dit à Marie qu'il serait trop heureux, si jamais Hélène devenait aussi bonne qu'elle. Il a bien raison !

Jeudi, 6 janvier.

Le jour de notre retour à Saint-Denis vient enfin d'être fixé ; nous partirons d'ici, *samedi* ; M. de la Caze l'écrit à maman. Quoique j'aime beaucoup le Champ-Borne et le Badamier, et que j'y aie été très-heureuse, je le serai encore bien plus, quand je retrouverai maman, Mademoiselle et Berthe ; car il nous semble, à Stéphanie et à moi, que nous les avons quittées depuis un an, au moins, ce qui n'est pas étonnant, puisque c'était vraiment l'année dernière. Ah ! lorsque je pense au premier moment où j'apercevrai leurs chères figures, je saute de joie ! Et encore, Marie sera là ; nous reviendrons ensemble, puisque Stéphanie et moi sommes restées ici plus long-temps que nous ne l'avions dû d'abord... Non, Dieu ne peut pas permettre que nous ayons encore des chagrinins nouveaux, puisqu'il nous donne tant de bonheur, pour nous consoler des peines que nous avons déjà ! Cette chère méchante Marie m'avait fait une horrible peur, hier ; mais c'est fini, je suis rassurée à présent, parce que je sais bien qu'elle se trompe ; et d'ailleurs, je vais tant prier !

Nous avions été, avant le dîner, nous promener au bord de la mer, et nous admirions ce spectacle, dont nous ne nous lasserons jamais. Le soleil se couchait derrière les montagnes, ce qui leur donnait des teintes magnifiques ; il y avait des pitons tout éclairés, tandis que d'autres

endroits étaient sombres et imposants ; oh ! c'était bien joli ! Mais rien n'est au-dessus de la mer, et c'était toujours elle que nous regardions avec le plus de plaisir. Les enfants jouaient jusque dans les vagues, cherchant des galets de toutes les formes et des morceaux de corail blanc, travaillés admirablement ; ou bien, défiant les grosses lames et se sauvant aussitôt qu'elles arrivaient, parce qu'ils auraient été grondés , s'ils s'étaient amusés à cette heure-là, comme ils le font le matin, à se laisser couvrir d'écume et d'eau. Ils riaient, car la mer semblait courir après eux et se fâcher contre eux, en brisant, par colère, ses vagues avec tapage et en blanchissant le sable et les galets. — J'aime beaucoup aussi, moi, à recevoir les lames , quand elles ne sont pas trop fortes, et à me voir entourée d'eau, tandis que les enfants et moi, nous nous tenons par la main, montés sur de grosses pierres et nous appuyant les uns contre les autres , pour nous empêcher de tomber. Je pense souvent alors à ce roi danois, qui avait eu l'esprit de prouver à ses courtisans que le bon Dieu seul est le maître de la mer. J'ai raconté ce trait aux petites, qui ne le savaient pas, et j'aurais voulu qu'elles fissent les courtisans , et moi j'aurais représenté Canut le Grand , mais elles n'aiment pas ces espèces de jeux. Alors, je les laisse s'amuser à courir, ou à bavarder, et moi, je cause avec Marie.

Eh ! bien donc, Marie me disait que son oncle lui a promis de nous faire arrêter au cimetière de Sainte-Suzanne, quand nous retournerons à Saint-Denis, pour qu'elle et Jeanne puissent aller prier sur la tombe de leur père (M^{me} de Laval avait voulu que son mari fût placé là, parce que plusieurs membres de leur famille s'y trouvaient déjà) ; et Marie ajoutait qu'elle avait pensé que j'aimerais à faire avec elle cette triste visite. Je lui ai répondu que oui, et c'est à ce propos que nous avons eu, Marie et moi,

une cruelle conversation, parce que Marie m'a dit : — « En voyant cet endroit, tu pourras te dire que c'est probablement là, que je serai enterrée moi-même un jour... » — J'ai crié : — « Alors, cela me fera mal ! — Au contraire, a-t-elle repris ; nous devrions nous habituer à regarder le tombeau comme un ami, puisque c'est le lieu du repos et que nous devons y dormir doucement, en attendant que nous nous réveillions, pour ne plus jamais mourir. — Oui, Marie, mais c'est triste, un sommeil qui est si long ! — L'âme n'y est pas, Marguerite ; elle est heureuse avec Dieu ; il n'y a que le corps ; cela est — il donc si pénible de se dépouiller d'un vêtement et de l'abandonner ? Tu sais que le corps n'est que l'enveloppe de notre âme ; eh bien ! ne nous affligeons pas d'en être délivrés et réjouissons-nous au contraire de ce que notre âme est libre enfin de retourner à Dieu ! — Marié, tout ce que tu dis est très-vrai ; mais cela n'empêche pas que ces choses me font de la peine, quand j'y pense pour ceux que j'aime ; car enfin, si tu n'étais plus là, je ne te verrais plus, et j'aurais beau me dire que ton âme est au ciel, je ne me consolerais jamais. — Si, Marguerite, cette pensée te consolerait, en te faisant sentir que nous nous aimions toujours, malgré la mort, et que je te suivrais partout, du haut du ciel... Mais je parle du ciel, et je ne sais seulement pas si Dieu voudra bien me faire la grâce de m'y recevoir ! — Oh ! Marie, j'en suis sûre, parce que si tu n'y vas pas, toi, moi alors je ne pourrai jamais y aller ! »

Marie s'est écriée : — « Oh ! Marguerite, ne me parle pas de cette manière ! Tu ne sais pas combien je suis loin d'être bonne comme tu te l'imagines ! — Marie, tu ne peux pas être hypocrite, n'est-ce pas ? Puisque ce serait horrible ! Eh ! bien, tu as l'air d'un ange ; alors, c'est que tu es un ange. » — Marié a souri et m'a répondu : —

« Non, je ne suis pas hypocrite et pourtant je ne suis pas un ange; mais tu me vois avec des yeux trop tendres et trop indulgents. — Enfin, quels défauts as-tu? — Marguerite, si tu me demandais plutôt combien de grâces Dieu m'a faites, tu comprendrais mieux à quel point je suis coupable de n'être pas meilleure que je ne suis. — Et moi donc, Marie! C'est moi qui en ai, des grâces! Moi qui ai encore ma bonne mère et à qui Dieu a donné Ma-demoiselle, depuis des années! C'est moi qui devrais être un ange et tu vois si j'y ressemble seulement. — Ecoute, Marguerite; tu sais que je te parle toujours comme si tu avais mon âge, depuis que le chagrin t'a rendue plus sérieuse et plus raisonnable; eh! bien, je vais te confier la plus grande des grâces que Dieu m'a faites. Cela me coûte à te dire, et cependant je me reprocherais de te le cacher plus long-temps... — Oh! Marie, qu'est-ce que c'est donc? — Tu seras courageuse, n'est-ce pas? Car je vais te faire de la peine, ma sœur Marguerite... — Marie, dis-moi vite ce que c'est; je ne peux plus attendre! — Eh! bien, ma chère petite sœur, c'est que j'ai le pressentiment, presque la certitude... »

Marie s'arrêta, comme si elle craignait de me causer un trop grand saisissement; sa figure était si émue, elle avait l'air si élevé (je veux dire qu'elle ne paraissait plus être sur la terre et qu'on l'aurait prise pour un ange du ciel)..., que j'avais une peur terrible et que je restais à la regarder, sans oser parler; mais mes yeux la priaient et elle a continué: — « Oui, Marguerite, je vais m'expliquer; mais il faut que tu entandes cela, comme une amie chrétienne doit le faire; avec les pensées que j'ai moi-même, en te le disant... Eh! bien, j'ai le pressentiment, presque la certitude... que Dieu m'appellera bientôt à lui... »

Oh! je ne m'attendais pas à cette horrible chose! J'ai jeté un cri, en saisissant Marie par le bras et je suis de-

venue si pâle, qu'elle a craint de me voir tomber; je tremblais de tous mes membres. Ma pauvre Marie a été bien effrayée. Elle m'a soutenue, en m'entraînant loin des enfants, qui se rapprochaient de nous, dans leurs courses; puis, elle m'a fait asseoir sous un petit bois de filaos, qui domine la mer et se plaçant à côté de moi, elle m'a embrassée plusieurs fois et m'a demandé, en souriant : — « Eh bien ! reçois-tu cela en chrétienne ? — Non, non, Marie ; car je ne veux pas que tu t'en ailles ; je ne le voudrai jamais !.. — Si Dieu l'ordonnait, Marguerite, te révolterais-tu ? — Mais, Marie, ai-je crié tout-à-coup, en me levant pour la regarder en face ; qu'est-ce qui te fait croire cette cruelle chose ? Tu n'es pas malade et tu ne peux pas être un prophète, pour savoir quand tu mourras ? »

Marie a souri doucement et m'a répondu, en mettant la main sur son cœur : — « Voilà ce qui me le dit... » — J'avais peur de comprendre, et pourtant j'ai demandé : — « Mais comment te le dit-il ? » — Elle a encore hésité, parce qu'elle voyait bien dans quel état j'étais; enfin, comme j'attendais toujours, elle a repris, presque tout bas : — « Je crois que j'ai une maladie de cœur... — Oh ! Marie, ai-je crié, ne parle pas de cela, je t'en conjure ! D'ailleurs, tu n'as pas l'air malade, et ainsi, tu te trompes, j'en suis sûre ! Et puis, quand même tu aurais une maladie, est-ce qu'on ne peut pas te guérir ? Je t'en prie, je t'en prie, promets-moi que cela n'est pas vrai !.. » — Et je me suis mise à pleurer si fort, en l'embrassant et en la suppliant, qu'elle ne savait plus que faire pour me calmer. Elle m'a dit, avec amitié, mais en même temps d'un ton de reproche : — « Oh ! Marguerite, moi qui avais espéré que tu saurais te conduire chrétiennement ! — Marie, c'est trop difficile ; je t'ai dit que je ne suis pas un ange comme toi. D'ailleurs, rappelle-toi toute la peine

que tu as eue, toi-même, à accepter tes chagrins... Et tu veux que moi, je me résigne tranquillement à penser que tu me laisseras, pour t'en aller au ciel! Non, Marie, c'est plus fort que moi, vois-tu; je ne le pourrai jamais, jamais!.. » — J'étais si excitée, en parlant, que Marie en était tourmentée; je le voyais bien, mais je ne pouvais pas me taire. Elle m'a dit: — « Ma chère petite sœur, calme-toi, je t'en supplie! Il n'arrivera que ce que le bon Dieu voudra. Je désirais te parler de ce que je pense, parce que cette idée de la mort est une grâce immense que Dieu me fait... — Comment cela? — C'est que, Marguerite, il faut bien que je m'occupe sans cesse de ce qui peut me rapprocher de Dieu et me faire obtenir le pardon de mes péchés, avant le moment où je paraîtrai devant lui. Et puis, cette pensée de la mort m'empêche de m'attacher au monde et de prendre des habitudes et des goûts contraires à ceux de la piété; je me dis que je ne suis pas faite pour la terre et que par conséquent, je ne dois désirer que les choses du ciel; si tu savais quelle tranquillité et quel bonheur cela me donne! On s'étonne de me voir plus sérieuse que les autres jeunes filles de mon âge; mais tu comprends maintenant que c'est bien naturel, n'est-ce pas? J'ai tant à remercier Dieu! Il est si bon de me traiter ainsi!... »

Marie avait les yeux levés au ciel et semblait parler à Dieu, tandis que moi, je n'osais dire un mot et je la regardais avec admiration. Elle paraissait si calme et si heureuse, que je ne pouvais plus lui montrer mon chagrin. Ah! si maman et Mademoiselle l'avaient vue à ce moment, elles auraient cru, comme moi, que ma sœur chérie était vraiment un ange et qu'elle était entourée par tous ceux du Paradis! Je me répétais ses paroles et je pensais: — « Oui, elle a raison, ça doit être très-doux de croire qu'on ira bientôt dans ce beau ciel et qu'on s'élancera dans tous

ces espaces, pour être libre et heureux avec le bon Dieu, sans avoir la peur de l'offenser, comme sur cette vilaine terre, où l'on fait toujours le mal et jamais le bien. Et Marie ne peut pas redouter la mort, elle qui aime tant le bon Dieu et qui est toujours appliquée à lui plaire. Mais je ne veux pas qu'elle aille le voir sans moi. Oh ! non, non ! Qu'est-ce que je deviendrais, si je n'avais plus ma sœur chérie?...

Alors, j'ai éclaté en sanglots; Marie m'a embrassée et m'a dit tout ce qu'elle a pu imaginer pour me consoler; mais ce n'est pas elle qui y a réussi, c'est moi-même, parce que je lui ai fait des questions, pour savoir si elle a vraiment une maladie de cœur, et je suis sûre qu'elle se trompe. Je lui ai demandé : — « Voyons, Marie, avoue-moi bien toute la vérité; qu'est-ce qui te fait croire que tu as une maladie de cœur? » — Elle m'a répondu : — « C'est d'abord que ma pauvre mère le craignait pour moi; et une mère voit souvent plus clair que les médecins. — Non, Marie, au contraire; parce qu'une mère a toujours peur pour ses enfants; ainsi, maman se figure sans cesse que nous sommes malades, et nous nous portons très-bien. — Mais moi, j'avais en effet déjà, du temps de ma pauvre mère, des palpitations, des étouffements, et j'en ai toujours; il y a même des moments où tu serais effrayée, si je te faisais mettre la main sur mon cœur. — Alors, Marie, consulte un médecin, je t'en supplie! Le bon Dieu veut qu'on se soigne; Mademoiselle te le dirait et tu seras très-coupable, si tu caches ce que tu souffres. — Oh ! ma pauvre mère avait souvent consulté pour moi, en même temps que pour elle. On ne l'a pas sauvée, et je ne crois guère à la science des médecins... — Mais, Marie, est-ce que c'était cette maladie-là, qu'avait ta pauvre mère? — Oui, Marguerite, et elle avait perdu une jeune sœur, du même mal. Les médecins

avaient espéré qu'un voyage sur mer et un changement de climat feraient du bien à ma pauvre mère; elle n'est pas même arrivée... »

Marie était très-émue et moi aussi. Mais, tout-à-coup, le bon Dieu a permis que j'eusse une idée qui m'a soulagée; je me suis dit : — « C'est parce que Marie a vu mourir sa mère de cette maladie-là, qu'elle a ces tristes pressentiments. Elle a été frappée, de sorte qu'elle se persuade que ce sera pour elle, comme pour sa maman. » — Je lui ai avoué ce que je pensais et elle m'a répondu que son oncle Adrien est du même avis que moi, et qu'il y a d'ailleurs des médecins qui assurent qu'elle n'a rien du tout. — « Oh, Marie! ai-je crié; quel bonheur! pourquoi ne m'as-tu pas dit cela tout de suite? Tu vois bien que le bon Dieu aura pitié de moi et qu'il ne te prendra pas! Moi, qui étais déjà si malheureuse!... O mon Dieu, merci, merci! Je suis trop contente!... » — J'étais folle; je riais et pleurais en même temps, tout en embrassant Marie et en sautant de joie. — « Eh bien! m'a dit cette chère Marie, avec douceur, ne parlons plus de ce sujet. Moi, je conserve ma pensée, parce que je la regarde comme un bienfait et comme une grâce; et toi, tu garderas ta tranquillité, jusqu'à ce que tu apprennes à devenir courageuse et chrétienne... »

Ma bonne mère et ma chère Mademoiselle, j'ai averti Marie que vous verrez mon journal, et elle m'a dit qu'elle ne veut pas avoir de secrets pour vous; ainsi, vouserez cette conversation et vous aurez beaucoup de chagrin d'abord; mais vous vous consolerez comme moi ensuite en trouvant, j'en suis sûre, que j'ai raison, puisque M. de la Caze a juste la même opinion. Espérons donc que le bon Dieu ne nous affligera plus! Je vais faire, chaque jour, une prière pour le lui demander.

J'ai eu le temps d'écrire ce long, long journal, parce

qu'il pleut tellement, que nous ne pouvons pas sortir. C'est très-ennuyeux; mais nous nous consolons, en travaillant à l'aiguille et en faisant la lecture. Mon feston avance beaucoup.

Vendredi, 7 janvier.

La pluie continue à tomber comme un vrai déluge. Heureusement que Marie et moi, nous avons de jolis livres, car c'est notre seule distraction. Nous lisons, en ce moment, l'*Ecolier*, de M^{me} Guizot, et je ne peux dire à quel point cette histoire m'intéresse. Oh! que c'est agréable, la lecture! Non-seulement cela amuse dans le moment même, mais cela donne tant de pensées qui restent dans l'esprit et qu'on repasse avec plaisir! On ne s'ennuie jamais quand on a un livre qui vous tient compagnie. Et puis, c'est comme si les personnages vous parlaient et vous disaient : — « J'ai été coupable, ne m'imitez pas! » — Ou bien : — « J'ai tâché de faire le bien, faites-le aussi. » — On est excité à devenir meilleur, et ce moyen-là me plaît beaucoup, parce qu'il est amusant.

Nous préférons à tout, Marie et moi, les livres où l'on nous parle du bon Dieu; ce sont ceux qui nous font le plus d'effet, car c'est pour lui que nous voulons être bonnes. Je ne comprends pas Marianne qui m'a déclaré, hier soir, que lorsqu'elle trouve de la morale dans une lecture, elle passe toujours cet endroit-là; je sais bien que lorsque j'étais petite, je le faisais aussi, mais j'avais tort, et d'ailleurs, Marianne est grande, elle, et elle devrait bien se dire, comme Mademoiselle m'en a donné l'habitude : — « C'est fort heureux pour moi, que je trouve ici de bons conseils; voyons, que je m'efforce d'en profiter! » — Je crois qu'elle en a, au moins, autant besoin que moi, mais je ne veux pas expliquer pourquoi, parce

que ça étonnerait peut-être d'apprendre qu'elle n'est pas plus raisonnable, à son âge.

J'ai voulu reparler à Marie de notre conversation d'hier, mais elle m'a engagée à ne pas revenir là-dessus, puisque ce sujet me fait mal. Elle m'a assuré ensuite qu'elle ne souffre pas en ce moment, la pluie ayant rafraîchi le temps et cet air plus pur lui faisant du bien. Moi, je ne demande pas mieux que d'oublier ces vilaines idées, et je ne pense plus qu'au bonheur que j'aurai demain. Pourvu que le mauvais temps ne nous empêche pas de partir ! M^{me} de la Caze craint que la rivière des Pluies ne soit forte, mais nous essaierons toujours d'aller jusque-là, car maman nous attend et elle se tourmenterait beaucoup, si nous n'arrivions pas. M^{me} Dumont a la bonté de nous envoyer sa voiture pour le voyage, et de nous faire préparer un relai de mules, sur la route. Ainsi donc, c'est aujourd'hui ma dernière journée dans ce cher Badamier !

Tantôt, nous irons, Marie et moi, en mettant de gros souliers, faire nos adieux à Barabbé et à Evelyn. Babet est très-heureuse de venir avec nous à Saint-Denis, pour servir ses jeunes maîtresses.

Mais M. et M^{me} de la Caze sont fort tristes; la maison va leur sembler horriblement vide, puisque Marianne part avec nous pour sa pension. Et puis, ils aiment tant leurs nièces ! Quand M. de la Caze regarde Marie, ses yeux sont toujours attendris. Probablement il pense alors à sa sœur Hélène qu'il regrette de plus en plus.

On a eu ce matin, ici, des nouvelles de France, parce qu'un ami de M. de la Caze lui a envoyé des journaux qu'il venait de recevoir. Oh ! comme tout le monde les lit avec intérêt ! Marie est triste de n'avoir pas eu de lettres d'Albéric, par le navire qui vient d'arriver, mais il y a d'autres bâtiments signalés, et probablement ils lui en

apporteront. Quand en aurons-nous de Gustave, nous ?
C'est bien long...

Ma bonne petite mère, tu dois nous attendre avec impatience ; et vous aussi, ma chère Mademoiselle ; et toi donc, Berthe ! Mais soyez tranquilles, c'est demain !...

• •

Dimanche, 16 janvier (Saint-Denis).

Enfin, je reprends mon journal, à côté de maman et de Mademoiselle !... J'ai cru que ce bonheur-là ne viendrait jamais. Sans ce qui nous est arrivé, nous serions ici, depuis le samedi de l'autre semaine, et nous n'avons pu y être qu'avant-hier au soir ! Cela fait sept jours de différence, et c'est énorme, quand on est loin de sa mère et surtout qu'on la sait inquiète. Ce n'est certes pas de notre faute, car nous étions partis, malgré le mauvais temps. M. de la Caze avait espéré que nous pourrions faire le voyage ; seulement, il avait dit que nous ne nous arrêterions à Sainte-Suzanne que juste ce qu'il fallait de minutes pour relayer, parce qu'il pleuvait trop, et puis, afin de ne pas perdre un instant.

Nous avions bien fait notre route jusqu'après Sainte-Marie, lorsqu'un peu plus loin, M. de la Caze rencontre un de ses amis, qui revenait en cabriolet et qui lui dit que la rivière des Pluies est si forte, qu'il n'a pas osé essayer de la traverser, dans sa faible voiture. M. de la Caze répond que la nôtre est plus solide et que nous réussirons peut-être ; son ami lui crie, en s'en allant : — « Je ne vous engage pas à le tenter. » — Et nous commençons à avoir une peur terrible, excepté Marianne, qui se vante toujours de ne rien craindre et qui se met à conjurer son

père d'aller jusqu'au bord de la rivière, pour voir ce qu'il y a de si effrayant. M. de la Caze y consent, et le cocher nous mène jusqu'au premier bras. Là, M. de la Caze l'arrête et lui demande s'il croit que nous pourrons passer, sans imprudence? Le cocher assure qu'il n'y a aucun danger; alors M. de la Caze, pensant toujours à l'inquiétude de maman, ordonne d'avancer, d'autant plus que tout le monde a confiance dans ce bon noir, qui conduit la voiture de M^{me} Dumont depuis des années! En effet, il nous dirigea très-bien à travers cette eau qui coulait comme un torrent furieux, roulant des pierres et faisant un grand bruit. Ah! quelle peur j'avais! J'en ai même jeté un cri, malgré moi, dans un moment où j'ai cru que nous allions verser. Mais lorsque nous sommes arrivés au bras suivant, nous l'avons trouvé large comme une mer et horrible à voir, parce que l'eau tourbillonnait, avec un fracas épouvantable, et que l'on apercevait d'enormes roches, entraînées par la force du courant.

Le cocher s'est arrêté et a dit à M. de la Caze qu'il ne répondait pas, cette fois, de pouvoir passer. Alors, nous avons crié : — Retournons! retournons! » — Et M. de la Caze en a donné l'ordre; il paraissait inquiet et regrettait beaucoup d'avoir traversé le premier bras; j'ai bien compris ensuite pourquoi : c'est que l'eau y avait encore monté, pendant ce peu de moments et que c'était devenu bien plus dangereux. Devant ce torrent, le cocher a hésité et a demandé à M. de la Caze s'il fallait se risquer? — « Sans doute, a répondu M. de la Caze : nous ne pouvons rester dans cette situation, et il n'y a pas d'autre moyen pour en sortir. Nous avons fait une grande imprudence, mais tout peut encore se réparer, j'espère. » — Marianne, Stéphanie et Jeanne se sont mises à pleurer; Marianne avait perdu toute sa bravoure et elle se cachait la tête sur les genoux de son père, qui lui répétait : — « Du cou-

rage, ma fille, du courage ! nous avançons ; ce sera bien-tôt fait. » — Mais je trouvais, moi, que nous n'avancions pas du tout, et qu'au contraire, nous reculions. Je regardais Marie, pour me rassurer ; elle était pâle, mais calme, et elle nous souriait, à Jeanne et à moi, en nous disant : — « Dieu veille sur nous... » — Je tenais la main de Stéphanie, que j'engageais à ne plus pleurer, mais qui pleurait toujours, et j'étais bien près d'en faire autant. Oh ! vraiment, c'est le bon Dieu qui nous a sauvés, car nous avons couru un danger affreux !

Quand la voiture a été arrivée au milieu de la rivière, à peu près, Phanor, le cocher, ne pouvait plus faire bouger les mules ; elles avaient peur et elles restaient là, immobiles, refusant d'avancer ou de reculer. Alors, Phanor a jeté un grand cri ; c'était pour appeler à notre secours une bande de noirs qu'il apercevait de l'autre côté ; mais jamais, oh ! jamais, je n'oublierai l'impression, la frayeur, que m'a faite ce cri... J'ai cru, et tous les autres l'ont cru comme moi, que c'était notre dernier moment, et j'ai dit tout haut, avec désespoir : — « Mon Dieu, mon Dieu, pardonnez-moi mes péchés ! » — Plus tard, ils en ont tous ri, mais ils ne l'avaient pas fait alors, et je crois qu'ils priaient aussi, quoique ce fût tout bas. — M. de la Caze s'est penché par la portière, en criant : — « Attendez, Phanor, je viens vous aider. » — Mais nous nous sommes, toutes, cramponnées à son habit, pour qu'il n'allât pas se faire noyer.

Enfin, les bons courageux noirs sont arrivés, se tenant les uns les autres par la main, pour résister au torrent, et chantant ensemble une chanson créole, pour s'exciter. J'ai été bien heureuse, quand ils nous ont entourés ; seulement, je ne comprenais pas qu'ils eussent le cœur de chanter, en nous voyant ainsi exposés. Les uns ont tiré les mules par les brides ; les autres ont soulevé les roues,

pour les faire passer par dessus les vilaines roches, qui avaient calé notre voiture à cet endroit. Tous ces mouvements nous faisaient tellement pencher, que l'eau est entrée par la glace ouverte, ce qui nous a donné une autre frayeur et un bain fort désagréable. Les bons noirs tiraient, poussaient, criaient... Enfin, nous sommes arrivés à l'autre bord. Ah ! quel : *merci, mon Dieu !* nous avons dit !... M. de la Caze paraissait délivré d'un poids énorme; il s'était bien repenti d'avoir laissé Phanor essayer de traverser le premier bras de la rivière; car maman aurait préféré de beaucoup rester inquiète, que de nous exposer à périr; notre essai avait été inutile, et ma pauvre mère gardait son inquiétude. Nous avions fait, du moins, ce que nous avions pu.

M. de la Caze donna de l'argent aux courageux noirs, que nous nous mimes à remercier, du fond du cœur, ce qui les enchantait. C'est bien le bon Dieu, qui a permis que ces braves gens se trouvassent là, pour nous secourir ! Aussi, je dis à Marie qu'elle ne doit plus avoir ses tristes idées, parce que si Dieu voulait vraiment la prendre, il aurait peut-être eu la bonté de choisir le moment où j'aurais pu mourir avec elle, afin de m'éviter un horrible chagrin. Mais elle me gronde et me répond : — « Il a épargné ta mère; bénissons-le ensemble ! »

Lundi, 17 janvier.

Je n'ai pas achevé mon récit hier, (quoique j'en eusse bien le temps, puisque c'était dimanche), parce que cela m'aurait retenue des heures loin de maman, et que j'ai besoin de la voir et de l'embrasser à toutes minutes, pour me dédommager de mes privations. Et puis, ce n'est pas pour mon plaisir seulement, mais c'est aussi pour le sien, car elle s'occupe beaucoup plus de nous mainten-

nant qu'avant notre déj^{art}, et elle nous appelle sans cesse autour d'elle. Sa tristesse est toujours la même; cependant, lorsque nous lui racontons nos aventures, elle sourit quelquefois, et alors, il nous semble que tout devient gai devant nous, parce que nous nous disons : — « C'est bon signe! Peut-être que, bientôt, maman se portera tout-à-fait bien. » — Ah ! quel bonheur pour papa, quand il le saura!

Mais, voyons, que j'en finisse avec notre histoire, afin de me mettre au pair pour mon journal. — Quand nous avons été un peu reinis de nos émotions, après notre fameuse promenade dans la rivière des Pluies, M. de la Caze a fait reprendre au cocher la route par laquelle nous étions venus, en lui disant de s'arrêter chez M^{me} Dumont, pour que nous pussions lui raconter ce qui nous était arrivé.

Cette bonne M^{me} Dumont nous a déclaré aussitôt que puisque nous avions dit adieu à sa nièce et que nous ne pouvions pas aller retrouver maman, c'était à elle que nous appartenions tous, et qu'elle nous retenait au Quartier-Français, jusqu'à ce que les chemins redevinssent praticables. J'aurais mieux aimé retourner au Champ-Borne, car la famille de M^{me} Dumont m'intimidait, mais je ne pouvais pas le dire, et M. de la Caze nous a cédées à sa tante. Quant à lui, il a voulu retourner chez lui, pour prévenir sa femme de ce qui s'était passé et il est parti à cheval. On avait décidé qu'on enverrait un expès à maman, en le faisant passer par les hauts dès que cela se pourrait sans danger pour le pauvre noir, et j'ai écrit un mot, pour rassurer ma bonne mère, à laquelle M^{me} Dumont a adressé aussi quelques lignes. Puis on s'est occupé de nous caser, ce qui n'a pas été long; M^{me} Dumont a fait mettre deux de ses nièces dans une même chambre, pour avoir une pièce disponible; on

plaçait, le soir, des matelas à terre, dans cette pièce, et nous étions installées, Marianne, Marie, Jeanne, Stéphanie et moi. Mais c'est au salon que j'ai été mal à l'aise, déconcertée et malheureuse, le premier jour ; c'est-à-dire les premières heures ! Cela n'a pas duré plus long-temps, parce que tout le monde a été si bon pour nous, qu'il n'y a pas eu moyen de rester gênées.

C'est vraiment très-agréable dans ce pays ! On n'y est jamais traité comme des étrangers, c'est-à-dire qu'on y est tout de suite bien accueilli, bien logé, bien soigné, et les créoles vous regardent, sans vous connaître, comme si vous étiez de leur famille. Ils ne font pas d'embarras, ne vous disent pas de belles paroles de politesse; au contraire, ils sont très-simples et parlent fort peu; mais on sent que c'est avec plaisir qu'ils vous reçoivent et que c'est de tout leur cœur qu'ils veulent que vous soyez content, de sorte que cela vous met à l'aise. Je l'ai bien vu chez M^{me} Dumont, comme chez M^{me} de la Caze, cette bonne dame, qui avait en les larmes aux yeux en nous embrassant, Stéphanie et moi, et qui s'était montrée une mère pour nous, pendant tout notre séjour. Et quand je pense que c'est pour des petites filles que ces bons créoles sont si aimables, je me demande ce que ce serait donc pour maman ! Ah ! que j'ai envie qu'elle aille bientôt à l'habitation ! Tout le monde l'y invite, même des personnes que nous avons à peine vues; mais elle ira de préférence au Badamier ou au Quartier-Français, à *la Réunion*, comme s'appelle l'habitation de M^{me} Dumont.

Je m'y suis bien amusée, dans cette bonne Réunion, surtout lorsque nous avons eu appris que maman avait pu recevoir notre lettre et qu'elle n'était plus tourmentée, puisque même elle nous faisait dire de rester chez l'excellente M^{me} Dumont, tant qu'il y aurait de l'eau dans la rivière des Pluies. — Ce qui m'intéressait le plus à voir, c'était

la sucrerie ; c'est un spectacle si animé pendant la manipulation ! Les noirs vont et viennent, les machines tournent ; le moulin broie les cannes ; les énormes cuves se remplissent, et l'on y voit le sucre se faire, pour ainsi dire, sous vos yeux, puisqu'à force d'être cuit, il devient de plus en plus épais ; c'était d'abord seulement de l'eau sucrée ; ensuite, c'est du sirop ; et puis, ça devient le sucre, que l'on met à sécher au soleil et que l'on serre, après tout cela, dans des sacs de vacoua. Enfin, on l'embarque, par centaines et milliers de balles, comme on appelle ces sacs, et on va les vendre en France, où l'on raffine le sucre, c'est-à-dire où l'on en fait les pains, que je me rappelle avoir vus. Mais, ici, on le blanchit très-bien aussi, et nous nous servons, à la maison, d'une espèce de sucre, que l'on surnomme *diamant*, et qui ne ressemble pas à la cassonade ou gros sucre jaune, que l'on emploie, en général, dans le pays, et à laquelle maman ne peut se faire.

Ah ! comme j'aimais à voir toutes ces charretées de belles cannes dorées, que l'on apporte auprès de la sucrerie, et les grands tas qu'on en fait et dans lesquels nous allions choisir les cannes les plus tendres, que j'ai bien vite appris à connaître ! On n'a qu'à mettre son ongle dans l'écorce et l'on voit le suc qui coule ; alors on mord et l'on arrache avec les dents l'enveloppe jaune, qui se déchire par longues bandes ; puis on casse la canne aux noeuds, qui la partagent de distance en distance, et l'on suce la canne fraîche et blanche, toute pleine d'une eau sucrée, si agréable ! Et lorsqu'on a eu la maladresse de tomber sur une canne qui est fade ou fermentée, on la jette et l'on en prend une autre au tas, sans plus de façons. C'est bien commode !

On nous a permis, une fois, de mettre des cannes au moulin, mais en nous surveillant, de crainte d'accidents.

C'est très-drôle de voir comme ces pauvres cannes sont vite broyées, et comme leur écorce et leur marc sont rejettés brusquement de côté, tandis que le suc va faire le sirop, et quel bon sirop ! Il n'y a rien de meilleur, que de tremper son petit doigt dans la cuve, tout au bord et quand ce n'est pas trop chaud, pour goûter à la cuite (comme on appelle le sirop, qui est en train de devenir sucre); et puis aux bonnes croûtes qui se forment sur le dessus. Souvent, on fait cuire là-dedans du manioc et c'est exquis. Mais il ne faut pas être trop gourmand, parce qu'il arrive des aventures; ainsi, le petit Maurice, l'un des neveux de M^{me} Dumont, avait pris un morceau de pain, pour le tremper dans la cuite, et au lieu d'aller à une cuve commençant à refroidir, il plongea son pain dans la cuite bouillante; aussitôt, il poussa des cris horribles, car cela lui brûlait les doigts; nous accourûmes tous autour de lui; ses sœurs et ses frères lui disaient : — « Lâche, Maurice, lâche donc ! » — Mais le pauvre malheureux ne voulait pas perdre son pain, si bien recouvert de bon sucre, et il le serrait de plus en plus fort, malgré la douleur, tout en criant et pleurant. C'était une scène comique et qui nous a fait penser, Marie et moi, à ce petit Spartiate, qui tenait son renard contre lui, malgré l'horrible souffrance que lui causaient les morsures de la vilaine bête; mais il ne pleurait pas, lui !

On ramasse tout le marc des cannes et l'on en fait des meules énormes; c'est ce marc, qu'on appelle de la bagace, que l'on brûle dans les cheminées de sucreries. Je crois que l'on s'en sert aussi comme d'une espèce de fumier, pour la terre.

Ce qui m'amusait encore, c'était de regarder étendre le sucre, au soleil, sur les grands sacs de vacqua, et de le voir retirer, aussitôt que l'on craignait la pluie, pour qu'il ne redevint pas de l'eau sucrée. Jeanne et Marianne

couraient toujours nous chercher les plus grosses boules qu'elles pouvaient trouver dans ce sucre, qui forme des espèces de grains; et nous les mangions, ou bien nous nous en servions pour faire du sirop de framboises. Nous allions cueillir ces belles framboises parfumées, dans des ravines ou sur le bord de la rivière, et nous en avions toujours une provision abondante; ensuite, nous allumions nous-mêmes un bon feu, dehors, sous les arbres, et nous fabriquions notre sirop, que nous buvions avec le plus grand plaisir. L'un des jeux que j'aimais le plus aussi, était de courir dans la rivière; je faisais comme les autres, j'étais mes bas et mes souliers, et je marchais dans l'eau, qui est très-basse, à quelques endroits que nous avions soin de choisir. Là, nous cherchions des crevettes et nous les mettions dans de petits bassins, que nous formions avec des galets, et puis nous les portions, en rentrant, au cuisinier, qui les faisait cuire. Le soir, nous courions et nous jouions à toutes sortes de jolis jeux; la pluie n'avait pas continué, fort heureusement, et nous pouvions respirer le frais, sous la varangue et sur la pelouse. Les nièces de M^{me} Dumont faisaient de la musique; les hommes fumaient et causaient et tout le monde était content.

Eh! bien cependant, si je m'amusais, moi, c'était surtout pour me consoler, parce que M^{me} Dumont me prenait sans cesse Marie, qu'elle aime beaucoup et avec laquelle elle avait toujours à parler d'une foule de choses; et moi, je trouvais cela très-triste, et j'étais obligée de courir avec les enfants, pour me distraire. Aussi, je suis bien plus heureuse ici, puisque j'ai maman, Mademoiselle et ma sœur Marie; cela vaut mieux que tous les jeux du monde. Oh! quelle joie j'ai eue, quand il a été décidé que nous pouvions partir et que la bonne M^{me} de la Caze est venue nous dire adieu, avant que son mari nous

emmenât de nouveau ! Et quand nous sommes remontés dans cette chère grande voiture jaune, et que nous avons traversé, heureusement cette fois, la méchante rivière des Pluies ! Et surtout, quand nous nous sommes arrêtés à Saint-Denis, devant notre barreau, que j'ai pris ma course, comme une folle, dans l'emplacement, et que j'ai été sauter au cou de Mademoiselle, qui arrivait au-devant de nous ! Et que j'ai vu ses bons yeux, pleins de larmes, me regardant avec tendresse, tandis qu'elle me répétait : — « Ma Marguerite, mon enfant chérie ! Je vous tiens donc enfin ! » — Et moi, je ne pouvais rien répondre, tant j'étais heureuse, et aussitôt que cela m'a été possible, j'ai crié : — « Est-ce que c'est bien vous ? Est-ce que c'est bien vous ? » — Et je ne réussissais pas à me persuader que c'était vraiment elle et que je n'allais plus la quitter ; il me semblait que je rêvais. Oh ! que c'était bon !

Mais voilà que, tout-à-coup, j'ai aperçu maman, et je n'en croyais pas mes yeux, lorsque je l'ai vue descendre le perron rapidement, pour venir à nous ; ah ! nous ne lui avons pas laissé la peine de faire beaucoup de pas, car, en un instant, Stéphanie et moi avons été dans ses bras ! Elle nous y a serrées avec bonheur, mais en pleurant de chagrin pourtant, parce qu'elle pensait à ceux qu'elle ne revoyait pas, et elle nous a dit : — « O mes chéries ! que ne puis-je aussi retrouver mon ange ! Et embrasser votre père et Gustave ! » — Berthe était trop gentille, dans ses transports de joie ; elle sautait autour de nous, nous embrassait, nous questionnait ; enfin, c'étaient bien des émotions. Nous parlions tous ensemble ; on ne s'entendait pas, mais cela ne faisait rien, on se comprenait toujours. Ah ! comme je remercie Dieu de nous avoir toutes réunies !

• • • • • • • • • • • • •

Vendredi, 24 janvier.

Je suis retournée, hier, au Catéchisme, avec un grand bonheur, puisque c'est très-sérieusement maintenant, que je vais me préparer à ma première communion. J'ai demandé à Mademoiselle, si toutes les interruptions que j'ai eues et celles que j'aurai encore, en partant bientôt pour Pondichéry, ne retarderont pas pour moi le moment que je désire tant. Mademoiselle espère que non, parce que je n'ai pas cessé de m'occuper du Catéchisme et que j'ai essayé de me disposer, tous les jours un peu, à cette grande action, et elle a même ajouté, — ce qui m'a transportée de joie, — que ce jour viendra peut-être pour moi plus tôt que je ne le pense.

Je l'ai questionnée et j'ai appris que maman et elle sont d'avis que je fasse ma première communion, s'il est possible, avant notre départ de Bourbon, c'est-à-dire que, quoique maman redoute tout ce qui peut nous retenir loin de papa, elle sent pourtant l'avantage qu'il y aurait pour moi à ne pas être dérangée une fois de plus, avant d'avoir fait enfin ma première communion ; de sorte qu'elle désire, malgré elle, que notre séjour se prolonge jusqu'à ce moment. Moi, cela m'enchanterait, puisque je serais plus vite heureuse ; mais c'est papa qui me tourmente aussi. Je ne me consolerais jamais, il me semble, de ne l'avoir pas eu près de moi, le jour de mon plus grand bonheur. Enfin, le bon Dieu arrangera tout. Papa doit nous écrire, aussitôt son arrivée dans l'Inde ; nous verrons ce qu'il décidera et, comme les femmes doivent obéir à leurs maris et les enfants à leurs pères nous dirons : — « C'est la volonté du bon Dieu... » — Et puis, nous ferons ce qu'il aura désiré.

J'aime beaucoup M. l'abbé Morin, qui dirige le Catéchisme ; il est bon et indulgent, et tous les autres prêtres

de cette église sont aussi fort bien; cependant je regrette toujours M. l'abbé Martin, que j'ai connu plus longtemps et dont les instructions étaient si touchantes.

M. le Préfet apostolique, c'est-à-dire celui qui remplace ici un évêque, est venu hier, assister au Catéchisme et parler aux enfants. Il a l'air très-imposant, mais paternel. Il nous a fait quelques questions, et il a été content de mes réponses, car il me l'a dit. Il nous a donné sa bénédiction, ce qui m'a rappelé celle que j'avais eu le bonheur de recevoir, un jour, de monseigneur l'Archevêque de Paris, dans une maison où maman et lui s'étaient rencontrés. J'étais bien petite, mais je n'ai jamais oublié l'impression que cela m'avait faite, d'être bénie par un évêque. Les évêques, ce sont les apôtres, et c'est le bon Dieu en même temps, puisqu'ils sont les successeurs des apôtres, et que les apôtres représentaient Notre-Seigneur lui-même. Et notre saint-père le Pape, donc! C'est bien lui qui est le représentant de Dieu sur la terre! Ah! comme je voudrais être à la place de Clara, à qui sa mère a promis de lui faire faire, l'année prochaine, un voyage à Rome!

Vraiment, Dieu est bien bon de vouloir que tous les chrétiens ne forment qu'une seule grande famille, et soient tous frères, ayant le même père, qui est le Pape et la même mère, qui est l'Eglise, de sorte que nous avons des parents partout et que nous devons tous nous aimer. Et puis, c'est si doux de croire de même et d'espérer ensemble, comme dit Mademoiselle, et cette unité est si consolante et si belle! Et elle est nécessaire aussi, puisqu'elle prouve que nous avons la vérité; car ce qui est vrai ne peut changer et être expliqué tantôt d'une manière, tantôt d'une autre; Mademoiselle nous le fait bien comprendre. Ah! j'aime cette preuve-là, moi! Ainsi, me voici à Bourbon et j'étais en France, il y a six mois;

eh bien ! si M. Morin m'enseignait au Catéchisme, autre chose que ce que nous apprenait le bon M. Martin, qu'est-ce que je deviendrais ? Je me demanderais : — « Comment donc reconnaître ce qui est vrai ? » — Et je n'en saurais rien. Et puis, si cela devait être différent encore à Pondichéry, j'en perdrais la tête. Mais au lieu de ces changements embarrassants, je trouve que l'on m'enseigne tout ici, comme là-bas, et je sais qu'à Pondichéry, ce sera de même ; alors, je me dis : — « Mademoiselle a bien raison ; c'est un grand bonheur que d'appartenir à l'Eglise, parce qu'elle est *catholique*, c'est-à-dire *universelle*, et qu'elle est vraie, puisque le bon Dieu ne protégerait pas le mensonge. » — Nous causons de ces choses, Marie et moi, et ma sœur ajoute : — « Plaignons ceux qui ne sont pas *sûrs* comme nous, et qui sont divisés entre eux... Nous sommes si heureux ! » — Et je réponds : — Oh ! oui, très-heureux ! »

J'ai encore vu Adèle ; elle a bien voulu me dire bonjour, cette fois ; Mademoiselle m'avait laissée, en sortant de l'église, courir à sœur Rosalie, que j'apercevais avec les élèves, et j'ai parlé à Adèle, qui m'a répondu. Oh ! que j'ai été joyeuse de revoir sœur Rosalie et d'avoir des nouvelles de nos autres bonnes Sœurs du bord ! Sœur Honorine est aussi à Saint-Denis ; elle est à l'hôpital, où je suis sûre qu'elle soigne admirablement les pauvres malades. Elle doit toujours venir nous voir, mais elle n'a pas une minute à elle. Ma chère sœur Alexis est à Saint-André ; si nous l'avions su, nous aurions prié M. de la Caze de nous mener lui faire une visite ; je suis sûre qu'elle en aurait été très-contente ; je lui écrirai, pour la supplier de prier pour moi, afin que je fasse bien ma première communion. Les autres Sœurs ont été envoyées dans des quartiers éloignés de l'île. Sœur Rosalie nous a dit qu'Adèle devient beaucoup plus gentille, et qu'on est content de son

application et de son caractère. M^{me} Bontems commence à tenir un petit magasin; elle avait apporté une pacotille et elle en fera venir d'autres; on espère qu'elle pourra se tirer d'affaire. Mademoiselle s'est fait indiquer la maison où est ce magasin, afin de nous conduire acheter là les objets dont nous aurons besoin. Il paraît qu'Adèle ne restera chez les Sœurs que jusqu'à sa première communion, parce qu'ensuite sa mère la reprendra, ayant grand besoin d'une aide, et Adèle n'ira plus que le matin, chez les Sœurs, pour continuer à apprendre seulement un peu de grammaire et d'arithmétique. Pauvre Adèle! Comme je suis heureuse de n'être pas à sa place et de pouvoir m'instruire tout-à-fait!

'Marie et moi commençons à bien nous remettre en train pour le travail, et Mademoiselle a réglé l'emploi de la journée, pour nous et pour les petites. — Nous nous levons à six heures, et aussitôt que nous sommes habillées, nous allons faire la prière, en commun, dans la chambre de maman; puis, nous y prenons notre café, que les créoles ont l'habitude de boire sans lait, tout noir et le plus souvent sans sucre, mais dans lequel nous mettons du lait, nous, car nous préférons cela. Ensuite, nous allons respirer l'air frais, dans l'emplacement; nous soignons nos fleurs, nous nous promenons et nous causons; ou bien nous repassons nos leçons. A huit heures et demie, nous sommes réunies dans la pièce que nous appelons la *salle d'étude*, et Mademoiselle nous fait une courte lecture pieuse, dans l'Evangile ou dans l'Imitation, qui sont les deux livres qu'elle choisit toujours de préférence, surtout l'Evangile. Pour nous apprendre à faire la méditation, elle y ajoute quelques développements et les réflexions qui nous conviennent; puis, chacune de nous prend, tout bas, les résolutions dont elle a besoin pour sa journée, et cela nous aide beaucoup à être bonnes. Le

soir, à notre examen de conscience, nous nous interrogeons nous-mêmes, pour voir si nous avons tenu nos promesses au bon Dieu et nous sommes très-malheureuses, quand nous ne l'avons pas fait, de sorte que nous cherchons à mieux réussir le lendemain.

Nous commençons ensuite le travail ; c'est d'abord la dictée, et puis, l'analyse, les verbes, les exercices de grammaire. Ensuite, nous répétons les vers que Mademoiselle nous avait donnés, la veille, à apprendre ; oh ! c'est ce qui nous plaît le plus, à Marie et à moi ! Tantôt, ce sont de jolies fables de La Fontaine ; ou de belles tragédies de Racine, ou d'admirables vers de M. de Lamartine, le grand poète, comme l'appelle Mademoiselle. Nous avions emporté, de France, son livre des *Harmonies poétiques et religieuses*, et maman a eu le bonheur de pouvoir se procurer ici celui des *Méditations*. Je ne saurais exprimer quelle impression nous éprouvons, Marie et moi, lorsque Mademoiselle nous lit ces vers, où il y a tant de magnifiques prières, et qui rendent si bien tout ce que nous sentons, mais que nous ne pourrions pas dire, de la grandeur de Dieu et des beautés de la nature ; c'est si touchant et si pieux ! Hier soir, nous répétions, en nous promenant sous la varangue, Marie et moi, *La Prière* :

Le roi brillant du jour, se couchant dans sa gloire,
Descend avec lenteur de son char de victoire, etc.

Et nous étions transportées ; la belle lampe d'or s'allumait vraiment au ciel ; ses rayons dormaient doucement sur le gazon ; oh ! que c'était joli ! Je disais à Marie : — « Oui, l'univers est un temple, et un bien beau temple, n'est-ce pas ? » — Et Marie ajoutait :

C'est peu de croire en toi, bonté, beauté suprême,
Je te cherche partout, j'aspire à toi, je t'aime !
Mon âme est un rayon de lumière et d'amour,
Qui, du foyer divin, détaché pour un jour,

De désirs dévorants loin de toi consumée,
Brûle de remonter à sa source enflammée.
Je respire, je sens, je pense, j'aime en toi!

— Mais qu'est-ce que je fais donc là, d'allonger ainsi mon journal, moi qui voudrais déjà l'avoir fini ? C'est que Marie était si émue et j'aimais tant à l'entendre, que je crois être encore à ce moment. Mais lorsqu'elle a ajouté :

Témoin de ta puissance et sûr de ta bonté,
J'attends le jour sans fin de l'immortalité.
La mort m'entoure en vain de ses ombres funèbres,
Ma raison voit le jour, à travers ses ténèbres :
C'est le dernier degré qui m'approche de toi ;
C'est le voile qui tombe entre ta face et moi...
Hâte pour moi, Seigneur, ce moment que j'implore !

J'ai dit : — « Assez, Marie, je t'en prie ; je n'aime pas autant cette fin-là, que le commencement, surtout quand c'est toi qui parles ; tu me comprends bien... cherchons autre chose, veux-tu ? » — Nous nous sommes mises alors à répéter une autre prière d'un autre grand poète aussi, M. Victor Hugo ; nous en savons plusieurs fragments ; elle commence ainsi :

Ma fille, va prier ! Vois, la nuit est venue, etc.

Oh ! elle est admirable, et nous ne nous lassons pas de la redire ! Nous aimons beaucoup aussi les jolis vers sur le petit Moïse. Moi, je trouve que la poésie fait un singulier effet ; on dirait qu'elle nous enlève de la terre et que notre âme prend des ailes, puisque nous ne faisons pas plus attention à ce qui se passe autour de nous, que si nous avions tout laissé en bas et que nous fussions en haut, dans le ciel. C'est très-agréable.

Je voudrais bien ressembler à MM. de Lamartine et

Victor Hugo, c'est-à-dire faire de beaux vers comme les leurs et être bonne et pieuse comme ils le sont certainement, car ils n'écriraient pas toutes ces choses, s'ils ne les pensaient pas. Ah ! qu'ils sont heureux !

Je n'en peux plus, et cependant je voulais dire, avant de m'arrêter, que la date d'aujourd'hui est bien triste ; c'est celle de la mort du pauvre roi Louis XVI. Les Français ont été très-cruels, au moins ceux qui gouvernaient ; car tous les autres, j'en suis sûre, détestaient ce crime-là. Louis XVI est mort comme un saint. Cette histoire est bien douloureuse ; la reine Marie-Antoinette a tant souffert, ainsi que cette chère M^{me} Elisabeth, qui était un ange, et cet intéressant petit Louis XVII, dont on a fait un martyr ! Et cependant, les Français ont montré de grandes vertus et un courage qui les a rendus des héros, pendant cette révolution, puisqu'ils ont eu à défendre la France contre toutes les nations ensemble. Quel dommage qu'il y ait eu des monstres parmi eux, pour tout gâter ! Les méchants sont bien ennuyeux, ils gênent toujours les bons ; mais Dieu les laisse, pour que l'on ait plus de mérite à faire le bien ; ainsi, nous sommes obligés de les supporter et même de prier pour eux, puisqu'ils sont nos frères ; je ne désire donc pas qu'ils aillent en enfer.

Samedi, 22 janvier.

Il faut que j'achève aujourd'hui le récit de nos journées, pour que je puisse bien me rappeler à Pondichéry toute notre vie de Bourbon. — A dix heures et demie ou onze heures (comme cela plaît à M. Presto, car on ne peut jamais obtenir qu'il soit exact) ; nous déjeunons ; puis, nous avons récréation jusqu'à midi et demi ; ensuite, Mademoiselle me donne ma leçon de piano, pendant une heure, tandis que Marie fait écrire Berthe et fait faire à

Stéphanie et à Jeanne les devoirs que Mademoiselle leur a donnés. Cette chère Marie cherche tant qu'elle peut à soulager Mademoiselle, qui se fatigue beaucoup pour nous; et moi aussi, je l'aide, car je me suis chargée de commencer à Berthe l'histoire ancienne; de temps en temps, Mademoiselle interrogera mon élève, pour voir si elle retient bien ce que je lui raconte. Jeanne et Stéphanie prennent leur leçon de piano, après moi, et Berthe même a son tour. Marie a été obligée de cesser la musique, qui la fatiguait trop; mais elle fait étudier Jeanne, et moi, Stéphanie. Oh! par exemple, il faut une fameuse patience pour donner des leçons, et cela ne me va guère! Je suis toujours sur le point de me fâcher contre la pauvre Stéphanie, quand elle ne touche pas juste la note, ou qu'elle ne comprend pas ce que je lui explique; mais aussitôt que je lui vois les larmes aux yeux, j'ai honte de moi et je m'arrête, en me disant: -- « Je ne ressemble pas à Mademoiselle, qui ne m'a jamais fait pleurer, excepté par bonté, lorsqu'elle me montrait mes torts. »

A deux heures et demie, nous goûtons; puis, Mademoiselle nous donne la leçon d'histoire de France, ce qui est notre plus amusant moment. C'est si bon d'apprendre ce qui s'est passé dans son pays, comment tant de changements se sont faits peu à peu, et comment nos grands-pères les barbares se sont civilisés, c'est-à-dire leurs enfants, qui sont si aimables et si instruits! Les commencements de cette histoire ne nous intéresseraient peut-être pas, si nous les lisions simplement, car lorsque je vois toutes ces dates et toutes ces guerres et tous ces petits rois fainéants, je me demande comment on peut retenir ces choses; mais avec Mademoiselle, rien n'est jamais ennuyeux, parce qu'elle nous fait toujours remarquer ce qu'il y a de frappant et d'utile, et qu'elle nous

montre les événements en grand, en même temps qu'elle nous donne tous les détails qui peuvent nous en faire souvenir. Je sais déjà presque entièrement l'histoire de France, sans l'avoir apprise en règle; Mademoiselle m'en a si souvent lu ou raconté les plus beaux traits, pour m'expliquer le sujet de tableaux ou de gravures que je voyais, et j'ai lu moi-même, pour m'amuser, tant de livres qui en parlent! Mais m'y voici arrivée régulièrement maintenant, et je vais étudier aussi l'histoire d'Angleterre, qui tient à celle de notre pays, quoique les deux peuples ne se soient jamais aimés, ce qui est fort mal. Je vous demande un peu, si des voisins comme les Anglais et les Français, ne devraient pas se conduire entre eux en bons chrétiens? — Mademoiselle espère que ce temps viendra.

Lorsque notre extrait de la veille est corrigé, et que Mademoiselle nous a donné ce que nous devons faire le jour même, nous nous mettons aussitôt à écrire ce devoir, Marie et moi; tandis que les petites travaillent à leur tour avec Mademoiselle. Puis, viennent le calcul et la géographie, que nous faisons alternativement tous les deux jours, parce que nos cartes ou nos problèmes nous prennent beaucoup de temps. Ensuite, c'est le devoir de style; nous écrivons une lettre, ou une petite composition, ou une narration; quelquefois, mon journal m'en sert, lorsque j'ai trop à raconter. Quand il nous reste une demi-heure ou un quart d'heure avant le moment d'aller nous apprêter pour le dîner, qui est à six heures, Mademoiselle nous fait une lecture dans quelque livre sérieux et instructif. Le jeudi et le dimanche, à moins que nous ne soyons interrompues par une promenade ou des visites, nous avons une bonne heure de ce plaisir-là. Oh! que c'est amusant! D'ailleurs, maman vient au milieu de nous, et nous lit aussi, pour aider Mademoiselle; cela lui

fait du bien à elle-même, en l'arrachant un instant à sa tristesse et à ses souvenirs cruels. Nous sommes près de finir *le Voyage du jeune Anacharsis*. Mais ce que j'aime peut-être encore plus que tout, c'est la lecture du soir, quand il ne fait pas trop chaud pour se tenir autour de la table ronde, et que nous nous y installons, avec notre ouvrage à l'aiguille ; chacune de nous lit à son tour, parce que c'est alors un livre amusant, qui n'a pas besoin d'être expliqué ou développé. Dans ce moment, ce sont des récits de voyages dans l'Inde, ce qui nous convient tout-à-fait.

Tous les soirs, après le dîner, nous faisons une petite promenade dans l'emplacement, et si la chaleur est trop grande pour que nous rentrions au salon, nous restons dehors, ou sous la varangue, jusqu'à neuf heures, qui est le moment où nous allons nous coucher, c'est-à-dire les enfants. Quelquefois, il nous vient des visites, car les créoles, qui redoutent beaucoup le soleil, sortent ordinairement dans la soirée, plutôt que dans le jour. Et puis, nos connaissances savent bien que jamais, sous aucun prétexte, nous ne nous dérangeons, Mademoiselle et nous, pendant le temps de nos études, et elles sont assez bonnes pour ne venir que plus tard. M^{me} Vintimil et sa famille nous arrivent souvent ainsi ; puis, quelques autres personnes, qui ont voulu faire la connaissance de maman, pour essayer de la distraire de ses chagrins et lui offrir mille services. On se tient sous la varangue ; on cause de la France, des nouvelles qu'on en a reçues ; de l'Inde aussi, pour nous faire plaisir, et de beaucoup d'autres choses. Nous amusons les enfants, nous autres, ou bien Marie et moi, nous nous promenons avec les jeunes personnes, s'il y en a ; enfin, nous passons notre temps agréablement.

J'ai oublié d'écrire dans mon journal, - et ce n'est

guère reconnaissant à moi, - que M. le Gouverneur et M^{me} la Gouvernante sont d'une bonté et d'une amabilité extrêmes pour nous; ils ne savent que faire pour nous obliger; je les aime beaucoup. Berthe est ravie, lorsqu'elle voit arriver leur voiture, et ces jolis petits malabars, qu'on appelle les *pions* du gouverneur et qui sont si bien habillés, dans leur costume blanc, avec ceintures et turbans rouges. — C'est ce bon M. le Gouverneur qui nous a procuré l'excellent médecin qui soigne maman, et que ma bonne mère a consulté pour Marie, aussitôt après avoir lu, dans mon journal, notre triste conversation du Champ-Borne. Ce médecin a donné à Marie des pilules à prendre, et il assure que nous ne devons nullement nous inquiéter; ainsi, je suis tranquille, Dieu merci!....

Mardi, 8 mars.

Oh ! quelle délicieuse journée nous avons passée hier ! Car nous avons reçu enfin les lettres que nous attendions de papa, depuis que *la Cérès* était signalée, comme arrivant de l'Inde. Le temps a heureusement permis à ce pauvre navire de mouiller en rade et de nous apporter ces chères lettres. Et encore, il y en avait aussi de Gustave ; c'était trop de bonheur à la fois. La maison a été d'une agitation, d'un bouleversement incroyable ; nous étions folles de joie, en pensant que notre bon père avait fait un heureux voyage, et que nous n'avions plus rien à craindre pour lui du vent ni de la mer. Berthe était curieuse à voir, courant du haut en bas des escaliers, pour montrer à tous les noirs une petite lettre que papa lui a

écrite, comme à chacune de nous. Elle a manqué vingt fois de se jeter par terre, et je ne sais comment elle a encore sa lettre, qu'elle perdait à chaque instant, qu'elle cherchait en pleurant, et qu'elle retrouvait ensuite avec des éclats de rire et des transports de joie. Quel petit démon ! Mais je comprenais bien le mouvement qu'elle se donnait, puisque cela m'agite toujours aussi, moi, d'être heureuse ; seulement, je tâche maintenant de me calmer un peu. Stéphanie, elle, ne sautait pas, ne criait pas ; elle ne disait rien ; mais je la voyais serrer la lettre de papa contre ses lèvres, et elle était tremblante d'émotion. Oh ! moi aussi je l'ai embrassée mille fois, l'écriture de mon père cher ! Il est si bon, si bon, de m'appeler sa *fille bien-aimée*, et c'est si joli en même temps !

Maman a beaucoup pleuré de tristesse et de plaisir ; nous avons toutes ensemble remercié la sainte Vierge, qui a veillé sur papa, ainsi que nous le lui avions demandé, et nous bénissons le bon Dieu, qui a écouté toutes ces prières. Papa dit qu'il se porte très-bien ; nous espérons que c'est la vérité ; mais il serait bien capable de mentir un peu pour que nous ne fussions pas tourmentées. Il raconte à maman son entrée à Pondichéry, et la réception qu'on lui a faite, et qui a été très-aimable et très-solennelle. Il croit que nous aimerons ce pays, autant qu'il peut en juger après ce premier coup d'œil ; mais il ne veut pas que nous pensions à y aller encore, et il donne à entendre à maman qu'il ne nous appellera sans doute qu'après ma première communion, afin que je la fasse sans de nouvelles interruptions pour mon Catéchisme, et parce que nous ne nous en acclimaterons que mieux aux pays chauds. C'est ce passage qui a fait le plus pleurer maman, qui a toujours tant de craintes pour nous ; elle comprend la justesse de ce que dit papa, mais elle souffre d'être loin de lui. Les lettres que papa nous envoie de

Gustave sont tristes; mon pauvre frère ne se console pas de notre départ; ou plutôt, il ne s'en console qu'à force de travailler. Il nous fend le cœur en nous parlant du cher amour, et en nous chargeant de l'embrasser et de lui faire prononcer le nom de son frère Gustave; enfin, de toutes sortes de choses qui auraient été si douces et qui sont si cruelles maintenant.

Gustave nous donne des nouvelles de Clara, car il en a su par M. Guer; la pauvre fille est toujours très-mal élevée, et même elle n'est plus élevée du tout, puisqu'elle n'a plus d'institutrice, et que sa mère lui fait changer de professeurs tous les quinze jours. M. Guer, qui connaît M^{me} de Baldi depuis des années, a essayé, par intérêt pour Clara, de donner quelques conseils et de montrer le tort qu'on lui fait; mais il a été obligé de renoncer à aborder ce sujet, pour ne pas se brouiller sérieusement avec M^{me} de Baldi. Vraiment, cela me fait beaucoup de peine, de penser que Clara pourrait devenir très-bonne et très-gentille, si on la corrigeait de ses défauts et si on l'instruisait, et qu'au contraire, elle va peut-être les garder tous et rester ignorante. Oh! j'aime bien mieux que maman ne soit pas riche comme M^{me} de Baldi, puisqu'on assure que c'est la grande fortune et la haute position de cette dame, qui l'aveuglent et qui l'empêchent d'élever sa fille pour le bon Dieu plutôt que pour le monde. — Mais je m'arrête, pour ne pas juger mon prochain. — Je voudrais bien savoir si Clara répondra à la lettre que je lui ai écrite en arrivant ici. Je crois que la mort de Baby lui aura fait de la peine, car elle avait bon cœur.

Gustave a rencontré Cécile Dufon, un jour de sortie; il me dit qu'elle rit toujours autant, mais qu'elle a eu les larmes aux yeux en demandant si l'on avait eu de nos nouvelles. Il faudra que je lui écrive, à cette bonne Cécile,

Gustave a déjà été une fois sur la tombe des parents de Mademoiselle, à qui il envoie une petite fleur, qu'il a cueillie là. Mademoiselle en est très, très-touchée!... — Et puis, ce pauvre Gustave parle avec tant de piété et de courage sur tous ses devoirs et sur ses résolutions, qu'on voit qu'il est rempli des meilleurs sentiments. Vraiment, je ne peux plus penser à ses anciennes taquineries, excepté pour les regretter. Nous ne nous attendons pas à avoir sa réponse à la nouvelle de notre malheur et de notre séjour à Bourbon, avant la fin de mai ou le commencement de juin ; c'est bien long, et ce sera sans doute bien près de l'époque de notre départ; mais, dans le cas où nous ne serions plus ici, M. le Gouverneur aurait soin de nous envoyer nos lettres là-bas. Ah ! que c'est triste, une si grande séparation !

Papa nous parle avec beaucoup d'affection et de regrets de MM. Verrier, Bertrand et Laurent, qui allaient le quitter pour continuer leur voyage vers la Chine; il dit à maman, que leurs conversations avec lui *ne lui ont pas été inutiles*, et maman remercie Dieu de cette grâce. Le Commandant, MM. Suze, de Vère et Patu, le Docteur, le Commissaire, tout le monde de l'*Isère* enfin, nous a envoyé des souvenirs et des amitiés. Mais ce qui m'enchanté, c'est que papa avait eu la bonté de demander à notre vieux Mario et à notre petit Georget leurs commissions pour nous; ils en ont été heureux et nous ont fait dire toutes sortes de bonnes choses. Quant à notre pauvre chère *Isère*, elle se portait très-bien aussi. Ah ! Baby, Baby, il n'y a que toi à qui il soit arrivé malheur!..... Mais je ne devrais pas me servir de ce mot-là, puisque tu es entré au ciel. Prie pour nous, petit ange!.....

Mercredi, 9 mars.

C'est aujourd'hui l'anniversaire de Stéphanie; elle a huit ans maintenant! Comme elle est très-raisonnable pour son âge, la voilà qui devient vraiment grande fille; aussi, elle compte bien que je ne dirai plus : *les petites*, en parlant d'elle et de Berthe. Je lui ai promis d'essayer de perdre cette habitude; mais j'ai ajouté que, puisque je grandis aussi tous les jours davantage, il reste la même différence entre nous. — C'est bien vrai que je grandis, non pas seulement en âge, mais en taille; on est obligé de rallonger mes robes. Maman m'en fera porter de toutes longues, à partir du jour de ma première communion, et c'est aussi à cette occasion que nous quitterons le deuil. Maman nous l'aurait fait abandonner plus tôt, malgré la peine qu'elle en aura, si nous ne l'avions priée nous-mêmes d'attendre jusque-là. J'aurai tant de regret d'ôter ce noir, qui nous parle de Baby, que j'aime mieux le faire un jour où je me trouverai consolée, puisqu'en recevant le bon Dieu en moi, je serai tout près de Baby, qui est avec Lui. Quant à maman, je ne sais pas si elle quittera jamais le deuil.

Nous avons toutes été à la messe pour Stéphanie; à matin, et nous avons eu une chaleur accablante pendant le long trajet de chez nous à l'église. Il faisait cependant si frais et si bon, depuis quelques jours! Marie s'en trouvait très-bien, tandis qu'aujourd'hui elle a ses palpitations et est très-oppressée. Il n'y a pas un souffle; je regardais, tout à l'heure, les feuilles de nos arbres, et je n'en ai pas vu remuer une seule petite. Oh! que je déteste ce temps-là! Je suis en nage, sans faire un mouvement; et pourvu encore que cela ne finisse pas mal! Car Janvier disait, pendant le déjeuner, que nous pourrions

bien avoir un fort coup de vent. Je crois que M^{me} Dumont ne se sera pas mise en route par cette chaleur, et que son voyage à Saint-Denis va se trouver encore retardé. C'est dommage ; nous aimons tant à la voir ! Elle est vraiment parfaite. Quand on pense que maman ne peut seulement pas s'occuper de chercher une autre maison, quoique notre séjour se soit tellement prolongé ! M^{me} Dumont se brouillerait avec nous, si nous quittions la sienne; elle nous l'a dit positivement. Maman voulait au moins louer des noirs et des négresses, pour nous servir, puisque nous n'avons pas d'esclaves; eh ! bien, non, il faut encore garder ceux de M^{me} Dumont, qui prétend que c'est l'obliger que de les occuper, parce qu'elle n'en a pas besoin pour son service et qu'ils ne feraient rien. Mais elle pourrait bien nous les louer alors, et elle ne le veut pas. Du reste, Janvier, Presto, Idala et Suzette, ainsi que notre vieille Babet, se trouvent très-heureux chez nous; maman est si bonne !

Stéphanie a commencé aujourd'hui à écrire un journal, elle aussi ; mais elle m'a déclaré qu'elle ne le fera pas aussi détaillé que le mien. Je lui ai dit : — « Tu as bien raison, va; car je n'en finis jamais et c'est bien ennuyeux. Pourtant, ces longueurs ont leurs bons côtés; j'aime à relire tout cela, puisque c'est notre histoire, et tu sais que toi-même, tu veux toujours que je te prête mes cahiers. » — Elle m'a répondu : — « C'est vrai; mais comme j'ai les tiens, je n'ai pas besoin que les miens en disent trop. » — D'ailleurs, cela l'arrange, de compter sur moi pour tout !

• •

Dimanche, 13 mars.

J'avais dit souvent qu'un coup de vent, à terre, ne me paraîtrait jamais effrayant, après ceux que nous avons vus sur mer, puisque c'est très-different d'être, pendant le mauvais temps, dans une bonne maison solide, ou sur un pauvre navire, ballotté de tous les côtés. Eh! bien, pourtant, c'est affreux aussi sur terre, je le sais maintenant; et j'ai eu une fameuse peur! Les maisons ne paraissent plus du tout solides, dans ces cas-là, et je ne comprends pas que la nôtre soit encore debout.

J'avais raconté, mercredi, comme il faisait chaud; cela a encore augmenté, le soir, quoique l'on ait ordinairement de la fraicheur, à ce moment. Marie était très-souffrante, Stéphanie aussi, et moi-même, j'avais un mal de tête horrible. Après le dîner, je me promenais dehors, avec Jeanne, qui me parlait de tous ses souvenirs de coups de vent, lorsque nous entendîmes des gémissements plaintifs, dans l'emplacement qui est à la droite du nôtre; nous eûmes une grande frayeur, d'autant plus qu'il y avait dans l'air quelque chose qui nous impressionnait malgré nous, et nous rentrions bien vite, lorsque Idala, qui était assise par terre sous la varangue, avec Suzette, nous cria de nous rassurer, que c'étaient des hurlements de chiens; parce que ces pauvres bêtes sentaient venir du mauvais temps. Cela ne me remettait pas beaucoup; pourtant, nous reprîmes notre promenade, mais ces hurlements me faisaient mal à l'estomac. Et puis, le ciel était d'une couleur cuivrée, extraordinaire; on aurait dit qu'il y avait partout, autour de nous et au-dessus de nous, des signes de tempête. Presto, qui passa auprès de nous, me dit : — « Ah! vous, p'tite mamzelle de France, vous y va voir moi y crois bien, ça que vous l'a pas encore vu!

— Si, Presto, lui ai-je répondu ; j'en ai vu à bord ; ainsi, celui-là ne doit pas trop m'effrayer. — Vous y connaît pas ; vous y connaît pas... » a-t-il repris, en me faisant voir, en riant, ses grandes dents blanches.

A ce moment, Berthe est venue nous chercher, de la part de maman, qui nous faisait dire qu'elle n'aimait pas à nous savoir dehors, à l'approche d'un mauvais temps ; et comme nous allions remonter, nous avons entendu une voiture s'arrêter ; puis, on a frappé à notre barreau, qui était fermé déjà pour la nuit. Idala a été ouvrir ; c'était M^{me} Dumont, qui arrivait ! Nous avons couru à elle et nous nous sommes mises à tirer, avec Idala, tous les paquets de la voiture.

Auprès du cocher, il y avait un panier, dans lequel étaient renfermées de jolies poules ; M^{me} Dumont nous les donnait, pour augmenter notre basse-cour, qui est déjà considérable et qui nous fournit des œufs frais, tous les matins. Elle nous apportait encore une provision de bons fruits, de patates, de cambares, et enfin une balle de sucre. Vraiment, c'est trop, beaucoup trop, nous gâter ! Nous en sommes honteuses de plus en plus. Maman a été très-contente de revoir M^{me} Dumont, dont l'air froid ne nous intimide plus, maintenant que nous connaissons sa bonté ; mais nous nous sommes écriées : — « Comment, Madame, avez-vous pu vous mettre en route, par cette chaleur et avec ce que l'on annonce d'une tempête ? — J'ai pensé, a répondu simplement M^{me} Dumont, que n'ayant jamais vu de coup de vent dans notre pays, vous seriez probablement effrayées, et que je pourrais aider à vous rassurer ; peut-être même, vous être utile. — Oh ! Madame, a répondu maman, en lui serrant la main ; les paroles ne peuvent vraiment exprimer à quel point vous êtes bonne, ni combien je vous suis reconnaissante ! »

M^{me} Dumont a repris son air digne, quoiqu'elle fût

émue, et il n'y a pas eu moyen de la remercier davantage. Elle s'est mise à donner des ordres, pour qu'on barricadât les portes et les fenêtres, tout cela n'étant pas fait très-solide ment et, malgré l'heure avancée, elle a envoyé Janvier et Presto chercher des provisions pour deux ou trois jours, en cas qu'il fit trop mauvais, le lendemain, pour qu'on pût sortir.

Toutes ces précautions prouvaient bien que les craintes étaient sérieuses; pourtant, je me disais qu'on pouvait se tromper; et puis (mais c'était un mauvais sentiment, et j'ai honte de l'avouer), je n'étais pas trop inquiète, parce que je désirais un peu, malgré moi, voir ce que c'est qu'un coup de vent dans ces pays-là et j'aurais presque regretté si le mauvais temps n'était pas arrivé. Oh! je ne penserai plus jamais cela; car non-seulement, les hommes qui sont à terre souffrent, puisqu'ils perdent leurs récoltes, quelquefois leurs maisons et toutes leurs ressources pour vivre; mais ceux qui sont sur mer, autour des côtes, sont exposés à mille dangers et il y en a toujours quelques-uns qui périssent. Je serais trop égoïste, si je ne m'occupais pas d'eux, parce que, moi, je suis tranquille à présent! Quand je pense que l'on craint, en ce moment, pour le sort de *quinze navires*, qui se trouvaient dans la rade et que l'on a été obligé de faire partir pour la pleine mer, à cause du manque d'un port pour les abriter! Que sont-ils devenus? On assure que plusieurs ont péri et que tous doivent avoir des avaries graves, qui ne leur permettront peut-être pas de rentrer. O mon Dieu, ayez pitié des pauvres voyageurs!...

Mercredi soir, donc, au moment où nous allions nous coucher, parce que M^{me} Dumont nous disait que nous pouvions le faire sans inquiétude, M. Vintimil et son beau-frère, M. Léo de Veilles, arrivèrent, pour voir comment nous étions et si nous n'avions besoin de rien. Ils furent

enchantés de trouver M^{me} Dumont avec nous, sachant bien de quel secours elle nous serait pour toutes choses. Ils nous apprirent qu'un coup de canon, que nous avions entendu, dans la journée, avait été tiré pour ordonner aux navires de s'éloigner et que l'on avait, en même temps, hissé le pavillon bleu, qui est le signal de ce départ forcé; et ils ajoutèrent que ce moment, toujours triste, l'était encore davantage, cette fois, parce qu'un navire, *le Rodolphe*, que plusieurs familles attendaient impatiemment, car il leur ramenait des parents ou des amis, venait d'être signalé, arrivant de France, et que ce pauvre navire avait été obligé de s'éloigner comme les autres, sans avoir pu débarquer ses passagers. Toute la ville en était dans la tristesse et l'inquiétude.

MM. Vintimil et de Veilles supplièrent maman de les faire appeler, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, si elle avait besoin de leurs services, et ce bon M. de Veilles le répéta encore à Mademoiselle, en lui disant adieu, la conjurant de l'envoyer chercher à la première frayeur. Mais je lui ai dit : — Oh ! Monsieur, vous ne connaissez pas Mademoiselle ; ce n'est pas elle qui sera jamais effrayée comme nous ! — Je crois très-bien la connaître, au contraire, m'a répondu M. Léo ; elle ne craint rien pour elle-même, parce qu'elle ne pense jamais à elle ; mais elle veille sur les autres, et en est sans cesse occupée. — Oh ! oui, c'est cela, ai-je repris ; mais est-ce qu'il y a vraiment du danger maintenant ? — Non, pas le moindre, et malheureusement par conséquent, a-t-il ajouté en souriant, pas le moindre prétexte pour Vintimil et pour moi, de vous imposer notre présence et notre protection. — Mais, Monsieur, j'aime bien mieux cela, je vous l'assure. — Je le comprends, ma petite amie, a dit en riant M. Vintimil ; et à présent, bonsoir et bonne nuit ! »

M. Vintimil est excellent, mais M. de Veilles me

plaît encore plus ; il paraît si distingué et son histoire est si touchante, puisqu'il est resté veuf, après trois ans seulement de mariage, et qu'il n'a jamais voulu se remarier ; et il a l'air si noble et si triste ! Je crois que maman et Mademoiselle le trouvent fort bien aussi, et nous aimons quand il vient ; sa conversation est très-intéressante.

Nous nous sommes couchées après le départ de ces messieurs, et lorsque nous avons eu prié pour les malheureux navigateurs. J'étais horriblement agitée ; cependant il paraît que j'ai fini par m'endormir, car j'ai été réveillée en sursaut au milieu de la nuit par un grand tapage auprès de moi et par un froid très-vif ; c'était ma fenêtre qui s'ouvrait toute grande, Babet ne l'ayant pas assez fortement assujettie. Le coup de vent, qui s'était déclaré, enfonçait tout.

Marie est venue à mon aide ; elle était levée, et elle m'a appris qu'elle arrivait de la chambre de maman, où était Mademoiselle ; aussitôt j'ai voulu y aller, ainsi que Jeanne, qui venait de se réveiller à son tour. J'ai trouvé Stéphanie et Berthe sur le lit de maman ; elles avaient peur. Maman m'a dit : — « Tu as donc fini par entendre la tempête, ma chérie ? Caroline a été voir plusieurs fois si tu ne te réveillais pas, et tu dormais toujours. — Oh ! Mademoiselle, ai-je crié, il fallait me secouer ! — Pourquoi donc, chère enfant ? — Pour que je visse comment arrive un coup de vent, et surtout pour que je me misse à veiller avec vous sur tout le monde, comme M. Léo dit que vous le faites toujours. — Ni vous, ni moi, m'a répondu Mademoiselle en souriant, ne pouvons rien contre le temps. Dieu seul en est le maître. — D'ailleurs, a crié Jeanne, je vous demande un peu si Marguerite doit se comparer à M^{le} Valmy ! qu'est-ce qu'elle serait en état de faire, elle !

Cela m'a vexée, et j'allais répondre avec aigreur à

Jeanne, quand j'en ai été empêchée tout-à-coup par un tel bruit, qu'on ne savait si c'était le vent ou le tonnerre. La maison tremblait, et nous croyions, à chaque instant, que les fenêtres allaient s'ouvrir et laisser entrer le vent et la pluie; oh! c'était vraiment terrible! M^{me} Dumont, qui était montée en apprenant que maman était réveillée, nous répétait que nous n'avions rien à craindre; mais nous ne pouvions nous rassurer. Nous ne voulions plus retourner dans nos chambres, parce que nous nous croyions plus en sûreté entre maman et Mademoiselle, et avec M^{me} Dumont; alors, cette bonne dame nous a donné l'idée d'apporter nos matelas et de nous coucher à côté les unes des autres. Puis elle s'est mise à aller elle-même les chercher pour nous avec Mademoiselle, tandis que maman faisait nos lits à mesure, c'est-à-dire mettait nos draps avec Marie. Alors, quoique j'eusse peur de retourner dans ma chambre, où l'on entendait le vent d'une manière horrible, j'y ai couru; j'ai pris les oreillers de Marie, de Jeanne et de moi, et je suis rentrée chez maman avec ma charge, en disant à Jeanne: — « Tu vois que Marguerite peut faire quelque chose de bon! »

M^{me} Dumont avait voulu redescendre chez elle après nous avoir ainsi installées, mais elle fut obligée de remonter et de nous demander *l'hospitalité*; car le vent avait défoncé la cloison de la petite chambre qu'elle occupait à l'un des bouts de la varangue, et l'eau y entraïnait de tous les côtés. Elle s'établit dans un fauteuil, et causa avec maman et Mademoiselle, qui étaient décidées à ne pas se recoucher. Toutes les chambres du haut, à l'exception de celle de maman, étaient trempées, parce que l'eau avait pénétré sous les bardeaux du toit. La nuit a été très-longue, et lorsque le matin est venu, le vent avait encore augmenté au lieu d'avoir diminué; moi, je disais qu'il ne serait content que lorsqu'il aurait renversé

la maison. On n'osait pas ouvrir les persiennes; de sorte que cette obscurité, qui continuait malgré le jour, était lugubre. Mademoiselle a eu la bonté de venir nous aider à nous habiller, car nous n'osions traverser sans elle le corridor où le vent s'engouffrait affreusement, ni rentrer dans nos chambres, si tristes, où Suzette et Idala, ainsi que Babet, éponegaient l'eau tant qu'elles pouvaient. Les pauvres négresses avaient passé une nuit affreuse, la couverture de leur cabanon ayant été emportée, et toutes leurs cases ayant été inondées. Elles s'étaient réfugiées dans notre salle à manger, attendant comme nous le jour avec impatience.

Aussitôt que j'ai été prête, j'ai eu plus de courage, et j'ai demandé à maman la permission de suivre M^e Dumont, qui descendait; Jeanne est venue avec nous. M^e Dumont m'a dit : — « Puisque vous voulez avoir une idée du temps, venez avec moi sous la varangue; nous nous mettrons dans le coin le plus abrité, et vous verrez tout. » — Oh ! jamais je ne pourrai oublier ce spectacle ! Quelle belle horreur c'était ! Nos malheureux arbres semblaient se tordre de douleur, tant ils penchaient, pliaient, se redressaient, se repenchaient, se repliaient, à droite, à gauche, devant, derrière, dans tous les sens enfin. A chaque secousse nouvelle, ils perdaient des masses de feuilles, dont les tourbillons obscurcissaient le jour; et puis, c'étaient des craquements, des chutes de branches énormes et quelquefois d'arbres entiers. Quelle pitié j'avais lorsque j'en voyais un qui était fendu, et qu'une nouvelle rafale achevait ! Car il y avait parfois des intervalles dans les efforts que le vent faisait pour tout abattre; mais on aurait dit que c'était pour mieux réussir en rassemblant ses forces, et ces moments de silence me saisissaient encore plus que le bruit, parce que je n'y étais plus habituée, et que ce calme me paraissait si-

nistre. Et puis, tout-à-coup, on entendait arriver la rafale; on la voyait venir, parce qu'elle faisait plier devant elle tous les arbres des emplacements voisins; alors, gare! nous nous renfoncions dans les embrasures des croisées du salon, et nous grimpions, Jeanne et moi, sur leurs rebords pour ne pas avoir les pieds mouillés; et le vent arrivait, arrivait, éclatant comme un furieux, et poussant devant lui des torrents de pluie qu'on aurait cru jetés à pleins seaux sous la varangue. Il reprenait avec rage nos pauvres arbres et leur tordait la tête; et tous les nids des chers petits oiseaux étaient lancés à terre avec leurs œufs ou leurs petits. Janvier nous en a ramassé beaucoup, et nous soignons les jeunes oiseaux que nous avons trouvés vivants, mais je crains bien qu'ils ne meurent; et puis, leurs mères les cherchent peut-être!..

Je me suis reposée trois fois en écrivant cette longue narration, et cependant je ne peux pas la finir, tant mes doigts sont raides; je l'achèverai demain.

Lundi, 14 mars.

Eh bien donc! le vent et la pluie continuèrent toute la journée du jeudi; nous disions: — « Mon Dieu, ayez pitié de nous! » — Notre emplacement ressemblait à un champ de bataille, car il était couvert de débris; c'étaient nos pauvres arbres, qui avaient lutté contre leur terrible ennemi, et qui avaient été vaincus. Je disais à Marie: — « Vois-tu les morts et les blessés? Ah! vraiment, la guerre doit être quelque chose d'affreux, et je crois que ça m'en donne une idée. » — Stéphanie s'attendrissait surtout sur les oiseaux, et Berthe sur les fruits, qui avaient été écrasés en tombant. Une partie de notre toiture ayant été emportée, maman se trouva obligée de quitter sa chambre, où il pleuvait presqu'autant que dehors, et d'aller s'établir

dans le salon, où nous fîmes transporter tous nos matelas pour la nuit suivante et où, par parenthèse, j'ai eu une fameuse frayeur causée par un cent-pieds qui s'était imaginé de venir se promener sur mes draps. Heureusement Idala le tua, sans qu'il m'eût piquée.

Comme nous pensions à papa et à Gustave! Papa nous aurait rassurées et Gustave se serait amusé de tout ce désordre. Quoique notre emplacement et notre maison eussent beaucoup souffert, ce n'était rien en comparaison de ce qu'avait eu l'emplacement voisin, qui était plus que le nôtre, exposé au vent; il n'y restait pas un arbre debout; le toit de la maison avait été entièrement emporté, et comme cette maison n'a qu'un étage, toutes les pièces se trouvaient découvertes. La famille avait été obligée de se réfugier dans la seule case du cabanon des noirs, qui put encore offrir un abri, mais c'était tout mouillé et la pauvre mère s'y trouvait fort mal, avec tous ses enfants. Presto, qui avait vu cela, par-dessus le mur, en allant à sa cuisine et en revenant, nous le raconta.

Maman dit : — « Mais c'est affreux!... Chère M^{me} Dumont, ne pouvons-nous rien pour eux? » — M^{me} Dumont a répondu froidement, elle qui est pourtant si bonne! — « Nous ne pouvons guère que leur envoyer des parapluies. — Ne voudriez-vous pas, chère Madame, leur faire proposer de venir s'abriter chez vous? En nous serrant un peu, il y aurait de la place pour tous. — Si j'avais une chambre à leur donner, je le ferais de grand cœur; mais rien n'est habitable maintenant que ce salon, et nous ne pouvons les y appeler au milieu de nous. » — Les yeux de maman demandaient pourquoi; alors M^{me} Dumont, qui semblait hésiter un peu, a répondu : — « Ce sont des mulâtres. — S'ils sont exposés cependant... a repris doucement maman. — S'ils étaient exposés sérieusement, a dit M^{me} Dumont; j'irais moi-même essayer de les secou-

rir; mais tout leur danger présent consiste à être éventés et mouillés; il n'y a pas de quoi effrayer des créoles. Cela ne vaut donc pas la peine de commencer entre eux et moi des rapports, que je ne puis, ni ne veux établir. » — Maman n'a plus rien dit, mais elle était triste, et moi, je me sentais, malgré moi, en colère contre la bonne M^{me} Dumont. J'ai crié : — « Eh bien! envoyons-leur au moins des parapluies! »

Marie m'a fait signe de me taire, et s'approchant de sa tante, qui l'aime beaucoup, elle a causé tout bas avec elle. La figure de M^{me} Dumont s'est peu à peu adoucie et enfin, elle a répondu à Marie : — « Très-certainement, mon enfant, si cela fait plaisir à M^{me} Guyon, je consentirai à m'y prêter. » — Puis, elle a appelé Janvier et lui a dit d'aller, de sa part et de celle de maman, offrir à M^{me} André de venir partager notre asile. Cette pauvre dame ne le voulait pas d'abord; mais son mari l'a décidée à accepter, et elle nous est arrivée, au bout de quelque temps, avec ses enfants. Ils ont eu toutes les peines du monde à faire le petit bout de chemin qui nous sépare. M. André était resté, pour faire réparer les dommages et pour veiller sur la maison.

Quand nous avons vu M^{me} André entrer dans notre emplacement, j'ai remarqué que Jeanne faisait la moue; alors, je lui ai dit tout bas : — « Jeanne, voici le moment de tenir tes promesses; tu t'es engagée; ainsi, tu ne peux plus reculer. — Mais que dois-je donc faire? m'a-t-elle demandé avec impatience. — Tu dois être très-polie, très-aimable, te conduire enfin comme si cette dame n'était pas différente de nous, puisque tu sais bien qu'elle ne l'est pas aux yeux du bon Dieu. — Eh bien! m'a dit Jeanne, qui a aperçu un joli petit enfant, dans les bras d'une nègresse; donnez-moi ce marmot-là à soigner; pour les enfants, ça m'est égal qu'ils soient mulâtres ou

blancs, je les aime tout de même, parce que c'est toujours gentil. — En effet, nous lui avons laissé ce petit, qui est un peu jaune, mais charmant, et qu'elle a très-bien soigné avec la nainaine et beaucoup caressé; seulement, nous lui avons recommandé de le cacher le plus possible à ma pauvre mère, dont les yeux se remplissaient de larmes, chaque fois qu'elle le regardait. Quant à M^{me} André, elle a été bien accueillie par M^{me} Dumont et très-bien par maman et par Mademoiselle. Nous nous sommes occupées, Marie et moi, des deux grandes filles; oh! qu'elles sont brunes! Elles n'ont pas l'air distingué du tout, ce qui est étonnant, car leur mère est fort bien. Elles nous ont appris, en causant, que leur père désirait leur faire venir une institutrice de France, puisqu'il ne peut pas les placer dans une des bonnes pensions de Saint-Denis.

Vraiment, c'est incroyable de penser que les maîtresses de pensions ne sont pas libres de recevoir des mulâtresse parmi leurs élèves, qu'elles perdraient toutes, si elles essayaient de braver ce préjugé injuste! M^{me} Vintimil nous a parlé dernièrement de la peine qu'avait éprouvée une des institutrices les plus renommées de Saint-Denis, en se voyant obligée de refuser une charmante enfant, qu'on lui amenait avec la prière de vouloir bien se charger de son éducation. La pauvre petite venait de perdre son père; elle n'avait plus de mère; c'était un oncle, son tuteur, qui prenait soin d'elle, et qui était décidé à tous les sacrifices possibles pour la faire bien élève. Mais quoique le père eût appartenu à une bonne famille de Bourbon, la mère était une mulâtre, et tout le monde le savait; alors, il n'y avait pas moyen de recevoir l'enfant, quoique l'institutrice le désirât tellement, qu'elle voulait tout risquer. Mais elle fut avertie secrètement qu'elle allait perdre ses meilleures élèves, et comme elle est

mère de famille et obligée de conserver à ses enfants, sans fortune, leurs moyens d'existence, elle se vit forcée de renoncer à ses généreuses intentions. Son cœur en a été déchiré. — Oh ! moi, je suis indignée contre ces cruelles choses! Est-ce que tous les enfants du bon Dieu ne peuvent pas être élevés ensemble? Mademoiselle dit, d'ailleurs, que certainement cela effacerait peu à peu les différences qui sont établies, parce que l'amitié et les souvenirs de pension restent toujours, et que ce lien-là finirait par unir et confondre toutes les classes.

Stéphanie et Berthe ont fait jouer avec elles la troisième fille de M^{me} André; c'est une enfant ravissante et à laquelle le petit dernier ressemble beaucoup. Comme c'est singulier de voir toutes ces couleurs différentes dans une même famille! Car le père, dont nous avons fait la connaissance, lorsqu'il est venu chercher sa femme, vers le soir, est plus noir qu'eux tous. Mais qu'est-ce que ça fait, la couleur, pourvu qu'on soit bon? Et je crois qu'ils le sont.

M. et M^{me} André ont deux fils, qu'ils ont mis au collège; car dans les pensions du gouvernement, du moins, on reçoit les mulâtres comme les blancs. Ces deux jeunes gens sont, dit-on, très-remarquables par leur intelligence et leurs progrès en tous genres.

M^{me} André est partie avant la nuit, son mari étant parvenu à lui faire arranger un endroit sec et où elle devait être en sûreté. En s'en allant, elle a beaucoup remercié M^{me} Dumont de son hospitalité, et lui a demandé la permission de revenir lui en témoigner de nouveau sa reconnaissance; mais M^{me} Dumont a répondu qu'elle ne serait plus ici. (En effet, elle est déjà repartie pour son habitation, où les dégâts ont été affreux, et lui ont fait éprouver de grandes pertes, ce qui nous désole, mais ce qu'elle supporte avec un calme admirable.) M^{me} André a

remercié aussi maman, avec émotion ; maman lui a dit, en lui tendant la main, que nous ne quittions pas Saint-Denis, nous, et que nous serions charmées de revoir elle et ses enfants. M^{me} André en a paru bien touchée.

Le vent s'était un peu calmé , à la fin de cette terrible journée ; mais il recommença dans la nuit et dura toute la journée du lendemain, avec une furie, qui semblait augmenter à chaque instant. Nous nous disions : — « C'est impossible que la maison résiste ; que deviendrons-nous ? » — Oh ! que M^{me} Dumont avait donc bien fait d'envoyer chercher des provisions à l'avance ; car il aurait été barbare de faire sortir nos pauvres noirs, par une semblable tempête !

MM. Vintimil et de Veilles se sont cependant risqués plusieurs fois, durant ces deux jours, pour venir savoir de nos nouvelles ; mais ils sont si bons ! Nous étions heureuses de les voir ; ils nous racontaient les malheurs arrivés, et nous parlaient des précautions qu'on prenait pour en éviter d'autres ; enfin, ils nous distrayaient un peu, quoique ce fût tristement. Il y a eu des maisons à moitié détruites ; mais c'est dans le quartier de la Rivière qu'on a souffert le plus ; c'était une inondation générale. Un pont a été emporté, avec de pauvres noirs qui passaient dessus et qui ont été entraînés à la mer. Oh ! c'est horrible !... Mais ce qui l'est encore plus, c'est qu'un navire, qui avait inutilement essayé de s'éloigner de la terre, y a été rejeté et que plusieurs bons matelots ont péri ; et que des événements semblables sont arrivés dans d'autres quartiers. Je l'ai aperçu, ce malheureux navire, couché sur le côté, avec sa quille défoncée par les rochers, et ses grands masts plongés dans l'eau ; ce spectacle m'a fait tant de mal, que je crois toujours l'avoir sous les yeux. Ah ! si notre pauvre *Isère* avait eu ce sort, quand nous nous en allions tout droit sur le Cap, quel moment

nous aurions passé ! C'en serait fait de nous maintenant... :)

Vers le soir du second jour, le vent commença enfin à s'apaiser, quoiqu'il envoyât encore des bourrasques de temps en temps ; on aurait dit que ce grand orgueilleux ne voulait pas avoir l'air de céder tout d'un coup et qu'il se retirait par degrés, en grondant, afin de montrer toujours sa force. Pourtant, comme c'était le bon Dieu qui lui donnait l'ordre de s'en aller, il a bien été obligé d'obéir. Alors, samedi, le calme étant un peu revenu, MM. Vintimil et de Veilles nous proposèrent de nous faire faire un tour, pour avoir une idée du coup d'œil qu'offrait la ville, après cet ouragan. Maman refusa pour elle, disant que ce devait être trop triste ; mais elle me permit de suivre M. Vintimil, qui me voulait absolument ; et comme Berthe pleurait pour y aller aussi et que Jeanne le demandait de son côté, maman pria Mademoiselle de nous accompagner ; Marie et Stéphanie restèrent avec maman.

J'avais été si long-temps sans prendre de l'exercice, que j'étais enchantée de me dégourdir les jambes. Mais quel air de désolation il y avait partout ! Le jardin du roi, que nous allâmes visiter d'abord, était dévasté, ses beaux arbres renversés, toutes ses fleurs hachées. Les allées étaient encombrées de branchages et de débris de toute espèce. On voyait à terre une masse de fruits, les uns verts, les autres mûrs et tout aplatis, entre autres de gros *avocats* qui n'étaient plus présentables, tant ils étaient écrasés. Ces messieurs nous ont trouvé quelques mangues très-bonnes, ce qui a fait dire bien des remerciements à Berthe, et à moi aussi, du reste.

Les rues n'étaient plus reconnaissables, car presque tous les arbres qui les ombrageaient (puisque chaque maison a son jardin, dont le mur borde la rue et dont les arbres dépassent le mur), étaient cassés ou déracinés, et plusieurs maisons mêmes avaient beaucoup souffert.

Tout était jonché de feuilles. La montagne était sillonnée, comme pendant le coup de vent, des rubans blancs qu'y formaient de nombreuses cascades, mais c'est en arrivant sur le bord de la mer, que le spectacle était le plus lugubre; les vagues étaient encore hautes et furieuses, comme si le vent les agitait toujours, et cette rade, sans navires, avait un air désolé, qui serrait le cœur. On apercevait, plus loin, le pauvre bâtimen couché, comme je l'ai dit. La vue de cette grande mer noire, effrayante mais belle, nous saisissait tous; et moi, j'ai pensé à mon père, à nos coups de vent à bord, et au moment où papa m'avait fait monter avec lui sur le pont, et où la lame m'avait renversée. Oh! que j'aurais voulu y être encore pour sentir mon bon père auprès de moi! Et puis, nous avions Baby! Enfin, que la volonté de Dieu soit faite!

Ces messieurs nous ont menées, par la rue du Rempart, à un endroit d'où l'on aperçoit tout le quartier de la Rivière; mais nous avons été tellement émues, en voyant cette rivière débordée qui entraînait tout; et ces maisons entourées par l'eau, et ces arbres, dont on ne distinguait plus que les branches; nous étions tellement pâles et tremblantes, que Mademoiselle a dit que c'était assez d'émotions et de tristesses, et que nous nous sommes éloignés, en priant pour les pauvres gens exposés. Heureusement qu'à présent, le bon Dieu a remis la paix dans la nature et que l'on ne dirait plus, en regardant ce beau ciel bleu, si pur, et en respirant l'air frais et calme, que tout était bouleversé, il y a quelques jours. A la campagne, il y a eu beaucoup de malheurs; Marie était inquiète pour son oncle et sa tante; ils lui ont écrit hier, et Dieu merci, le Badamier n'a pas été trop maltraité; mais il y a des habitations ravagées, et des familles ruinées. Quelle désolation!

• • • • • • • • • • • • • • • • •

Mardi, 29 mars.

Ma sœur Marie a aujourd'hui ses *quatorze ans*, et tout le monde lui en donne quinze, tant elle est grande et sérieuse. C'est tout-à-fait une jeune personne ; mais elle ne me méprise pas, et nous nous aimons plus que jamais. D'ailleurs, moi aussi je grandis et maman trouve que je deviens beaucoup plus raisonnable, quoique je ne ressemble pas encore à Marie. On dit que les jeunes filles créoles sont bien plus avancées que celles de notre pays, et comme avec cela, Marie a tant souffert et qu'elle a, depuis des années, les idées tristes dont elle m'a parlé, elle est encore plus avancée, elle, que toutes les jeunes filles créoles et elle est aussi la plus charmante de toutes ; elle est si bonne, si simple et si gracieuse ! On ne peut pas la voir, sans l'aimer...

Le pauvre *Rodolphe* est enfin rentré... Comme on était inquiet de lui ! Grâce à Dieu, il n'a péri personne à bord, mais les avaries sont graves et nombreuses. M. de Veilles dit que rien n'était plus touchant et plus triste, que le retour de ce pauvre vaisseau démâté, ayant perdu toutes ses chaloupes et ressemblant à un guerrier qui revient du combat, couvert de glorieuses blessures. Ah ! c'est un grand combat vraiment ; mais si le bon Dieu ne s'en mêlait pas, ce ne seraient jamais les hommes qui remporteraient la victoire ! Tout Saint-Denis est dans la joie ; les passagers du *Rodolphe* sont presque tous des créoles, des jeunes gens qui reviennent, ayant fini leur éducation. Cela aurait été un horrible malheur, s'ils avaient péri sous les yeux de leurs parents, pour ainsi dire ; ces pauvres parents qui ont été privés de leurs fils pendant tant d'années ! — Mais on a appris de grands désastres ; *quatre bâtimens ont fait naufrage, sur les côtes de Madagascar* ;

deux autres se sont abordés en mer, dans les parages de l'île Maurice, et l'un des deux a sombré, sans que la violence du vent, qui empêchait de manœuvrer comme on le voulait, ait permis à l'autre navire de recueillir les malheureux qui se noyaient. Ah ! c'est horrible ! et je pleure, en entendant ces récits déchirants ! Il y avait, à bord du bâtiment perdu, une toute jeune femme, que nous avions aperçue une fois chez M^{me} de Villiers ; elle avait voulu suivre son mari, justement parce qu'on l'avait avertie du danger qui se préparait. Elle a péri avec lui..... Nous prions pour elle, mais nous espérons que le bon Dieu aura récompensé son dévouement, en recevant son mari et elle dans le ciel.

Le navire, qui est arrivé de l'Inde, il y a deux jours, et qui nous a apporté des nouvelles de papa, comme je l'ai raconté, dit qu'il a rencontré, à la hauteur des Seychelles, une coque de vaisseau, renversée et flottante. — Mais assez parler de malheurs, c'est trop triste. — Ah ! comme nous remercions Dieu, de ce que papa est en sûreté, à Pondichéry ! Nous ne nous lassons pas de lire et de relire ses bonnes lettres et tous les détails qu'il nous donne, parce qu'il sait combien nous les aimons. C'est décidé à présent, que nous resterons à Bourbon, jusqu'à ce que j'aie fait ma première communion ; ainsi, nous sommes installées pour plusieurs mois encore. J'en suis triste, à cause de mon bon père ; mais d'un autre côté, je me réjouis, parce qu'il me semble que je tiens enfin le jour que je désire tant. Et puis, quel bonheur d'aller me montrer à papa, toute changée, et pouvant le consoler, — ainsi qu'il me l'a demandé, — de ce qu'il aura souffert loin de nous ! — Car, j'espère bien que le bon Dieu me fera triompher de tous mes vilains défauts. Oh ! s'il ne m'aidait pas déjà, j'aurais été très-méchante, ces derniers jours ; je ne sais pourquoi, mais je suis agacée, impa-

tiente ; tout me fâche et je suis, à chaque instant, près de me mettre en colère ; je crois que c'est parce que je ne me porte pas bien, en ce moment, moi qui ai une si bonne santé, ordinairement. J'ai des maux de tête et je me sens, malgré moi, de mauvaise humeur. Mademoiselle me dit que c'est l'occasion d'acquérir des mérites et elle nous a fait une morale bien vraie, là-dessus, à Jeanne et à moi, puisque Jeanne est toute souffrante aussi ; elle a des rages de dents, ce qui la rend fort grognon.

Mademoiselle convient qu'il est plus difficile de se vaincre, lorsqu'on est abattu par un mal quelconque, que lorsqu'on n'a aucun malaise ; mais elle nous a expliqué que la vertu de l'âme ne doit pas dépendre de la santé du corps, et que, d'ailleurs, nous augmentons nos souffrances, chaque fois que nous nous laissons aller à l'impatience et à l'irritation. J'allais répondre qu'au contraire, il me semblait que je me soulageais, en m'impatientant un peu, puisque ça m'étoffe de toujours essayer de me taire et de me calmer ; mais j'ai eu honte d'avouer une aussi vilaine chose. J'ai été bien contente ensuite de n'avoir rien dit, parce que j'ai compris les raisons que nous a données Mademoiselle. Elle nous a montré que si nous savions accepter la volonté de Dieu, dans les petites choses aussi bien que dans les grandes, nous souffririons beaucoup moins, parce que la résignation est le plus sûr de tous les calmants.

Jeanne, qui avait une rage de dents affreuse, s'est écriée brusquement : — « Oh ! par exemple, cela ne me calmerait pas du tout ! J'aime bien mieux essayer d'un peu de laudanum. » — Mademoiselle lui en a mis aussitôt, avec sa bonté ordinaire, et comme je lui demandais de continuer ce qu'elle voulait nous dire, elle a repris :

— « Lorsque nous avons une souffrance quelconque

du corps ou de l'âme, le sentiment qui nous est propre, est de la repousser, de nous révolter contre elle, n'est-il pas vrai? c'est l'instinct de la nature, qui se souvient que nous n'avions pas été créés pour souffrir. Mais, puisque c'est Dieu qui nous envoie la douleur, voulant, dans sa miséricorde, nous la compter comme une expiation de nos péchés, quel est notre devoir vis-à-vis d'elle? N'est-ce pas de l'accepter, de nous soumettre, de reconnaître et de bénir, là comme partout, la volonté de notre Père céleste? Eh! bien, si nous manquons à ce devoir, nous ajoutons au mal que nous souffrons, celui qui suit inévitablement toute faute commise; c'est-à-dire les remords, le trouble, l'agitation; et ce sont des tourments bien plus insupportables, à mon avis, qu'une douleur de tête ou de dents, soufferte avec calme et courage. Comment se fait-il, mes chères petites, que tant de saints martyrs, dont vous connaissez les histoires, aient enduré, non-seulement avec résignation, mais avec joie, les plus affreux supplices, tandis que nous, qui avons la même foi, les mêmes espérances, et qui devrions avoir le même amour, nous ne savons pas supporter les moindres maux?

— Oh! Mademoiselle, ai-je interrompu; permettez-moi de vous dire que cela ne peut pas se comparer, puisque les saints auraient été obligés de renoncer au bon Dieu, s'ils n'avaient pas accepté le martyre; alors, ils préféraient souffrir; mais pour nous, ce n'est pas aussi grave. — Et c'est pour cette raison, Marguerite, que vous voudriez ne rien faire du tout? C'est parce qu'il ne vous est pas donné de prouver à Dieu votre amour par de grandes choses, que vous lui refusez même les petites? — Je vois bien que j'ai dit une bêtise, Mademoiselle; mais c'est que je me suis mal expliquée. Je ne pense pas que nous ne devions rien souffrir pour le bon Dieu, tant qu'on ne nous force pas de renoncer à lui; au contraire, vous m'avez

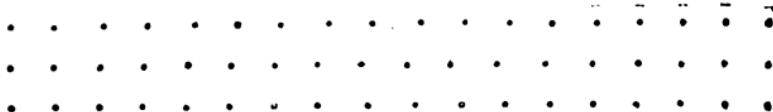
appris à trouver que c'est un bonheur de rencontrer des choses à notre portée, par lesquelles nous pouvons prouver à Dieu que nous l'aimons. Mais ce que j'ai voulu dire, c'est que si les martyrs avaient une si grande joie de souffrir, ce n'était pas, bien certainement, à cause de la souffrance, qui n'est jamais agréable ; c'était par contentement de n'avoir pas renoncé au bon Dieu. Alors, moi, qui n'ai pas eu cette crainte-là, je n'ai pas cette joie non plus, et Jeanne est comme moi.

— Avez-vous oublié, mes enfants, a repris Mademoiselle, ce que vous disait au Catéchisme M. l'abbé Martin : *Que l'amour pour Dieu, non-seulement fait accepter, mais va jusqu'à faire aimer la souffrance?* Les martyrs étaient heureux sans doute, en pensant qu'ils assuraient leur salut ; mais ils l'étaient surtout, parce qu'ils témoignaient à Dieu leur amour, et les plus affreuses tortures leur devenaient douces, du moment qu'ils les lui offraient. Si vous aussi, mes chères petites, vous en arriviez à aimer Dieu autant que je voudrais vous voir le faire, vous vous estimeriez trop heureuses d'accepter pour lui les mille misères, les contrariétés de toutes sortes, les douleurs sans nombre qui sont notre partage ici-bas ; vous les uniriez à la croix du divin Maître, en répétant avec saint Paul : — « *Jésus m'a aimée, et il s'est livré pour moi* » — Et en ajoutant : — « *Moi aussi je l'aime et je me livre pour lui* ; » — c'est-à-dire : que sa volonté s'accomplisse tout entière sur moi ; je ne lui refuse rien, je lui sacrifie tout... » Et, je vous le certifie, mes enfants, du moment que vous agiriez ainsi, vous vous sentiriez soulagées.

— C'est ce que je ne peux pas comprendre, a dit la pauvre Jeanne, qui tenait toujours la main sur sa joue et qui avait grande envie d'être soulagée vraiment. — Chère enfant, de quoi vous plaignez-vous, d'habitude : des choses que vous voulez, ou de celles que vous ne voulez pas? —

Oh ! de celles que je ne veux pas, bien sûr ! — Et ne vous sentez-vous pas malheureuse, quand on vous impose ce qui vous déplait ou vous contrarie ? — Très-malheureuse. — Eh ! bien, tant que vous ne voudrez pas de votre mal de dents ; tant que vous le souffrirez de force, et que vous votis révolterez, vous aurez, en plus de la douleur, l'impatience et l'ennui que vous cause tout ce que vous n'aimez pas, tout ce qui vous déplait et que vous subissez malgré vous. — Mais, Mademoiselle, je ne peux pas vouloir cet ennuyeux mal de dents, qui me dure depuis hier au soir ! — Ne dites pas : *Vouloir le mal de dents*, dites : *Vouloir la volonté de Dieu*, et vous réussirez... »

Jeanne hésitait toujours ; alors, comme Marie et moi, nous avions compris que Mademoiselle avait raison, et que l'on doit moins souffrir lorsqu'on accepte, nous nous sommes mises à dire : — « Allons, Jeanne, résigne-toi ; dis au bon Dieu que tu veux bien de ton mal de dents. » — Marie a ajouté : — « Prends-le en esprit de pénitence, en te rappelant que nous sommes en Carême. — D'ailleurs, ai-je repris ; que tu acceptes ou non, ma chère, tu souffres toujours ; il vaut donc mieux te donner un peu de mérite. Quant à moi, je suis décidée à tout supporter maintenant. — Et moi aussi, a dit Stéphanie, qui nous avait écoutées attentivement. — Berthe, qui avait compris à peu près tous nos discours, s'est écriée : — « Et moi aussi, j'accepte tout pour le bon Dieu, excepté de me faire arracher ma dent qui bouge ! » — Cela nous a fait rire, mais nous avons répondu à M^{me} Berthe qu'il ne faut pas d'exceptions. — Jeanne a été beaucoup plus douce, toute la journée, et moi aussi ; mais je n'ai pas eu grand mérite, car mon mal de tête était passé.



Vendredi, 8 avril.

Oh ! les vilains cent-pieds ! Quelles piqûres ils font ! Je puis bien dire que c'est affreux ; mais je ne veux pas me plaindre, et je vais seulement raconter la chose, comme elle est arrivée.

Nous étions beaucoup de monde, sous la varangue, mercredi soir, car M. et M^{me} Vintimil, M^{me} Louis Vintimil, M. de Veilles, étaient venus nous voir, M^{me} Louis Vintimil ayant désiré nous faire ses adieux, avant de partir pour l'habitation de M^{me} Dumont, sa tante, auprès de laquelle elle va passer un mois. La petite Ida Vintimil nous amusait tous par ses gentillesses et je courais avec elle pour la faire rire, lorsqu'il lui prit fantaisie de s'asseoir sur le perron et de m'y faire mettre à côté d'elle. J'avais beau lui dire : — « Non, Ida, Maguitte ne le veut pas, parce qu'il y a peut-être des cent-pieds sur les pierres. » — Elle me répétait : — « Ida y veut !..... N'a point cent-pieds, là, pour piquer Maguitte. » — Et elle me faisait signe, d'un air si amusant, en me montrant du bout de son petit doigt, la place qu'elle me donnait, qu'il n'y a pas eu moyen de résister ; mais je n'étais pas à mon aise et je croyais toujours sentir des chatouillements. Pourtant, j'avais fini par oublier ma peur et je racontais une histoire à Ida, quand Berthe, qui était venue nous retrouver, se mit à crier tout-à-coup : — « Une bête sur Ida ! Une bête sur Ida ! — Où ça ? Où ça ? disait la pauvre petite, en pleurant et criant. — Sur ta manche, répondit Berthe ; jette-la donc par terr ! » — Mais en disant cela, M^{me} Berthe, effrayée, se sauvait le plus vite qu'elle pouvait dans le fond de l'emplacement.

Au même moment, j'aperçus un énorme cent-pieds, qui sortait de dessous la garniture de la manche de la pe-

tite et qui lui montait le long du bras. Ida le vit et jeta des cris aigus, sans faire un mouvement, tant elle était terrifiée. Moi aussi, je l'étais, et j'avais bien envie de me sauver à mon tour ; mais je ne sais ce qui m'a poussée, je me suis dit : — « Voilà le moment de ne pas être égoïste... » — Et j'ai secoué le bras d'Ida pour faire tomber le cent-pieds ; mais l'horrible bête montait plus vite, au contraire, et elle a atteint le cou de la pauvre petite, qui a crié que ça lui faisait froid et qui appelait sa maman, avec des sanglots. Malheureusement, tout le monde venait de rentrer au salon, et M^{me} Louis Vintimil n'a pas de suite entendu sa fille. Il n'y avait pas une minute à perdre, car Ida allait être piquée ; alors, j'ai pris mon courage à deux mains et j'ai donné une grande tape au cent-pieds, pour le jeter loin d'Ida ; mais je n'ai pas fait cela adroûtement, à ce qu'il paraît, ni assez vite, parce que j'avais peur, et le méchant cent-pieds s'est retourné sur ma main et m'a piquée au doigt avec une telle fureur qu'il y est resté une seconde suspendu. Je l'ai secoué si fort, qu'il est tombé, mais je pleurais et criais, et nous nous sauvions au salon, Ida et moi, lorsque Mademoiselle en a ouvert la porte et s'est élancée vers nous, ainsi que maman et toute la société.

M^{me} Louis a pris dans ses bras sa petite Ida, qui était si bouleversée, qu'on a craint pour elle des convulsions ; et les autres se sont occupés de moi, qui souffrais horriblement. On me faisait des questions ; on me plaignait ; on me rassurait ; on cherchait mille moyens de me soulager ; moi, je pleurais, je répondais tout de travers, je criais. C'était une confusion ! Et pourtant, malgré les élancements affreux que j'avais dans le doigt et dans la main, j'éprouvais en moi-même une grande satisfaction et je disais tout bas à Mademoiselle : — « Ah ! si c'était la petite Ida, qui eut été piquée !... » — Mais bientôt, la

douleur augmenta tellement, que j'en étais folle. Mon doigt et ma main même avaient enflé, et je souffrais jusque dans le bras et l'épaule. On ne savait que faire pour me soulager; nos négresses, qui étaient arrivées autour de nous, voulaient appliquer sur ma piqûre le cadavre du cent-pieds, que M. Vintimil avait écrasé, mais je n'ai jamais voulu y consentir. Elles prétendaient que c'était la seule chose qui pût me faire du bien; tandis que je sentais, moi, que mon mal augmentait, rien qu'à regarder la cruelle bête. Enfin, on me fit monter, pour me déshabiller et me coucher. Ma bonne mère voulut m'avoir dans sa chambre, craignant que je ne pusse m'endormir, et en effet, il m'a été impossible de fermer les yeux un seul instant. C'était très-fatigant et très-agaçant; mais le bon Dieu a permis que je ne me sois pas trop impatiente, grâce à maman, d'abord, qui me caressait et me soignait; et puis, à Marie, qui avait obtenu la permission de passer la nuit auprès de moi et qui m'encourageait et me consolait, aussitôt qu'elle me voyait m'agiter et me plaindre.

Oh! si j'ai été vraiment un peu courageuse, comme on l'assure, c'est bien à cause des instructions et des exemples de notre chère Mademoiselle; et ce qui m'a fait, surtout, accepter mon mal, c'était le souvenir de tout ce qu'elle nous avait dit, le jour où Jeanne avait une si grande rage de dents. Au premier moment de ma piqûre, je ne pensais à rien de tout cela, mais Marie a trouvé moyen de me dire à l'oreille, en m'embrassant, pendant qu'on me mettait sur le doigt du tabac écrasé, que quelqu'un prétendait devoir calmer ma souffrance: — « Acceptes-tu la volonté de Dieu, ma chère petite sœur? — Oui, oui, Marie; ai-je crié. — Mais je pleurais toujours. » — Elle a repris: — « Offre-lui ce que tu souffres... » — Eh! bien, c'est étonnant; j'en suis surprise la première;

mais vraiment, chaque fois que je disais, en sentant un élancement plus fort que les autres : — « Mon Dieu, je l'accepte pour vous... » — j'éprouvais du soulagement ! C'est-à-dire que la douleur de mon doigt ne se passait pas, mais que je sentais dans mon cœur quelque chose de doux qui me faisait plus de bien, que la douleur ne me faisait de mal. Enfin, c'est fini à présent et j'en remercie le bon Dieu, parce que, malgré soi, on est content d'être débarrassé d'une souffrance. Mais je tâcherai de me rappeler, à chaque occasion, le moyen de Mademoiselle, pour m'en servir toujours.

Je n'ai pu écrire mon journal hier; mon doigt était encore trop endolori. M^{me} Louis Vintimil a eu la bonté de retarder son voyage d'un jour pour venir savoir de mes nouvelles. Elle m'a amené Ida, qui m'a dit *merci* avec les larmes aux yeux, et qui ne se lassait pas de m'embrasser et de se faire montrer ma piqûre. Elle est très-gentille, cette petite ! — Pour me distraire pendant que les autres travaillaient, j'ai beaucoup lu et j'ai presque fini la jolie histoire de *Frank*, dans les livres de l'éducation familiale de miss Edgeworth. C'est une lecture qui m'aura fait faire des progrès pour l'anglais, tant elle m'a intéressée et amusée. C'est raconté si naturellement ! Et puis, on sent que c'est vrai, parce que ce sont des récits de la vie ordinaire, et c'est ce que j'aime le mieux.

Avec Mademoiselle, nous lisons en ce moment le *Discours de Bossuet sur l'Histoire universelle*. Elle nous en fait comprendre et sentir les beautés. Oh ! comme ce style nous transporte ! c'est si simple et si sublime ! Il nous semble que nous voyons toute l'histoire et tous les siècles passer devant nous, tranquillement et avec ordre, pour nous montrer comment le bon Dieu fait sa volonté dans le monde. Alors, nous répétons : — « Oui, c'est Lui qui mène tout, et *Lui seul est grand !*

Dimanche, 17 avril. — Jour de Pâques.

Ainsi, c'est aujourd'hui la fête de Pâques, c'est-à-dire la plus belle de toutes les fêtes chrétiennes ! Oh ! comme j'aime cette réjouissance et ce bonheur, qui viennent après le deuil de la Semaine sainte ! Nous nous disions cela ce matin, Marie et moi, en revenant de l'église, et pourtant nous ajoutions que nous ne voudrions, pour rien au monde, que l'on changeât quelque chose aux tristesses de cette semaine, et que même, s'il fallait choisir, nous préférerions les souvenirs de la Passion et toutes ses émotions douloureuses à la joie d'aujourd'hui. Du moins, c'est Marie qui m'a fait penser ainsi ; je lui disais : — « Comme c'est bon d'être gaie à présent, et d'entendre tous ces *alleluia* et ces chants d'enthousiasme ! » — Et elle me répondait : — « Oh ! oui ; il semble que l'on voie le Sauveur ressuscité ; on partage les transports des Apôtres et des saintes femmes ! — Est-ce que tu ne trouves pas cela meilleur, Marie, que de s'imaginer que l'on est au pied de la croix, regardant mourir Notre-Seigneur, ou bien que l'on pleure sur son tombeau ? — Non, Marguerite ; il n'y a pas de place que je préfère à celles dont tu me parles-là. Notre-Seigneur, sur la croix et dans son tombeau, était abandonné de tous ses disciples, lui qui souffrait et mourait par amour pour nous ; son cœur était déchiré de l'ingratitude des hommes, et moi, en pensant à tout ce qu'il a dû éprouver, je me figure que je suis à ce moment, et je cherche à le consoler par mon amour. Je me tiens à ses pieds avec la sainte Vierge et Madeleine ; je lui demande pardon de mes péchés, pour lesquels il meurt ; je pleure de ses douleurs,

mais, en même temps, je suis heureuse de lui dire : Ah ! je veux m'unir à tous ceux qui vous aiment et vous remercient. Je veux ne vous abandonner jamais..... — Mais, Marie, tu peux lui dire cela, de même, après sa résurrection, et tu as au moins la satisfaction de penser qu'il ne mourra plus. — Tu as raison, Marguerite, et rien ne me consolerait, en effet, si je ne le sentais pas ressuscité ; mais je voulais te dire que, lorsqu'on aime beaucoup, on partage plus volontiers, je crois, les souffrances que les joies... — Oh ! c'est très-vrai, ai-je crié ; car, lorsque tu as tes palpitations plus fort que d'habitude, et que tu ne peux pas sortir ni t'amuser avec nous, je suis mille fois plus contente de rester auprès de toi, que je ne le serais d'aller chercher tous les plaisirs du monde, même avec toi. »

Marie m'a remerciée avec ses yeux si doux, puis elle m'a dit : — « Eh bien ! tu me comprends alors ; je ne suis jamais plus heureuse que lorsque je ressens, en quelque sorte, les souffrances de Notre-Seigneur. — Oh ! Marie, tu les ressens trop bien, malheureusement ; tu es quelquefois si malade ! — Cela n'est rien, quand on regarde la croix. Et puis, quelles espérances nous donne aujourd'hui ce *tombeau vide*, comme nous le disait tout à l'heure le prédicateur ! — Marie, est-ce que tu as toujours tes vilaines idées ? Le médecin assure que ton mal n'est pas dangereux ; et il s'y connaît mieux que moi. Ne me fais pas de peine, je t'en supplie, dans un si beau jour de fête ! — Ne parlons pas de ces choses, ma sœur Marguerite ; tu sais bien que nous n'abordons jamais ce sujet depuis la conversation que j'ai tant regretté d'avoir eue avec toi. Tiens, j'aperçois là-bas Marianne au milieu de sa pension ; prions M^{me} Valmy de nous conduire auprès d'elle. »

Nous avons été, avec maman et Mademoiselle, dire

bonjour à Marianne, que nous avons chargée de mille amitiés pour ses parents; car elle a plusieurs jours de vacances, à l'occasion des fêtes de Pâques, et elle part demain, avec une des cousines de sa mère. Elle devient très-raisonnable, Marianne, et elle me plaît beaucoup plus maintenant.—Nous avons aussi aperçu Adèle; je ne peux pas dire qu'elle ne fait plus du tout de manières; mais pour le reste, on est content d'elle.

Marie a reçu, hier au soir, une lettre d'Albéric, qui lui parle encore de Gustave. Quel bonheur que nos deux frères s'aiment ainsi ! — La bonne M^{me} Dumont vient de nous envoyer un panier de belles oranges, de mandarines, de vangassailles et de citrons ; tout cela est arrangé en bouquets comme on en fait en France avec les premières cerises ; mais ces bouquets-ci sont bien autrement gros et beaux ; nous sommes dans le ravissement !

• • • • • • • • • • • • • • • •

Jeudi, 21 avril.

Oh! comme la maison nous paraît vide ! Vraiment, ce n'est pas très-aimable à M. de la Caze d'avoir envoyé chercher ses nièces, si brusquement. Il devrait bien se douter qu'il nous faut toujours du temps, pour nous habituer à la pensée de nous séparer d'elles; et encore, moi, je ne m'y habite jamais, puisque je ne peux pas me passer de Marie. Eh! bien cependant, ne voilà-t-il pas que lui sans s'inquiéter de cela, a expédié ici, ce matin, son cabriolet et le bon Sylvain, avec une lettre pour demander à maman de vouloir bien donner Marie et Jeanne à leur oncle et à leur tante, pour trois jours, - non, quatre, puisqu'elles ne reviendront que lundi matin; - afin qu'elles se trouvassent réunies, au Badamier, à leur cousine Ma-

riaune, et aussi, pour qu'on pût enfin faire baptiser la petite nègresse Marguerite, puisqu'on a toujours attendu Marie pour cette cérémonie. Maman ne pouvait refuser; pourtant elle se tourmentait de laisser les deux sœurs voyager seules; mais M. de la Caze disait qu'il n'y avait rien à craindre. Il avait été retenu par une affaire, au moment de partir, ce qui l'avait empêché de venir lui-même chercher ses nièces. Jeanne était enchantée d'aller revoir l'habitation. Marie est toujours triste, elle, quand elle nous quitte; je lui ai dit: — « Au moins, ma sœur Marie, pense à nous, à chaque instant! » — Elle me l'a bien promis; mais, jusqu'à lundi, je serai comme une âme en peine. Enfin, il y a déjà cinq heures qu'elles sont parties; c'est toujours cela de passé!

Mademoiselle m'a conduite au Catéchisme. Oh! comme la première communion approche! J'en suis réjouie et effrayée, en même temps, parce que plus je serai près de ce grand moment et plus je me demanderai...

• •

Mardi, 3 mai. Quartier-Français; à la Réunion.

Ah! la dernière fois que j'ai écrit mon journal, il y a douze jours, je ne me doutais guère, en le commençant, de l'horrible émotion qui m'a empêchée de le finir! Mon Dieu! mon Dieu! que nous avons été malheureuses! Mais enfin, nous nous remettons un peu. Pourvu seulement que le bon Dieu continue à avoir pitié de nous!

J'étais donc à écrire dans la salle d'étude, et je m'étais installée auprès de la fenêtre ouverte, regardant dehors, à toutes minutes, comme si j'attendais ma sœur chérie, ce qui n'était vraiment pas raisonnable. Tout-à-coup, j'ai

vu un noir entrer en courant, dans l'emplacement, et je l'ai entendu parler très-haut à nos domestiques, sous la varangue, puis j'ai distingué la voix d'Idala, qui criait : « Ça pas possible ! Mamzelle Marie ! Mamzelle Jeanne !... Ça pas possible !... » — J'ai commencé à trembler de tous mes membres ; mais je me suis élancée dans l'escalier, que j'ai descendu en une seconde ; et je me suis trouvée en face du noir, que j'ai reconnu alors pour l'avoir vu servir à table chez M^{me} Dumont. Janvier et Idala étaient occupés à relever Babet, qui s'était évanouie. Il paraît que je suis devenue blanche et froide comme un marbre, car Idala s'est écriée en s'approchant de moi : — « Oh ! mon Dieu, mamzelle Marguerite, vous va pas mort aussi ! » — J'essayais de parler, je ne le pouvais pas, j'avais peur de ce qu'ils me diraient. Pourtant, comme ils se taisaient tous, j'ai crié en montrant Babet : — « Qu'est-ce qu'elle a ? — Ah ! m'a répondu Idala, les larmes aux yeux, li l'aimait tant son p'tites maîtresses ! — Idala, ai-je repris en la secouant comme si j'étais en colère; ne me dites pas qu'il est arrivé malheur à Marie ! » — Elle restait immobile, me regardant d'un air effrayé, lorsque Mademoiselle a paru tout-à-coup. J'ai fait, en chancelant, deux pas au devant d'elle et si elle ne m'avait reçue dans ses bras, je serais tombée. — « Oh ! Mademoiselle, ai-je crié en me cachant la figure, sauvons-nous ! sauvons-nous ! Ils veulent nous dire que Marie... » — Les sanglots m'ont étouffée.

Mademoiselle s'est assise sur le banc de la varangue, en me prenant sur elle et me serrant tendrement. — » Du courage, ma bien-aimée, m'a-t-elle dit. Il faut tout savoir ; la pauvre enfant a peut-être besoin de nous.... Qu'y a-t-il ? Parlez ! a-t-elle demandé au noir de M^{me} Dumont. — Les p'tites mamzelles ont été jetées de voiture... — O mon Dieu ! ai-je crié; maman avait bien raison d'a-

voir peur ! Mais est-ce qu'elles se sont fait beaucoup de mal ? — Moi y crains que mamzelle Marie y sera bientôt tout-à-fait mort... »

C'était plus fort que moi; je n'ai plus rien pu entendre; tout est devenu noir autour de moi et je n'ai plus rien senti... Quand je suis revenue à moi, j'étais dans le salon, où Mademoiselle m'avait déposée sur le canapé, et elle était à genoux près de moi, me baignant les tempes avec de l'eau froide. Babet pleurait, assise par terre, dans un coin. Je me suis soulevée, et j'ai dit : — « Quel affreux rêve j'ai fait !... Mais ce n'est pas vrai, n'est-ce pas, ce que cet homme nous a appris ? » — Mademoiselle m'a embrassée ; ses yeux étaient pleins de larmes. Elle m'a répondu, de sa voix douce et ferme, qui pénètre toujours jusqu'au fond de mon cœur : — « Ce qui n'est pas vrai, ma bien-aimée, c'est que nous ne puissions pas tout espérer de la miséricorde de Dieu... Les chères petites ont réellement versé... D'après les détails que j'ai pu recueillir, Jeanne n'a pas été grièvement blessée; notre pauvre Marie a été plus maltraitée... — Oh ! Mademoiselle, pourquoi est-ce elle ? — Vous ne voudriez pas vous plaindre de ce que Jeanne ait été épargnée, chère enfant... Mais écoutez-moi; les moments sont précieux; je n'ai pu me décider à vous quitter, tant que vous étiez sans connaissance et je tremble que votre mère n'apprenne brusquement ce malheur, quoique j'aie recommandé le silence aux noirs, jusqu'à ce que j'eusse parlé. Maintenant, voici ce que je veux vous dire : Marie nous fait demander... — Oh ! Mademoiselle, elle parle ! Elle n'est donc pas si malade que nous le croyions ! Mon Dieu, mon Dieu, quel bonheur ! — Laissez-moi achever, chère enfant. Elle nous fait demander, et la voiture que M^{me} Dumont a envoyée chercher un chirurgien, va venir nous prendre avant une heure, si nous voulons partir. — Partons ! Oh ! partons

tout de suite!... — Marguerite, vous ne pouvez le faire; que si vous savez être forte et courageuse. Les émotions feraient le plus grand mal à Marie, et l'on n'osera jamais risquer de vous la laisser approcher, si l'on n'est bien convaincu de votre empire sur vous-même. » — Je me suis jetée à bas du canapé; j'ai essuyé mes yeux et j'ai dit : — « Vous le voyez, je ne pleure plus. Et puis, si je vois Marie, je serai consolée et je ne me trouverai jamais mal, allez ! » — Mademoiselle m'a serrée dans ses bras, en me disant : — « Je vais à votre mère. Oh ! quelle mission!... Demandons à Dieu du courage, Marguerite. Lui seul peut nous fortifier. »

Je voulais la suivre près de maman; mais, comme elle ne me l'a pas permis, je lui ai promis que je prierais pendant ce temps. Alors, je suis tombée à genoux et j'ai crié au bon Dieu, avec tout mon cœur : — « Oh ! donnez du courage à Mademoiselle ! Donuez-en à maman, mon Dieu ! Donnez-en à votre pauvre petite Marguerite, et laissez-lui sa sœur Marie ! Laissez-la moi, oh ! je vous en conjure ! Vous savez bien comme je l'aime et comme elle essaie de me rendre bonne et de m'apprendre à penser à vous sans cesse et à vous prier ! Et je serais trop malheureuse si vous me la preniez .. Qu'est-ce que je ferai sur la terre ? J'aimerais bien mieux aller au ciel tout de suite ! »

Pendant que je priais ainsi, en pleurant et sanglotant, j'ai entendu des gémissements, ce qui m'a arrêtée. C'était la pauvre Babet, que j'avais oubliée et qui était dans un état de douleur terrible. Je me suis approchée d'elle et je lui ai dit : — « Oh ! Babet, il faut prier aussi, parce qu'il n'y a que cela qui soulage. — Moi y peux pas, moi y peux pas, criait la pauvre vieille; ça, mon z'enfants... moi y aime à z'autes plus que mon garçons mêmes... Et z'autes va mort avant moi!... — Non, Babet; il ne faut pas dire qu'elles mourront avant vous, parce que j'espère

bien que non, quoique je ne désire pas que vous mouriez non plus. Mais Dieu peut les sauver, et nous devons le prier. Il ne voudra pas me prendre Marie, puisque je ne sais pas ce que je deviendrais sans elle. — Et mon p'tite Zeanne ! a dit Babet ; li trop gentille aussi ! — Ah ! ce n'est pas cela qui empêche, malheureusement ! ai-je répondu (car j'ai pensé à Baby). Mais, ma bonne Babet, ayons du courage toutes deux ; Mademoiselle dit qu'il le faut. » — La pauvre vieille a repris : que j'étais heureuse, moi, puisque j'allais revoir Marie et Jeanne ; mais que pour elle il ne lui restait qu'à se désoler. Alors, je lui ai promis de demander à maman de l'emmener ; cela lui a fait du bien.

Malgré toutes les préparations et les précautions de Mademoiselle, maman a été si bouleversée, en apprenant l'affreuse nouvelle, qu'elle en a été malade. Elle ne pouvait songer à partir, dans l'état où elle s'est trouvée. Et puis, il fallait bien s'occuper d'emporter quelques effets, et nous n'avions le temps de rien préparer. Alors, elle a dit à Mademoiselle : — « Je n'ai pas la force de me mettre en route aussi promptement ; je craindrais de n'arriver que pour occuper de moi, tandis que tous les soins doivent être pour notre Marie. Mais pars, toi, et emmène Marguerite, puisque, grâce à Dieu et à toi, la pauvre petite est en état de soutenir cette émotion. Je vais faire prier M. Vintimil de passer chez moi, et je me concerterai avec lui sur les moyens d'avoir une voiture, pour aller te rejoindre le plus tôt possible, dès demain, à moins que les nouvelles ne soient rassurantes. Supplie M^{me} Dumont de m'envoyer un noir, au point du jour, et vois en même temps si je puis réellement tomber en plus dans cette maison, avec mes deux autres enfants, car je ne laisserai pas les petites derrière moi. »

Nous sommes donc partis, le chirurgien, Mademoiselle,

Babet et moi. Ah ! quel voyage nous avons fait ! Je regardais ce monsieur et je me disais : — « S'il pouvait sauver Marie ! Mais non, il n'y a que le bon Dieu... O mon Dieu, mon Dieu ! Ayez pitié de nous ! »

Mademoiselle ne parlait pas ; mais je voyais son inquiétude et sa douleur. Babet pleurait. Moi, j'aurais voulu pousser la voiture, pour qu'elle allât plus vite et pourtant, lorsque nous avons approché du Quartier-Français, j'ai eu peur d'arriver ; je me disais : — « Si ma sœur était plus mal..., si nous allions la trouver... » — Je ne pouvais pas finir l'horrible mot ; mais vraiment, je devenais folle. Ma bonne et chère Mademoiselle avait pitié de moi. Oh ! comme je l'aime !

Quand nous sommes entrés dans l'allée de *la Réunion*, je me suis sentie faible et tremblante (j'ai oublié de dire qu'on avait transporté Marie et Jeanne chez M^{me} Dumont, parce que l'événement était arrivé dans les environs de son habitation). Mademoiselle m'a dit tout bas, en m'embrassant : — « Quoi qu'il arrive, ayez Dieu toujours présent. — Oui, oui, je vous le promets, » ai-je répondu ; — mais je ne savais plus ce que je disais. Cependant, je pensais au bon Dieu, car sans lui, est-ce que j'aurais pu supporter mon tourment ?

Enfin, la voiture s'est arrêtée, au bas du perron. M^{me} Dumont était sous la varangue, debout, l'air triste et grave, et nous attendant, ou plutôt attendant le chirurgien, avec anxiété. Je me suis élancée vers elle et j'ai crié, en saisissant sa main : — « Est-ce qu'il est trop tard ? Est-ce qu'il est trop tard ? — Non, mais il est grand temps... ; » m'a-t-elle répondu, en s'avançant vers M. Lebel et en le conduisant aussitôt vers l'escalier. J'ai regardé Mademoiselle ; elle était très-pâle ; alors, j'ai manqué faire une scène de douleur, tant j'étais effrayée et malheureuse ; mais Mademoiselle m'a attirée tendre-

ment contre elle, en me disant : — « Confiance et courage, ma chérie ! » — Puis, elle m'a fait entrer au salon, où nous avons été rejoindes aussitôt par M^{me} Louis Vintimil. Mademoiselle lui a demandé des détails, ajoutant qu'on pouvait parler devant moi, parce que je serais courageuse. — Ah ! je ne l'étais guère, en dedans !

MERCREDI, 4 mai.

M^{me} Louis Vintimil nous a donc raconté que les deux sœurs avaient fait leur voyage sans accident jusqu'à la ravine des Chèvres, quoique le cheval, qui paraissait mal disposé ce jour-là, eût été très-vif et très-ombrageux, par moments. Marie, qui conduisit fort bien, ne s'était pas effrayée ; mais Jeanne avait eu peur plusieurs fois, et elle criait toujours au noir de se tenir tout près du cheval, ce qu'il faisait d'autant plus facilement, que Marie modérait toujours la vilaine bête, pour ne pas fatiguer Sylvain. Quand on arriva au tournant de la ravine des Chèvres, Marie fit aller la voiture encore plus doucement, par prudence ; mais il y avait, en travers sur là route, une charrette dont un des mulets venait de s'abattre ; cet encombrement fit peur au cheval, qui prit le galop, malgré les efforts de Marie. Sylvain courut après la voiture, tandis que Jeanne criait de toutes ses forces : — « Arrêtez-nous ! Arrêtez-nous ! » — Le tapage qu'elle faisait excitait davantage le cheval ; Marie disait : — « Tais-toi, je t'en prie, et surtout tiens-toi bien ! » — Mais au même moment, un troupeau de bœufs déboucha sur le pont, en face du cheval, qui, obligé de passer au milieu d'eux, acheva de s'épouvanter, et se cabra ! C'était horrible sur un pont si étroit et si élevé !

Jeanne a crié : — « Sautons, Marie ! » — Et avant que ma pauvre Marie ait eu le temps de la retenir, elle s'est précipitée, d'un bond, hors du cabriolet. Marie, saisie de

terreur en pensant que sa sœur avait peut-être roulé dans la ravine, allait sauter à son tour pour la suivre, lorsque le cheval partit eomme un trait ; il était emporté ! Marie ne s'occupant toujours que de Jeanne, dont elle se trouvait éloignée à chaque seconde davantage, n'hésita pas et abandonnant les rênes, elle s'élança à son tour hors de la voiture. Mais c'était beaucoup plus difficile, pendant le galop furieux du cheval, que lorsqu'il n'était que cabré, et ma pauvre sœur chérie, après avoir été tomber violement sur le bord de la route, escarpée en cet endroit, roula jusque dans le fond d'un petit ravin rempli de roches... Quand on la releva, un quart d'heure après, elle était sans connaissance, et couverte de sang... Oh ! c'est horrible !.. Si j'avais été là, au moins, pour essayer de la secourir ou pour souffrir avec elle !

Jeanne avait été renversée aussi, et sa tête avait porté sur une pierre, de sorte qu'elle s'était évanouie ; mais elle était revenue à elle très-vite quand les noirs de la charrette et le conducteur des bœufs l'avaient relevée, et sa première parole avait été pour les supplier de courir après la voiture, pour sauver Marie. Elle-même voulait le faire ; mais elle était tellement étourdie de sa chute et si meurtrie, qu'elle retomba sur le bord du chemin, où elle resta, pleurant et criant : — « Marie ! Marie ! O mon Dieu, ayez pitié de moi !... » — Jusqu'à ce que la Providence permit que M. et M^{me} de Villiers passassent dans leur voiture, se rendant à leur habitation de Sainte-Suzanne. Ils s'arrêtèrent aussitôt et recueillirent la pauvre Jeanne, qu'ils étendirent sur une des banquettes, car elle ne pouvait plus se soutenir ; et puis, ils firent continuer doucement la route, cherchant s'ils ne verraiient rien qui indiquât ce que Marie était devenue.

Tout-à-coup, ils aperçurent des noirs portant une espèce de brancard ; Jeanne voulut regarder aussi par la

portière, et elle se mit à jeter des cris perçants, en disant que c'était Marie. C'était elle en effet... Ah ! je pleure, quand je me la figure ainsi ! — Elle était toujours sans connaissance, et les noirs qui l'avaient trouvée, et qui la rapportaient, accompagnés par le pauvre Sylvain désolé, venaient reprendre Jeanne, pour conduire les deux sœurs chez M^{me} Dumont.

M. et M^{me} de Villiers firent poser avec précaution ma sœur chérie sur la banquette du fond ; M^{me} de Villiers, à genoux devant elle, la soutenait, tandis que son mari, assis à côté de Jeanne, essayait de calmer et de consoler la pauvre petite, qui était folle de douleur, en répétant que sa sœur était morte. On est arrivé ainsi chez M^{me} Dumont, qui malgré son saisissement et son chagrin, a pensé aussitôt à tout ce qu'il fallait faire. Marie, déposée sur un lit et entourée de tous les soins imaginables, a enfin donné signe de vie ; peu à peu, elle a repris connaissance et a demandé Jeanne ; mais elle souffrait horriblement et sa faiblesse était extrême. On craignait à chaque instant de la voir passer et tout le monde pleurait... Elle est si aimée et elle le mérite tant ! Elle voyait son état et avec sa douceur ordinaire, elle était calme et résignée. Après avoir été rassurée sur Jeanne, elle avait demandé un prêtre, qu'elle indiqua ; puis elle avait prié qu'on fit prévenir de l'accident son oncle Adrien et nous, *qu'elle aimeraît à revoir, si c'était possible...* Alors, M^{me} Dumont nous a envoyé prévenir aussitôt, par la voiture qui allait à Saint-Denis chercher un médecin-chirurgien ; et voilà toute cette triste histoire.

Ah ! combien j'avais pleuré, en écoutant ce récit ! Mais ensuite, j'ai commencé à ne plus pouvoir rester tranquille ; être là, si près de ma sœur, et ne pas la voir, c'était affreux ! Ce chirurgien est resté des heures enfermé dans cette chère chambre et quand il en est sorti

enfin, c'était avec M. de la Caze, qui l'a conduit dans une pièce qu'on avait fait préparer pour ce monsieur et qui y est resté au moins une demi-heure avec lui. Je n'y tenais plus et je ne sais ce que j'aurais fait, si M. de la Caze n'était arrivé vers nous. Il était pâle et décomposé : — « M. Lebel nous donne beaucoup d'espoir, a-t-il dit à Mademoiselle ; pour le moment, il n'y a pas d'inquiétude sérieuse ; mais la chère enfant souffre cruellement ; elle a un bras cassé... — J'ai jeté un grand cri. M. de la Caze a repris, en mettant la main sur mon épaule et en me regardant en face : — « Elle désire vous voir, mon enfant ; mais il lui faut tant de calme, que je n'oseraï jamais... — Oh ! Monsieur, je serai calme, je vous le promets ; je serai toujours calme auprès d'elle ; vous verrez ! — S'il n'y avait encore que ce bras, a continué M. de la Caze, en s'adressant à Mademoiselle, c'est bien douloureux, mais point grave ; — et se penchant vers elle et M^{me} Louis Vintimil, il a ajouté presque bas : — Ce que je redoute surtout, ce sont les suites pour sa maladie de cœur. » — Puis, il a dit tout haut : — « La pauvre enfant est abîmée de contusions et de meurtrissures. »

O mon Dieu ! que de souffrances à la fois vous avez envoyées à ma pauvre Marie ! Et encore, vous voulez que nous restions tourmentés pour sa maladie ordinaire ; car je ne peux pas oublier ce qu'a dit M. de la Caze... Pourtant, je veux espérer, puisque Marie va de mieux en mieux. — Mais il faut que je raconte le moment où je l'ai revue, - ce moment qui sera toujours devant moi. — Le chirurgien, après lui avoir remis le bras et lui avoir donné les premiers soins, lui avait fait prendre une potion calmante, en ordonnant qu'on la laissât dormir, si elle le pouvait ; mais elle dit qu'elle ne le pourrait pas, avant de nous avoir embrassées. Alors, M^{me} Dumont vint nous chercher, Mademoiselle et moi. Oh ! comme mon cœur battait !

Ma sœur chérie, qui venait de subir une si cruelle opération, paraissait brisée; ses beaux cheveux, qui s'étaient détachés, entouraient sa figure pâle; ses lèvres mêmes étaient blanches, et ses yeux avaient une expression de souffrance et de douceur qui fendait l'âme. Elle nous a souri faiblement, mais avec tendresse. — O ma sœur, ma chère sœur Marie, que de bien et de mal j'ai senti en même temps! — Je suis restée aussi calme que je l'ai pu. Mademoiselle, contre laquelle je m'appuyais, s'est penchée sur Marie et l'embrassant au front, lui a dit: — « Merci de nous avoir appelées, ma bien-aimée Marie; nous allons tant vous soigner, que vous en guéiriez plus vite. » — Moi, je me suis baissée à mon tour sur ma sœur, qui me parlait avec ses yeux; mais je n'ai pu lui dire que: — « Oh! ma sœur!... » — Je suffoquais de sanglots. Elle m'a encouragée du regard et m'a demandé d'une voix qu'on entendait à peine: — « Madame Guyon? — Elle viendra demain, a répondu Mademoiselle; elle a été si émue! — Oh! je lui aurai fait mal! — Ne parlez pas, Marie, a dit M^{me} Dumont; vous avez déjà été émotionnée par la visite de M. le Curé; il vous faut du calme maintenant; nous allons nous retirer. »

Nous nous sommes approchées de Jeanne, qui s'était endormie, après que les sangsues qu'on lui avait mises étaient tombées; Babet était auprès d'elle; car elle avait obtenu la permission de veiller ses jeunes maîtresses. Alors, comme Mademoiselle demandait qu'on nous laissât le faire aussi, j'ai dit à la bonne vieille: — « Gardez Jeanne, et Mademoiselle et moi nous aurons Marie. » — Marie ayant fait signe qu'elle nous désirait, M^{me} Dumont a emmené tous les autres et nous sommes restées. Oh! comme j'ai remercié Dieu quand j'ai été assise tranquillement à côté du lit de ma sœur chérie, la regardant et priant pour elle! Elle était bien malade, c'est vrai, mais

je l'avais encore et je pouvais espérer, Dieu avait déjà entendu nos prières, puisque nous avions trouvé Marie vivante; je me disais donc qu'il les entendrait encore et qu'il nous conserverait ma sœur. Et malgré tout, j'avais le cœur déchiré de la voir en cet état. Ah ! comme un malheur est vite arrivé ! Quand on pense que les deux sœurs auraient pu être tuées ! M. de la Caze dit qu'il ne se pardonnera jamais de les avoir envoyé chercher de cette manière; il comprend maintenant combien c'était imprudent; mais je ne lui en veux pas; il a été si malheureux de cet événement !

.

Vendredi, 6 mai.

Hier, je n'ai pu écrire, parce que M^{me} Dumont ayant absolument voulu mener maman et Mademoiselle faire une visite à M^{me} de la Caze, qui est retournée au Badamier après avoir passé ici plusieurs jours, je me suis trouvée seule avec Marie, qu'on *m'avait confiée*, à ma grande joie. Les autres jours, c'est à qui me prendra ma place, et c'est fort ennuyeux, puisque je voudrais toujours être auprès de ma sœur. Elle va de mieux en mieux; c'est pour cela que M^{me} Dumont a arrangé cette course au Badamier. Maman a emmené Stéphanie et Berthe, afin qu'elles accompagnassent Jeanne qui était du voyage; elles ont été enchantées de cette bonne partie.

Mais je n'ai pas dit encore que maman est arrivée ici le lendemain du jour où nous y sommes venues nous-mêmes. M. Vintimil n'ayant pu lui procurer une voiture assez vite, elle s'était adressée avec confiance à nos bons voisins, M. et M^{me} André, qui, en apprenant l'événement, étaient accourus tout de suite pour lui exprimer leur sympathie et lui offrir leurs services, et ils avaient réussi à lui trouver un moyen de transport pour le matin suivant.

Ma pauvre mère avait beaucoup souffert en approchant de la Réunion , malgré les meilleures nouvelles qu'elle avait reçues au point du jour; et il lui avait fallu beaucoup de courage pour rester calme en embrassant Marie. Stéphanie et Berthe étaient désolées ; mais elles ont fini par se remettre, surtout Berthe. La bonne M^{me} Dumont nous a logées toutes, quoiqu'elle eût déjà M. et M^{me} de la Caze et leurs enfants, dont M^{me} Adrien ne se sépare jamais. Et lorsque cette famille est retournée au Badamier, où M. de la Caze était rappelé absolument, M^{me} Dumont a insisté pour garder Marie, que son oncle voulait faire transporter chez lui. Elle a dit que l'on ne pourrait, sans imprudence, déplacer Marie avant long-temps, - ce qui est très-vrai , - et puis, que le Quartier-Français étant plus près de Saint-Denis que le Champ-Borne, le médecin peut y venir plus facilement et plus souvent. M. de la Caze s'est soumis; d'ailleurs, il ne se passe guère de jour sans que lui ou sa femme ne fasse une visite à Marie. Mais on a décidé que lorsque Marie sera plus forte et se lèvera, elle ira changer d'air au Badamier, et j'espère bien que M. de la Caze nous invitera à la suivre, car nous ne pourrions pas la quitter.

Oh ! si ce n'était pas pour une si triste cause , ou si Marie était rétablie, comme nous serions heureux dans cette belle habitation, avec cette excellente M^{me} Dumont! On est bien bon à Saint-Denis, mais je crois qu'à la campagne, les créoles sont encore meilleurs. Maman n'en revient pas de cette hospitalité *patriarcale*, comme elle l'appelle; de cette vie large et douce, et des qualités de toute espèce qu'on remarque chez les créoles, particulièrement de leur simplicité et de leur bonhomie, en même temps que de la distinction de leur esprit et de la bonté de leur cœur. On dit qu'il y en a de vaniteux, d'orgueilleux, et que quelques-uns sont remplis de défauts; mais

est-ce que tout le monde n'en a pas ? Et d'ailleurs, nous ne connaissons pas encore ces *quelques-uns-là*, nous. — C'est comme pour l'*indolence* des dames créoles ; on nous en avait tant parlé en France, que je me figurais toutes les jeunes filles ou les jeunes femmes, un éventail à la main, et faisant ramasser leur mouchoir ou leurs gants par une esclave. Eh bien ! pas du tout ; il n'y a que quelques demoiselles qui soient un peu nonchalantes quand elles n'ont rien à faire. Mais les dames créoles sont très-actives et s'occupent de leur ménage beaucoup plus que les Européennes, parce qu'en France on est bien servi, tandis qu'ici, il faut tout faire faire devant soi lorsqu'on veut que ce soit bien fait. Oh ! si les Parisiennes pouvaient se douter de tout le mal qu'une maîtresse de maison créole a dans son intérieur, elles verrraient bien qu'il n'y a pas moyen d'être indolente ici, et qu'on l'est bien plus à Paris ! Par exemple, pour dire toute la vérité, je crois que si les créoles le pouvaient, elles le seraient aussi ; car la chaleur accable, et il y a des moments où moi-même je trouve que c'est très-bon de ne rien faire ; mais enfin, elles ne le peuvent pas ; alors, elles ne le sont pas.

Maman aime beaucoup le Badamier ; elle dit que c'est une charmante demeure, agréable et tranquille. Je suis sûre que si elle en habitait une semblable, avec nous et papa, elle se porterait mieux, et que l'air et le calme de la campagne lui feraient du bien ; car, depuis qu'elle commence à se remettre un peu de l'affreuse secousse qu'elle a eue pour Marie, elle reprend des forces et a un autre teint. Quant à Stéphanie et à Berthe, elles passent la journée dehors, sous les arbres, avec Jeanne, et elles se fortifient à vue d'œil. Moi, je ne sors que lorsque maman et Mademoiselle l'exigent absolument, pour que je prenne un peu d'exercice, et si elles me le permettaient, je ne quitterais jamais Marie une seule minute ; je suis si heu-

reuse auprès d'elle, que je ne comprends pas pourquoi on s'étonne que je puisse rester tranquille aussi long-temps de suite. D'ailleurs, Marie sera bientôt, j'espère, en état de causer avec moi, et c'est ce que je désire par-dessus tout. Elle l'a déjà fait un peu, hier; car pour la première fois, je lui ai demandé des détails, à elle-même, sur le triste événement, et elle m'en a donné. Je voulais savoir d'abord si elle avait cru qu'elle allait mourir, quand elle est tombée, et ce que cette pensée lui avait fait éprouver. Elle m'a répondu qu'en s'élançant hors du cabriolet, elle ne pensait qu'à Jeanne; mais qu'en roulant au fond du ravin, elle avait senti une telle secousse et de telles douleurs, qu'elle avait dit : — « *Mon Dieu, ayez pitié de moi et recevez moi!...* » — Et elle n'avait plus rien pensé du tout, puisqu'elle avait perdu connaissance. Mais lorsqu'elle était revenue à elle, plus tard, se trouvant si faible, si meurtrie, incapable de remuer et presque de parler, elle avait cru que tout serait bientôt fini pour elle, et elle avait désiré un prêtre et puis nous, si c'était possible. — « Oh! Marie, me suis-je écriée; c'était si bon à toi de nous faire appeler! Parce que rien n'aurait pu nous rassurer et nous consoler, si nous étions restées loin de toi! »

Alors, elle m'a fait raconter à mon tour comment nous avions appris la nouvelle et quand elle a su mon désespoir et tout ce que j'avais souffert, ou plutôt qu'elle l'a vu, car je pleurais encore en en parlant, quoique le bonheur que tout ait si bien tourné me fit sourire en même temps, elle s'est émue beaucoup et me tendant la main dont elle peut se servir (son bras droit est toujours bandé et immobile), elle m'a dit : — « Oh! ma sœur Marguerite, je suis heureuse de ta tendresse et pourtant... » — Les larmes lui sont venues aux yeux; je lui ai demandé : — « Eh bien! quoi donc, Marie? — Je m'inquiète de

ce que tu serais devenue, si j'étais morte. — Mais, Marie, ce n'est pas la peine de t'inquiéter pour cette horrible chose, puisque le bon Dieu te guérit. » — Elle a souri tristement et a repris : — « Amons-nous toujours, Marguerite; mais aimons surtout l'Ami qui console de tout. — Oh ! Marie, je l'aime, je te l'assure; et c'est bien vrai qu'il nous console, puisqu'il te fait revenir à la vie ! »

Là-dessus, je l'ai embrassée et je lui ai ordonné de rester tranquille et de dormir; comme je suis garde-malade, je dois commander et être obéie; c'est très-agréable. Cependant, Marie n'a pas dormi, parce qu'elle n'avait pas sommeil, et nous avons fini par causer encore un peu.

J'ai repris mon journal ici, ne voulant pas me mettre en arrière pour des choses aussi intéressantes que celles que j'avais à raconter, et je l'écris souvent à côté de ma sœur.

• • • • • • • • • • • • • • • • • • •

Dimanche, 8 mai.

Ce matin, M^{me} Dumont a conduit maman, Mademoiselle, Jeanne et moi, à la messe, dans l'église de Sainte-Suzanne. M^{me} Louis Vintimil est restée avec notre chère malade et les petites. Oh ! comme nous avons remercié le bon Dieu de nous avoir conservé Marie et comme nous l'avons prié de la guérir tout-à-fait! Moi, j'ai mis ma sœur chérie sous la protection de la sainte Vierge, et cela me donne confiance.

Cette église est très-simple, même très-pauvre, et pourtant elle me plaît beaucoup, car elle est fort bien située, au milieu de la verdure, sur une place d'où l'on aperçoit la mer. Qu'il est donc joli, ce quartier de Sainte-Suzanne!

Ce n'est ni une ville, ni un village; mais ce sont partout des maisons de campagne, entourées de beaux arbres et offrant un charmant coup d'œil. Il y en a surtout une, que l'on aperçoit de la route, s'élevant avec ses dépendances, en amphithéâtre sur une hauteur, et qui présente un aspect des plus riants. La sucrerie est dominée par trois immenses cocotiers, formant une espèce de bouquet dans les airs. Cette habitation paraît admirablement tenue et fort belle; elle appartient, nous a dit M^{me} Dumont, à un ancien marin, bon et aimable, qu'elle et toute sa famille estiment beaucoup.

Du même côté, mais dans un fond et presqu'en face de l'église, on aperçoit une autre maison, grande comme un château et qui paraît fort belle. M^{me} Dumont nous a appris qu'une jeune dame européenne, très-intéressante et distinguée, M^{me} M***** vient de louer cette maison pour y éléver un pensionnat. L'histoire de cette dame est bien touchante; elle est veuve et mère de quatre petites filles. Comme une sœur qu'elle cherit était établie à Bourbon, ayant épousé un créole, M^{me} M***** est venue rejoindre cette sœur dont elle était séparée depuis quinze années. Mais ce qu'elle veut surtout, c'est éléver honorablement ses enfants, et n'ayant pas de fortune, elle s'est décidée à fonder une maison d'éducation. Nous avons aperçu à l'église cette dame qui est charmante; elle était entourée de ses quatre petites filles encore en deuil de leur père, et de plusieurs élèves. M^{me} Dumont espère que cette entreprise réussira, et que Dieu bénira le courage et le dévouement de la bonne mère, à qui les premières familles du quartier ont déjà confié leurs enfants. Si nous n'avions pas été si pressées d'aller retrouver Marie, M^{me} Dumont nous aurait menées faire une visite à cette dame, pour causer de la France avec elle. Oh! que cela nous aurait fait plaisir!

Je suis bien heureuse d'avoir entendu la messe. Le bon vieux Curé de Sainte-Suzanne a fait une instruction paternelle et touchante, qui a ému tout le monde. Il a l'air d'un saint; on dit qu'il a souffert le martyre en Chine ou au Japon, et qu'il n'a échappé à la mort que par miracle. J'ai pensé, en le regardant, à nos pauvres prêtres de l'*Isère*, et j'ai prié pour mon bon père, là comme partout. Ah! quand le reverrai-je?

Les cannes à sucre sont en fleurs, en ce moment, ce que je n'avais pas vu encore. C'est très-joli.



Lundi, 23 mai, Champ-Borne.

Comme nous nous trouvons bien au Badamier, quoique nous ne puissions jamais oublier toutes les bontés et les attentions de cette chère M^{me} Dumont! Mais je suis encore plus à l'aise chez M^{me} de la Caze, qui est aussi la bonté même et avec laquelle maman et Mademoiselle ont fait amitié tout de suite. Et M. de la Caze est si bon, si aimable et si franc! Il aime tant ses nièces, qu'il a un air de bonheur, parce qu'il peut suivre les progrès de la guérison de Marie. J'avais bien raison, moi, d'espérer que ma sœur chérie se rétablirait plus vite qu'on ne le croyait. Tout le monde en est étonné. Il est vrai qu'elle a toujours les mêmes idées sur sa maladie et que ses palpitations et ses étouffements n'ont pas diminué; et même si je la compare à ce qu'elle était avant son horrible chute, je suis très-triste, car elle est bien changée, bien maigrie, bien affaiblie! mais aussi, elle a tant souffert que l'on comprend qu'elle s'en ressente; et je suis sûre qu'elle reprendra des forces aussitôt qu'elle sera remise des suites de l'accident. Oh! moi, d'ailleurs, je ne veux pas me plaindre;

ce serait offenser le bon Dieu , qui nous a rendus tous si heureux en sauvant Marie. Il y a eu un mois, samedi, que cet affreux événement est arrivé et nous sommes parties ce jour-là, - le médecin l'a permis, - pour le Badamier, dans la bonne grande voiture de M^{me} Dumont. M. de la Caze, qui était venu nous chercher avait pris dans son cabriolet Mademoiselle et Stéphanie. Jeanne n'aurait voulu, pour rien au monde, rentrer dans cette voiture et être trainée par le cheval qui avait causé leur chute, à Marie et à elle. C'est pourtant un animal fort doux, assure M. de la Caze, et qui n'a jamais fait de manières depuis le malheureux jour; il avait eu peur, et puis, il sentait bien que ce n'était pas son maître qui le conduisait. Du reste, je suis comme Jeanne : ce cabriolet et ce cheval me donnent le frisson, et j'ai supplié Mademoiselle de ne pas s'exposer et de me laisser plutôt prendre sa place; mais elle ne me l'a pas permis. Quant à Stéphanie, elle a demandé à suivre Mademoiselle , pour me montrer, a-t-elle prétendu, qu'elle ne s'effraie plus de rien , *parce qu'elle croit au bon Dieu* et qu'elle sait que rien n'arrive sans sa volonté; mais aussi, j'en suis persuadée, pour partager le danger de Mademoiselle. Heureusement , la route s'est fort bien passée.

Marie bien appuyée et bien soutenue, n'a pas été trop fatiguée ; et la bonne M^{me} Dumont, qui est venue la voir hier, a été contente de son visage et de son état. Mais Marie est si courageuse! Je crois que c'est ce qui la ranime toujours. Et puis, elle ne se plaint jamais et on la voit sans cesse douce et calme comme si elle ne souffrait pas. Nous l'avons couchée, aussitôt notre arrivée, et elle a passé la journée d'hier au lit. Mais ce matin, il faisait un temps si pur et si beau, que son oncle a désiré qu'elle prit l'air et il l'a conduite lui-même jusqu'à un fauteuil, qu'il avait fait placer pour elle sous le grand Badamier.

Ensuite, il est retourné à ses occupations, me laissant seule avec Marie, car maman et tous les autres avaient affaire chez eux, à cette heure-là. Les petits enfants s'amusaien un peu plus loin, à recevoir des évis qu'un domestique cueillait. Marianne est à sa pension.

Oh ! comme je jouissais de voir ma sœur chérie dehors, et de me dire : — « C'est le commencement de notre bonheur qui revient ; parce que Marie ira toujours de mieux en mieux et que nous pourrons reprendre nos bonnes promenades dans l'allée, la caféirie et sur le bord de la mer. Et nous irons revoir Barabbé ; et bientôt peut-être, nous travaillerons de nouveau ensemble ; c'est si triste pour moi de le faire seule ! Et surtout, Marie sera tout-à-fait remise pour le moment de ma première communion. — Je lui ai parlé de ce que je pensais et cela a paru lui faire plaisir, car elle m'a répondu : — « Oui, ma sœur chérie, je bénirai Dieu dans tout ce qu'il voudra de moi. »

Elle trouvait le ciel si bleu, l'air si frais et la nature si riante, qu'elle se sentait renaitre, c'est elle qui me l'a dit, en me demandant de la laisser essayer de faire quelques pas vers l'allée et me priant de la soutenir. Oh ! je l'ai vite permis et j'étais trop heureuse qu'elle s'appuyât sur moi ! J'aurais voulu qu'elle me fatiguât, afin de souffrir quelque chose pour elle ; mais elle est légère comme une plume.

Nous avons marché lentement, parce qu'elle était très-pressée et très-faible, vers le bord de l'allée, où elle m'a dit : — « Oh ! si nous nous asseyions ici, nous y serions si bien ! » — J'étais fort embarrassée, ne pouvant la quitter pour aller lui chercher un siège, quand tout-à-coup, le Commandeur a passé ; je l'ai prié de nous apporter le grand fauteuil rotiné que nous avions laissé sous l'arbre ; il l'a fait aussitôt et j'ai installé Marie commodément ;

puis je me suis assise à ses pieds, sur une roche. Nous étions auprès du joli ruisseau que nous aimons tant, ayant devant nous la caféirie avec ses arbres verts tout chargés des jolies graines rouges du café (car il est mûr à présent, et on en a déjà commencé la récolte). Il me semblait qu'il y avait de la joie partout, et que les oiseaux mêmes étaient contents et chantaient de bonheur de revoir Marie. Elle m'a dit : — « Sens-tu comme Dieu est là ? — C'est donc cela, ai-je répondu, que tout me paraît si bon et que je suis si joyeuse ! — Oui, a-t-elle repris ; sa présence embellit tout et rend tout délicieux, même la souffrance.. Oh ! Marguerite, l'aimes-tu autant que tu dois l'aimer ? — Pas autant que je le devrais ; mais beaucoup, Marie. — Si tu savais, Marguerite, combien je le prie chaque jour de t'apprendre ce qu'il a bien voulu m'enseigner à moi-même : que c'est Lui que nous devons chérir par-dessus tous nos amis, parce qu'il en est le plus tendre et le meilleur ! — Ainsi, Marie, tu l'aimes beaucoup plus que tu ne m'aimes ? — Oh ! oui, ma sœur Marguerite ; mais après lui, je crois qu'il n'y a personne que je chérisse autant que toi. »

Je me suis levée pour l'embrasser et je lui ai dit : — « Eh ! bien, cela me suffit, va ! Mais Marie, j'ai peur, moi alors, de ne pas aimer assez le bon Dieu ; car enfin, je ne peux pas lui parler, vois-tu, comme à toi ; ni être avec lui comme avec toi, puisque je ne le vois pas et que d'ailleurs, il est tellement au-dessus de moi ! — Oh ! Marguerite, tu ne le vois pas, mais tu le sens ; il est au-dessus de toi, mais il veut bien descendre jusqu'à toi !.... Tu comprendras ces choses, lorsque tu auras fait ta première communion. Qu'il me tarde que ce moment soit arrivé ! — Et à moi donc, Marie !... Mais le bon Dieu permet que j'aie encore deux mois à attendre, afin que tu sois tout-à-fait rétablie pour ce beau jour. — Oui, il veut bien, je

l'espère, que j'aille jusque-là, pour que je puisse te laisser tout à Lui... — Marie, qu'est-ce que tu veux dire encore ? — Ecoute-moi, ma sœur chérie ; oh ! je t'en supplie, sois calme et ne me refuse pas la consolation de causer à cœur ouvert avec toi... Ne te rappelles-tu pas qu'à bord, au moment du grand danger que nous avons couru, M^{me} Valmy nous disait que le courage ne consiste pas à s'étourdir sur ce qui nous menace, mais à tout envisager avec calme et fermeté ? — Je m'en souviens, mais... — Eh ! bien, Marguerite, tu ne serais pas courageuse maintenant, si tu continuais à vouloir t'aveugler sur mon état et sur les chagrins qui t'attendent peut-être. — Mais, Marie, ai-je répondu avec un peu d'impatience ; le bon Dieu lui-même me le permet, puisqu'il te guérit. C'est toi qui veux absolument me faire croire à des malheurs ! — Non, Marguerite, je reconnaissais avec toi qu'il a la bonté de nous donner du temps ; mais je sais et je sens que c'est pour mieux nous préparer, toi et moi ; si donc, tu ne veux jamais prévoir ce qui peut arriver, ni essayer de t'y résigner à l'avance, tu refuses en quelque sorte la grâce que Dieu nous fait et tu m'afliges beaucoup ; je serais si heureuse de ne rien te cacher ! — Eh ! bien, Marie, parle-moi de tout ce que tu veux alors ; mais ça me fend le cœur... »

Je me suis mise à pleurer ; Marie s'est penchée sur moi, pour me caresser et m'embrasser, et elle m'a dit : — « Crois-tu que si c'était pour moi seule, pour ma propre satisfaction, j'insisterais sur ce pénible sujet ? Oh ! Marguerite, c'est pour toi surtout ; parce que je suis effrayée de voir à quel point tu m'aimes et que je voudrais te détacher de moi peu à peu ; car notre amitié, qui était un si grand bonheur pour nous, deviendra une cause de douleurs pour toi... » — Marie, à son tour, a fondu en larmes ; mais cela m'a donné du courage : — « Non, Ma-

rie, me suis-je écriée ; ne t'inquiète pas de moi ! Qu'est-ce que cela fait que je doive souffrir ? C'est à toi qu'il faut penser. D'ailleurs, tu as raison, apprends-moi à aimer le bon Dieu par-dessus tout et peut-être qu'alors il te sauvera, parce qu'il sera content de moi. » — Marie a souri et m'a répondu : — « Je te remercie, Marguerite, de me soulager et pour toi, et pour moi. Maintenant, n'est-ce pas, c'est convenu ? Nous causerons de tout ensemble et Dieu nous aidera. »

Comme j'allais répondre, j'ai jeté un cri de surprise : M. de la Caze était debout, derrière nous. Je ne sais pas s'il nous avait entendues, mais sa figure était bouleversée. Il venait chercher Marie, et il l'a grondée tendrement de s'être exposée à trop se fatiguer ; puis il l'a fait rentrer doucement. Moi, j'ai couru au pavillon retrouver maman et me mettre au travail. Pendant le déjeuner, M. Lebel est arrivé ; il nous a encore rassurés sur Marie. Ainsi, elle a beau dire, je suis sûre qu'elle se fait des idées trop effrayantes ; mais je la laisserai me les confier, puisqu'elle le désire

J'oubliais de raconter qu'en rentrant à la maison, nous avons rencontré Barabbé ; il a été saisi de trouver Marie aussi changée, mais il a eu un grand bonheur à la revoir. Le pauvre homme est toujours dans le même état. Hélène est un vrai petit ange pour lui.

La petite Marguerite devient très-gentille ; on la baptisera aussitôt que Marie sera bien.

Mademoiselle m'appelle pour mon Catéchisme, dont elle s'occupe beaucoup plus avec moi, que de toute autre chose. M. le Préfet apostolique, qui est très-bon pour nous, a déclaré à maman qu'il m'admettra certainement, si Mademoiselle répond de moi ; tant il a confiance en elle ! Et il a bien raison. Ainsi, tous ces événements et ces dérangements ne retarderont pas mon bonheur !

Vendredi, 27 mai.

Nous avons eu hier une grande surprise et un grand bonheur ; j'étais à faire une lecture à Marie, après le déjeuner, et les petits jouaient dans la salle à manger, dont les fenêtres donnent sur la grande allée, lorsque tout-à-coup Pierre accourut nous crier qu'il arrivait du monde, en voiture; les enfants restèrent aux fenêtres, cherchant à deviner quelle visite ce pouvait être; mais l'allée est si longue, si longue, qu'ils ne distinguaient rien.

Enfin, Jeanne dit : — « C'est un cabriolet et il y a quelqu'un en bleu dedans. — Non, soutenait Hélène; c'est pas du bleu, c'est du noir. — Ça ne fait rien que ce soit du bleu ou du noir, reprenait doucement Stéphanie; il ne faut pas vous disputer pour cela. — Eh ! bien, s'écria Berthe, je m'en vais vous mettre d'accord, moi! C'est du bleu et c'est du noir, parce que c'est une Sœur. — Quoça que vous y dit là? dit Pierre à son tour; une Sœur?... Moi y vois un noir.— Il y a un noir; mais il y a une Sœur, vraiment, reprit Jeanne. Oh ! que cela me fait plaisir de revoir ce costume ! Berthe a raison; c'est une robe bleue et un voile noir. Stéphanie, est-ce que ça ne te rappelle pas le bord !.— Tais-toi donc, répondit Stéphanie; si maman t'entendait!... » — Heureusement, Maman était avec Mademoiselle dans la chambre de M^{me} de la Caze; mais comme nous avions écouté cette conversation, Marie et moi, j'ai crié :— « Est-ce que ce serait une des Sœurs de l'*Isère*? » — Marie m'a dit : — « Va voir. »

J'ai couru à la fenêtre et au moment où le cabriolet s'arrêtait au bas de l'allée, j'ai jeté un cri de joie, car je reconnaissais ma bonne chère sœur Alexis. Je me suis élancée au-devant d'elle, et en une seconde je sautais à son cou. Oh! que j'étais joyeuse de la revoir! Elle aussi:

nous souriait avec affection et bonheur. Elle avait appris l'événement arrivé à Marie et à Jeanne, ainsi que notre présence au Champ-Borne, et elle n'avait pu résister, nous a-t-elle dit, au désir de profiter de notre voisinage pour nous revoir et nous embrasser. La mère d'une élève lui avait prêté un cabriolet, avec un noir, et la bonne Sœur s'était mise en route. Quelle émotion maman a eue, en causant avec elle du triste bord et de notre petit ange ! Mais les pieuses paroles de sœur Alexis lui ont fait du bien, et les prières qu'elle nous a promises pour papa et pour nous toutes, sont précieuses. Qu'elle est simple, bonne et douce, cette chère Sœur ! Et comme c'est aimable à elle d'avoir fait ce petit voyage exprès pour nous ! Aussi, Marie en a-t-elle été bien touchée et bien heureuse.

Par exemple, nous avons eu la contrariété de voir arriver du monde pendant cette visite, et quoique nous eussions déjà beaucoup causé avec sœur Alexis, cela nous a gênés, parce que c'étaient des élégants et des élégantes, qui faisaient leurs embarras et qui ne pouvaient plaire beaucoup à notre bonne Sœur. Eh ! bien, elle a tant de charité et de dignité en même temps, qu'elle paraissait supérieure à eux tous par la politesse, la bonté et même les manières. La conversation a roulé sur la France, que ces dames et ces messieurs ne connaissent pas, mais qu'ils veulent connaître à tout prix et où ils feront un voyage d'agrément l'année prochaine. — « Car, disait l'un, ce n'est que là, ce n'est qu'à Paris que l'on jouit de la vie. — Etre à Bourbon, reprenait un autre, ce n'est pas vivre, c'est végéter ! — Oh ! que vous avez raison ; s'écriait une jeune fille, en regardant autour d'elle d'un air de mépris ; - ce qui n'était pas très-polii pour M^{me} de la Caze, - les Européens doivent trouver nos demeures si misérables et notre existence si monotone ! — Vous

vous trompez, Mademoiselle, a répondu maman ; les Européens savent apprécier ce qui est noble et bon, et la vie créole leur paraît au contraire bien au-dessus de celle de Paris, sous le rapport des sentiments du cœur, de la bonté, de la charité pratique, des relations de famille, des liens d'amitié, de tout ce qu'il y a enfin de solide et de désirable sur la terre. — Oh ! Madame, a repris un monsieur, vous oubliez les plaisirs de l'esprit, de l'intelligence ; vous qui cependant êtes si bien faite pour les comprendre ! — Et les distractions, les joies que Paris seul sait offrir ? crièrent les jeunes gens. Non, il n'y a que Paris au monde ! » — Ils dirent encore toutes sortes de choses pour soutenir leur opinion, et ils protestèrent que l'existence des créoles ne serait pas supportable, s'ils n'avaient constamment pour but et pour espérance, la pensée d'aller en France, un jour ou l'autre.

Quand ils furent partis, on continua à parler là-dessus. M. et M^{me} de la Caze confirmaient qu'en effet, le rêve de chaque créole est d'aller connaître la France ou d'y retourner, s'ils l'ont une fois connue ; mais ils ajoutaient que pourtant il n'y a presque pas d'exemple de créoles établis en France, qui ne regrettassent leur pauvre île, tout inférieure qu'elle soit à Paris. — « C'est, a continué M. de la Caze, que Paris est véritablement le centre des plaisirs et la patrie des intelligences ; mais que, comme le disait M^{me} Guyon tout-à-l'heure, il y a des biens plus précieux et plus désirables que ceux du monde et de l'esprit : ce sont ceux du cœur, et ces derniers ne se trouvent guère qu'au milieu de la famille et dans le pays natal. — Oui, a repris M^{me} Adrien ; et nous pouvons avouer que Bourbon les offre plus largement peut-être que tout autre lieu. Nous n'y avons pas grand mérite, c'est notre seule jouissance ; mais pour moi, elle vaut plus que toutes celles que peut donner la France. — Et vous avez raison,

chère Madame, a répondu maman ; quelle vie peut être plus douce et mieux remplie que celle d'une mère de famille comme vous, heureuse par son mari, heureuse par ses enfants, entourée d'anciens et bons amis, de nombreux parents, et faisant le bien chaque jour, à la place que Dieu lui a marquée ?

—Tout est dans ce dernier mot de M^{me} Guyon, a dit alors sœur Alexis, de sa voix douce et avec son bon sourire : *La place que Dieu a marquée...* Pourquoi tant se tourmenter pour en sortir, à moins que le devoir ne nous appelle ailleurs ? Pourquoi s'agiter sans cesse par mille désirs ? Ne sommes-nous pas bien, là où Dieu nous a mis ? — Vous avez raison, ma Sœur, a repris M. de la Caze ; cependant, il ne faut pas condamner nos créoles, parce qu'ils aiment la mère-patrie, et qu'ils voudraient goûter les jouissances de l'esprit et de l'intelligence. La religion n'est pas l'ennemie des lumières et du progrès, n'est-il pas vrai, M^{le} Valmy ? — Dieu me garde de condamner jamais personne ! a répondu sœur Alexis. Non, certes, je ne le fais pas ; je trouve même très-naturel le sentiment qui porte les créoles à aimer la France et à désirer la connaissance ; seulement, je crains qu'en prenant cette patrie pour le but de toutes leurs espérances, ils ne se trouvent malheureux dans celle où ils sont obligés de vivre, et ils ne négligent, malgré eux, de songer à celle du ciel, ou qu'ils s'en occupent moins. — Oh ! ma Sœur, s'est écrié en riant M. Adrien ; tout le monde n'a pas votre saint détachement ; nous autres habitants de la terre, nous vivons un peu pour la terre, et il ne faut pas exiger de nous des pensées trop célestes. — Mais par raison même, a dit Mademoiselle, ne devrions-nous pas nous accoutumer tous à vivre heureux à la place que Dieu nous a donnée ? Il me semble que rien n'est plus contraire au bonheur que de consumer sa vie à désirer ce que l'on n'a pas. —

Je crois cependant, a repris M. de la Caze, que désirer, ou plutôt espérer, est déjà un bonheur, du moins une jouissance; et quoique je blâme avec vous l'excès où tombent ceux qui passent leur vie à souhaiter ce qu'ils ne peuvent avoir, je comprends le vœu de tous nos créoles, d'aller connaître la France. Voyez en effet quels sont leurs plaisirs dans notre pauvre pays; où sont leurs distractions, leurs ressources? Quels aliments peuvent trouver leur esprit et leur intelligence dans notre cercle étroit? Leur imagination ardente ne saurait se maintenir dans les limites restreintes de notre île et elle s'élance vers la France, à travers les espaces, comme dans une terre promise, un paradis terrestre, où doivent s'accomplir tous les rêves, se réaliser toutes les illusions. C'est une chimère, je le sais; car ils renconteront mille déceptions; mais il faut un but à leurs efforts, un stimulant à leur apathie naturelle, un dédommagement à leur existence pénible et monotone, et celui-là renferme tout pour eux.

—Voilà justement le danger que signale sœur Alexis, a répondu Mademoiselle; oui, il nous faut à tous ici-bas un stimulant, une espérance, un but, pour supporter la vie présente; mais nous le déplaçons et nous nous préparons d'amers regrets, quand nous nous trompons sur le terme vers lequel nous devons tendre, et que nous assignons à tous nos pas une direction qui ne nous en rapproche point et qui peut nous en éloigner; quand enfin, nous travaillons pour la terre, au lieu de travailler pour le ciel! Cependant, Monsieur, je suis d'accord avec vous en ce sens que je ne blâme que l'excès; car rien n'est plus naturel et plus permis que de désirer et de rechercher tout ce qui peut éléver l'esprit et éclairer l'intelligence. La Religion n'est pas l'ennemie de la lumière, elle qui est la lumière; elle ne défend pas le progrès; elle le com-

mande au contraire, puisque tout ce qui est progrès doit rapprocher l'homme de Dieu, de qui nous avons tout reçu et sans lequel nous ne pouvons rien.

— Tout cela est très-juste, chère Caroline, dit à son tour maman; et je pense comme toi et comme M. de la Caze, que le désir dont nous parlons et qui est si général chez les créoles, est fort légitime. Cependant, j'avoue que je ne conçois pas pourquoi ils ne savent pas se suffire à eux-mêmes, éclairés, intelligents et instruits comme ils le sont presque tous. Ne sont-ils pas au courant, ici comme en France, quoiqu'au bout de quelque temps, de tout ce qui paraît de nouveau en littérature, en histoire, en poésie? Ne suivent-ils pas le mouvement progressif des esprits? Ne sont-ils pas, pour la plupart, aussi distingués et aussi éclairés que tous les gens remarquables qu'ilsiraient chercher en France? Quant à moi, je l'affirme sans crainte de me tromper, il y a ici, selon moi, plus de véritable distinction d'esprit, plus d'intérêt pour tout ce qui est grand et beau, plus de conversations sérieuses et attachantes, plus de fond à toutes choses enfin, que je n'en ai jamais trouvé dans les salons de Paris où, à part quelques exceptions, l'on ne s'occupe plus guère que de modes, de chevaux, de futilités de toute espèce.

— Vous nous faites beaucoup trop d'honneur, Madame, a dit en riant M. de la Caze, et je proteste contre un jugement aveugle à force d'indulgence! Attendez un peu, et vous reconnaîtrez que notre pauvre île a ses futilités, ses vanités, ses petitesses, et qu'elle y joint, surtout à la ville, tous les commérages, les cancans, les ridiculés et les ennuis que les Parisiens reprochent à la province. — J'espére ne pas m'en apercevoir, a repris maman; mais pour vous prouver que malgré ma sympathie pour les créoles, je les vois sans aveuglement, je

vous dirai, à propos du sujet qui nous occupe, que j'ai remarqué déjà plusieurs fois le mauvais effet produit sur eux par ce désir constant de s'éloigner de leur pays. Ainsi, ajouta-t-elle en s'adressant à M^{me} de la Caze, ne vous rappelez-vous pas, chère Madame, l'impression pénible que m'a laissée, il y a quelques jours, la visite que vous m'avez fait faire chez l'une de vos voisines. Je n'en revenais pas de trouver dans ses filles, qui sont si jeunes encore, tant de tristesse et d'ennui, un dégoût si profond pour les occupations, les habitudes, la manière de vivre de tous ceux qui les entourent; mais j'ai découvert bien vite le secret de cet état maladif : elles se figurent, elles aussi, que l'on *ne vit qu'en France!* — Comment alors, dit Mademoiselle, s'appliquer sérieusement à remplir les devoirs qui sont imposés à chacun? Comment rendre sa vie utile, heureuse et pleine? On ne vit plus, on languit. On n'agit plus, on attend. »

Mais j'ai raconté bien assez longuement cette conversation qui nous a tant intéressées, Marie et moi! Je n'en puis plus, et si ma sœur ne m'avait aidée à me souvenir de tout, je ne l'aurais jamais pu. On a parlé encore quelque temps comme cela, et maman et Mademoiselle ont fini par conclure que parce que plusieurs personnes ne sont pas raisonnables, il ne faut pas dire que c'est tout le monde; au contraire, elles ont la meilleure idée des créoles en général, et moi, je pense comme elles.

Notre bonne sœur Alexis nous a quittés trop tôt; mais nous irons certainement la voir avant de retourner à Saint-Denis.

Je vais aller jouer une heure avec les petites, tandis que maman et M^{me} de la Caze me prennent Marie. La récolte du café nous intéresse beaucoup; on étale les graines sur une grande plate-forme, qui est devant le magasin, et on les y laisse, sans les rentrer, jusqu'à ce

qu'elles aient complètement séché, ce qu'elles font en perdant leur jolie couleur rouge, que je regrette. Chaque soir, on les met en tas, et on les couvre avec des nattes pour les préserver un peu. — Bourbon est bien heureux de produire ce café, je trouve ! d'abord, parce que celui-là est excellent et très-renommé ; et ensuite, parce que les cafeyers sont si jolis, que c'est un plaisir de les voir. Quand ils sont en fleurs, ils paraissent tout blancs et exhalent une odeur délicieuse, qui se sent de très-loin. Cela fait une forêt parfumée.

Samedi, 18 juin (Saint-Denis).

Tout est sens-dessus-dessous dans la maison, à cause de la Fête-Dieu, car nous avons commencé notre beau reposoir, puisque la procession passe demain devant notre porte, et que M. le Préfet apostolique veut bien s'arrêter pour nous donner la bénédiction du Saint-Sacrement. Nous avons reçu, ce matin, de l'habitation, des paniers de fleurs et des quantités de branches de palmiers et de cocotiers, que M^{me} Dumont, M^{me} de Villiers et M. de la Caze nous ont envoyés. Notre emplacement est délicieux à voir, avec toute cette verdure; MM. de Vintimil et de Veilles travaillent sans interruption à le décorer; ils ont planté les plus hautes branches tout du long de l'allée, de sorte qu'il n'y a pas d'intervalle dans le feuillage; et puis, sur ce mur vert ils suspendent les guirlandes de fleurs que Marie prépare avec un goût admirable. C'est tout ce qu'elle peut faire, étant malheureusement encore trop faible pour aller et venir comme nous. Alors, je la sers, et tandis qu'elle reste sous la varangue, dans un grand fauteuil, mais voulant toujours s'occuper, je vais

lui chercher les fleurs, le fil, les ciseaux, tout ce qu'il faut enfin; et puis, je fais faire à mon tour mes commissions par les petites. M^{me} Vintimil, maman, Mademoiselle et M^{me} Louis Vintimil, qui est aussi très-adroite, arrangeant l'autel avec Janvier et un noir fort habile que M^{me} André nous a prêté. Cette bonne M^{me} André vient-elle-même, de temps en temps, nous apporter tout ce qu'elle suppose devoir nous être utile; elle a dépouillé son joli jardin pour nous, ou plutôt pour le bon Dieu. MM^{mes} Vintimil étaient d'abord un peu étonnées de ce que nous reçussons si bien une mulâtre; mais maman leur a dit en souriant: — « Au pied de l'autel, du moins, il n'y a ni différences, ni couleurs. » — Quant à M. de Veilles, il n'a pas ces préjugés-là, lui; d'ailleurs, pour être avec nous, il surmonterait tout; il est si aimable!

Stéphanie, Jeanne et Berthe, sont dans le ravissement de tout ce désordre; elles sautent et dansent partout; et lorsque Mademoiselle leur rappelle qu'il faut s'occuper de cet ouvrage avec recueillement, parce que c'est pour le bon Dieu que nous travaillons, elles répondent que c'est la joie qui les rend folles, et Berthe a ajouté: — « Mais, Mademoiselle, nous faisons comme David devant l'arche! »

Oh! moi aussi je suis joyeuse; quel honneur et quel bonheur pour nous! Cette fête me rappelle le triomphe que les Juifs ont décerné à Notre-Seigneur Jésus-Christ, lorsqu'il entra à Jérusalem; car ilsjetaient aussi des branches sur son passage, et ils faisaient entendre des chants d'allégresse; enfin, ils le reçurent très-bien. Mais ces inconstants et ces ingrats n'ont plus voulu de lui ensuite, et ils ont changé leurs louanges en injures et en cris de mort. Que le bon Dieu leur pardonne! C'était horrible!... Nous, au contraire, nous voudrons de lui toute notre vie, toujours; moi surtout, qui vais bientôt

le recevoir dans mon cœur. Je suis déjà si heureuse de le voir entrer dans notre maison ; qu'est-ce que je dirai donc quand ce sera au dedans de moi-même ! Ah ! ma sœur Marie a raison de m'assurer qu'il n'y a pas de paroles qui peignent ce bonheur-là ! — Mais je vais aller la retrouver ; elle doit avoir besoin de moi pour effeuiller les roses, dont nous avons à remplir plusieurs corbeilles, puisque Stéphanie et Berthe jettent des fleurs au pied de l'autel, avec Ida et la petite fille de M^{me} André. Qu'elles seront gentilles toutes quatre !

Mademoiselle m'avait envoyée écrire mon journal, pour me faire reposer malgré moi, parce qu'à force de me donner du mouvement, j'étais devenue trop rouge ; mais j'ai moins chaud à présent, et je crois qu'elle ne me grondera pas si je redescends.

• • • • • • • • • • • • • • • • •

Lundi, 20 juin.

Quel dommage que hier soit déjà passé ! C'était si touchant ! Mademoiselle nous a raconté que l'Eglise a institué cette fête comme une réparation des injures et des outrages que les incrédules et les impies adressent à Dieu, en soutenant qu'il n'est pas réellement présent dans la sainte Eucharistie, en lui refusant leurs hommages et en blasphémant cet adorable sacrement. C'est en même temps une consolation pour les bons chrétiens, qui sont si heureux de témoigner hautement leur amour et leur foi. Vraiment, quand on pense que Notre-Seigneur a établi ce sacrement par bonté, parce qu'il savait bien que nous ne pourrions jamais devenir saints s'il ne venait en nous pour nous aider à y travailler, et puis, parce que nous aurions été trop malheureux sans lui, et qu'au lieu de voir tout le monde le remercier et le bénir, comme cela devrait être, on entend des gens

dire : — « Non, il n'est pas dans l'Eucharistie ! » — On est indigné et affligé ! Encore, s'il n'y avait que ceux qui ne croient pas en Dieu qui parlissent ainsi, je n'en serais pas étonnée; mais ce que je trouve incroyable, c'est qu'il y ait de ces gens-là parmi ceux qui reconnaissent l'Evangile ! Et quand on leur demande pourquoi Jésus-Christ a dit : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang*, ils répondent que c'était une figure, une image... Mais est-ce que c'était la peine pour le bon Dieu, qui est si puissant, de ne nous donner qu'une image ? C'est comme s'il avait fait semblant de nous laisser un cadeau magnifique, et qu'il ne nous eût rien laissé du tout, lui qui avait fait tant de miracles et de choses admirables pendant sa vie sur la terre... Ce serait très-mal aux hommes d'en tromper d'autres, et le bon Jésus, qui a enseigné tout ce qui est beau et bien, nous aurait donné un exemple comme celui-là ! Moi, je dis que ce n'est pas possible. Et puis, est-ce que les hommes ont jamais eu de plus belles idées que le bon Dieu ? Je vous demande un peu comment ils auraient pu inventer le saint sacrement de l'Eucharistie, si ce n'était pas Dieu lui-même qui l'eût établi ? Ou alors Dieu les aurait punis de leur mensonge ; et au lieu de cela, il bénit et protège tous ceux qui communient, et l'Eucharistie a toujours été le plus grand bienfait et le plus grand bonheur pour tous les chrétiens catholiques. D'ailleurs, je voudrais bien savoir qui doit le mieux connaître si le bon Dieu est ou non dans la sainte hostie : ceux qui communient, ou ceux qui ne l'ont jamais fait ?

Eh bien ! interrogez, comme dit Mademoiselle, toutes les personnes qui approchent de ce sacrement, et elles vous diront si elles n'ont reçu qu'une figure, un peu de pain seulement ! Est-ce que du pain pourrait donner la force de mourir, comme le faisaient les martyrs quand ils avaient communié ? Est-ce que c'est du pain qui rend

Marie si bonne, si pieuse et si heureuse, même lorsqu'elle souffre le plus ? Et Mademoiselle, qu'est-ce qui la fait devenir une sainte ? Et maman, qu'est-ce qui la console, si ne n'est pas la communion ? Ah ! moi, je sais bien que s'il doit m'arriver encore des malheurs je demande au bon Dieu que ce ne soit qu'après ma première communion.

Mais je ne veux pas parler de malheurs, et je raconte notre belle journée. Si j'ai fait toutes ces réflexions, c'est parce que nous avons causé de ces choses, hier soir, avec Mademoiselle et maman, et que j'y pense encore aujourd'hui.

La matinée a commencé admirablement; notre reposoir était tout prêt et charmant. Vraiment, il n'y a pas d'arbre plus gracieux et plus joli que le palmier ! Nous en avions mis de hautes branches des deux côtés de l'autel, et cela faisait un effet délicieux, avec tous ces festons de lianes, toutes ces guirlandes de fleurs et tous ces bouquets. Il n'y avait que parfums et verdure partout. Marie a gardé les petites, avec Babet, tandis que maman, Mademoiselle, Jeanne et moi, nous avons été à l'église. Oh ! comme je regrettais que Marie n'y vint pas avec nous ! Mais elle se serait trop fatiguée.

Quand nous sommes arrivées sur la place de l'église, nous avons été frappées du coup d'œil qu'offrait la foule, se rangeant pour suivre la procession. Il y avait je ne sais combien de pensions de demoiselles, avec leurs ceintures et leurs écharpes de différentes couleurs, sur des robes blanches. Marianne, que j'ai aperçue de loin, et puis Adèle étaient très-recueillies. J'ai tâché de l'être aussi, quoique cela me donnât des distractions de voir tout ce monde, que les prêtres rangeaient sur deux files ; d'ailleurs, il y avait beaucoup de mouvement et un peu de désordre. Mais, tout-à-coup, quand le Saint-Sacrement a paru, il s'est fait un silence profond ; c'était solennel.

M. le Préfet apostolique, qui était sous le dais, portant la sainte hostie, l'a élevée pour la faire adorer , et la foule est tombée à genoux. Oh ! comme on sentait bien que c'était Dieu qui nous bénissait ! Le cortège s'est mis en marche, au milieu des chants pieux et en prenant les rues indiquées à l'avance. Il paraît que la procession se fait, une année dans les bas de la ville, et l'autre année dans les hauts ; c'est-à-dire tantôt du côté du bord de la mer et tantôt de celui des montagnes. Cette fois, c'était dans les bas et notre maison était le point le plus éloigné que l'on dût atteindre, avant de retourner à l'église. Oh ! je n'ai plus eu de distractions, quand je me suis trouvée ainsi suivant le bon Dieu , et je le priais de tout mon cœur pour maman, pour nous tous. Ma pauvre mère était tellement émue, en pensant à papa devant la mer que nous apercevions à chaque bout de rue, et à Baby en voyant les jolis petits enfants qu'on amenait en foule sur le passage de la procession , qu'elle se sentait faible et tremblante et qu'il lui a été impossible plus tard de revenir jusqu'à l'église. Elle s'était fatiguée au-dessus de ses forces.

Ce qui l'a impressionnée encore et ce qui m'a transportée, moi, c'est cette musique militaire qui accompagnait la procession; et puis, c'est le spectacle imposant que nous avons eu, en longeant le palais du Gouvernement, apercevant devant nous la rade avec tous ses navires pavoisés, et au-dessous de nous l'interminable file de la procession , qui serpentait dans les nombreux détours de la route, où l'on voyait flotter les bannières blanches de la sainte Vierge ; puis, en entendant les canons qui saluaient le bon Dieu avec leurs fortes voix. Oh ! que c'était saisissant et beau ! J'étais fière qu'on rendit tous ces honneurs au Saint-Sacrement, et je pensais : — « Au moins, les créoles disent : *C'est bien le roi des rois !* » —

Et lorsque nous nous arrêtons aux reposoirs et que nous avions la bénédiction du Seigneur, quelle joie ! Mais c'est surtout chez nous que j'ai été heureuse de la recevoir, parce qu'il me semblait que Dieu bénissait notre maison et la bonne M^{me} Dumont, autant que nous-mêmes, et j'ai prié pour tous ces excellents créoles qui nous accueillent si bien.

Enfin, cela a été un jour de bonheur, et si ma première communion n'était proche, je ne me consolerais pas qu'il fût fini déjà.

• •

Mercredi, 29 juin.

Quelles émotions nous avons eues hier ! car nous avons enfin reçu les réponses de Gustave et de nos amis de France à la nouvelle de notre malheur. Mon pauvre frère ! Ah ! comme sa lettre nous déchire le cœur ! Manon est malade aujourd'hui ; elle a tant pleuré ! Il nous semble que ces lettres nous font retourner au jour de la mort de Baby ; elles nous rendent tous nos souvenirs et toutes nos émotions. Gustave nous raconte comment M. Guer lui a appris l'horrible événement, et il ajoute qu'il ne peut croire cependant que ce soit vrai et qu'il espère toujours, malgré lui, recevoir l'annonce que tout cela était un rêve affreux ; ce qui ne l'empêche pas de pleurer le cher ange avec nous. Oh ! je comprends bien ce que mon frère éprouve, puisque moi qui ai vu mourir Baby, je me demande quelquefois si je n'ai pas rêvé et je me dis : — « Si nous allions le revoir !... » — Mais ce ne sera qu'au ciel, et Gustave y pense aussi, car il nous écrit : — « Oùiraient des anges comme celui-là, si ce n'est avec Dieu ? Pour moi, la pensée que le nôtre y est, m'excitera toute ma vie

à tâcher d'y arriver. » — Il s'inquiète beaucoup de maman et nous conjure toutes, — mais moi en particulier, — de lui donner souvent des nouvelles de notre mère chérie; heureusement que je l'ai déjà fait; je le ferai encore, parce que si j'étais à la place de Gustave, je me tourmenterais aussi et j'aimerais à être rassurée.

Notre bon ami, M. Guer, a écrit à maman toute sa sympathie à notre douleur; plusieurs autres personnes l'ont fait de même; mais la lettre qui nous a le plus touchées est celle de M. l'abbé Martin. Il nous adresse de si touchantes et de si douces consolations! Oh! maman va bien le remercier!

C'était un courrier complet, puisque j'ai eu une lettre de Clara. Elle se montre très-sensible à notre chagrin, ce qui ne m'étonne pas, parce qu'elle a bon cœur et qu'elle caressait beaucoup Baby autrefois et paraissait l'aimer. Elle me dit que sa mère partage notre peine ; mais il me semble que M^{me} de Baldi aurait pu l'exprimer elle-même à maman. — Je suis vraiment surprise de la manière dont cette lettre de Clara est écrite ; il y a tant de fautes et l'écriture est si vilaine ! Pauvre Clara ! c'est bien la peine d'être riche, si c'est pour rester ignorante ! Je crains qu'elle ne soit bien malheureuse un jour, et je prie beaucoup pour elle et pour sa mère.

Marie et Jeanne ont des nouvelles d'Albéric; il ne manque jamais de leur écrire; c'est un excellent frère. Oh! Gustave l'est bien aussi maintenant; il me parle très-tendrement et il paraît avoir oublié toutes mes colères; alors, j'oublie toutes ses taquineries.

La bonne Cécile a beaucoup pleuré, en apprenant la mort de Baby. Elle doit m'écrire.



Samedi, 16 juillet.

Comme le temps a passé rapidement, quoique les jours m'aient paru si longs ! La voici donc arrivée, cette semaine de la retraite et de ma première communion, que j'attends depuis deux ans !... O mon cher journal, il faudra que tu me conserves soigneusement mes émotions et mes bonheurs ; et pour cela, je te les dirai tous ; parce que, vois-tu, si jamais j'aurai aimé à te relire, ce sera bien quand tu pourras me rappeler mes souvenirs de première communion et tout ce qui y aura rapport.

Ma première communion !... ce mot-là m'impressionne toujours, quand je le prononce ou que je l'écris. J'ai envie de sauter de joie en y pensant ; mais je ne le fais pas, car cela n'aurait pas l'air très-recueilli. Seulement, je suis joyeuse en dedans et je crie tout bas : — « Merci, merci, merci, mon Dieu !... »

Oui, le bon Dieu m'accorde des grâces qui sont très-rares ; Marie a bien raison de me le dire : Il m'a donné une mère comme il n'y en pas d'autres, et puis Mademoiselle, cette chère Mademoiselle, qui travaille constamment à me rendre bonne ; qui m'instruit, qui m'éclaire et que j'aime tant !... Marie devrait ajouter qu'une autre grande faveur, c'est d'avoir une sœur comme elle, ce qui ne se trouverait pas deux fois, j'en suis sûre, et ce qui m'a fait faire quelques progrès, malgré tous mes défauts. Mais ce qui me transporte de joie et ce qui est une vraie bénédiction, c'est l'arrivée de bons missionnaires, qui sont ici pour une quinzaine de jours et que Dieu a envoyés tout exprès, je le crois, pour l'époque de la première communion. L'un d'eux, M. Laly, parle admirablement ; nous en avons eu la preuve, jeudi dernier, au Catéchisme ; et M. le Préfet apostolique l'a prié de nous prêcher la retraite. C'est un saint ; tous ses compa-

gnons le révèrent, quoiqu'il soit plus jeune qu'eux. Oh ! que je suis heureuse de penser que c'est lui qui va nous préparer ; car rien ne peut me faire plus d'impression que la parole d'un missionnaire, et l'histoire de celui-là est si touchante ! Il est d'une grande et riche famille de France ; il aurait pu s'amuser dans le monde, où il avait tous les avantages possibles ; mais il a voulu tout quitter pour Dieu, et le voilà ici, pauvre et obéissant, ne désirant plus qu'une chose : *le martyre*, qu'il va chercher au Japon. Et il a l'air si simple, avec ses grandes vertus !

Le Commandant du vaisseau qui a amené ces bons prêtres, est venu hier voir maman et lui demander si elle avait reçu la lettre qu'il nous a envoyée de mon oncle Henri. (Ce bon Commandant connaît papa et il assistera à ma première communion, pour la raconter à mon père.) Eh bien donc ! il nous a parlé de ces excellents prêtres, qui me rappellent tant ceux de notre chère Isère, et il nous a cité des choses admirables de M. Laly et de ses compagnons. Il dit que tout le bord estime ces hommes *héroïques*, — c'est son expression. — Oh ! moi aussi je les estime et je bénis Dieu de nous les avoir amenés, parce que leur exemple et leurs enseignements m'apprendront à mieux l'aimer et le servir. — Ma sœur Marie suivra la retraite ; elle et Jeanne veulent renouveler avec moi leur première communion, quoiqu'elles aient communiqué bien des fois depuis leur couvent. Maman et Mademoiselle ne manqueront aucune instruction, et Stéphanie supplie qu'on les lui fasse entendre aussi. Quant à Berthe, elle ira jouer, pendant ce temps, avec Ida Vintimil.

Je vais achever aujourd'hui ma confession générale. O mon Dieu, vous savez comme votre petite Marguerite dit la vérité, quand elle vous assure qu'elle se repente de tous

les péchés qu'elle a commis dans sa vie et quand elle vous promet de se corriger enfin de tous ses défauts ! Mais vous savez aussi combien elle est faible et mauvaise; elle ne peut rien sans vous ! Alors, venez dans son cœur, après que vous l'aurez purifiée par l'absolution ; et puis, rendez-la bonne comme sa sœur Marie ! Oh ! quelle joie quand je pourrai vous faire toutes mes demandes et mes prières, en causant tranquillement avec vous, tout près, et que vous serez en moi pendant que je vous dirai : — « Bénissez mon père, ma mère, Mademoiselle, Gustave et mes petites sœurs ; et conservez-moi ma sœur Marie ! »

C'est vraiment un bonheur qu'on ait tant retardé la première communion , cette année , à cause des réparations qu'on a été obligé de faire à l'église. Sans cela , nous n'aurions pas eu les bons missionnaires pour ce moment.

• •

Lundi, 18 juillet ; 4^e jour de la retraite.

La retraite a été ouverte hier soir, après les vêpres ; mais c'en est aujourd'hui la première journée complète. Mademoiselle m'a permis de continuer à écrire mon journal ; elle sait bien que ce sera toujours m'occuper du bon Dieu, puisque je ne veux penser qu'à Lui maintenant. Par exemple, j'ai laissé tous mes autres devoirs.

Hier donc, aussitôt après les vêpres, on a donné les places aux enfants de la première communion ; toute la grande nef est à eux, comme tous les soins sont pour eux en ce moment. Puis, M. Laly nous a fait une instruction. Je ne pouvais croire à mon bonheur ; aujourd'hui même, je ne suis pas encore habituée à la pensée que c'est bien moi qui suis en retraite et qui vais faire ma première communion. Chaque fois que je me répète : — « Jeudi !

c'est jeudi !... » — je suis transportée ; mais Mademoiselle me dit qu'il faut avoir une joie calme, et je tâche d'être tranquille. M. Laly nous a parlé de la solennité qui se prépare pour nous ; il nous a montré tout ce que Dieu nous donnera ; mais il nous a demandé en même temps ce que nous lui porterons, nous, à ce Dieu de bonté, ce Dieu d'amour ? — Oh ! j'ai tremblé ; mais le bon missionnaire nous a rassurés aussitôt ; car, après nous avoir fait apercevoir tout ce qui nous manque (et on aurait dit qu'il me connaissait très-bien), il a ajouté :

« Ne vous découragez pas cependant, ô mes chers enfants ! Le Dieu de bonté ne vient à vous, les mains pleines de grâces, que parce qu'il connaît votre misère, votre indigence ! Le Dieu de justice et de sainteté ne descend en vos cœurs, que parce qu'il veut vous rendre justes et saints aussi ! Rassurez-vous donc, vous qui êtes pauvres, et dont les mains sont vides, — vides de vertus, vides de bonnes œuvres ! Il va vous enrichir de tous ses biens ; il va combler l'abîme de votre misère avec les trésors de sa miséricorde ! Rassurez-vous, ô vous qui avez péché ; il va vous pardonner, vous absoudre, vous sauver !... Le voici, ce Dieu qui a dit : — « Je suis venu pour les pécheurs.... Ce sont ceux qui sont malades qui ont besoin du médecin, et non ceux qui se portent bien... » — Le voici, ce bon Jésus, qui a dit encore : — « Laissez venir à moi les petits enfants... » — Il s'avance vers vous, il vous appelle... Ô mes enfants, ne tremblez pas ; jetez-vous à ses pieds, et, vous frappant la poitrine dans les sentiments les plus profonds de l'humilité, du repentir et de l'amour, dites lui : — « Mon père, j'ai péché ! » — Et il vous répondra par la sentence bénie de l'absolution... Puis, vous prenant entre ses bras divins, et vous pressant contre son cœur qui vous a tant aimés, il répétera sur

» chacun de vous : — « Mon fils était perdu, et il est retrouvé ! Mon fils était mort, et il est ressuscité!... »

Ah ! jamais je n'oublierai ces paroles ! Malheureusement, je ne puis marquer ici l'accent de M. Laly en les prononçant, ni son regard qui pénétrait dans notre cœur ; mais je m'en souviendrai toujours. Nous pleurions tous ; on n'entendait que des sanglots. Et comme M. Laly a deviné que nous nous demandions en nous-mêmes ce que nous devions faire pour bien nous préparer, il a dit que les dispositions qui sont exigées de nous se résument toutes dans *la bonne volonté*. Oh ! ce n'est pas bien difficile alors, et cela me console ; car je suis très-sûre d'avoir la volonté de me repentir, de me corriger, d'aimer le bon Dieu et de le servir ; c'est tout ce que je désire le plus. M. Laly a terminé, en nous disant avec les anges qui annonçaient aux hommes la venue du Sauveur : *Paix sur la terre aux âmes de bonne volonté !* Et je suis rassurée depuis ce moment.

Ce matin, le bon missionnaire a prêché sur *La Mort*. Il nous a expliqué que c'est très-important d'apprendre de bonne heure à s'occuper de la mort et à s'y préparer, puisque nous pouvons, quelque jeunes que nous soyons, être appelés, d'un moment à l'autre, à paraître devant le Seigneur, et que, lors même que nous devrions avoir de longues années de vie, elles passeront bien rapidement, et toute notre existence nous paraîtra avoir été très-courte au moment où elle finira.

« D'ailleurs, a-t-il ajouté, la peur qu'on se fait de la mort n'est si grande et si générale, que parce que l'on n'y pense pas assez ; on ne veut pas y réfléchir ; on s'étourdit sans cesse sur cette idée importune, et tout en courant, malgré soi, vers le terme, on détourne les yeux pour ne pas le voir... Que résulte-t-il de là ? — C'est qu'on est mille fois plus malheureux et plus tour-

» menté de la pensée de la mort, que si on l'approfondissait enfin sérieusement, chrétiemement. C'est un fantôme qui nous épouvante, et qui ferait bientôt place à une réalité rassurante, à une vérité consolante, si nous avions le courage d'interroger la foi pour sonder ce mystère. Apprenez donc, mes enfants, à cette époque solennelle de votre vie, ce que c'est que la mort, afin de ne pas la craindre, comme font ceux qui n'ont point d'espérance; mais cependant aussi, afin que les hautes et sérieuses pensées qu'elle inspire vous soient un frein salutaire, en même temps qu'une suprême consolation. »

Alors, il nous a développé l'enseignement de l'Eglise sur la mort, et après nous avoir fait comprendre combien elle est effrayante pour le pécheur, mais quelle douceur et quelle paix elle apporte au juste, il nous a dit que l'enfant qui fait bien sa première communion peut espérer, par l'influence qu'exerce cette grande action sur toute la vie, d'être compté à jamais parmi les justes, tandis que celui qui la ferait mal devrait craindre, — à moins de miracles éclatants de la miséricorde divine, — de rester à jamais aussi parmi les pécheurs. — O mon Dieu! mon Dieu! permettez que je fasse bien ma première communion!

Comme j'ai pleuré en pensant à ma sœur chérie, lorsque M. Laly a dépeint le bonheur de mourir, pour ceux qui ont aimé et servi Dieu! Marie me dit toujours que cela doit être si doux! — Elle n'est pas à côté de moi, malheureusement, pour les exercices de la retraite, parce que l'on m'a mise au milieu des enfants de la première communion. Maman a demandé que je fusse avec la pension des sœurs, et je me suis trouvée à côté d'Adèle; alors, je me suis dit : — C'est le bon Dieu qui permet cela, pour voir si je me conduirai bien; mais quand il

va me donner tant de choses, moi, je peux bien lui rendre de l'amitié pour Adèle. » — Et je suis très-aimable pour elle, qui en paraît fort contente et qui est aussi très-gentille pour moi. Vraiment, elle ne me paraît plus la même qu'à bord; la pension lui a fait le plus grand bien, et c'est sans doute pour cela qu'on l'a admise à faire sa première communion, quoiqu'elle ait suivi si peu de temps le Catéchisme. Et puis, on a eu égard à la position de M^{me} Bontems, qui a un grand besoin de sa fille.

Nous irons deux fois par jour à l'église pendant les trois jours de la retraite. M^{me} de Villiers a prêté à maman une voiture pour toute cette semaine; oh! qu'elle est bonne! Car maman, Mademoiselle et Marie, ne se fatigueront pas; et moi, j'aurai moins de distractions dans les rues. Lorsque nous sommes revenues ce matin, nous avons déjeuné; ensuite, Mademoiselle nous a fait une lecture pieuse dans le *Formulaire de Prières* à l'usage des jeunes filles élevées par les Ursulines; c'est un excellent livre. Après cela, Jeanne, Stéphanie et moi, avons chanté des cantiques avec Marie, qui nous les choisissait. (Cette chère Stéphanie veut faire tout ce que nous faisons; elle est trop gentille!) Je me suis mise à écrire mon journal, puis je vais goûter, et il sera presque temps de retourner à l'église. La voiture est déjà arrivée.

Mardi, 19 juillet; 2^e jour de la retraite.

Hier soir, l'instruction a été sur le *Jugement*. Il m'a semblé que nous étions à ce terrible jour où Dieu nous demandera compte du bien et du mal que nous aurons fait. Je voudrais écrire tout ce que M. Laly nous a dit, afin de pouvoir retrouver plus tard dans mon journal les impressions que j'ai maintenant; mais je n'en aurais jamais le temps. Heureusement que Marie fait un petit

recueil de tous ces souvenirs-là, et qu'elle m'a promis de me le laisser copier; alors, je ne me tourmente pas, et je ne mettrai guère que le sujet des instructions. Ce matin, c'était sur l'*Enfer*. Le bon prêtre nous a expliqué comment la justice de Dieu exige des punitions éternelles; mais il nous a rassurés plus qu'il ne nous a effrayés, parce qu'il nous a dit que si nous aimons Dieu et si nous pratiquons la charité, nous pourrons espérer avec confiance d'avoir affaire à la miséricorde plus qu'à la justice. Malgré cela, cette pensée de l'enfer est affreuse. Ah ! je demande à Dieu de permettre que je l'aime toujours de plus en plus, Lui qui est si bon, afin que je ne m'expose jamais à tomber dans cette horrible prison, où le plus grand malheur est de ne pas le voir et d'être pour toujours séparé de lui.

M. l'abbé Morin nous a donné les avis nécessaires pour que tout se passe avec ordre et recueillement, le jour de notre première communion. Il a engagé aussi les jeunes filles à s'habiller très - simplement et, si c'est possible, uniformément, puisque nous ne sommes là que des sœurs et qu'il ne faut pas que les plus riches cherchent à s'élever au-dessus des autres. Oh ! moi, je serai très-simple en effet, car j'aurai une robe de mousseline tout unie et un voile pareil, garni d'un petit tulle. Seulement, on a adopté l'habitude ici, à ce qu'il paraît, de faire porter aux premières communiantes une couronne de roses blanches, et elles mettent de même un bouquet à leurs cierges; alors maman a commandé pour moi tout cela. On donne ensuite ces fleurs pour l'autel de la Vierge.

Nous avions commencé la soirée, hier, en prenant l'air dans l'emplacement; mais comme quelques personnes sont venues, je suis remontée avec Mademoiselle, Marie et Jeanne, et nous avons lu des prières et chanté des cantiques. Oh ! que c'est doux, une retraite! Tout est si

calme autour de nous et au dedans de nous ! Nous croyons sentir le bon Dieu nous regarder toujours, et cette idée nous rend heureuses et tranquilles en même temps. Et puis, ces beaux cantiques me transportent, surtout quand nous les chantons tous ensemble à l'église; mais même ici. Lorsque nous disons :

Hélas !
Quelle douleur
Remplit mon cœur,
Fait couler mes larmes ! etc.

Nous pleurons sur nos péchés et nous tremblons, en nous rappelant comme nous avons mérité d'être punis; et quand nous chantons cet autre cantique :

Reviens, pécheur, à ton Dieu qui t'appelle, etc.

Nous répondons dans nos cœurs : « Oui, mon Dieu, nous voici pour toujours. » — Et comme il veut bien venir à nous avec bonté, nous ajoutons dans le cantique que je préfère à tous les autres :

Quel doux penser me transporte et m'enflamme !
O mon Jésus, c'est vous que j'aperçois :
Trois jours encor, et je viens dans ton âme,
La visiter pour la première fois, etc.

Alors nous voyons qu'il nous pardonne, et nous sommes dans la joie. Ah ! que Dieu est bon !

Mercredi, 20 juillet, jour de l'Absolution.

Oh ! je ne vais pas écrire long-temps; je suis trop émue; mais Mademoiselle m'engage tant à me calmer, pour mieux me recueillir, que je me mets à mon journal. — Ainsi, c'est aujourd'hui que je recevrai l'absolu-

tion!... Ce soir, je serai purifiée de tous mes péchés ; je serai un ange comme Baby... O Baby, je pense à toi, va, cher amour, moi qui aurais été si heureuse de t'embrasser demain et j'ai demandé à maman de me conduire sur ta tombe, dans mon costume de première communiantre. Elle me l'a promis , mais obtiens du bon Dieu, toi, qu'il te permette d'assister à ma première communion, auprès de l'autel, au milieu de tous les anges qui l'adorent avec nous, sans que nous les voyions.

Je serai un ange, moi, *Marguerite*, qui y ressemble si peu ! Dieu aura effacé mes fautes, et mon âme sera blanche comme la neige, pour recevoir le bon Jésus que j'aime tant... Ah ! c'est trop de joie et j'ai peur de mourir avant d'avoir eu tous mes bonheurs. Mais une fois que je les aurai, qu'est-ce que je pourrai craindre? Ce serait une grâce immense pour moi, si Dieu m'appelait ainsi tout droit au ciel et je le remercierais de tout mon cœur. — J'espère que ce n'est pas un péché de dire cela. A présent, je comprends si bien Marie, qui aime mieux le ciel que la terre ! car je suis déjà comme dans un paradis, parce que je m'approche du bon Dieu ; qu'est-ce que ce sera donc quand il sera venu en moi et surtout quand j'irai le trouver là-haut ? J'ai fait tout à l'heure mon examen sur les péchés que j'ai commis depuis ma dernière confession. Je n'en ai pas trouvé beaucoup, parce qu'il y a si peu de jours de cela! mais les anciens me pèsent; et par moments, je me dis avec crainte, que je ne devrais pas oser recevoir le bon Dieu , ni me réjouir, moi qui l'ai offensé mille fois ; oh ! même cent mille fois ! Mademoiselle me répond que puisque le pardon m'est offert, c'est un devoir pour moi de l'accepter avec reconnaissance et bonheur, comme un coupable qui , n'ayant à attendre que des châtiments, recevrait sa grâce et se livrerait à la joie.— Mais moi, j'obtiens plus que ma grâce ; j'obtiens,

comme a dit M. Laly, tout ce qu'un Dieu peut donner.

Hier soir, le saint missionnaire, comme on l'appelle, a prêché sur la Pénitence, et ce matin sur l'Eucharistie. Ce soir, il n'y aura pas d'instruction, à cause des confessions; mais, quoique nous le regrettions, il faut avouer que nous ne devons pas en avoir besoin, après ce que nous avons entendu, ce matin surtout. Lorsque M. Laly nous a montré Jésus-Christ mettant, par sa présence, *le ciel entier dans notre cœur et nous marquant du sceau des élus*, il a été si admirable, ses paroles étaient si éloquentes et si touchantes, que rien ne saurait exprimer l'impression qu'il nous a faite. Quant à moi, j'étais tellement transportée, que sans savoir ce que je faisais, je me suis levée, à ses derniers mots, comme pour m'élançer de suite vers la sainte Table. Heureusement, on a fait le signal de s'agenouiller; alors, je suis tombée à genoux et je me suis soulagée en parlant au bon Dieu. Oh! que j'aime la prière, maintenant surtout que je sais mieux la faire! Autrefois, je parlais à Dieu comme s'il était loin; je ne pouvais jamais me figurer qu'il m'entendit tout près de moi et en moi-même; alors, je me fatiguais en priant, et j'avais une foule de distractions. Le démon voudrait bien m'en donner, encore à présent; mais je ne l'écoute pas et je cause avec le bon Dieu comme si je le voyais; car je sens qu'il est là et je le remercie de m'écouter, moi qui suis si petite, tandis que lui est si grand!

Oh! mon bon père, que je serais donc contente de te voir, de t'embrasser et de te parler de toutes mes joies! Et toi, tu en serais bien heureux aussi. Mais je vais t'écrire ce soir, c'est convenu, pour te demander pardon de toutes les peines que je peux t'avoir causées et pour te prier de me donner ta bénédiction. Je suis triste de ne pouvoir recevoir ta réponse tout de suite; mais j'espère que je la devine. Je prie sans cesse pour toi et pour mon cher frère

Gustave que nous avons quitté il y a juste un an aujourd'hui, et que je regrette plus que jamais. Je n'oublie pas non plus mon bon oncle Henri, tous mes parents, nos amis et nos domestiques.

C'est ma fête aujourd'hui, de sorte que je demande instantanément à ma chère sainte de se joindre à moi dans ces prières et de m'obtenir toutes les grâces dont j'ai besoin.

O mon Dieu ! mon Dieu ! vous que je recevrai demain dans mon cœur, ayez pitié de moi ! Ayez pitié de tous les enfants qui font avec moi leur première communion, et bénissez les bons prêtres qui nous instruisent ! — Non, je ne peux pas croire que la première fois que je reprendrai ce journal, j'aurai communiqué..... Je suis trop heureuse !....

*Jeudi, 21 juillet, 18** , jour de ma première communion et le plus beau de ma vie.*

Je n'écris qu'un mot, parce que nous partons pour le cimetière et que nous retournerons, de là, à l'église. Mais je veux le mettre, ce mot, pour marquer sur mon journal le plus beau jour de ma vie. Oh ! oui, je suis heureuse ! si heureuse, que je ne puis même essayer de l'exprimer. J'ai reçu le bon Dieu... Il est là, dans mon cœur; car il ne m'abandonnera plus, je l'en ai supplié. Lui, le bon Jésus, qui a souffert et qui est mort pour moi, il est dans moi maintenant ! Ah ! je suis sûre qu'au ciel même, il n'y a pas de plus grand bonheur que le mien. Aussi, je pleure, mais c'est délicieux ; je ne parle pas ; il me semble même que je ne peux pas prier ; mais je dis, malgré cela, beaucoup de choses au bon Dieu. C'est peut-être Lui qui les dit pour moi, puisque je le sens dans mon cœur et je reconnaiss qu'elle est très-vraie, cette parole

qu'on nous a citée, ce matin, de l'apôtre saint Paul : — *Je vis... Non, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi... —* Oh ! je l'ai bien retenue, et je dis au bon Dieu : — C'est cela, mon Dieu; c'est comme cela qu'il faut faire pour que tout aille bien; que ce ne soit plus votre méchante petite Marguerite qui vive; mais que ce soit vous ! Alors, elle sera bonne, elle fera tout ce que vous voudrez et elle ira un jour au ciel !...

Mais je suis obligée de m'arrêter; je raconterai plus tard tous les détails que je veux conserver. O mon Dieu ! que je vous remercie encore de vos grâces ! Oui, ma sœur Marie a raison, vous êtes le meilleur des amis et c'est vous que je dois aimer avant tous les autres...

Maintenant, je vais recevoir la *Confirmation*. Ah ! quelle journée ! Quelle journée !

• • • • • • • • • • • • • • • • • • •

Samedi, 23 juillet.

Voilà déjà deux jours depuis celui de ma première communion, que je voudrais faire revenir, si cela se pouvait, mais qui malheureusement restera toujours derrière moi, il faut au moins que je le raconte ici dans tous ses détails, afin de le retrouver chaque fois que je le désirerai, ce qui sera souvent, je crois. Mais je retourne au soir de mon absolution, car c'était un grand moment aussi.

Mercredi donc, aussitôt que j'ai eu fini d'écrire mon journal, Mademoiselle nous a lu un chapitre de l'*Imitation* et quelques prières du Formulaire; puis, nous nous sommes toutes recueillies, à part, devant le bon Dieu,

pour nous préparer à notre confession. Mademoiselle m'a ensuite appelée et m'a dit que j'avais à remplir un devoir doux et sacré : c'était de demander pardon à toutes les personnes que je pouvais avoir offensées, en commençant par ma bonne mère ; car il fallait que je fusse sûre d'être en paix avec tout le monde, avant d'aller chercher la grâce de l'absolution. — Alors, je me suis jetée dans ses bras ; je voulais même me mettre à genoux devant elle, et j'ai crié : — « Oh ! c'est à vous d'abord que je le demande, vous à qui j'ai fait si souvent de la peine ! Et je m'en repens tant, et je vous promets tant d'être bonne et de ne vous donner maintenant que du plaisir ! Pardonnez-moi ! pardonnez-moi !... » — Elle m'a serrée contre son cœur et ses yeux étaient pleins de larmes en me répondant : — « Oui, mon enfant chérie, je vous pardonne et je prie Dieu de vous bénir, à présent et tous les jours de votre vie... Mais allez à votre mère, ma Marguerite. »

Je suis partie comme un trait et je suis entrée dans la chambre de maman, que j'ai trouvée regardant la petite miniature de papa, et accablée de tristesse. Je suis tombée à ses genoux et je lui ai dit, en suffoquant de sanglots : — « Ma bonne petite mère, je te conjure de me pardonner toutes mes fautes et de me donner ta bénédiction, et celle de papa aussi ! » — Maman s'est baissée sur moi, m'a entourée de ses bras et me couvrant la tête de baisers, elle m'a dit : — Je te bénis, ma Marguerite, oh ! je te bénis ! » — Mais elle pleurait, ma pauvre mère, et ne pouvait plus parler ; cela m'a fait peur, parce qu'elle ne m'avait pas donné mon pardon, et je le lui ai redemandé. Elle m'a répondu : — « Oui, ma bien-aimée, je te pardonne et j'ajoute même, dans ce moment si solennel de ta vie, que tu as réparé déjà la plus grande partie de tes torts d'autrefois ; car, depuis quelque temps, ta con-

duite et tes efforts persévérandts sur ton caractère, me donnent de bien douces satisfactions. Tu consoles ta mère, ma fille chérie ! » — Oh ! quelle joie cette parole m'a causée ! — « Maman, maman, me suis-je écriée ; tu es vraiment trop bonne ! mais tu oublies toutes mes colères et mes vilains défauts ! » — Je ne les oublie pas, ma chérie ; et c'est à cause de cela même que je jouis du progrès. Tu as appris à te vaincre ; tu cherches sérieusement à te corriger ; tu aimes Dieu... Qu'il en soit béni à jamais ! — Et Mademoiselle aussi, maman ! Puisque sans elle, tu devines bien que je resterais mauvaise. Et puis encore Marie, qui est si bonne ! — Oui, Marguerite ; tu as beaucoup de secours et tu fais bien de le reconnaître. Prie Dieu de te les conserver toujours... — Mais maman, ai-je dit tout-à-coup ; tu ne m'as pas bénie pour papa ? » — Maman a pris le portrait de mon bon père, l'a posé sur mes lèvres, et la voix pleine de larmes, elle m'a dit : — « Quand je parle en mon nom, c'est au sien en même temps. Lui aussi était heureux de remarquer l'amélioration de ton caractère et il m'a répété plus d'une fois que la Religion seule pouvait obtenir de tels résultats... Oui, ma chérie, je te bénis pour lui ; je te pardonne de sa part. Ah ! demande à Dieu de nous réunir bientôt à lui ! — Tu penses, ma bonne petite mère, que ce sera une de mes plus grandes prières ! Et maintenant, embrasse-moi pour Gustave aussi, afin que je croie qu'il me pardonne toutes mes méchancetés. Et à présent, pour le petit ange qui est avec Dieu. »

Ah ! comme c'est bon d'embrasser sa mère ! Maman me tenait entre ses bras et ne voulait plus me laisser aller. Elle me disait que je serais son amie, désormais, puisque j'allais cesser d'être une enfant, et elle m'assurait qu'elle me permettrait de la consoler de tous ses chagrins. Mais il a fallu nous séparer, parce que j'avais encore bien des

choses à faire. J'ai été à ma sœur Marie, qui m'a dit tendrement qu'elle n'avait rien à me pardonner; à Jeanne, qui m'a demandé pardon à son tour; à Stéphanie, qui s'est mise à pleurer, et à Berthe, qui s'est mise à rire! Ensuite, j'ai supplié Babet, Idala et Suzette, d'oublier toutes mes impatiences, et j'ai été demander la même chose à Janvier, à qui j'avais dit des choses peu agréables, une fois qu'il avait oublié d'acheter du grain pour nos oiseaux. Quant à Presto, j'avais eu une véritable colère contre lui, le jour où il avait tué pour le diner ma jolie poule blanche. Tous ces bons domestiques m'ont répondu très-poliment qu'ils ne m'en voulaient pas du tout; et même, ils avaient l'air ému. Oh! moi, je l'étais bien!

Enfin, nous sommes parties pour l'église, et je suis arrivée auprès de ce confessionnal où je devais recevoir le plus grand de tous les pardons. Mon cœur battait si fort, que je ne pouvais plus respirer. Nous avons attendu des heures; il y avait tant de monde! C'était un peu fatigant; mais j'ai pensé que Dieu permettait cela pour que je fusse moins exposée à sentir quelque trouble; parce que plus on garde de temps l'absolution avant une communion, et plus c'est dangereux, je trouve.

Enfin, mon tour est arrivé; j'ai dit mes derniers péchés, et pendant que j'écoutais les admirables leçons que le bon Dieu me donnait par son ministre; quand surtout j'ai entendu cette parole: — « Recueillez-vous maintenant, mon enfant, et faites du plus profond de votre cœur un acte de contrition : *Je vais vous donner l'absolution...* » — Oh! je ne pouvais plus contenir mon émotion! J'ai baissé la tête sur mes mains jointes, et mes larmes ont coulé abondamment. En même temps, je criais tout bas au bon Dieu: — « Pardonnez-moi, mon Dieu! pardonnez-moi, mon père! Oui, je me repens et je pleure, parce

que vous avez été trop bon et moi trop méchante; et je vous promets que je ne retomberai plus dans mes fautes, puisque vous voudrez bien m'aider; — et toutes sortes de paroles comme cela.

C'était le chagrin qui m'accablait dans ce premier moment; mais lorsque j'ai eu reçu cette absolution, qui efface tout, et que le prêtre m'a dit : — « Allez en paix; mon enfant ! » — la joie m'a étouffée, et je me suis presque trouvée mal. Mademoiselle m'a aidée à gagner ma chaise, où elle m'a fait asseoir; puis elle m'a dit : — « Du calme, mon enfant chérie! » — Je me suis relevée aussitôt, et je me suis jetée à genoux pour remercier Dieu. Oh! quel moment que celui-là! On aurait dit que je n'étais plus Marguerite, tant je sentais que tout était bon et tranquille en moi! Il n'y avait plus rien qui me troublât; j'étais joyeuse et rassurée. Il me semblait que les anges, la sainte Vierge et les saints m'entouraient pour me féliciter, et que Dieu me regardait avec satisfaction. J'aurais voulu rester à la même place, dans ce bonheur et ce calme, jusqu'au moment de recevoir le bon Dieu, le lendemain matin. Malheureusement, on m'a interrompue quand on a vu que je ne relevais plus la tête, parce que maman a craint que je ne me fusse trouvée mal tout-à-fait. Pas du tout; j'étais dans le ravissement, au contraire, et j'allais supplier qu'on me laissât là encore quelque temps, lorsque j'ai pensé qu'il valait mieux obéir. J'ai fait seulement ma pénitence, parce que maman et Mademoiselle me l'ont permis, et nous avons toutes été nous agenouiller au pied de l'autel de la sainte Vierge, pour lui demander de veiller sur nos bonnes résolutions et d'intercéder pour nous. Ensuite, nous sommes rentrées à la maison.

Je ne pouvais dire un mot; je pensais à Dieu, je priais et je pleurais en même temps. C'est singulier, comme

ces larmes-là sont douces ! Je ne les aurais pas changées pour mille plaisirs. La soirée m'a paru délicieuse et trop longue cependant ; c'était bon d'attendre ; mais je croyais que mon bonheur du lendemain n'arriverait jamais. Je me répétais sans cesse : — *C'est demain !* — et je ne réussissais pas à me le persuader. Maman et Mademoiselle devaient communier aussi ; elles nous ont lu des prières et ont causé avec nous de choses saintes, mais peu, parce qu'elles disaient que rien n'est meilleur que le silence. (Cela veut dire le silence de la voix ; car, pour nos cœurs, ils parlaient, et même beaucoup. Oh ! le mien ne s'arrêtait pas une seule minute !) Nous avions chanté avec émotion le touchant cantique :

Mon bien-aimé ne paraît pas encore,
Trop longue nuit, dureras-tu toujours?

Je n'avais pas la moindre envie de dormir, et si Mademoiselle me l'avait permis, j'aurais essayé de passer la nuit en prières ; mais elle m'a dit que je devais me coucher, alors je l'ai fait.

Le matin du *grand jour*, quand j'ai entendu le pas de Babet, qui venait nous réveiller, je me suis assise sur mon lit en pensant : — « Le voilà !... voilà le jour de ma première communion ! » — Aussitôt je me suis agenouillée, et j'ai prié Dieu de préparer mon cœur et de le prendre entièrement pour lui. Puis, j'ai vu ma sœur qui, après avoir prié aussi, arrivait m'embrasser, et je lui ai demandé : — « Oh ! ma sœur, est-ce que c'est bien possible ? Est-ce que tu crois que je peux avoir ce bonheur, moi qui ai été si souvent méchante ? » — Marie m'a répondu : — « Tu es pure maintenant, et Dieu t'appelle... Oh ! Marguerite, combien je le remercie de me faire voir ce jour ! — Et moi donc, Marie ! à présent, nous aimeraisons Dieu ensemble ; car tu savais le faire mieux que

moi; mais quand j'aurai communié, j'apprendrai à t'imiter, n'est-ce pas? — Tu sentiras que cet amour est le plus grand des bonheurs... Mais ne parlons plus, et reueillons-nous, tout en nous dépêchant. »

Maman a voulu me passer elle-même ma robe de première communiant et m'attacher mon voile et ma couronne, aidée par Mademoiselle. Marie et Jeanne étaient aussi en blanc, avec des voiles. Oh! comme ma sœur chérie avait l'air intéressant dans ce costume! On aurait dit une figure de vierge. Quand j'ai été prête, maman m'a fait agenouiller au pied du portrait de papa, et j'ai pleuré de ce que mon bon père n'embrassait pas sa fille dans ce beau jour et de ce que Gustave était loin, lui aussi. Quant au cher petit ange, il me voyait, lui!

Stéphanie s'est approchée, tout émue, et m'a dit, en m'embrassant : — « Ah! que tu es heureuse! Quand ferai-je aussi ma première communion, moi? » — Berthe tournait sans cesse autour de moi, et elle me répétait, en joignant les mains : — « Oh! tu es bien jolie, va! Et tu parais très-bonne aujourd'hui. » — Et elle ajoutait : — « Mais Stéphanie et moi, nous avons aussi des robes blanches; regarde! » — Pauvre Baby! cela me faisait encore plus penser à toi, de ne plus nous voir en deuil... — Ce qui tourmentait Berthe, c'était la pensée que je n'avais rien mangé. Elle me disait : — « Tu dois avoir bien faim, au moins, Marguerite! » — J'e lui ai répondu : — « Oh! oui, je t'en réponds; j'ai *faim du bon Dieu!* »

Nos domestiques semblaient me traiter avec respect; tout le monde avait des attentions pour moi; je le comprends, car on se conduisait ainsi à cause du bon Dieu qui allait descendre en moi. En voiture, je regardais le ciel et la verdure, et la mer que j'apercevais de temps en temps, et je me disais : — « C'est Celui qui a fait tout cela, qui va venir dans mon cœur. Il ne me méprise pas;

non, il m'aime et il veut me recevoir un jour dans son beau ciel... » — Lorsque nous sommes entrées dans l'église et que j'ai vu toutes mes compagnes vêtues comme moi en premières communiantes, je me suis sentie encore plus impressionnée. J'ai tendu la main à Adèle, qui arrivait aussi, et je lui ai dit tout bas : — « Vous ne m'en voulez pour rien, n'est-ce pas ? — Oh ! non, m'a-t-elle répondu ; ni vous non plus ? » — Je lui ai souri avec amitié, et puis je n'ai plus pensé qu'au bon Dieu.

Quoique je me sois reposée plusieurs fois, il me serait impossible de raconter en détail toutes nos émotions ; ce serait trop long. Mais je veux dire pourtant le frisson de bonheur que nous avons eu, quand la messe a commencé et que l'orgue et les cantiques ont rempli toute l'église de musique et de prières, tandis que nous nous écriions avec transport :

O saint autel qu'environnent les anges !

Et surtout quand M. le Préfet apostolique qui officiait, s'avancant vers la grille du chœur, avant la communion, nous a adressé la parole au nom de Notre-Seigneur, qui nous attendait à l'autel. Nous avons écrit, Marie et moi, dans notre recueil d'instructions, celle de ce jour-là... Oh ! que c'était touchant et beau ! M. le Préfet avait l'air d'un bon père, qui est heureux parce que ses enfants le sont.

On a donné le signal ; ah ! quel moment ! Tandis que les premiers rangs s'avançaient, les uns après les autres, avec ordre et recueillement, nous qui attendions, nous priions à genoux, en répétant du fond de notre cœur : — « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez en moi ; mais dites seulement une parole et mon âme sera guérie ! » — Et puis, j'ajoutais : — « Venez, ô bon Jésus, venez dans le cœur de votre petite Marguerite, qui vous aime et qui veut se donner tout à vous ! » — Je demandais à la sainte Vierge, à mon ange gardien, à tous les

saints, à Baby, de prier pour moi et je trouvais que mon tour était bien long à arriver. Enfin, mon banc s'est levé ; j'ai marché vers l'autel ; mais je ne sais comment j'en avais la force, tant j'étais tremblante.....

Dimanche, 24 juillet.

Je me suis agenouillée à la sainte Table... O mon Dieu que vous êtes bon de m'y avoir reçue ! Ce moment me sera toujours présent. M. le Préfet apostolique, suivi des prêtres qui le servaient, s'est approché lentement, s'arrêtant à chacune de nous pour nous donner l'adorable hostie et prononçant les belles paroles : — « *Que le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ garde votre âme pour la vie éternelle !* » — Quand mon tour est venu et que j'ai senti sur mes lèvres ce *pain mystérieux*, comme nous disait M. Laly, je ne sais pas ce qui s'est passé en moi ; il m'a semblé que je tombais à genoux *en dedans*, aux pieds de Notre-Seigneur. Je ne m'explique pas bien, mais c'est qu'on ne peut rendre ces choses-là. Oh ! ce que je comprenais très-bien, par exemple, c'est que je possédais en moi Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, présent bien véritablement ! Je l'aurais vu, que je n'en aurais pas été plus sûre. Est-ce qu'il ne me parlait pas ? Est-ce qu'il ne m'a pas dit : — « Ma petite Marguerite, voici enfin que je viens à toi... » — Et moi, je lui ai répondu : — « Oh ! Seigneur, vous êtes trop bon ! Je ne mérite pas ce que vous faites pour moi ; mais ne vous en allez plus, pour que je vous remercie et que j'apprenne à vous aimer davantage, et que je vous demande toutes les grâces dont j'ai besoin... » — J'étais si bien avec Lui, que j'oubliais que je devais me retirer de la Sainte Table ; je n'entendais pas le signal, et Adèle a été obligée de me tirer doucement par ma robe, pour m'avertir. Alors, j'ai tressailli ; puis j'ai serré mon voile contre moi, afin de me

cacher avec le bon Dieu, qui était comme un trésor que j'avais peur de perdre. Et quand je suis tombée à genoux à l'endroit où l'on ne pouvait plus me déranger, j'ai cru vraiment que j'étais au ciel...

J'avais entendu dire mille fois, que la communion est le plus grand des bonheurs; eh bien! je ne m'en étais cependant pas fait une idée exacte; il faut avoir goûté cette joie, pour savoir ce que c'est! Moi, Marguerite l'impatiente, la colère; Marguerite la vaniteuse; Marguerite l'étourdie; je n'étais plus rien de tout cela. J'étais pure, j'étais calme, j'étais heureuse, et je causais tranquillement avec le bon Jésus, qui avait effacé toutes mes fautes, qui voulait me corriger de tous mes défauts et me donner toutes les vertus. Je lui disais : — « Vous voyez comme je veux vous aimer et vous servir. » — Et je croyais l'entendre me répondre : — « C'est là ce que je te demande... »

Mais il s'est passé en moi une chose que je peux bien raconter ici, puisqu'il n'y a que maman et Mademoiselle qui liront ce journal; une chose qui est étonnante et qui m'a fait une grande impression. Il m'a semblé entendre le bon Jésus me dire : — « Il faut m'aimer avant toutes tes autres affections... » — Et j'ai répondu : — « Oh! certainement, mon Dieu! car vous le méritez bien, et il n'y a pas d'ami meilleur que vous. » — Et à ce moment, je me suis rappelé tout-à-coup ce que Marie m'avait dit si souvent, qu'*elle voulait me laisser au bon Dieu*. J'ai eu peur, et j'ai ajouté : — « Seulement, vous me permettrez toujours de chérir ma sœur Marie, n'est-ce pas? Et vous ne me la prendrez jamais, je vous en prie; oh! je vous en supplie! » — Mais j'ai cru que Dieu me disait : — « *Si je te la demandais pourtant, ne me la donnerais-tu pas?* » — Et cela m'a porté un coup terrible, parce qu'*je ne pouvais rien refuser à Notre-Seigneur, un jour*

comme celui-là ; et cependant, donner Marie !... Oh ! je ne le pouvais pas non plus ! Alors, j'ai fermé les yeux et j'ai répondu : — « Mon Dieu, je ne vous dirai jamais : *non*, à rien... Mais vous non plus, ne me dites pas : *non*, je vous en conjure, et guérissez ma sœur chérie, pour qu'elle m'apprenne à vous aimer de plus en plus et qu'elle me rende bonne comme elle, pour vous faire plaisir ! Et puis bénissez mon bon père; conservez-le-nous, et permettez que nous le revoyions bientôt ! Donnez du courage, des forces, et une santé parfaite à ma bonne mère ; et conservez-la-moi toujours, ainsi que ma chère, ma bien-aimée Mademoiselle, à qui je dois, après vous, le bonheur que j'ai dans ce moment : faites que je la rende heureuse, à mon tour, pour la récompenser ! Je vous demande aussi de bénir mes deux petites sœurs ; de commencer déjà à préparer Stéphanie pour sa première communion, et de faire que Berthe ne me ressemble pas... Et que Gustave soit toujours pieux et bon, afin d'être la consolation de maman et de papa. Et puis, mon Dieu, permettez que mon père chéri ait un jour, bientôt, la joie que vous m'avez donnée aujourd'hui ! O Seigneur ! c'est cela que je vous demande par-dessus tout ; j'aime tant mon bon père, et il serait si heureux ! Je vous supplie aussi de répandre toutes vos bénédictions sur mon cher oncle Henri. »

Ensuite, j'ai prié pour Jeanne, pour M^{me} Dumont, les familles de la Caze, Vintimil, André, de Villiers ; pour tous les créoles enfin ; puis pour Clara, qu'heureusement je n'ai pas oubliée, car elle a bien besoin de prières ; en un mot, pour tout le monde, sans excepter nos domestiques, Barabbé, la petite négresse de Marie ; mes compagnes de première communion, particulièrement Adèle ; et pour tous les prêtres que je connais et qui m'ont fait du bien, en France, à bord et ici.

C'est si bon de prier ! J'avais encore cent choses à dire, demander, à promettre ; mais on nous a fait asseoir, pour écouter M. Laly. Quelle instruction il nous a adressée ! Trop courte, malheureusement ; mais si admirable et si touchante ! On aurait dit que la voix du bon Dieu répétait dans mon cœur tout ce que mes oreilles entendaient ; c'était délicieux !

Il a fallu enfin s'arracher à toutes ces émotions et quitter cette chère église, où je me trouvais si bien. Ah ! je ne pouvais me décider à cela ! Mais en pensant que je reviendrais, dans l'après-midi, recevoir le sacrement de Confirmation, je me suis résignée et je me suis levée avec les autres. J'ai retrouvé, en sortant, maman, Mademoiselle et tout le monde. C'était à qui m'approcherait et m'embrasserait ; mais je me suis jetée d'abord dans les bras de maman ; puis dans ceux de Mademoiselle et enfin de ma sœur Marie. Jeanne, Stéphanie et Berthe m'ont dit avec étonnement en m'embrassant, que j'avais une autre figure et elles me faisaient, surtout Berthe, toutes sortes de questions ; mais je répondais très-peu, parce que je pensais beaucoup et que j'avais peur que le bon Dieu ne me quittât, si je ne restais pas avec lui. D'ailleurs, j'avais hâte de me retrouver seule, pour lui parler encore, bien à mon aise. Maman me regardait avec des larmes de bonheur et aussi de tristesse, en pensant à papa, à Gustave et à Baby. Mais la séparation de Baby ne me faisait plus autant de peine, à moi, parce que je me sentais rapprochée de lui. Pourtant, lorsque nous avons été sur sa chère petite tombe et que je m'y suis agenouillée, j'avais beau penser qu'il me voyait, comme je ne le voyais pas, moi, j'ai encore pleuré ; mais moins qu'à l'ordinaire et j'ai dit à maman : — « Puisque tu as communie, ma bonne petite mère, ne t'afflige pas trop non plus, parce que c'est presque comme si tu étais avec le petit ange. »

— Maman m'a serrée dans ses bras, et elle a eu en effet plus de courage.

Le moment de la Confirmation est arrivé; nous y avions été préparés par toutes sortes d'instructions; mais M. le Préfet apostolique nous en a fait une, encore plus touchante que les autres, avant de nous donner le sacrement. Il nous a rappelé comment l'Esprit-Saint avait confirmé les Apôtres dans la foi, selon les promesses de Jésus-Christ, afin que ces hommes faibles, timides et lâches fussent transformés et rendus capables d'exécuter les grandes choses dont il les chargeait, et de rendre témoignage, devant le monde entier, de la divinité de la doctrine et des enseignements de leur Maître. Il nous a dit que c'était l'Esprit-Saint qui leur avait donné l'*intelligence* des vérités révélées par Notre-Seigneur; la *sagesse*, pour les mettre en pratique, avant de les annoncer aux autres; le *conseil* et la *science* pour les instruire, les guider et leur apprendre à conduire et guider les hommes; la *piété*, pour aimer Dieu; la *force*, pour se sacrifier eux-mêmes à son service, et la *crainte*, pour préférer tous les maux et la mort même au danger de l'offenser. Puis, il nous a répété que ces dons du Saint-Esprit allaient descendre de même en nous, suivant le besoin que nous en avions, si nous les demandions du fond de notre cœur; et qu'alors nous serions affermis à notre tour dans la foi, dans l'espérance, dans l'amour, et mis en état de résister à toutes les tentations, par une volonté ferme et inébranlable de vivre et de mourir pour le Seigneur.

Oh! que c'était encourageant! J'ai supplié le Saint-Esprit de vouloir bien venir assurer toutes mes promesses et mes résolutions; de me rendre forte pour toujours et d'avoir la bonté de faire de moi une *chrétienne parfaite*, car il est bien temps que je le devienne! Et lorsque M. le Préfet apostolique m'a imposé les mains, m'a fait le signe

de la croix sur le front et m'a donné le petit soufflet qui représente les injures et les outrages qu'on est résolu d'accepter pour le bon Dieu, j'ai pensé aux martyrs et je me suis dit : — « Oui, je comprends M. Verrier, M. Laly et tous les autres ; et à présent, quand même on me taquineraït, on me frapperait et l'on me ferait souffrir toutes sortes de choses, je ne me plaindrai pas et je me résignerai, pour l'amour du bon Dieu ! »

Il parait que M^{lle} Berthe, qui était grimpée sur un banc pendant toute la cérémonie, afin de m'apercevoir, n'a pas trouvé ces petits soufflets de son goût et qu'elle s'est agitée beaucoup en disant : — « Mais je ne veux pas que M. le Préfet apostolique tape Marguerite ! » — On a eu toutes les peines du monde à la calmer. Je lui dis bien, moi, qu'elle sera joliment heureuse, plus tard, quand elle recevra ce petit soufflet. Elle me répond : — « Tout le reste, oui ; mais pas ça ; ça ne peut jamais être agréable. » — Enfin, c'est une enfant !

Rien n'est plus touchant que la cérémonie par laquelle toutes les jeunes filles vont en procession et en chantant des cantiques, déposer aux pieds de la sainte Vierge leurs couronnes de premières communiantes. J'étais bien heureuse de lui donner la mienne et je lui disais tout bas : — « Oh ! si vous pouviez me la rendre un jour dans le ciel !... »

Quand on nous a fait renouveler les vœux de notre baptême, c'est cela encore qui m'a ému ! C'est bien de tout mon cœur que j'ai juré de renoncer au démon, notre cruel ennemi. Jamais, jamais, je ne veux plus lui obéir, et si je retombe quelquefois encore dans le péché, il verra que c'est malgré moi, car je n'y resterai pas, et je me relèverai en priant Dieu. D'ailleurs, il doit s'apercevoir déjà que je suis plus forte ; voilà deux fois que M^{lle} Berthe, dont il se sert, je crois, a essayé de me fa-

cher, en abusant de mes bonnes résolutions. Ainsi, le lendemain du grand jour, elle s'est mise, pendant que j'étais occupée en bas, à fureter dans mon armoire et à toucher à toutes mes affaires; et quand Stéphanie lui a dit que je n'en serais pas contente et que je la gronderais, elle a répondu : — « Oh! Marguerite ne le peut plus, à présent! Elle est trop bonne pour ça. » — Vraiment ce raisonnement est très-commode! J'avais bien envie de faire finir cette petite curieuse, quoiqu'elle me demandât avec confiance, lorsque j'ai été remontée, à voir encore ceci et encore cela, ajoutant : — « Tu ne peux pas me refuser, maintenant! » — Je ne me suis pas impatientée, et elle a regardé tout ce qu'elle a voulu.

Mais ce matin, c'était bien autre chose; elle avait besoin de papier pour dessiner et elle avait pris mon cahier de journal, pour en arracher les feuilles blanches; et lorsque je lui ai saisi la main, pour qu'elle me le rendît, elle me criait : — « Ne te fâche pas, Maguitte; j'ai vu là-dedans tout ce que tu as promis au bon Dieu! » — Ainsi, elle avait lu ce que je ne veux montrer qu'à maman, Mademoiselle et Marie... C'était par trop fort! J'étais près de lui répondre des choses dures; mais je me suis arrêtée, en lui disant seulement : — « Tu comprends que je n'ai pas promis au bon Dieu de te laisser faire ce qui est mal. » — Plus tard, j'ai demandé à Mademoiselle comment je dois me conduire avec ce petit démon, et ma bonne demoiselle m'a expliqué que lors même que tous les autres abuseraient de ma volonté de faire le bien, ce ne devrait pas être pour moi un motif d'y renoncer, parcc que c'est pour Dieu que j'agis et c'est lui qui me récompensera. Mais elle m'a promis de faire entendre raison à M^{me} Berthe.

Lundi, 25 juillet.

J'ai presque achevé maintenant de raconter le grand

et beau jour de ma première communion ; je n'ai plus qu'à dire que j'étais toute triste, le soir, de ce qu'il avait passé si vite. Je me promenais dans l'emplacement avec Marie, et nous causions de nos joies et de mes bonnes résolutions pour l'avenir. Nous étions plus heureuses que jamais d'être ensemble ; et Marie me disait : — « Nous sommes doublement sœurs, toi et moi, maintenant, car nous avons en nous Celui qui est notre Père et qui nous lie pour toujours. — Oh ! oui, Marie, lui ai-je répondu ; et ne trouves-tu pas qu'à présent surtout, cela ne fait rien que tu sois plus âgée que moi ? Car, devant le bon Dieu, il ne doit pas y avoir de différence pour cela plus que pour le reste. — Tu as raison ; nous l'aimons toutes deux : nous avons le même âge. N'est-ce pas, ma sœur Marguerite, que tu sens maintenant que tu peux tout lui sacrifier ? — Oui, Marie, tout ; mais il est si bon qu'il ne veut pas trop affliger... — Le bonheur qu'il promet est là-haut, tu le sais ; et c'est celui-là que nous devons attendre... — Eh ! bien, Marie, demande-le pour moi. — Non, tu as une mère et tu dois désirer de vivre pour elle. — Marie, elle est la tienne aussi ! — Oui, ma sœur, et je la chéris. Mais que la volonté de Dieu se fasse ! — Je dis cela avec toi, Marie ; seulement, j'espère... N'est-il pas vrai que tu as été très-forte aujourd'hui ? C'est que j'ai supplié le bon Dieu de te guérir et qu'il commence déjà. » — Marie a souri et m'a embrassée, en me disant : — « Il ne nous séparera jamais ; car, vivante ou morte, je t'aimerai toujours. »

Me voici revenue au pair pour mon journal, et je peux parler des jours qui ont succédé à celui de ma première communion : mais comme je relirai souvent les chers récits que je viens de faire, afin de m'exciter à tenir toutes mes promesses ! D'ailleurs, je suivrai le plus long-temps possible le Catéchisme de persévérance, et ce sera un grand secours pour moi.

Hier, nous avons reçu des lettres de papa. Mon bon père, qui avait calculé que ce serait à peu près le moment de ma première communion, d'après tout ce que nous lui avions écrit à ce sujet, m'envoie sa bénédiction, ses conseils et mille tendres paroles. Oh ! sa lettre m'a bien fait pleurer ! — Il ne nous appelle pas encore auprès de lui, et il a bien soin de ne pas nous dire pourquoi ; mais nous le devinons par les nouvelles que le navire a apportées. C'est qu'il régnait, à ce moment, dans Pondichéry, une épidémie terrible sur les enfants et que papa avait peur pour nous. Ainsi, nous voilà encore retardées ; mais nous espérons que ce ne sera pas pour long-temps.

Je n'ai pas raconté que, pendant ma retraite, nous avons reçu des volumes de Gustave et de M. Guer. Gustave travaille toujours très-bien et satisfait tout le monde. M. Guer écrit à maman qu'elle peut être fière de son fils ; alors, moi, je le suis de mon frère.

• • • • • • • • • • • • • • •
• • • • • • • • • • • • • • •
• • • • • • • • • • • • • • •

Jeudi, 18 août. Salazie.

C'est samedi dernier que nous sommes arrivées ici ; mais il m'a été impossible de recommencer plus tôt à écrire mon journal, tant nous étions dans le désordre et l'agitation. Aujourd'hui même, c'est très-difficile, car je suis horriblement mal installée et sans mon petit pupitre, qui me sauve toujours des embarras, je ne saurais où trouver de l'encre et des plumes, ni comment me placer pour écrire. Il n'y a qu'une table pour nos deux chambres, et pas du tout de bureau, ni de secrétaire. Oh ! vraiment, les maisons de Salazie ne sont pas très-commodes ! Ce ne sont même pas des maisons et c'est cela

qu'on peut appeler des cases, des cabanes, tout ce qu'on veut. Eh bien ! c'est égal ! Je les aime, parce qu'il n'y a rien de beau comme Salazie ; et pourvu que maman, Mademoiselle et Marie ne souffrent pas trop des inconvénients, je ne me plaindrai certainement pas. Au contraire, je suis enchantée, ravie, dans l'admiration, et je ne fais que répéter, depuis que nous sommes ici : — « Mon Dieu ! Mon Dieu ! que c'est donc magnifique ! »

Maman, qui a vu les Alpes et visité la Suisse, dit que les *Salazes* et le haut *Piton des Neiges*, lui rappellent toutes les montagnes qu'elle avait le plus admirées, et elle est heureuse de retrouver des spectacles si majestueux. Mademoiselle est aussi dans l'enthousiasme ; elle disait hier qu'une île comme Bourbon, qui offre à la fois les beautés de la mer et celles de ces riches montagnes, n'a rien à envier à aucun autre pays, quelque vaste qu'il puisse être. Je trouve qu'elle a raison ; Bourbon est délicieux et nous l'aimons toutes ; les créoles sont si aimables ! C'est surtout ici que nous en jouissons, car dans cet endroit sauvage et séparé du reste de l'île, tout le monde semble ne former qu'une seule famille. Et puis, nous connaissons tellement M^{me} Vintimil, maintenant ! C'est une véritable amie pour nous ; elle et ses belles-filles nous comblient de prévenances, et MM. Vintimil et de Veilles sont la bonté même. Ah ! si ce n'était pas pour une aussi triste chose que la santé de Marie que nous sommes montées à Salazie, comme nous y serions heureuses ! Mais elle est déjà beaucoup mieux, ma sœur chérie, et c'est étonnant de voir comme elle reprend vite des forces et une meilleure mine. Quel bonheur que le médecin nous ait fait partir si précipitamment, après la grande crise que Marie a eue au commencement de la semaine dernière et qui nous avait tant effrayées ! Maman avait reculé jusque-là devant ce voyage et ce grand dé-

placement; mais, lorsqu'elle en a compris la nécessité, elle n'a plus hésité et nos préparatifs ont été faits en deux jours. Marie renait dans ce climat frais, qui ressemble tout-à-fait à celui de la France, puisqu'on réussit même à faire pousser à Salazie les arbres et les plantes d'Europe, et que nous y avons goûté des fruits de notre cher pays. On est souvent obligé de faire du feu, et nous avons revu des cheminées avec une grande joie, quoiqu'elles soient faites très-grossièrement.

Tout ici est mal construit; mais M. de Veilles nous a expliqué que cela n'a rien de surprenant, parce que ce n'est qu'il y a très-peu de temps, qu'on a découvert dans les montagnes le plateau de Salazie et sa précieuse source d'eau minérale, qui a déjà guéri tant de personnes; et avant de songer au luxe et même à la commodité, il faut faire de grands travaux, pour rendre ce lieu habitable. On défriche d'abord, c'est-à-dire qu'on abat les épaisses forêts qui se trouvaient là comme partout, sur ces montagnes couvertes de verdure jusqu'à leur sommet, et qui n'avaient jamais été visitées que par de hardis chasseurs de cabris. Puis, on sème, on plante, on bâtit; et toutes ces petites cases éparses finiront par former une espèce de village, qui deviendra, dit-on, très-joli plus tard. Ce sont des hommes très-courageux, ceux qui ont les premiers supporté toutes les fatigues et toutes les privations, pour fonder Salazie, et j'espère qu'ils en seront récompensés. Ils ont eu mille souffrances à endurer; car ils se trouvaient quelquefois privés de communications avec leur famille et leurs amis, puisque les chemins sont affreux pour arriver ici et que, dans le commencement, il n'y en avait même pas du tout. C'était horriblement dangereux de gravir le long des précipices, au milieu des roches éboulées et en traversant je ne sais combien de fois la rivière du Mât, qui est un torrent impétueux et

profond. Aussi, on trouve que c'est superbe maintenant, parce qu'on a frayé une espèce de sentier très-étroit, mais qui permet de faire le voyage, à cheval ou en palanquin. Heureusement qu'on pense à établir une route pour les voitures; ce sera beaucoup plus facile et rassurant!

Je vais me promener; je raconterai demain notre départ et notre arrivée.

Vendredi, 19 août.

Eh ! bien donc, après nous être reposés chez M^{me} Dumont un jour et une nuit, comme elle l'avait voulu, nous l'avons quittée avant le lever du soleil et nous sommes partis, maman, Marie, Jeanne, Berthe et moi, dans la grande voiture ; et M. de la Caze, Mademoiselle et Stéphanie, dans le cabriolet. Nous avons fait rapidement le trajet jusqu'à Saint-André, où nous nous sommes arrêtés quelques instants à l'église, pour prier Dieu de nous protéger. Après avoir quitté la grande route pour tourner dans les montagnes, nous nous sommes bientôt trouvés à l'endroit que l'on avait choisi pour y faire halte. La bande de noirs, que M^{me} Dumont et M. de la Caze avaient envoyés à l'avance, pour qu'ils eussent le temps de se reposer, était là avec nos paquets, nos malles, les fauteuils, palanquins, etc. M. de Veilles nous y attendait aussi, à notre grande surprise. Il nous a dit : « Que M. et M^{me} Vintimil n'ayant nul besoin de lui, puisqu'ils étaient déjà bien installés à Salazie, il s'était arrangé de manière à pouvoir venir au-devant de nous, afin d'aider M. de la Caze à nous protéger. Que, pendant ce temps, MM^{mes} Vintimil s'efforçaient de mettre un peu d'ordre et de *comfortable* dans le pavillon que maman les avait priées de louer pour nous; et que M. Vintimil, de son côté, s'était mis à la recherche de tout ce dont nous pourrions

» avoir besoin dans les premiers instants, nous faisant
 » acheter des provisions de riz, de pommes de terre, de
 » cambares et de patates, que nous aimons beaucoup; des
 » volailles, etc.; afin que nous n'eussions à nous occuper
 » de rien, en arrivant. »

C'est un bienfait de la Providence, comme dit maman, que ce séjour de la famille Vintimil à Salazie, au moment où nous y sommes envoyées nous-mêmes. M. et M^{me} de la Caze voulaient y monter avec Marie; mais cela leur eût été très-difficile, à cause de leur habitation et de leurs petits enfants, et quand ils ont vu que nous étions trop heureuses de conduire et de soigner ma sœur chérie; surtout quand ils ont su combien le médecin nous rassurait, tout en nous faisant partir, ils se sont résignés à nous la laisser entièrement. M. de la Caze est venu nous accompagner jusqu'au bout, et il nous a fait promettre de le tenir au courant de l'état de notre chère malade, car il reviendrait aussitôt, si elle était plus souffrante, ce qui ne sera pas, j'espère. Maman écrit chaque jour le bulletin de ma sœur pour ce bon oncle.

Mais je retourne à notre voyage. J'en étais à notre halte. Nous avons déjeuné en plein air, avec les provisions que M^{me} Dumont nous avait fait emporter: une danbe excellente, de bonnes grillades (c'est-à-dire des côtelettes grillées); du pâté, une salade, des fruits, entr'autres des *bibaces* si sucrées que je n'en avais jamais encore mangé de pareilles. L'air du matin nous avait donné un fameux appétit et la bonne M^{me} Dumont s'en était bien doutée. Que l'endroit où nous nous étions installés est donc joli! On l'appelle l'*Arrosoir*, à cause d'une haute et belle cascade qui tombe du haut de la montagne, en passant par-dessus les arbres, les lianes, les fougères, et qui envoie au loin sur la route une petite pluie douce et rafraîchissante. Sur la gauche, on voit dans un fond, la rivière du

Mât, qui coule sur son lit de galets lisses et brillants ; et puis, on a devant soi les gorges noires et profondes des montagnes dans lesquelles on va s'engager. C'est sévère et beau.

Marie n'était pas encore fatiguée, ni maman non plus ; alors, j'avais le cœur joyeux et je me suis mise avec Stéphanie, Jeanne et Berthe, à chercher des framboises, dont il y a là des quantités et qui sont délicieuses et parfumées. Nous les portions à maman et à Mademoiselle, sur des feuilles de songes, ces belles et larges feuilles qui sont tellement veloutées que l'eau glisse dessus, sans les mouiller. Maman les recevait avec plaisir, car elle préfère ce qui lui rappelle la France : les fraises, le raisin, les framboises, à tous les autres fruits. J'aurais voulu rester long-temps à l'Arrosoir ; c'était si amusant ! Mais il ne fallait pas se mettre en retard pour notre longue route ; d'ailleurs, le ciel se couvrait et si le temps était devenu mauvais, nous aurions pu courir des périls. Alors, ces messieurs ont appelé nos porteurs de palanquins.

Ah ! qu'est-ce qu'on dirait, en France, d'une manière de voyager comme celle-là ! C'était un mouvement, une animation, un désordre, avec tous ces noirs, tous nos cris et toutes nos recommandations ! Moi je me suis placée en dernier, pour bien voir tout, et j'allais de l'un à l'autre, riant et aidant en même temps. Maman était dans une chaise à porteurs, avec Berthe. Jeanne et Stéphanie avaient été mises dans un joli petit palanquin fermé, d'où elles ne pouvaient apercevoir les dangers de la route ; elles venaient après maman. Marie et moi étions dans un palanquin ouvert, c'est-à-dire, ayant de chaque côté des rideaux relevés, afin que Marie eût plus d'air. Mademoiselle suivait derrière nous ; elle était portée dans un fauteuil fait exprès pour ces sortes de voyages, et ayant des anneaux, dans lesquels on passe les longs bâtons que

soutiennent les noirs. Il y a une espèce d'avance ou de rebord pour appuyer les pieds ; mais je crois qu'on n'est pas à l'aise dans ces fauteuils-là. — M. de la Caze était, à cheval, en tête de notre caravane ; et M. Léo, à cheval aussi, fermait la marche. Les noirs qui devaient relayer nos porteurs, venaient ensuite avec ceux qui étaient chargés de nos effets et des provisions. Quel coup d'œil tout cela faisait ! Je me penchais à chaque instant hors du palanquin, pour apercevoir la tête ou la queue de notre file, mais je me remettais bien vite à ma place, pour ne pas fatiguer nos pauvres noirs par tous mes mouvements ; car je les plaignais bien, ces braves gens, quoiqu'ils n'eussent pas l'air de s'ennuyer, puisqu'ils chantaient. C'est égal, cela devait être très-lourd ! — Quelquefois, nous étions un peu séparés les uns des autres par les détours et les difficultés de la route ; mais alors nous nous attendions.

Nous avons passé par un endroit qu'on appelle l'*Escalier*. De chaque côté, les montagnes sont si hautes et si escarpées, que c'est imposant et effrayant. Je suis désolée de ne pouvoir décrire ces beaux spectacles, moi qui voudrais m'en souvenir toujours ; mais je crois que je ne les oublierai jamais. Il y a là une cascade qui tombe de plus de quinze cents pieds de hauteur. Oh ! c'est magnifique et je n'avais jamais eu l'idée de choses pareilles ! Des forêts vierges, comme on les appelle, couvrent les flancs des montagnes et renferment les arbres les plus hauts, les plus larges et les plus beaux qu'on puisse voir. La mousse verdit leurs vieux troncs et les lianes courrent de branches en branches, retombant comme des guirlandes et formant des berceaux et des barricades. On voit des fougères de toutes les formes et de toutes les grandeurs ; il y en a des arbres de vingt et vingt-cinq pieds d'élévation ; c'est superbe ! — Marie me nommait beaucoup d'espèces d'arbres,

mais elle ne les connaît pas toutes, et alors un bon noir, qui nous a portées long-temps et qui voyait combien je m'intéressais à tout cela, m'a donné une foule de renseignements. Il m'a montré l'arbre qui porte le nom de *Bois de fer*, à cause de sa dureté; puis le *Takamaka*; le *Bois blanc*; le *Bois de pomme*; le *Bois de tems*, dont la fleur fournit aux abeilles le suc avec lequel elles font le fameux *miel vert*, que je trouve si bon. Enfin, le *Maho*, qui donne aux voyageurs de jolis et légers bâtons; et le *Bois de natte*, dont on fait des meubles plus beaux qu'avec l'acajou. A une certaine élévation, les plus hautes montagnes n'ont plus que des palmiers; et ensuite des plantes moins belles, parmi lesquelles est un petit arbre appelé *Bramle*, et aussi une espèce de roseau qui ressemble au bambou et qu'on appelle *Calumet*.

Cet obligeant noir m'a raconté son histoire, quand nous nous sommes arrêtés pour le dîner. Il m'a dit qu'il avait été amené très-jeune à Bourbon, ayant été vendu aux blancs par un peuple ennemi du sien et après avoir vu tuer par ces méchants son père, qui était prince. Le pauvre enfant avait été acheté par les marchands d'esclaves et revendu à Bourbon; mais il n'avait jamais pu se faire à l'esclavage, lui qui aurait été un grand chef dans sa nation; et justement, il avait eu le malheur de tomber entre les mains d'un maître cruel et barbare, comme il n'y en a que deux ou trois à Bourbon. Alors, après avoir esuyé toutes sortes de mauvais traitements, il s'est dit qu'il ne pouvait pas en endurer davantage et il s'est sauvé dans les bois. Il appelle cela : *avoir été marron*. Il m'a montré les savanes où il avait vécu long-temps libre et caché, mais craignant toujours d'être repris. Plus tard, il se réunit à d'autres marrons qui faisaient souvent des courses sur les terres des blancs pour chercher de quoi se nourrir, et puis pour se venger un peu; et ils se trouvèrent

un beau jour en face d'une troupe armée, qui les guettait pour les prendre; ils furent saisis, garrottés et livrés à leurs maîtres, qui les firent battre et mettre au bloc et les rendirent plus malheureux que jamais. — Oh! cela m'a fait pleurer et le bon noir en a été content! — Enfin, ce maître mourut; on vendit ses esclaves, et le pauvre Sana (il s'appelle ainsi) appartient maintenant à M. de la Caze, qui est excellent et que tous ses noirs chérissent. Je suis enchantée que l'histoire finisse de cette manière. Pourtant, Sana regrette son pays, où il avait sa mère, qui vit peut-être encore; mais, comme il a ici une femme et des enfants, il se console.

Il paraît que ces choses-là n'ont pas été rares à Bourbon dans les anciens temps; car on nous a montré un piton portant le nom d'un noir appelé *Anchaing*, qui, après s'être enfui de chez son maître, avait vécu dans la solitude pendant de longues années, avec sa femme, et en avait eu là sept enfants. Quand il fut repris enfin et ramené à son maître, les pauvres petits regardaient avec étonnement tout ce qu'ils voyaient; ils ne connaissaient que les bois, et tout était nouveau pour eux.

* * * * *

Dimanche, 21 août.

Je n'ai pu écrire hier, parce que nous avons fait une promenade qui nous a pris toute la journée, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, et dont je reste encore aussi fatiguée qu'enchantée. Je suis presque en vacances dans ce moment, quoique Mademoiselle trouve le moyen de me faire travailler encore; de sorte que je me gêne un peu moins. Pourtant, je tiens moi-même beaucoup à faire mon journal le plus régulièrement possible, et aujourd'hui je vais l'écrire, sans écouter les petites qui m'ap-

pellent pour aller jouer dans la forêt, que j'aime tant. D'ailleurs, Marie ne pourrait venir s'y asseoir avec nous; elle n'est pas bien ce matin, et puisqu'elle ne sortira pas, je n'aurais aucun plaisir à le faire. Elle a très-fortement, ses palpitations; j'ai posé tout à l'heure ma main sur son cœur, et j'ai été effrayée des battements que j'ai sentis. Oh! ma pauvre sœur chérie, comme cela doit la gêner! Mais aussi, une maladie semblable ne peut se guérir tout de suite; le médecin nous en a prévenus; je ne me tourmente donc pas trop de ses souffrances, mais je m'en afflige. Ce serait si bon de la voir redevenir forte et bien portante comme autrefois! Je prie tant pour elle, que j'espère... Ce matin, à la messe, j'ai encore demandé au bon Dieu la guérison de ma sœur, avant toute autre chose, ainsi que je l'avais fait le 15 août, en suppliant la sainte Vierge de m'obtenir cette grâce.

C'est très-touchant, cette messe dite dans un petit hangar qui sert d'église, en attendant que celle que l'on projette soit bâtie; car cette pauvreté rappelle la bonté de Dieu, qui consent à s'abaisser vers nous dans tous les endroits possibles, et qui les rend tous délicieux par sa présence; aussi nous l'avons remercié et béni du fond de notre cœur. Je lui ai promis de faire les plus grands efforts pour bien le servir pendant notre séjour à Salazie, où les beautés de la nature nous parlent sans cesse de lui. Il y a un mois aujourd'hui, c'était le jour de ma première communion... Oh! que j'étais heureuse, et que je le serais encore si je n'avais pas mes inquiétudes pour Marie! Eh bien! est-ce que j'ai réussi à devenir tout ce que j'avais résolu d'être? — Non, pas encore; mais je crois, c'est-à-dire j'espère, que j'ai fait quelques progrès, parce que Dieu m'a aidée. Mademoiselle trouve que je suis plus patiente et que je supporte mieux les contrariétés; que je commence à savoir me vaincre enfin, et elle m'encourage

dans mes essais de tous les jours. Puis, ma chère Marie et moi, nous avons ensemble des conversations qui nous excitent au bien, et nous demandons au bon Jésus de rester avec nous, puisque sans lui, nous ne pouvons rien.

Je n'avais pas achevé le récit de notre voyage; mais je ne pourrais dire combien de montagnes, de précipices, de cascades, de vallées, de rochers, nous avons vus; ni comme tout cela est beau, ni toutes nos frayeurs, ni tous nos cris d'admiration. Vers la fin de la route, Marie était tellement fatiguée, que Madeinoiselle et moi en devions très-inquiètes. Je la voyais si pâle, étendue sur le matelas du palanquin, et si souffrante des secousses que nous avions, malgré les précautions des noirs, que je craignais que le voyage ne lui fit du mal plutôt que du bien, malgré le repos que nous avions pris quelque temps pour dîner, et qui l'avait soulagée. Quoique nous eussions un grand nombre de noirs pour les relais, nous n'avons pu arriver que fort tard, et j'étais horriblement fatiguée moi-même. Enfin, nous avons aperçu la famille Vintimil qui nous attendait au terme de notre route et qui nous a accueillis avec affection, tandis que les petits enfants poussaient des cris de joie en voyant notre caravane. On nous a fait entrer de suite dans notre pavillon, que nous n'avons pas trop admiré, car il est si petit! *Deux chambres et une varangue*, voilà tout! Cette installation étroite nous rappelle le bord. Nous avons bien vite couché Marie dans le meilleur lit, et elle a passé une bonne nuit.

Le lendemain matin, nous avons été charmées de la situation de notre case. Elle est au pied d'une haute montagne boisée, de sorte que nous avons tout près de nous de l'ombre et mille jouissances; c'est si joli de se promener ou de jouer au milieu des lianes et des fleurs sauvages, de la fougère, du faham, que j'aime à cause de son odeur agréable, et de ces arbres immenses qui ont des

siècles! et d'entendre le ramage de je ne sais combien d'espèces d'oiseaux charmants, et surtout de ne craindre aucune bête malfaisante, puisqu'il n'y en a pas dans ces forêts. C'est ici que je vais faire une fameuse collection pour notre herbier! Oh! que nous sommes tous contents! Stéphanie reprend des couleurs et une santé parfaite; Berthe est une petite rose et un petit oiseau, car elle est fraîche à ravir et chante toute la journée; Jeanne engrasse, grandit et embellit; ma bonne mère va beaucoup mieux, et sans tous ses tristes souvenirs, je crois qu'elle retrouverait ici les forces qu'elle avait autrefois en France. Le médecin avait bien raison de l'engager depuis long-temps à ce voyage. Quant à Mademoiselle et à moi, nous nous portons très-bien. Il n'y a donc que notre pauvre Marie qui nous inquiète quelquefois; mais je repousse les mauvaises idées quand elles m'arrivent, et je ne veux pas en parler davantage; car enfin, puisque nous sommes dans un endroit où tout le monde vient chercher la santé, je ne vois pas pourquoi j'aurais peur; ce serait déraisonnable. On attend ici en ce moment des Mauriciens et des Mauriciennes qui veulent essayer des eaux de Salazie pour se guérir. M^{me} Vintimil nous disait même qu'on leur fera grande fête, parce que l'île Bourbon et l'île Maurice sont très-aimables l'une pour l'autre et s'aiment beaucoup. Il paraît que les Mauriciens regrettent toujours la domination de la France, et cela me touche.

Hier donc, nous avons été, Mademoiselle et nous, avec la famille Vintimil, et beaucoup d'autres personnes, visiter la Source et l'un des plus jolis lacs de Salazie, appelé la *Mare-à-poules-d'eau*. — Marie n'aurait jamais eu la force de faire cette excursion, et j'avais pleuré pour rester avec elle, tant cela m'ennuyait de la quitter; mais on voulut absolument m'emmener, et j'ai fini par m'amuser malgré moi. D'ailleurs, Maman gardait

Marie, qui se trouvait fort heureuse de cet arrangement.

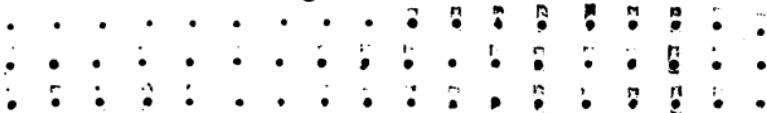
La source des eaux thermales est dans un vallon étroit; on y bâtit des deux côtés pour les baigneurs, de petites cases qui ressemblent à des nids d'oiseaux sur la montagne. La mare-à-poules-d'eau est très-belle ; elle est située au pied d'une montagne qu'on appelle le *Rempart de la fenêtre*, parce qu'il s'y trouve une large ouverture que la nature a pratiquée. Cette montagne a plus de trois mille pieds d'élévation, et pourtant la mare est si élevée elle-même, - puisqu'elle est, comme tout Salazie, à une distance énorme au-dessus du niveau de la mer, - que les nombreux poissons qui sont dans ses belles eaux claires et fraîches, se trouvent vivre plus haut que les oiseaux des bas de l'ile. J'ai eu un plaisir infini à voir ce lac et les montagnes, surtout à admirer le Piton des Neiges ; et les forêts, les savanes ; cette *riche végétation*, comme dit Mademoiselle. Oh ! nous étions transportés tous ! Il y a, sur cette route, des points de vue magnifiques, car la rivière du Mât coule à vos pieds si bas, si bas, que cela donne le vertige de la regarder ; et en levant les yeux sur les hautes montagnes qui vous dominent, on voit briller d'innombrables cascades qui étincellent au soleil. Quelquefois les montagnes et les bois répandent une obscurité saisissante; mais lorsque le jour reparait tout-à-coup dans une clairière, ou que les rayons du soleil percent à travers le feuillage, cela fait rire le cœur et tout paraît gai.

Nous avons déjeuné dans les bois ; on a chanté, joué, couru; c'était charmant ! Les personnes qui s'étaient jointes à la famille Vintimil, semblaient nous connaître aussi, tant elles étaient aimables pour nous. On nous a raconté mille aventures intéressantes des courageux chasseurs de cabris, surtout de l'un d'eux, le plus célèbre de tous, M. Villiers Adam, qui a exposé sa vie on ne sait combien de fois, en explorant les montagnes les plus es-

carpéées, et en se jouant des dangers. Oh ! que je me suis amusée !

Si Marie va de mieux en mieux, nous ferons encore de bonnes parties. Voici le moment des vacances, et plusieurs familles en profiteront pour monter à *la Source*.— Nous y avons bu aussi, nous, à cette fameuse source, mais seulement pour y goûter, car c'est le climat de Salazie, que nous sommes venues chercher. D'ailleurs, cette eau chaude n'est pas du tout agréable. J'aime bien mieux l'eau pure et glacée du joli ruisseau qu'on appelle le *bras des Amales*, du nom de l'excellent poisson dont on nous a déjà fait manger.

Je crois que nous resterons à Salazie le mois de septembre entier, et puis que nous redescendrons, pour nous préparer à notre départ pour l'Inde. Ah ! si les médecins pouvaient ordonner à Marie ce voyage-là ! Nous serions si heureuses de l'emmener ! Mais j'ai bien peur qu'ils ne le fassent pas, à cause de la chaleur. Enfin ! si nous la laissons entièrement guérie, je tâcherai de me consoler, c'est-à-dire de me résigner...



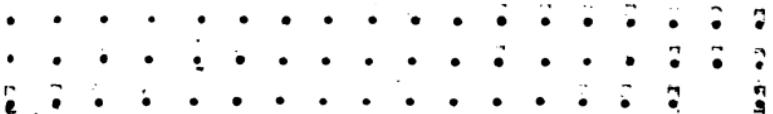
Jeudi, 1^{er} septembre.

Marie est très-malade ; je ne peux plus me le cacher. Mon Dieu, mon Dieu, qu'est-ce que je deviendrai ? Je me suis établie à côté d'elle, parce que je ne veux plus la quitter jamais, et j'écris mon journal, parce qu'elle me l'a dit tout à l'heure elle-même avant de sommeiller comme elle le fait à présent : — « Ma sœur chérie, m'a-t-elle demandé de sa chère voix, qui est devenue plus douce encore que d'habitude par la faiblesse ; à quoi vas-

tu t'occupes, si je m'endors comme tu le veux? — A rien, Marie, ai-je répondu; je ne peux plus rien faire, avec le chagrin que j'ai. — Oh! je t'en supplie, a-t-elle repris, ne reste pas ainsi accablée: cela me fait mal. Prie pour moi et puis, écris ton journal. — Mon journal, Marie! Et qu'est-ce que tu veux que j'y mette? Des choses qui me déchirent le cœur?.. — Non, ma sœur Marguerite; mais des choses qui te parleront toujours de moi. » — Et elle m'a serré la main dans ses mains amaigries et brûlantes. Ensuite, elle était si fatiguée, que sa tête est retombée sur l'oreiller et que ses yeux se sont fermés. Moi, je suis restée debout à la regarder, et je sentais mon cœur dans un désespoir affreux. Je me disais: — « Non, ce n'est pas possible que Dieu me prenne ma sœur bien-aimée; qu'il l'arrache d'auprès de moi, quand je la vois, que je la tiens, que je l'embrasse... » — Et je me suis penchée sur elle, pour l'embrasser vraiment. Je ne voulais pas la réveiller, mais mes larmes sont tombées sur son front et elle a rouvert les yeux. En me voyant dans cet état, elle m'a souri doucement et m'a dit: — « Ne te désole pas, je souffre moins; cela me fait du bien de dormir en te sentant auprès de moi. » — Alors, je l'ai couverte plus chaudement, car elle avait froid; j'ai relevé ses oreillers, et après avoir été prier maman de ne pas laisser entrer les petites, parce que Marie allait dormir, je me suis installée au pied de son lit, et voilà que j'écris.

Mais j'entends la respiration oppressée de ma pauvre sœur, et cela m'opresse de l'entendre... Le médecin est inquiet; il nous a engagées à faire venir celui qui soigne Marie à Saint-Denis; malheureusement, ce sera long et difficile d'obtenir l'arrivée de ce docteur. Nous attendons M. de la Caze ce soir. — C'est dimanche dernier que Marie a commencé à être plus souffrante; mais nous avions espéré d'abord que c'était seulement une crise

comme les autres et que ma sœur se remettrait; ce n'est que depuis hier que nous sommes vraiment inquiètes; moi du moins, car maman et Mademoiselle l'étaient depuis long-temps. Marie a eu trop de courage; elle nous avoue maintenant que voilà des semaines et des mois qu'elle se sentait dépérir chaque jour. Il paraît que la grande crise qui a décidé notre voyage à Salazie, a été la suite de tous les efforts de ma pauvre sœur chérie, au moment de ma première communion. Le mieux qu'elle a eu en arrivant ici, ne lui a pas fait croire un seul instant qu'elle guérirait. Mais elle aurait dû nous dire tout cela plus tôt. Il est vrai que je ne voulais pas l'écouter, quand elle me parlait de ses idées tristes. Ah! je me le reproche maintenant; elle voyait son état mieux que nous tous! Et pourtant, si elle pouvait se tromper!.... Si nos inquiétudes pouvaient n'être pas fondées!.... O mon Dieu, vous le savez; je vous donnerais tout ce que j'ai, et ma vie même avec joie, pour sauver Marie! Mon Dieu, vous écoutez toujours les prières; vous ne rejetterez pas la mienne, puisque je vous supplie du fond du cœur: oh! laissez-moi ma sœur chérie! Rendez-moi pauvre, malade, malheureuse, tout ce que vous voudrez; mais que je garde Marie!



Dimanche, 4 septembre.

J'ai été à la messe, ce matin; j'ai répété toutes mes supplications au bon Dieu et à la sainte Vierge, et je trouve que Marie est mieux. M. de la Caze assure qu'il espère beaucoup; pourtant, je lui vois souvent les larmes aux yeux, et il a dépêché un exprès à sa femme, pour la

faire venir aussi. Il dit à Marie que c'est parce que M^{me} de la Caze veut la soigner à son tour et ne pas nous céder ses droits plus long-temps. Mais j'espère bien que nous resterons toujours libres de veiller ma sœur chérie, puisque cela lui plait à elle-même. D'ailleurs, elle nous a remerciées déjà mille fois d'être montées avec elle à Salazie et nous savons combien elle est heureuse de nous avoir. Maman donnera son lit à M^{me} de la Caze et couchera sur un matelas par terre. M. de la Caze loge chez M. Vintimil. Jeanne est très-gentille et très-tendre pour sa sœur ; elle me dispute sans cesse ma place et même elle me dit des choses un peu dures, car elle me rappelle qu'elle est la vraie sœur. Je lui réponds : — « Mais moi, je suis là sœur et l'amie en même temps ; et ce n'est pas la peine de nous disputer, puisque nous pouvons la soigner à nous deux. » — (Mais j'aime bien mieux lorsque c'est à moi toute seule que je le fais).

Maman et Mademoiselle sont toujours là, l'une ou l'autre, le jour et la nuit : elles aiment tant Marie ! Ah ! il me semble que je les chéris plus que jamais pour cela ! Mais qui est-ce qui n'aimerait pas un ange comme Marie, qu'on voit toujours si douce, si bonne, si courageuse et si calme, même dans les moments où elle souffre le plus cruellement ! Et si l'on savait encore tout ce qu'elle pense et qu'elle ne dit qu'à moi seule, tant elle craint d'occuper d'elle ! — Hier au soir, j'avais la tête appuyée sur son lit et je la regardais, pour tâcher de deviner si elle souffrait beaucoup. Enfin, comme je voyais qu'elle étouffait, quoi qu'elle ne se plaignît pas, j'ai encore élevé ses oreillers, qui sont déjà placés si haut qu'elle est presque assise ; et quand elle a été mieux installée, je lui ai demandé : — « Eh ! bien, comment te trouves-tu maintenant ? — Oh très-bien, merci, ma sœur ! — Mais puisque tu étais mal, Marie, pourquoi ne me le disais-tu pas ? » — Elle a levé

les yeux sur son crucifix, qui est suspendu vis-à-vis d'elle comme elle l'a désiré, et elle m'a dit presque tout bas : — « J'ai encore un meilleur lit que le *sien*... — Oh ! Marie, me suis-je écriée ; il ne te défend pas de chercher des soulagements. — Non, et tu vois aussi que je les accepte ; mais je me les reproche toujours. — Pourquoi, Marie ? — C'est que j'aime à souffrir pour Lui. — Que tu es donc bonne, Marie ! Moi, si j'étais à ta place, je crois que je ne saurais rien faire pour le bon Dieu. — Tu as à lui offrir quelque chose de plus pénible que mon mal, et un sacrifice plus grand que le mien... — Tu veux dire, Marie, que c'est plus difficile pour moi de te voir souffrir, que de souffrir moi-même ? Oh ! tu as bien raison ! — Oui, Marguerite ; mais regarde avec moi le crucifix, et nous nous résignerons toutes les deux. — Marie, il y a une chose, vois-tu, une seule que je ne pourrais jamais accepter. — Et c'est peut-être celle-là que Dieu te demande, ma sœur... — Oh ! il ne l'a pas dit, Marie, et j'espère bien qu'il ne le dira jamais. — Mais s'il le disait, ma sœur chérie, est-ce que tu te révolterais contre lui ? » — Juste à ce moment, Mademoiselle s'est approchée du lit, pour gronder doucement Marie de ce qu'elle parlait trop, et pour me recommander le silence ; alors, je n'ai pas répondu à Marie. Mais je me suis mise à réfléchir et à me dire : — « Quand ma sœur chérie obéit si bien à la volonté du bon Dieu et ne se plaint jamais de rien et qu'au contraire elle est heureuse de souffrir pour lui, est-ce que moi, je ne dois pas chercher à lui ressembler ? C'est très-difficile, je le sais, et très-cruel pour moi ; mais peut-être que Dieu ne me fait cette horrible peur que pour m'éprouver et que s'il me voit courageuse et résignée aussi, il nous épargnera toutes les deux. » — Et puis, je pensais à Maman, qui a été obligée de rendre Baby au bon Dieu et qui ne s'est pas révoltée, malgré sa douleur ;

mais je ne puis avoir autant de vertu qu'elle, moi qui suis si jeune. Enfin, je ne veux pas écrire toutes les choses qui me sont venues à l'esprit, parce que cela m'effraie encore de me les rappeler. D'ailleurs, je vais aller redemander à Stéphanie et à Jeanne ma place, qu'elles avaient supplié maman de leur donner.

M. l'abbé Margy, le prêtre qui a dit la messe ici, ce matin, a bien voulu venir ensuite voir Marie, qui l'en avait fait prier par nous. Il a confessé ma sœur chérie et il la fera communier la semaine prochaine; il le lui a promis.

Lundi, 5 septembre.

Marie n'est pas bien aujourd'hui; je la trouvais mieux hier. Pourtant, elle est levée, car elle ne peut plus rester couchée. Nous l'avons établie dans son grand fauteuil, avec des oreillers sous sa tête et un tabouret sous ses pieds. Elle étouffe moins là que dans son lit. Mais elle a des crises affreuses. Ce matin surtout, oh! que j'ai été effrayée! elle a été prise tout-à-coup d'une suffocation si forte, qu'elle ne pouvait plus respirer. Quand elle revient à elle ensuite, elle est comme brisée et reste des heures sans mouvement. C'est désespérant de la voir ainsi abattue et cependant, j'aime encore mieux cela que ses grandes souffrances. Ah! ma sœur chérie, si tu savais ce que j'éprouve à côté de toi, quand tu es dans cet état! Mais tu t'en doutes bien, puisque tu ne penses qu'à nous et jamais à toi.

Mme de la Caze est avec maman dans l'autre chambre, préparant les potions et les médicaments ordonnés par le médecin, ou plutôt par les médecins, puisque celui de Saint-Denis est enfin arrivé hier soir. Ces messieurs prétendent que c'est l'effet du changement de climat, qui a

amené cette aggravation de l'état de Marie, et que ce peut être une crise heureuse ; ils ne veulent donc pas que l'on pense à faire redescendre ma sœur, qui n'aurait point la force de supporter le voyage, et ils font sans cesse des consultations ensemble. Moi, je suis rassurée par ce qu'ils disent là, pour cette crise qui sera heureuse et je crois que j'avais raison d'espérer que Dieu nous épargnera. Alors, je tâche d'accepter de voir souffrir ma sœur chérie ; mais c'est toujours bien pénible et Mademoiselle le trouve comme moi, car je lis sur sa figure, dans ce moment même, combien elle est malheureuse aussi. Mais elle est toujours calme et forte, elle ; s'occupant des moyens de soulager Marie ou de l'encourager, et y réussissant. Ah ! je trouve qu'elle a bien raison de ne pas faire comme moi ! Quand l'inquiétude me revient, je pleure ou je repousse ces affreuses craintes ; tandis que Mademoiselle y pense, mais sans se laisser accabler, et elle console Marie en causant avec elle tranquillement de tout ce qui peut l'aider et la fortifier. Elle lui est utile, et moi qu'est-ce que je fais, excepté de lui donner ses tisanes ! Et Marie aime bien mieux les soins pour son âme, que ceux pour son corps ! D'ailleurs, Mademoiselle est à tout en même temps. Eh ! bien, moi aussi, je ferai comme elle ; j'en prends la résolution, et j'espère que le bon Dieu m'aidera à la tenir. Je cacherai mon chagrin et je parlerai à Marie de ce qu'elle voudra, parce que je désire lui donner toutes les douceurs possibles. — Mais voilà qu'elle se réveille.

Mardi, 6 septembre.

Je vais écrire un peu, puisque c'est la seule chose que je puisse faire auprès de Marie, à qui l'on me défend de parler, et qui est très-accablée. Maman est avec moi; M^{me} de la Caze aussi; mais elles ne causent pas, pour que Marie soit plus tranquille. D'ailleurs, la pauvre M^{me} de la Caze est très-triste; son mari et elle sont fort inquiets, et cela abat beaucoup maman qui ne fait que pleurer, mais qui cache ses larmes à Marie. Mademoiselle a été savoir des nouvelles de Stéphanie et de Berthe, que M^{me} Vintimil a voulu absolument nous prendre, hier; et elle a emmené Jeanne, pour lui faire faire une petite promenade. Moi, je n'ai pu me décider à sortir; il me semblerait toujours, si je n'étais pas là, qu'il se passe des choses tristes; et cependant, ce n'est malheureusement pas moi qui puis rien empêcher; mais je suis plus tranquille ici.

Hier donc, j'avais pris la grande résolution de causer de tout avec Marie, et j'ai commencé à le faire presque aussitôt. Quand elle a ouvert les yeux, elle nous a souri et indiquant l'*Imitation* que Mademoiselle tenait, elle a demandé la lecture d'un chapitre qu'elle a désigné, et qui est intitulé : *De l'Eternité bienheureuse et des misères de cette vie*. Oh ! quel admirable chapitre, mais comme il m'a fait mal ! La voix de Mademoiselle était très-émue, tandis qu'elle lisait toutes ces paroles qui expriment si bien le désir du ciel et les ennuis qu'on a sur la terre; mais la figure de Marie était ranimée et rayonnante; ses yeux étaient fixés sur le crucifix et je l'ai entendue murmurer tout bas, quand Mademoiselle a eu fini : — « Oh ! bienheureuse demeure de la cité céleste ! Oh ! bon Jésus, quand serai-je avec vous ? » — Enfin, tout ce qui l'avait frappée le plus, Mademoiselle l'a embrassée, en lui di-

sant : — « Chère enfant, que Dieu soit béni de vous fortifier et de vous consoler par son amour ! — Oui, je l'aime, je l'aime, a répondu Marie; mais pas encore assez... — Vous désirez l'aimer toujours davantage, et c'est ce qu'il demande. — Croyez-vous, a demandé ma sœur chérie, qu'il me pardonne mes fautes et qu'il me reçoive ? — Oui, chère enfant; vous pouvez tout espérer au nom et par les mérites du bien-aimé Sauveur. — Que c'est bon d'espérer !... reprit ma sœur. Mais je crains quelquefois, continua-t-elle en souriant, de ne pas craindre assez... — La crainte n'est nécessaire, répondit Mademoiselle, qu'à ceux qui n'aiment pas encore. Pour vous, chère enfant, elle est inutile; bien plus, elle offenserait Dieu, qui vous a comblée de tant de grâces. — Oui, comblée... N'est-ce pas qu'il m'en fait une grande en m'appelant si jeune à lui ? — Marie, lui ai-je dit; tu ne penses pas à nous, quand tu parles comme cela. Mais c'est égal; je suis décidée à imiter Mademoiselle, en causant de tout avec toi, malgré mon chagrin, pour te faire plaisir. » — Ma sœur chérie m'a tendu la main, en me souriant doucement; mais elle était trop fatiguée pour me répondre et elle est restée quelque temps tranquille.

Un peu plus tard, je me suis trouvée seule auprès de Marie; alors ma sœur m'a fait signe de me pencher sur elle et elle m'a dit : — « Marguerite, tu rendras ma mort bien douce, si je te vois l'accepter. — Oh ! Marie, ai-je crié; ne prononce pas au moins cet horrible mot ! — Il n'est pas horrible, Marguerite; c'est l'idée qu'on s'en fait dans le monde, qui effraie; mais les chrétiens ne doivent pas penser comme le monde. — Enfin, Marie, c'est toujours une séparation. Tu veux donc nous laisser dans la désolation et les larmes, et te réjouir, toi ? — Oh ! Marguerite, tu ne sais pas à quel point je souffre de vous voir dans la douleur et d'en être cause, moi qui vous

chériss ! Mais songe que je vais retrouver ma mère bien-aimée, mon père, mon bon grand-père... Et surtout, surtout, Dieu que je désire d'abord... » — Elle était épuisée; je me suis baissée pour l'embrasser et je lui ai dit : — « Ne parle plus, je t'en conjure; cela te fait mal. Ah ! je vois bien, va, que je suis égoïste en voulant que tu vives; mais c'est bien naturel ! » — J'avais les yeux pleins de larmes. Marié m'a attirée doucement contre elle et nous sommes restées quelque temps ainsi, sans rien dire. Enfin, elle a repris tout bas, à mon oreille, car elle n'avait plus de forces : — « Comme je t'aimerai, de là-haut ! Comme je prierai pour toi ! — Demande que je meure aussi, Marie. — Non, pense à ta mère, à ton père, à M^{me} Valmy... Mais je supplierai Dieu de te donner du courage. » — Puis, elle a ajouté : — « Communie souvent, Marguerite, et tu pourras tout supporter. » — Et comme je lui disais que je l'avais bien vu par elle, puisqu'elle n'était parvenue à se consoler un peu de la mort de sa mère qu'après sa première communion, elle a repris : — « Oh ! si tu savais combien de fois j'ai prié Dieu de me pardonner le peu de résignation que j'ai eu dans les premiers temps de mon chagrin ! Ne fais pas comme moi; accepte toujours, tout de suite, la volonté de Dieu.—Oui, Marie, je l'essaierai; je te le promets. » — Elle m'a ensuite recommandé Jeanne, sa chère petite Jeanne, qu'elle m'a demandé d'aimer autant que je l'aime elle-même, la regardant comme une sœur et Albéric comme un frère. Enfin, elle m'a fait toutes sortes de recommandations déchirantes; je suis satisfaite de les avoir écoutées, parce qu'elle en paraissait heureuse, mais mon cœur est dans le désespoir.

Ce matin, Marie est très-abattue et l'on ne veut pas que je lui parle. Le médecin nous rassure encore, cependant.

O mon Dieu ! mon Dieu ! Vous qui êtes le plus grand de tous les médecins, ayez pitié de nous!...

• •

Jeudi, 22 septembre, 18.. Saint-Denis.

Il y a quinze jours aujourd'hui... Oui, c'était le *jeudi, 8 septembre, jour de la Nativité de la sainte Vierge*... Oh ! moi qui avais tant prié!... — Mais je serai calme ; je l'ai promis à Marie... — Marie !... Ah ! quand je prononce ce nom, mon cœur est déchiré... Et pourtant, je veux le dire à chaque instant ; je veux crier : — « Marie ! Marie ! Ma sœur ! Où es-tu ? Pourquoi es-tu partie ? Pourquoi as-tu laissé là ta petite sœur Marguerite ? Est-ce qu'elle peut vivre sans toi ? Est-ce qu'elle pourra jamais faire autre chose que de te pleurer, de t'appeler, de se désoler ? O Marie, Marie ! non, je ne me résigne pas ; je ne le peux pas... Pardonne-moi, je n'ai pas de courage ; mais c'est que mon cœur est brisé, tu le vois bien, ma sœur chérie. Si tu étais là, tu me ferais faire tout ce que tu voudrais ; sans toi, cela n'est pas possible... »

Je me suis arrêtée quelque temps ; j'étouffais ; et puis, mon papier était trempé de mes larmes. Mais que faire, excepté mon journal ? Je n'ai plus de goût à rien. Le travail ? — Je ne sais pas quand je m'y remettrai, puisque nous allons partir pour l'Inde incessamment. Je suis malade d'ailleurs, et maman me défend de m'appliquer. La distraction ? — Oh ! je ne pourrai plus jamais en prendre. Non, le jeu, le plaisir, tout cela est fini pour moi. A présent que je n'ai plus Marie, rien ne me plaira plus, tandis qu'avec elle j'étais heureuse de tout. O Marie, tu le sais bien, n'est-ce pas, puisque tu me regardes et tu m'é-

comme tu me l'as promis ; je suis trop, trop malheureuse sans toi, et jamais je ne m'acoutumerai à ton absence, puisque voilà quinze jours que tu m'as quittée, et cela me semble quinze mois, ou quinze siècles plutôt ! Qu'est-ce que ce sera donc , quand il y aura plus de temps ? Je ne veux pas murmurer contre la volonté de Dieu, parce que tu n'en serais pas contente, ni lui non plus ; mais comment faire ? Tu vois bien que le matin arrive et que je ne te dis pas bonjour ; que le soir vient, et que je ne t'ai pas embrassée ! Je prie, et tu n'es pas là pour le faire avec moi... Je pense, et je ne peux pas te parler de tout ce que j'ai dans l'esprit... Je souffre, Marie, oh ! je souffre tant !... Et tu ne me consoles plus, toi qui ne pouvais jamais me voir un petit chagrin, sans t'efforcer de me soulager. Et celui-là est si grand !.., Et je suis si jeune encore , Marie ; et j'aurais tant besoin de toi pour m'aider ! Regarde comme je pleure; je ne peux pas écrire...

Vendredi, 23 septembre.

Je recommence aujourd'hui à essayer de faire mon journal. Hier, maman m'avait défendu de continuer; elle était entrée dans la chambre et me trouvant en larmes, elle s'était mise à pleurer avec moi; puis, comme j'étais brûlante et que j'avais mal à la tête, elle m'avait envoyée auprès de Mademoiselle et des petites , en me défendant d'écrire de nouveau. Ma chère Mademoiselle a cherché à me ranimer par ses bonnes paroles; mais elle ne peut pas me rendre ma sœur, et c'est cela qu'il me faudrait... Il n'y a que mon journal qui me fasse un peu retrouver Marie, parce que je m'occupe d'elle à mon aise et que je rappelle tous mes souvenirs; aussi , j'ai supplié ma bonne mère de me le laisser écrire ce matin , et elle

me l'a permis, en me suppliant à son tour de ne pas me rendre malade. Ah ! il n'y a pas de danger que je le devienne vraiment ; car je ne suis pas assez bonne pour que Dieu m'appelle dans ma jeunesse, comme Marie...

Marie morte ! ... Est-ce que je pourrai jamais le croire ? Marie froide et glacée comme Baby, et couchée comme lui dans le tombeau ; et ne me parlant plus, ne me regardant plus ; c'est horrible ! Mon Dieu, c'est horrible ! ...

Mais non, je ne murmurerais pas ; j'arrêterai mes larmes ; mon Dieu, aidez-moi, je vous en prie, à tenir les promesses que j'ai faites à ma sœur ! Marie n'est pas morte ; elle m'a dit qu'elle serait toujours vivante pour me voir, pour m'entendre, pour m'aimer. Ce vilain mot de la mort nous fait croire que tout est fini pour nous avec la personne qui n'est plus là ; et pourtant, ce n'est pas fini réellement, puisque l'âme est au ciel et que nous pouvons lui parler encore et avoir mille rapports avec elle. Mais le chagrin fait oublier les choses qui consolent et fait chercher au contraire, je le vois bien, toutes celles qui déchirent. Ainsi, il y a des moments où je dis avec désespoir : — « Ah ! si je pouvais me figurer que ma sœur chérie est à Pondichéry, ou en France, ou dans un autre pays, n'importe lequel, et que je la reverrai un jour ! Je serais bien malheureuse d'être séparée d'elle ; mais enfin, cette pensée me soutiendrait. » — Eh ! bien, est-ce que Marie n'est pas dans un pays meilleur que tous ceux-là ? Est-ce que si j'attends avec courage et patience, je ne la reverrai pas un jour très-certainement ? Comment donc se fait-il que je ne sois pas plus courageuse ? Et puis, si Marie était dans un endroit de la terre éloigné de moi, elle ne me verrait pas et je ne pourrais pas lui parler ; tandis qu'au ciel, elle est près de moi,

dès à présent. — Le bon Dieu me dit tout cela dans le cœur, et il me semble que je vois ma sœur chérie me sourire et que je l'entends me répéter : — « Du courage, ma petite sœur Marguerite ; raconte les derniers instants que nous avons passés ensemble. — Oui, Marie, je vais le faire, parce que si tu es à côté de moi, je le pourrai ; ce sera si consolant de parler de toi ! C'est tout ce qui me reste maintenant... » — Allons, j'ai encore pleuré ; mais cela ne fait rien, pourvu que j'écrive.

Je viens de regarder les dernières choses que j'avais racontées à Salazie, afin de savoir où j'en étais ; oh ! quel coup terrible j'ai eu, en relisant ce que j'avais écrit auprès du lit de Marie ! Je donnerais tout ce que j'ai pour me retrouver à ce moment-là ; pour la voir, la soigner, la caresser, l'écouter. Ah ! si ce bonheur m'était rendu une seule minute ! Mais non, jamais, jamais... Que c'est donc long d'attendre le ciel !..

Ma sœur chérie était, comme je l'ai dit, très-accablée le mardi 6. Sa faiblesse allait toujours en augmentant, et les seules paroles qu'elle put prononcer étaient pour demander un prêtre. Malheureusement, M. l'abbé Margy ne se trouvait plus à Salazie, d'où il était reparti le dimanche, aussitôt après avoir vu Marie. On lui avait envoyé un exprès ; mais le bon prêtre n'arrivait pas. La seule chose qui consolât ma pauvre sœur, c'étaient les douces paroles de Mademoiselle, qui devinait toujours ce dont elle avait besoin ; qui lui lisait, de temps en temps, quelques prières très-courtes, mais encourageantes ; et qui semblait inspirée, en lui parlant du bon Dieu. Elle montrait surtout souvent à Marie le crucifix ; et je le présentais aussi moi-même à ma sœur chérie, qui le désirait pour embrasser les pieds du Sauveur. Oh ! qu'elle était touchante à voir, ma pauvre Marie, si faible, si pâle, si intéressante, regardant avec amour le bon Jésus, et lui

disant : — « Seigneur, recevez - moi !... » — Pourtant, j'espérais encore ; car le médecin de Saint-Denis était reparti, en disant que sa présence n'était plus nécessaire pour le moment ; et celui de Salazie assurait toujours que Marie triompherait de cette crise ; que lors même qu'il ne resterait plus qu'un souffle de vie, on pourrait encore tout attendre, à cause de la force de la jeunesse. — Et j'ai su plus tard qu'il ne pensait pas ce qu'il disait ! Comment peut-on tromper ainsi ? Mais il le faisait dans une bonne intention, et en effet ces paroles nous soutenaient. Cependant, comme nous voyions bien que Marie était plus mal, nous ne nous couchâmes pas cette nuit-là. Maman était dans un état affreux ; M^{me} de la Caze aussi, mais avec un grand courage. Son mari paraissait plus abattu qu'elle ; il restait debout, derrière Marie, les yeux fixés sur elle avec une expression qui faisait mal à voir. Jeanne avait un grand chagrin ; mais elle croyait toutes les personnes qui la rassuraient, de sorte qu'elle put s'endormir.

Vers le matin, Marie, qui avait beaucoup souffert jusque-là, tomba dans un sommeil plus calme et plus profond que cela ne lui était arrivé depuis une semaine. On dit que c'était très-bon signe ; alors, je fus réjouie, et j'allai me jeter à genoux dans l'autre chambre pour remercier Dieu et pour lui crier encore : — « Oh ! vous qui pouvez sauver ma sœur, sauvez - la !.... » — Puis, je m'endormis dans un fauteuil. Quand je me réveillai, ma première pensée fut pour Marie ; Jeanne, qui était déjà levée, me dit : — *Elle va beaucoup mieux.....* — Alors, je l'embrassai avec un transport de joie, et, après avoir prié Dieu, je retournai bien vite auprès de ma sœur. Je la vois encore..... Elle était dans le grand fauteuil, qu'elle ne quittait presque plus ; on venait de lui passer un autre peignoir blanc pour la rafraîchir, et elle était char-

mante dans cette simple toilette, avec ses beaux cheveux retombant autour de son cher visage. Même, — je ne sais pas si c'est une idée, — mais je ne la trouvais plus si maigre; il y avait en elle un changement depuis la veille, comme si elle avait repris tout-à-coup, et cela lui allait très-bien. Oh ! qu'elle était belle ! — Elle avait les mains jointes, quand j'entrai, et je vis qu'elle priait; alors, je ne lui parlai pas, et je me mis tout doucement à genoux auprès d'elle, en disant dans mon cœur : — « Merci, merci, mon Dieu; car j'espére que vous voulez bien me laisser ma sœur... » — Ah ! la joie que j'ai sentie me fait mal à présent, puisque ce mieux de Marie n'a servi qu'à me donner une fausse espérance ! — Mais Dieu voulait lui accorder tout le temps nécessaire pour se bien préparer et nous faire ses recommandations dernières.

Quand Marie a eu achevé sa prière, elle a posé sur ma tête ses chères petites mains, et elle m'a dit : — « Oh ! si j'osais, je te bénirais, ma sœur bien-aimée... — Mais, Marie, ce serait très-doux pour moi; seulement, tu n'es pas assez vieille pour faire cela. — Il me semble que si, a-t-elle repris en souriant d'un air angélique; car il n'y a plus d'âge pour moi. — Oh ! pourquoi donc, Marie ? — Parce que je vais entrer dans l'éternité... — Marie, tu es beaucoup mieux, je te l'assure ! Nous en sommes tous si heureux ! — Marguerite, le grand moment arrive, et, malgré le bonheur que j'en ai, j'éprouve des regrets amers de te quitter, ma sœur chérie, et je te remercie, je te bénis; oui, je te bénis, pour tout ce que tu as fait pour moi... » — Elle m'a passé ses bras autour du cou, et deux larmes sont tombées de ses yeux sur mon front. — Oh ! Marie, Marie, si je pouvais les sentir encore!...

• • • • • • • • • • • • •

Dimanche, 25 septembre.

Nous avons été à une basse messe ce matin, toutes en grand deuil. Oh ! maman m'a laissée le reprendre pour ma sœur chérie ; et Stéphanie et Berthe l'ont voulu aussi. — J'ai beaucoup prié, et cela m'a soulagée. Mais cette église, où je n'étais pas rentrée depuis que Marie est au ciel, quelle impression elle m'a faite !... — C'est égal, je suis plus forte ; le bon Jésus a pitié de moi, et il me donne du courage ; je vais en profiter pour tâcher de finir ce récit déchirant.

La journée du mercredi continuait à être bonne ; Marie n'était plus oppressée comme les derniers jours ; sa respiration redevenait naturelle et facile. Elle pouvait parler sans souffrir. Stéphanie et Berthe, qui étaient venues la voir avec M^{me} Vintimil, la crurent guérie. Tout le monde était joyeux ; c'est-à-dire les enfants, car M. de la Caze restait abattu ; sa femme et Mademoiselle avaient toujours l'air triste, et maman se tourmentait autant ; on aurait dit que ce mieux l'effrayait ; j'en étais étonnée.

Dans l'après-midi, M. l'abbé Margy arriva ; Marie dé-sira être seule avec lui. Elle se confessa, et supplia le bon prêtre de lui administrer les derniers sacrements, et comme il lui promettait de venir le lendemain lui apporter le saint Viatique, elle lui dit : — « Mon père, on se trompe sur mon état ; donnez-moi au moins l'extrême-onction tout de suite, je vous en conjure ! Je n'ai plus deux jours à vivre, et j'ai comme un pressentiment que la sainte Vierge, ma patronne, m'obtiendra la grâce de mourir demain, *jour de la Nativité*.... » — M. Margy ne résista plus. Jamais, — c'est lui qui nous l'a déclaré, — jamais il n'avait vu nulle part tant de foi, de résignation, de courage et d'amour, que dans cette jeune fille qui voyait venir la mort avec un si grand calme et une joie

si profonde. — O ma sœur, qui est-ce qui aurait pu ne pas faire ton éloge et ne pas t'admirer? Les hommes mêmes, MM. Vintimil et de Veilles, étaient dans l'étonnement et disaient : — « C'est un sublime spectacle... » — Et avec cela, tu étais si simple! Tu ne te doutais seulement pas de cette admiration; tu ne pensais qu'au bon Dieu. Aussi, c'est Lui qui te souvenait, et il t'a reçue dans ses bras. Si je pouvais y être avec toi!

Quand on a donné à ma sœur chérie le sacrement des malades, après qu'elle nous eut demandé pardon à tous des torts qu'elle pouvait avoir eus envers nous, — elle qui ne nous avait jamais fait la moindre peine! — ah! toute mon espérance est partie et mon cœur s'est brisé..... Je sanglotais, à genoux près du lit, pendant la touchante cérémonie; mais je cachais mes larmes, car j'avais promis à Mademoiselle que je serais courageuse, et elle ne m'avait permis de rester qu'à cette condition. Ma pauvre mère étouffait ses sanglots dans un coin de la chambre. Jeanne n'avait pas voulu quitter Marie; mais elle se trouva mal, et on fut obligé de l'emporter. Quant à Marie, après avoir été troublée un instant par l'évanouissement de sa sœur, elle se recueillit de nouveau et répondit elle-même aux prières du prêtre avec une piété qui arrachait des larmes à tout le monde. Elle paraissait heureuse, et lorsque tout fut fini, elle me dit qu'elle se sentait plus forte. Alors je recommençai à espérer. M. Margy lui avait promis de lui apporter le saint Viatique le lendemain, de très-grand matin, et elle pensait sans cesse à ce bonheur, nous disant à Mademoiselle et à moi : — « Avec Jésus dans mon cœur, n'est-ce pas que je ne devrai rien craindre? » — Ou bien : — « Que c'est doux de mourir avec de pareils secours! » — Mais à maman, à son oncle et à sa tante, elle n'osait pas parler de tout cela, et elle leur répondait seulement des mots tendres, ainsi

qu'à Jeanne, qui venait l'embrasser à toutes minutes, sans pouvoir retenir ses larmes.

La nuit fut calme. Le lendemain, c'était le 8..., oh ! le jour le plus cruel de ma vie ! Oui, Baby, car j'ai été bien malheureuse quand Dieu t'a pris; c'était mon premier grand chagrin. Mais celui que j'ai maintenant est encore plus déchirant, parce que, vois-tu, Marie était ma sœur et mon amie en même temps; et à présent que je ne l'ai plus, il me semble que je ne trouve que du vide et du silence partout, et je ne sais plus que devenir...

Je me suis arrêtée pour reprendre de la force, puisque voici le plus difficile.

Marie était encore assez bien le matin, quoiqu'elle paraît moins animée. Ce qui la soutenait, c'est qu'elle attendait le bon Dieu. Elle me dit : — « Marguerite, que tout soit bien pour le recevoir... » — Et comme maman et Mademoiselle avaient préparé dès le point du jour, un petit autel sur notre table, avec du linge, le crucifix, des bougies, et y avaient mis des fleurs qu'on nous avait envoyées la veille, Marie ajouta : — « Tu garderas ces fleurs en souvenir de ce jour. » — (Oh ! je les ai, et ce sont des reliques pour moi) ! Puis, elle s'inquiétait un peu, disant à Mademoiselle : — « Pourvu que j'aille le temps, et que M. l'abbé n'arrive pas trop tard ! — Celui qui vient vous visiter, répondit Mademoiselle, est le maître du temps, ma chère enfant, et il veut se donner à vous. » — Alors Marie souriait doucement au Crucifix et joignait les mains en demandant à la sainte Vierge d'intercéder pour elle.

Enfin, Jeanne accourut nous dire : — « Voilà M. Margy ! » — Ah ! quel moment !.. Aussitôt que le bon prêtre parut avec Notre-Seigneur, nous tombâmes à genoux, tous, même M. de la Caze qui pleurait comme un enfant. Avant de donner à Marie la sainte hostie, M. Margy lui adressa quelques paroles d'une voix très-émue — « Ma chère

» fille, lui dit-il, voici Celui qui guérissait les malades et
 » ressuscitait les morts... Voici Celui qui est mort lui-
 » même pour nous rouvrir le ciel, et dont la résurrection
 » glorieuse nous atteste notre propre résurrection. Il vient
 » déposer dans votre cœur le gage de la vie éternelle,
 » qu'il vous promet et qu'il va vous donner. Mon enfant,
 » ce sont les délices du ciel, que vous allez entrevoir et
 » goûter par avance. Encore un pas, et vous les possède-
 » rez, sans craindre de les perdre jamais... Ce pas, Jésus
 » veut le faire avec vous. Que tout dans votre âme soit
 » donc paix, amour, espérance!... Qu'il n'y ait pour vous,
 » ni troubles, ni terreurs, ni tristesses... Jésus étant avec
 » vous, qui sera contre vous? O mort, où est ta victoire? O
 » mort, où est ton aiguillon? Voici Celui qui t'a vaincue.
 » Voici Celui qui nous fait vaincre à notre tour... »

Puis, s'approchant de Marie, dont les yeux brillaient d'amour et de foi, il lui donna la sainte hostie. Elle s'était soulevée pour la recevoir, et elle se serait même agenouillée, si elle l'avait pu et si nous l'avions permis. Quand elle eut communie, elle retomba doucement sur ses oreillers, les yeux fermés et les mains jointes, se recueillant si complétement qu'elle n'entendait plus rien et que son immobilité était effrayante. J'avais peur que le bon Jésus ne l'emmenât tout de suite, et sans le respect que j'avais pour lui, j'aurais parlé à Marie, afin qu'elle ouvrit les yeux. Mais Mademoiselle m'a dit tout bas : — « Elle est calme et heureuse; ne la troublons pas. » — Alors, nous nous sommes tenus tranquilles, n'osant ni remuer, ni presque respirer et priant seulement.

Tout-à-coup, M. l'abbé Margy fut appelé dehors par un noir qui venait le chercher pour un habitant de la Source, très-malade. — Il s'approcha de Marie, pour lui dire adieu. Elle fut affligée de le voir partir. — « Mon père, lui répétait-elle; j'aurais tant aimé à vous avoir

auprès de moi, jusqu'au grand moment! — Je reviendrai, mon enfant. — Il sera trop tard... Mais promettez-moi que vous prierez pour moi. — Je ne vous oublierai jamais en offrant le saint sacrifice. » — Un rayon de joie passa sur la figure de ma sœur; elle reprit : — « Donnez-moi votre bénédiction, mon père. — Je vous bénis, ma chère fille, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit! Au nom de la sainte Vierge, qui veille sur vous; des anges et des saints qui vous attendent! Je vous bénis et je vous répète : Que tout soit pour vous calme, bonheur, espérance! — Oui, mon père, je suis calme et j'espère... Celui que je viens de recevoir est si miséricordieux! Je l'aime tant!... — Je vous laisse entre ses bras, ma fille; puissé-je y placer de même le malade que je vais trouver! — Oh! mon père, dites-lui que la mort n'est pas effrayante; que moi qui la vois de si près, je suis rassurée... — Oui, ma chère fille; votre exemple en effet est un grand enseignement. Et maintenant adieu, mon enfant; c'est moi qui vous demande de prier pour moi. » — Le bon prêtre s'en alla, les yeux pleins de larmes et répétant : — « Quel ange que cette jeune fille! Ah! si le monde pouvait savoir ce que c'est que la mort, quand on a la foi, l'espérance et l'amour! »

Je commençais à ne plus m'abuser sur l'état de Marie, à me dire : — « Ma sœur va mourir... c'est bien vrai, c'est bien sûr... » — Et j'étais par moments, près de pleurer, de crier, de me laisser aller à exprimer tout le désespoir que je sentais; mais quand je regardais Marie si calme, je me disais : — « Est-ce qu'il faut lui ôter sa tranquillité, ses consolations? » — Et je n'osais rien montrer, pas même une larme. Et puis, je ne sais ce qui faisait cela, mais je trouvais malgré moi que Marie avait raison de dire que la mort n'est pas une vraie séparation et que nous serons bientôt tous réunis. La vie ne me pa-

raissait plus longue, et je me disais : — « Ma sœur chérie part pour le grand voyage; c'est elle aujourd'hui, et peut-être que demain ce sera moi; car enfin, puisque Marie meurt si jeune, dans sa quinzième année, je ne vois pas pourquoi je vivrais très-long-temps. Ensuite, elle est si sûre de continuer à me voir, à me suivre, que je la croirai toujours auprès de moi. » — Mais une minute après, j'ajoutais : — « Oh ! je ne la verrai plus pourtant ! Et elle qui est là, devant moi, et que j'aime tant, je ne pourrai plus l'embrasser, ni l'entendre ! » — Alors, je me sauvais parce que les larmes me suffoquaient. Mais j'étais si désespérée, aussitôt que je n'étais plus forcée de me contenir, que je retournais bien vite auprès de ma sœur; d'ailleurs, je ne voulais pas perdre un seul instant de sa chère présence.

Lundi, 26 septembre.

Marie se trouva long-temps bien après sa communion, et même elle eut un quart d'heure de sommeil. Quand elle se réveilla, c'était moi qui me trouvais le plus près d'elle; elle s'en aperçut et me fit signe d'approcher encore.—« Ma sœur bien-aimée, me dit-elle; écoute-moi...» — Je fus effrayée d'entendre comme sa voix était devenue faible. Je me penchai sur ses mains chères, et je les couvris de baisers. Elle appuya ses lèvres sur mon front et resta ainsi quelques secondes.—« Je vais te quitter, continua-t-elle, en reprenant des forces à mesure qu'elle me parlait; oh ! ne crie pas; ne pleure pas; écoute-moi ! Je crois que notre bon Jésus me ranime, pour que je puisse causer encore une fois avec toi. — Eh ! bien, ma sœur, dis-moi ce que tu veux.— Je vais te laisser à *Lui*, comme je le désirais... Il sera ton ami. Tu le recevras souvent ?» Je n'ai pas répondu, pour ne pas éclater en sanglots; mais j'ai fait signe que oui. — « Eh ! bien, a-t-elle repris; il

nous unira. Chaque fois que tu communieras, tu prieras pour moi! — Tu n'en auras pas besoin! ai-je crié. — Oh! promets-moi que tu prieras beaucoup au contraire. Tu ne me refuseras pas cela? — Marie, je te le promets... — Merci, ma sœur Marguerite. Eh! bien, moi aussi, en priant, en aimant, je prierai pour toi, je t'aimerai encore; nous ne serons donc pas vraiment séparées. — Marie, je ne te verrai plus!... » — J'avais appuyé ma tête contre son oreiller, pour cacher mes larmes. Marie m'a encore embrassée et m'a dit : — « La vie est bien courte... — Oui, Marie; mais tu ne veux pas que je désire mourir, et pourtant, toi, tu l'as toujours souhaité! — J'avais perdu ma mère; et puis, la maladie me faisait sentir que je ne devais pas vivre long-temps. — Mais, Marie, peut-être que moi aussi, j'ai une maladie qu'on ne connaît pas. »

Ma sœur bien-aimée a encore souri; c'est la dernière fois que j'ai vu ce cher sourire qui me faisait paraître tout si doux et si brillant. Elle m'a répondu : — « Je ne te crois pas malade et je pense que Dieu veut que tu vives encore... » — Et comme cela me faisait de la peine, elle a continué, en s'interrompant à chaque instant, car elle devenait très-oppressée : — « Sois la consolation de ta mère chérie... L'exemple de tes petites sœurs... Aime bien ma Jeanne et regarde mon pauvre cher Albéric comme ton frère... Dis à ton bon père que je prierai pour lui. » — Puis, elle a ajouté : — « Sois courageuse, quand je ne serai plus là; occupe-toi; prie; écris ton journal; il te parlera de moi... »

Mais elle s'était trop fatiguée, et puis elle était très-émue, de sorte que tout-à-coup je l'ai vue pâlir davantage et se décomposer; ses mains se sont glacées; elle s'est trouvée mal. Oh! quelle frayeur j'ai eue et quel cri j'ai jeté! Maman, Mademoiselle et M^{me} de la Caze ont entouré ma sœur chérie; elles lui ont bassiné les tempes avec de

l'eau et du vinaigre; on a ouvert toutes grandes les portes et la fenêtre; enfin, elle est revenue à elle; mais depuis ce moment, elle s'est affaiblie de plus en plus. Cependant, elle a conservé toute sa connaissance, et vers deux heures, elle a demandé Jeanne, que M^{me} Vintimil et Idala tâchaient de calmer, dans l'autre chambre. Elle l'a couverte de caresses et lui a fait toutes sortes de recommandations, au nom de leur mère chérie, qu'elle allait retrouver, et lui parlant de leur famille, surtout d'Albéric, avec une émotion qui la suffoquait. Elle n'a pas oublié le pauvre Barabbé, ni la petite négresse Marguerite, ni la bonne Babet, pour qui elle a chargé Jeanne de souvenirs et de tendresses. — Ah ! pauvre vieille Babet, qu'elle est malheureuse aujourd'hui ! Comme elle regrette que nous ne l'ayons pas emmenée à Salazie, avec Idala ! Mais ce voyage aurait été trop fatigant pour elle ; et c'est dans son intérêt même que maman l'avait laissée.

Ensuite, Marie a demandé à sa tante et à son cher oncle Adrien leurs commissions pour sa mère et pour un petit ange qu'ils ont aussi au ciel. Elle leur a recommandé d'embrasser Marianne et tous les enfants pour elle; puis, elle leur a confié sa petite Jeanne et Albéric; les remerciant de leur tendresse et de leurs soins pour trois pauvres orphelins, et les priant de se regarder plus que jamais comme le père et la mère de son frère et de sa sœur. Elle s'est occupée de la manière dont on apprendrait sa mort à Albéric et a prié qu'on lui envoyât une lettre qu'elle avait écrite pour lui, en cas de l'événement qui arrivait maintenant. On lui a promis de charger M. Guer de préparer Albéric à l'affreuse nouvelle. Elle a fait exprimer à son excellente tante, M^{me} Dumont, toute sa reconnaissance et sa tendresse, lui recommandant Jeanne, à elle aussi. Elle nous a aussi nommé la bonne M^{me} André. Enfin, elle n'a oublié personne. Mais c'est en parlant à

ma pauvre mère qu'elle s'est surtout émue, car maman était dans un état de larmes et de douleur qui faisait mal à voir; aussi, Marie a eu une suffocation, en essayant de prononcer une parole de reconnaissance et d'adieu. Quand elle a été un peu remise, elle a regardé ma mère chérie avec tendresse et lui a dit d'une voix qu'on entendait à peine : — « Vous avez été une mère pour nous... Celle que je vais retrouver vous bénit... » — Maman lui a répondu à travers ses sanglots : — « Ah! je perds un second enfant! — Je parlerai de vous à votre ange... a repris Marie. » — Mais elle n'a pu continuer, et maman s'est ensuie, pour cacher son désespoir à ma pauvre chère sœur.

Marie alors a appelé des yeux Mademoiselle, et la regardant sans pouvoir parler, elle lui montrait dans ce regard toute sa tendresse. Enfin, elle a dit faiblement : — « Pour vous, je n'ai pas de paroles... Vous avez été mon ange gardien... » — Puis elle a repris : — « Oh ! chère, chère M^{lle} Valmy, que je vous aimais!... » — Mademoiselle était tremblante, par la violence de son émotion. Elle a embrassé le front pâle de ma sœur, en disant : — « Vous prierez pour moi, ma bien-aimée Marie? — Oui, oui; et vous aussi pour moi... » — Ensuite, ma sœur chérie a ajouté : — « Restez là, bien près; aidez-moi jusqu'à la fin. » — Mademoiselle s'est agenouillée auprès d'elle et lui présentant le crucifix, a dit : — « Voilà notre espérance!... » — Marie a encore essayé de prendre la croix dans ses pauvres mains qui se glaçaient, malgré tous nos efforts pour les réchauffer, et me montrant le bon Jésus, elle m'a dit : — « C'est notre ami... Tu sais? .. Il restera entre nous... » — Alors, j'ai soutenu pour elle le Crucifix, et quand j'étais trop déespérée en voyant mourir ma sœur bien-aimée, je regardais Notre-Seigneur et il me donnait du courage. Oh! c'est surtout pendant que

Mademoiselle lisait les prières des agonisants, que j'ai eu besoin de cette force-là !

Bientôt Marie a eu une autre suffocation; et puis, encore une autre; et à chacune, elle devenait plus faible, et nous plus effrayés... Le médecin, ne sachant plus que faire, a fini par nous quitter, profitant de ce qu'on était venu l'appeler. Nous n'avions qu'à regarder et à souffrir... Tout-à-coup Marie a rouvert les yeux, qu'elle fermait souvent, et a aperçu Stéphanie que M^{me} Louis Vintimil amenait pour avoir des nouvelles. Elle lui a fait signe d'approcher et pendant que Stéphanie l'embrassait en pleurant, ma sœur chérie lui a dit très-bas : — « Sois une amie pour Marguerite... » — On a été obligé d'emmener Stéphanie, qui éclatait en sanglots.

Un peu plus tard, Marie a demandé l'heure; on lui a répondu : — trois heures. — Elle a murmuré : — « Sainte Vierge Marie, priez pour moi! » — Et nous regardant, elle a ajouté : — « Adieu..., au revoir!.. » — Ses yeux m'ont demandé une dernière fois le Crucifix, et quand je l'ai approché de ses lèvres, nous avons deviné qu'elle disait : — « *Mon père, je remets mon âme entre vos mains.* » — Presqu'au même moment, elle a eu une nouvelle crise, plus longue que les autres; nous avons fait tout ce que l'on peut imaginer. Ma sœur bien-aimée a rouvert ses yeux si doux, les a fixés sur le Crucifix; j'ai cru l'entendre dire : — Jésus... — Et puis, avec une figure calme et souriante, elle est partie...

Mardi, 27 septembre

J'ai été tellement souffrante, hier soir, de mal de tête et de fièvre, que maman m'a presque grondée d'avoir tant écrit. Mais, comme elle voit bien que je ne peux faire que mon journal, puisque c'est une consolation pour moi de parler de ma sœur; et comme d'ailleurs, je vais

mieux aujourd'hui, elle m'a accordé la permission de continuer mon triste récit. Seulement, elle m'a recommandé de regarder comme un devoir de me calmer et de ne pas me fatiguer, afin de ne pas me faire mal. Alors, je vais tâcher de dire les choses froidement, si c'est possible.

Eh ! bien donc, quand ma sœur chérie a eu expiré ; qu'elle ne nous a plus entendus, ni regardés ; qu'on a dit : — « *C'est fini...* » — J'allais me jeter sur elle comme une folle, pour l'embrasser, la serrer dans mes bras et ne plus vouloir la quitter ; mais Mademoiselle me retenant, m'a dit : — « A genoux, l'ange est devant Dieu ! » — Nous sommes tous tombés agenouillés aussitôt, autour de notre Marie bien-aimée, et nous avons prié... Oh ! c'est ce qui m'a empêchée de faire une scène de désespoir ! J'étais saisie de respect, en pensant que ma sœur paraissait devant le bon Jésus et qu'elle était tremblante, mais heureuse, en rendant compte de tout ce qu'elle avait fait sur la terre, elle qui n'avait aucun mal à se reprocher. Et il me semblait la voir, conduite par la vierge Marie, entourée de tous les anges et recevant de Notre-Seigneur de douces paroles et la récompense éternelle. Et puis, je me disais que sa bonne mère et elle se retrouvaient et qu'elles étaient toutes deux dans la joie...

Mais nous ! O Marie ! Nous ! Qu'est-ce que nous devions... Des malheureux sans toi ! Ah ! quand je n'ai plus pensé au ciel et que je t'ai regardée, immobile et froide : — « Ma sœur ! Ma sœur chérie ! me suis-je mise à crier ; oh ! je ne veux pas que tu partes ! Oh ! reviens, Marie, reviens, je t'en conjure ! Ne me laisse pas, ma sœur... » — Et je l'embrassais, et elle me glaçait ; et mes larmes tombaient sur sa chère figure ; et je me trouvais bien devant ce cruel spectacle, parce que j'avais peur du moment où je n'aurais même plus cela... Cependant, j'ai fini par être

dans un tel état de souffrance, que je suis tombée sur ma sœur, aussi immobile qu'elle; j'avais perdu connaissance. Il paraît qu'on m'emporta et que l'on me déposa sur un lit, dans l'autre chambre.

En sortant de cet évanouissement, dans lequel j'étais restée long-temps, j'ai vu ma bonne mère à genoux auprès de moi. Elle me regardait avec une tendresse et une pitié, qui me firent venir les larmes aux yeux. — « Tu me plains, je le vois bien, lui ai-je dit; parce que tu te demandes comment je pourrai vivre sans Marie. Oh! maman, maman, est-ce que ce sera possible? — Ma bien-aimée, m'a répondu maman; tu as encore ta mère... — Oh! oui, mais je l'avais aussi quand Marie était là! — Je t'aimerai doublement, ma fille chérie. — Mais Marie m'aimait comme une sœur; et toi, tu ne peux pas le faire plus que tu ne le faisais déjà... Maman, maman, je veux la voir; où est-elle? — Tu la verras plus tard, si tu es calme. Le médecin nous effraie pour toi, si tu n'essaies pas de te modérer. Oh! Marguerite, voudrais-tu donner à ta mère de nouvelles angoisses? »

Je m'étais levée et j'étais déjà à la porte; mais je suis retournée me jeter dans les bras de maman. Elle m'a assise sur ses genoux, a pleuré avec moi, m'a parlé de la tendresse qu'elle portait à Marie, des regrets qu'elle lui donnait; du bonheur de ma sœur. Tout-à-coup j'ai pensé à Jeanne : — « Où est-elle? ai-je crié. C'est ma sœur à présent! — M^{me} Vintimil l'a fait emporter dans un palanquin. La pauvre petite n'aurait pu résister à tant d'émotions. On voulait t'emmener aussi; mais Caroline et moi avons pensé que tu souffrirais encore plus ailleurs. — Oh! merci, merci; car je veux revoir Marie; je veux la veiller! » — Puis, je me suis mise à raconter toutes les vertus de ma sœur, à pleurer, à sangloter. Maman ne savait que faire pour me calmer. Enfin, Made-

moiselle est entrée. Je me suis élancée à son cou, en criant : — « Ainsi c'est bien vrai ! ma sœur est morte ! Je ne la verrai plus ; je ne lui parlerai plus ! Je suis seule maintenant... — Non, vous n'êtes pas seule, ma bien-aimée enfant ; m'a répondu Mademoiselle, en me serrant dans ses bras ; vous oubliez l'Ami auquel vous a laissée Marie. Vous oubliez que vous la retrouverez toujours dans le cœur de Jésus. — Je ne l'oublie pas, mais..

— Mais vous affligeriez Marie, au milieu même de son bonheur, si vous n'essayiez d'attendre avec soumission et courage le jour où vous la reverrez. » — Elle s'approcha de maman et lui demanda tout bas quelque chose ; ensuite, elle me dit : — « Marguerite, je réponds toujours de vos efforts, vous le savez. J'ai assuré au médecin, qui conseillait de vous faire emporter, que vous réussiriez à prendre sur vous. Venez devant lui et avec nous, — votre mère le permet, — revoir votre sœur et promettre à cet ange de vous montrer digne d'elle. »

J'ai suivi Mademoiselle en chancelant, et j'ai revu Marie... Je l'ai embrassée mille fois ; j'ai pleuré et prié près d'elle. On m'y a laissée, parce qu'on a compris que j'étais plus calme là que n'importe où. Mais comme je me suis engagée à dire les choses froidement, je ne peux pas raconter mes impressions. Ma sœur chérie était dans le costume qu'elle avait mis le jour de ma première communion. On aurait dit une vierge de marbre, et sa beauté était si frappante, que tout le monde était dans l'admiration en même temps que dans les larmes.

La nouvelle de notre malheur s'était répandue dans les montagnes, et tous les bons habitants venaient demander si nous n'avions besoin de rien et pleurer avec nous. Les noirs mêmes étaient désolés ; ils disaient que Marie aurait été la meilleure des maîtresses. Tout le monde savait qu'elle était morte comme une sainte ; alors

on faisait toucher sur elle des chapelets, des images, des médailles, toutes sortes de choses pour conserver des souvenirs d'elle, et on lui demandait de prier pour nous. Le bon abbé Margy revint, — trop tard, — ainsi que Marie l'avait dit... Du moins, il pria avec nous et nous fit du bien par ses pieuses paroles, et surtout en nous répétant qu'il voudrait mourir comme Marie, tant il est sûr qu'elle a été reçue tout de suite au ciel !

Je ne raconterai pas les doux et cruels moments que nous avons passés auprès de ma sœur; ni la scène déchirante qu'il y a eu, le lendemain, lorsqu'on nous l'a enlevée pour la descendre au cimetière de Sainte-Suzanne, où elle est enterrée à côté de son père... Oh! cela me fait trop de mal! Car on aurait dit qu'elle mourait une seconde fois, puisque nous perdions tout ce qui restait d'elle. Et notre voyage en quittant Salazie, où nous n'avons pas voulu passer deux jours de plus!.. Et cette route que j'avais faite avec Marie, et qu'elle avait redescendue, seule et morte dans son cercueil!.. C'était affreux tout cela, et je ne sais pas comment j'ai pu le supporter. Je vois bien que Mademoiselle a raison, en disant que Dieu donne la force de soutenir les épreuves qu'il envoie!...

On avait mis Stéphanie avec moi dans le palanquin, parce que cette chère petite sœur est véritablement un ange, elle aussi; je crois qu'elle ressemblera à Marie. Elle n'était occupée que de moi pendant tout le chemin, et elle me disait : — « Marguerite, je suis bien grandie maintenant, et tu sais que maman et Mademoiselle me trouvent raisonnable ; est-ce que tu ne veux pas que j'essaie de te remplacer un peu Marie ? Parce que je l'aimais de tout mon cœur, et je t'aime tant aussi, je te l'assure ! » — Et comme je pleurais, elle me regardait avec ses doux yeux tristes, et elle m'embrassait. Alors, moi, je lui répondais : — « Oh! tu es bien bonne, et je t'aime beau-

coup ; mais j'ai trop de chagrin, je suis trop malheureuse !... — C'est pour cela, Marguerite, que je voudrais te consoler. — Mais, Stéphanie, je ne veux pas du tout être consolée ; je suis contente d'être malheureuse pour Marie. » — Stéphanie pleurait, et elle me dit : — « C'est pourtant Marie qui m'a recommandé d'être une amie pour toi... » — Je lui ai passé mes bras autour du cou, et je lui ai répondu : — « Sois tranquille, cela me fait du bien de t'avoir, et je t'aime plus que jamais. » — Elle en était bien aise.

M. et M^{me} de la Caze désiraient nous emmener au Champ-Borne ; mais nous n'aurions jamais eu le courage de revoir cet endroit, sans Marie. Oh ! moi surtout, j'y avais été si heureuse avec elle ! — La bonne M^{me} Dumont, qui avait envoyé des voitures et des chevaux nous attendre à l'Arrosoir, nous a gardées chez elle une nuit ; mais nous avons voulu repartir le lendemain. Il nous semblait que nous ne serions bien que chez nous pour pleurer tranquillement. — Et puis, il y avait une autre raison que maman a donnée et qu'on a comprise : c'est que nous avions trouvé chez M^{me} Dumont, où on les avait envoyées pour nous, des lettres de papa nous appelant enfin par la première bonne occasion qui se présenterait. M. le Gouverneur, à qui papa avait écrit en même temps, afin de le prier de nous choisir un navire sûr, parmi ceux qui vont dans l'Inde, prévenait maman qu'il y en a un, excellent voilier, avec un capitaine parfait, dont le départ est annoncé pour la fin du mois où les premiers jours de l'autre. Nous étions donc forcées de regagner au plus tôt Saint-Denis, pour nous préparer à ce grand voyage. Cette nouvelle de départ ne nous a pas agitées et émues, comme nous l'aurions été si nous n'avions eu notre grande douleur ; pourtant, la pensée de revoir mon père cheri nous fait du bien, et maman en est heureuse dou-

blement, parce qu'elle dit que je vais être arrachée à nos déchirants souvenirs, et que ce sera bon pour ma santé. Mais je les emporterai avec moi, ces souvenirs-là, car je veux les garder toujours. Oh ! papa aussi regrettera ma sœur bien-aimée, et il comprendra ce que je souffre !

Nous nous occupons de nos apprêts; maman s'est arrangée avec le capitaine du *Jean-Bart*, et c'est bien sur ce navire que nous partirons. Je ne regrette rien à Bourbon, maintenant que Marie n'y est plus; c'est seulement sa chère tombe que j'aurais voulu garder; mais puisque maman se résigne au sacrifice de laisser ici celle de Baby, comme papa l'y engage, en lui promettant que nous reprendrons le cher amour dans quelques années, quand nous retournerons en France; moi, alors, je dois être courageuse aussi. Mais j'irai au moins sur ce cher tombeau avant de partir; maman me l'a promis, et c'est une consolation pour moi.

Jeanne, que son oncle et sa tante ont emmenée au Champ-Borne, et qu'ils chérissent plus que jamais, a été très-malade pendant huit jours; mais les dernières nouvelles nous annoncent qu'elle est presque complètement remise. Pauvre Jeanne ! quelle sœur elle a perdue ! Si nous étions restées ici, j'aurais tâché de lui remplacer Marie le mieux que je l'aurais pu, malgré le mal que j'eusse éprouvé à la voir sans voir ma sœur chérie. M. et M^{me} de la Caze sont décidés à la mettre en pension avec Marianne, qu'ils y laisseront plus long-temps qu'ils ne l'avaient projeté, afin qu'elle reste avec sa cousine. Ils ont écrit à M. Guer, et maman l'a fait de son côté pour demander à notre bon ami de bien préparer Albéric avant de lui apprendre le malheur, et de lui remettre ensuite une affectueuse lettre que maman lui a écrite directement, pour lui exprimer notre douleur et notre sympathie. Pauvre Albéric ! que je le plains, lui qui n'a pas été avec Marie jusqu'au dernier moment !

Samedi, 4^e octobre.

Il faut que je me calme et que j'écrive, pour ne rien oublier de la conversation que j'ai eue avec M^{me} Louis Vintimil et pour bien réfléchir à ce que j'ai à faire. Oh ! moi qui croyais qu'il ne pouvait plus m'arriver d'autres épreuves, et même que je ne les sentirais plus si j'en avais, parce que ma douleur pour Marie est trop grande pour me laisser penser à d'autres ! Eh bien ! en voilà une à laquelle je ne m'attendais guère ! Encore, je dois cacher ce que j'éprouve, pour ne pas empêcher la chose de se faire. Et puis, ce qui est plus terrible, c'est que peut-être c'est mal à moi de me désoler, quand il s'agit d'une personne que j'aime tant ! Mon Dieu ! mon Dieu ! qui est-ce qui me conseillera ? Est-ce qu'une petite fille comme moi peut être chargée d'une aussi grande affaire ? Ah ! ma sœur chérie, si tu étais là, c'est toi qui m'aiderais; mais je n'ai personne, pas même maman, car je la tuerais si je lui parlais de cela; et d'ailleurs, on me l'a défendu. Marie me dirait avec sa voix d'ange : — « Prie, ma sœur Marguerite, et Dieu t'éclairera. » — Eh bien ! oui, ma sœur chérie, je prierai; et toi aussi, demande au bon Dieu qu'il conduise tout lui-même !

Mais je vais d'abord raconter ce qui s'est passé.

Maman et Mademoiselle, qui craignent sans cesse de me voir tomber malade, veulent absolument que je sorte et que je me promène tous les jours. J'ai beau leur expliquer que je suis plus malheureuse dehors qu'à la maison, elles commandent, et moi, par obéissance, je suis obligée d'aller faire ces promenades. Ce qui m'ennuie le plus, c'est qu'elles ne peuvent pas toujours m'y conduire elles-mêmes; alors elles me confient à la bonne famille Vintimille.

mil, qui est revenue à Saint-Denis presque aussitôt après nous, et qui est tellement désolée de notre départ prochain, qu'elle ne sait que faire pour nous être agréable. Moi, qui voudrais ne penser jamais qu'à ma sœur et ne parler que d'elle et de mon chagrin, je souffre beaucoup de me trouver avec des étrangers, parce que, malgré les regrets qu'ils donnent à Marie, ils ne peuvent la pleurer autant que moi, et alors je ne veux pas leur dire ce que je sens. — Hier matin, ils sont venus me demander pour la journée ; j'ai supplié maman de ne pas me donner ; mais elle m'a suppliée, elle, d'accepter, et il a bien fallu le faire.

Après le déjeuner, pendant lequel j'avais eu plus d'une fois les larmes aux yeux, - et je n'avais un peu causé qu'avec M. de Veilles, qui avait l'air de comprendre ma tristesse, car il était triste et ému lui-même, - M^{me} Louis Vintimil m'emmena dans sa chambre, sous le prétexte de me montrer sa petite fille qui s'était endormie ; et quand je fus là, elle me dit : — « Savez-vous, Marguerite, que je veux vous entretenir d'une chose importante ? — Moi, Madame ! — Oui, vous-même ; et j'espère que vous m'écoutererez avec bien de l'attention. — Certainement, Madame, répondis-je ; » (mais j'étais très-surprise).

Juste à ce moment, on appela M^{me} Louis, pour une visite qui venait d'arriver, et je restai seule avec Ida, qui se réveilla bientôt et fut enchantée de me voir. Elle voulait jouer avec moi, mais je ne pouvais pas même lui parler, tant je pensais à sa mère et à ce que tout cela voulait dire. Enfin, M^{me} Louis revint et elle envoya sa petite fille en bas, avec sa nainaine ; puis, elle ferma la porte au verrou en disant : — « J'espère que nous ne serons plus dérangées. »

Ce mystère et ces précautions me faisaient peur. M^{me} Louis me fit asseoir en face d'elle et me regardant

avec des yeux pénétrants, elle reprit : — « Ma chère petite Marguerite, si je ne me trouvais forcée par votre prochain départ, de vous parler le plus tôt possible de ce qui m'occupe, j'aurais attendu à plus tard, croyez-le ; car je sais quelle est votre douleur et je crains de vous en causer une nouvelle. — Oh ! vous pouvez me dire tout ce que vous voudrez, Madame ; je ne peux plus m'affliger que pour Marie, maintenant ! — Eh ! bien, vous me rassurez, Marguerite ; cependant, vous serez probablement plus remuée que vous ne le pensez. Mais vous savez être courageuse, nous en avons tous été témoins ; et je vous assure, ma chère petite, que quelque jeune que vous soyez, votre exemple nous prouve ce que peut opérer la Religion, lorsqu'on sait pratiquer ses enseignements. — Oh ! c'est Mademoiselle , ai-je repris avec émotion, qui m'apprend à comprendre la Religion et... — C'est d'elle justement que je veux vous parler. — De la Religion ?— Non, Marguerite ; de M^{me} Valmy. » — Je restai saisie et je me demandai tout bas : — « Est-ce que Mademoiselle serait malade, comme ma sœur chérie l'était ? Mais non, elle ne me le cacherait pas. »

M^{me} Louis continua , en ayant l'air d'hésiter un peu : — « Je sais que je fais une chose bizarre en m'adressant à vous pour cette affaire, Marguerite ; mais je n'ai plus d'autre moyen. D'ailleurs, vous êtes assez raisonnable pour me comprendre, j'en suis sûre. — Alors, Madame, essayez ! -- M^{me} Valmy est une perfection, vous le savez bien, Marguerite, et vous le dites la première. C'est la femme forte de l'Ecriture; c'est en même temps un ange, s'il en fût jamais. — Oh ! c'est très-vrai, Madame !—Eh ! bien, mon enfant, vous n'êtes pas seule à le penser. Nous qui voyons M^{me} Valmy tous les jours, depuis votre arrivée ici; qui la connaissons, malgré sa modestie et son abnégation, nous sommes pénétrés d'admiration et de sym-

pathie pour elle. — Merci, Madame, dis-je les larmes aux yeux. — Vous comprenez alors, chère enfant, combien l'idée de la voir s'éloigner, ainsi que votre charmante mère et vous toutes, nous peine et nous désole. — Tout-à-coup, il me vint à l'esprit que M^{me} Louis voulait nous prendre Mademoiselle pour sa petite fille, et je trouvai cela par trop fort. Mais je ne dis rien. M^{me} Louis ajouta : — « Notre affection pour M^{lle} Valmy nous inspire beaucoup de vœux pour son bonheur, que sans doute vous désirez comme nous, Marguerite ? — Oh ! Madame, je fais tout ce que je peux pour lui en donner; quoique depuis... le cruel événement... je ne reproche de ne plus m'en occuper autant, parce que je suis continuellement en pensée avec Marie. — Alors, ma chère petite, souffriez-vous autant que vous l'eussiez fait autrefois, si M^{lle} Valmy vous quittait ? »

Je me levai toute droite et je criai : — « Mademoiselle nous quitter !... Et pour qui, s'il vous plaît, Madame ? — Calmez-vous, Marguerite; sans cela, je ne pourrais continuer. Rasseyez-vous, je vous en supplie. » — Je me rassis; mais j'étais indignée. M^{me} Louis reprit : « — Je crains que ce que j'avais prévu n'arrive : vous aimez M^{lle} Valmy pour vous et non pour elle; et si son bonheur exigeait qu'elle vous quittât, vous préféreriez votre satisfaction à son bonheur. — Mais Madame, vous ne connaissez pas Mademoiselle; son bonheur ne sera jamais de nous quitter; elle est heureuse avec nous; elle me l'a dit mille fois. — Elle est heureuse certainement, par comparaison; parce qu'elle ne pourrait jamais se trouver mieux nulle part, comme institutrice, qu'auprès de votre mère, qui est pour elle une sœur et une amie, et auprès de vous, qu'elle chérit comme si vous étiez ses enfants. — Alors, Madame, qu'est-ce que vous voulez donc ? — Je veux qu'elle goûte la jouissance d'avoir un intérieur et une famille à elle ;

qu'elle puisse avoir à chérir, non les enfants des autres, mais des enfants à *elle*; qu'elle vous quitte, non pour se placer institutrice ailleurs, - elle n'y consentirait jamais; - mais pour *se marier* et trouver ainsi un protecteur, un ami, un soutien, qui l'environne à son tour de la tendresse, du dévouement et du bonheur, qu'elle est sans cesse occupée à prodiguer autour d'elle; qui lui donne enfin ce qu'elle mérite si bien : l'aisance, la joie, le calme et le repos.

Ah! ces paroles-là, elles sont entrées dans mon cœur comme si on les écrivait dessus! Je ne savais que répondre. Enfin, comme M^{me} Louis attendait, je lui ai dit : — « Madame je suis sûre que Mademoiselle ne désire pas le bonheur dont vous parlez. Elle a promis à maman de se dévouer toujours à elle, et quand elle s'est engagée à une chose, rien ne la ferait changer. — Aussi, n'est-ce plus à elle que je m'adresse; car en effet, elle ne veut pas accepter nos offres et nous n'osons même plus lui en dire un seul mot. Mais c'est à vous, parce que vous ne devez pas souffrir qu'elle renonce au bonheur à cause de vous; et, - retenez bien ceci, Marguerite : - vous êtes au moins autant que votre chère maman, l'obstacle qui arrête M^{me} Valmy; son affection pour vous est si tendre et si maternelle, qu'elle vous sacrifierait tout avec un oubli complet d'elle-même. Vous n'êtes pas sans savoir déjà qu'elle a pour vous une préférence bien marquée, n'est-il pas vrai? — Moi, Madame! pas du tout! Mademoiselle aime mes petites sœurs autant que moi, et elle ne fait jamais d'injustices pour personne. — Ce n'est certes pas moi qui l'accuserais de rien de mauvais! Mais il est très-naturel qu'elle ait un faible pour vous, qui êtes d'âge maintenant à la comprendre et à répondre mieux à ses soins. C'est donc à vous qu'il appartient de nous aider auprès d'elle. D'ailleurs, Marguerite, c'est faire une

bonne et sainte chose d'autre part, que de contribuer à rendre heureux un pauvre cœur qui a bien souffert. Vous me voyez très-émue en vous en parlant, car j'aime beaucoup mon oncle Léo, et c'est lui qui demande la main de M^{me} Valmy ; lui qui veut partager avec elle son nom, sa position élevée, sa grande fortune, et recevoir d'elle en échange les joies qu'elle seule peut lui donner, puisqu'il n'aimera jamais qu'elle. — M. Léo qui veut épouser Mademoiselle ! criai-je avec étonnement. Oh ! je ne m'en serais jamais doutée ! — Est-ce que vous ne pensez pas qu'il mérite d'avoir une pareille compagne ? — Oh ! si, au contraire ; nous l'aimons toutes beaucoup. — Toutes ? M^{me} Valmy ne serait peut-être donc pas très-éloignée d'accepter ? — Je ne dis pas cela ; j'espère bien qu'elle refusera. — Vous espérez ! Oh ! Marguerite ! et le bonheur de mon pauvre oncle, et celui de M^{me} Valmy est là ! — Mais, Madame, vous voyez bien que non, puisque vous dites que Mademoiselle a déjà refusé ! — Elle a refusé, parce qu'elle vous est dévouée, je le répète, jusqu'à se sacrifier entièrement elle-même ; mais nous voulons croire, — je suis presque certaine, — qu'elle apprécie mon oncle tout ce qu'il vaut, et que sans vous elle consentirait à le rendre heureux. — Madame, je vous assure que Mademoiselle n'a jamais pensé à se marier ; elle est trop âgée, d'ailleurs. — Agée, Marguerite ! Etes-vous folle ? Parce que vous vous êtes habituée, dès votre enfance, à regarder et à respecter M^{me} Valmy comme une mère, vous vous imaginez qu'elle n'est plus jeune, à 28 ans ! Mon oncle en a 36 et demi ; leurs âges sont donc très-proportionnés. M^{me} Valmy est charmante, et il n'y a que vous, Marguerite, qui n'ayez jamais songé qu'elle peut parfaitement se marier. — Je suis bien persuadée que maman ne s'y attend pas plus que moi. — Parce que votre chère maman le voudrait encore moins que vous, si c'est pos-

sible. Aussi n'essaierais-je pas de lui en parler; elle est si impressionnable, que j'aurais peur de lui faire mal. Je compte assez sur votre discrétion, Marguerite, pour être sûre que vous ne lui direz pas un mot de tout cela; que vous ne lui laisserez rien deviner, avant que M^{le} Valmy ait pris un parti. — Mais, Madame, je ne peux pas me mêler là-dedans, moi! Demandez à Mademoiselle de vous dire oui ou non; et puis, nous nous soumettrons. — Puisque je vous répète, Marguerite, qu'elle nous a toujours donné des refus, alléguant que pour rien au monde, elle ne vous quitterait! — Vous voyez donc! ai-je crié en pleurant. — Je vois qu'elle vous chérit; qu'elle sait combien vous l'aimez, et qu'elle se sacrifie à cette affection mutuelle. Eh bien! c'est ce que vous ne devez pas souffrir; la reconnaissance, la délicatesse, la Religion, vous le défendent. Ce n'est pas parce que M. de Veilles est mon oncle, et un oncle que je vénère, Marguerite; que je le trouve l'homme le plus distingué, le meilleur et le plus noble qu'on puisse rencontrer. Chacun le juge ainsi, et l'on ne connaît pourtant pas dans le monde tous les trésors de son esprit et de son cœur. Joignez à ces avantages ceux de sa position et de sa fortune, qui lui permettront d'entourer M^{le} Valmy des aises de la vie et de lui rendre un repos qu'elle a perdu si jeune, et dites si la raison seule ne commande pas d'accepter cette offre. — Mademoiselle ne tient pas à la fortune, je le sais, et ce n'est pas cela qui l'éblouira. — Non, je le crois; mais songez pourtant au bien qu'elle pourrait faire, elle dont le cœur est rempli de charité. Mon oncle est généreux aussi; ils trouveront mille jouissances à rendre heureux tout ce qui les entourera. — Mais, Madame, Mademoiselle sait s'y prendre de manière à faire du bien, allez! On n'a pas besoin d'être riche pour cela; elle me l'a toujours dit. D'ailleurs, est-ce que tout ce que nous

avons n'est pas à elle comme à nous ? — Enfin, Marguerite, la question est de savoir si M^{me} Valmy a ou non de l'affection pour mon oncle, et si elle consent à l'épouser ? Et c'est vous que je prie de nous obtenir une réponse favorable, parce qu'il est très-clair pour moi que si M^{me} Valmy vous voit courageuse et résignée d'avance à une séparation, qu'elle n'osait pas vous laisser entrevoir; si vous, dont elle redoutait le chagrin, vous êtes la première à l'engager à accepter, elle n'aura plus de motifs pour nous dissimuler la vérité. — Mais maman !... Est-ce que c'est une fille qui peut engager quelqu'un à rendre sa mère malheureuse ? — Votre chère maman saura rendre à M^{me} Valmy dévouement pour dévouement ; et elle se résignera avec d'autant plus de courage, qu'elle vous verra plus forte et raisonnable, vous qui chérissez tant M^{me} Valmy. Et puis, Marguerite, est-ce que vous n'êtes pas d'âge maintenant à remplacer auprès de votre mère cette amie parfaite ? Et quand M^{me} Guyon aura en vous une compagne, une consolation, un appui, est-ce qu'elle n'en arrivera pas à moins regretter sa Caroline ? — Elle la regrettera toujours, Madame; rien ne peut consoler de Mademoiselle. — C'est vrai, Marguerite ; mais elle la saura heureuse et elle en jouira avec vous. Mon enfant, si votre départ n'était pas aussi prochain, je ne vous presserais point ainsi ; mais il ne nous reste que quelques jours; comprenez donc notre situation ! Mon oncle est désespéré à la pensée de voir s'éloigner M^{me} Valmy. Il m'a conjurée de tenter auprès d'elle une dernière démarche; mais ce serait inutile, et sans que mon oncle le sut, j'ai résolu d'essayer de votre intermédiaire. Vous n'êtes encore qu'une enfant, Marguerite, et cependant je mets avec confiance le sort d'un homme entre vos mains. Mon oncle partira pour la France, abandonnera tout ici, ses intérêts de fortune, sa position, sa famille, si

M^{me} Valmy persiste dans sa résolution. Marguerite, ayez pitié de lui ! Ayez pitié de nous, qui l'aimons tant; de ma belle-mère surtout, à laquelle l'éloignement de son frère ferait le plus grand mal ! J'entrevois des suites désolantes, si vous n'obtenez de M^{me} Valmy qu'elle réponde à nos désirs. Or, mon enfant, ne m'allégez pas que vous ne savez de quelle manière vous y prendre. (Je me demande comment elle a deviné que j'allais lui dire cela.) Est-ce qu'une petite fille de votre âge ne réussit pas toujours à obtenir ce qu'elle désire ? Suppliez ! pressez ! Faites tout au monde. Cachez bien surtout votre chagrin ; il faut que M^{me} Valmy vous croie résignée. Voici le cas de pratiquer le dévouement que la Religion ordonne, et de le pratiquer envers une personne qui vous a tout appris. »

J'étais ébranlée ; je ne savais que répondre. M^{me} Louis m'a encore priée et prêchée long-temps ; enfin, elle a fini par me persuader que ce serait vraiment le bonheur de Mademoiselle de nous quitter. — Oh ! c'est affreux de penser cela ! — Et j'ai promis de remplir ma mission, (comme dit M^{me} Louis) ; aussitôt que je me serai assez accoutumée à cette idée, pour ne pas craindre de sangloter au beau milieu de mon discours à Mademoiselle. Alors M^{me} Louis m'a remerciée, embrassée, et m'a dit que son oncle et toute sa famille me béniront à jamais. — C'est égal, elle a été très-cruelle de me donner une souffrance comme celle-là !

Maintenant, je ne fais plus que penser à ma chère, ma bien-aimée Mademoiselle, et je dis à Marie : — « Oh ! vois-tu ce que je deviendrai sans elle, ni toi ! — Comment ai-je pu un seul instant sentir moins ma tendresse pour Mademoiselle et ne plus jouir du bonheur de l'avoir ? J'étais très-coupable de me plaindre de ce que j'étais seule, de ce que je n'avais plus d'amie, et de toutes

sortes de choses dans ce genre. Est-ce que Mademoiselle n'a pas été toujours pour moi une amie, en même temps qu'une mère ? Elle est plus âgée que moi, c'est vrai; mais je remarque à présent qu'elle est encore vraiment jeune. Et elle sait si bien se mettre à ma portée ! O mon Dieu, mon Dieu, vous éprouvez beaucoup votre petite Marguerite, en lui prenant tout ce qu'elle aime ! — Et puis, pour mon éducation, comment cela s'arrangera-t-il ? M^{me} Louis a beau prétendre que je suis très-avancée; que je n'ai plus qu'à me perfectionner; et que je trouverai tous les maîtres possibles à Pondichéry; je sais mieux que M^{me} Louis, moi, que je ne sais rien du tout auprès de ce qui me reste à apprendre; et que personne ne pourra m'instruire comme le faisait Mademoiselle. Seulement, M^{me} Louis a raison quand elle dit que nous ne devons pas faire passer mon intérêt avant celui de cette chère Mademoiselle.

Ah ! quel combat c'est, que de comparer tant de raisons et de se décider à se sacrifier ! Depuis hier, quand je vois Mademoiselle si bonne et si gracieuse toujours, triste comme elle l'est depuis la mort de Marie, mais ne cessant jamais d'être courageuse et de s'occuper des autres; quand surtout, elle prend Stéphanie ou Berthe sur ses genoux et dans ses bras, leur parlant avec tendresse et fermeté en même temps, je me dis tristement : — « Ah ! c'est trop vrai qu'elle élèverait bien ses enfants et qu'elle les chérirait ! Et eux, quelle mère ils auraient ! Après maman, il n'y en aurait pas de pareille. » — Alors, je me sauve et je pleure ; et malgré moi, je me sens jalouse de ces enfants-là. — Que je suis donc malheureuse ! — Et ce qu'il y a de plus terrible, c'est que je suis très-embarrassée pour aborder ce sujet; j'ai peur de montrer mon chagrin avant que Mademoiselle ait dit *oui* pour M. Léo. Et si j'ai l'air calme, ce sera hypocrite, quoique M^{me} Louis assure

que non, parce que tout ce que je dirai, il faut que je le pense pour le bien de Mademoiselle et que par conséquent, je devrai désirer réussir. — Oh ! non, je ne le désire pas du tout ! Mais je prierai, je prierai beaucoup jusqu'à demain, et peut-être que le bon Dieu m'inspirera.

Lundi, 3 octobre.

J'avais tant demandé au bon Dieu, hier matin, à la messe, de me donner du courage pour mon grand entretien avec Mademoiselle, que j'en ai eu vraiment. Ah ! Dieu ne nous abandonne jamais, et même lorsqu'il éprouve, il reste toujours là pour consoler ensuite !

Mais je ne veux pas raconter à présent toutes mes émotions ; j'aime mieux dire les choses en ordre, en commençant par le commencement.

J'étais si agitée pendant le déjeuner, que maman m'a demandé ce que j'avais, et Mademoiselle de même ; j'ai tâché de ne pas répondre ; c'était fort difficile. Plus tard, je ne savais comment trouver Mademoiselle seule, ni comment préparer ce que j'avais à lui dire, car je ne voulais pas aborder la chose brusquement avec elle, qui ne s'attendait à rien. — Enfin, je ne peux pas écrire toutes mes hésitations et mes embarras ; ce serait trop long. Au moment où je me déterminais à entrer dans la chambre de Mademoiselle, bon ! Voilà maman qui y arrive et qui me dit : — « Viens-tu, Marguerite ? » — Je crie : — « Non, maman ; » — et je me sauve. Une heure après, je guettais encore le moment de m'introduire, croyant que maman avait chez elle, où elle était retournée, Stéphanie et Berthe et pensant que je ne serais pas dérangée ; mais tout-à-coup ce petit furet de Berthe paraît et me dit : — « Qu'est-ce que tu fais donc là, toute la journée, à rôder devant la chambre de Mademoiselle ? — Mais je ne rôde pas, j'at-

tends. — Tu attends quoi ? — Que tu t'en ailles pour entrer. — Ah ! bien, tu es polie, va ! Est-ce que je ne peux pas aller chez Mademoiselle en même temps que toi ? » — Et elle s'y précipite, en criant : — « Mademoiselle, regardez Marguerite qui a l'air de ne pas oser venir vous voir ! » — Alors Mademoiselle s'avance à la porte et me demande avec bonté, mais avec un peu de tristesse : — « Et depuis quand ma petite Marguerite craint-elle de m'approcher ? » — Cela m'a émue d'entendre cette bonne parole et j'allais sauter au cou de Mademoiselle, lorsque je me suis retenue en me rappelant que ce n'était pas le moment de lui montrer mon affection.

Berthe, qui était venue chercher un livre pour maman, est repartie et Mademoiselle a repris : — « Il y a bien long-temps, chère enfant, que vous ne m'aviez fait une visite en règle. » — Elle souriait, mais elle paraissait toujours triste et comme je ne répondais rien, elle a continué : — « Vous avez quelque chose sur le cœur depuis hier, Marguerite ; je m'en aperçois bien. — Oh ! c'est du chagrin ! ai-je répondu. — Oui, mon enfant, je ne le sais que trop et j'en souffre d'autant plus que vous ne me laissez pas la douceur d'essayer de vous consoler. — Comment cela, Mademoiselle ? — Vous me fuyez presque, Marguerite ; on dirait que vous cherchez à éviter votre mère et moi, depuis le cruel moment qui vous a séparées de Marie. Au lieu de nous ouvrir votre cœur, de parler avec nous de votre sœur, que nous chérissons, vous le savez cependant, et de vous soulager par ces épanchements, vous vous renfermez en vous-même, ce qui ne vous est pas naturel ; vous concentrez votre douleur et vous en souffrez davantage. — Mais, Mademoiselle, est-ce qu'il ne faut pas s'efforcer de se résigner ? — Certainement, et ce n'est pas moi qui vous dirai le contraire ; mais la Religion ne défend pas de puiser des consolations dans

les cœurs amis que Dieu lui-même nous a donnés; et où en trouverez-vous de plus tendres, Marguerite, que ceux de vos deux mères? — Oh! Mademoiselle, vous êtes trop jeune pour être ma mère, comme maman! — Et qu'est-ce qui vous fait penser ainsi maintenant, Marguerite? Ne vous ai-je pas toujours aimée maternellement? — Oh! si, et voilà pourquoi je ne m'étais jamais aperçue que vous êtes jeune; mais à présent... — Eh! bien, qu'y a-t-il de changé, sinon que je vieillis davantage chaque jour? m'a demandé Mademoiselle en souriant. — C'est que je crois... c'est-à-dire tous les autres doivent trouver... du moins quelques personnes... que vous pourriez très-bien encore vous marier... »

Cela m'a soulagée d'avoir lâché le grand mot; mais je n'ai plus osé regarder la figure de Mademoiselle, et j'ai senti que je devenais très-rouge en attendant sa réponse et mon cœur battait très-fort. Elle m'a dit : « Me marier, moi! Où avez-vous été chercher cette idée, Marguerite? — N'est-ce pas que vous la trouvez extraordinaire? ai-je crié avec joie. Moi aussi; mais pourtant... — Eh! bien?... — Ecoutez, Mademoiselle, c'est très-difficile de vous parler de tout cela, et je ne sais par quel bout commencer. — Mais que voulez-vous donc me dire? — Je veux vous dire que vous êtes très-bonne et très-généreuse de ne pas vouloir nous quitter; mais qu'il ne faut pas que ce soit nous qui vous empêchions de vous marier, parce que ce ne serait pas délicat de notre part et qu'on nous trouverait égoïstes. — Et qu'est-ce qui vous fait supposer que vous m'empêchez de me marier? — Mais, Mademoiselle, est-ce que vous n'avez jamais refusé personne? — Chère enfant, a repris Mademoiselle avec bonté; je suis fort touchée de votre intérêt; cependant il m'étonne et j'aurais besoin de vous entendre vous expliquer plus clairement. Toutes vos paroles sont une énigme pour moi, —

Ma bonne demoiselle, me suis-je écriée, vous trouvez peut-être que je me mêle de ce qui ne me regarde pas; mais ce n'est pas ma faute, allez!... Et d'ailleurs, cela me regarde beaucoup... »

J'avais les larmes aux yeux. Mademoiselle m'a attirée sur ses genoux et m'a dit : — « Mon enfant, tout cela peut-il venir de vous? — Vous devinez donc que ça ne vient pas de moi? Eh! bien, tant mieux, parce que ce sera plus facile maintenant. Oui, Mademoiselle, c'est une personne qui m'a chargée de vous demander. — De me demander quoi? — *Vous-même*; on vous demande en mariage. — Il faut avouer que voilà une singulière manière! Et quelle est cette personne, s'il vous plaît? — M^{me} Louis Vintimil; c'est-à-dire, c'est pour son oncle Léo qu'elle vous demande. — Et c'est vous qu'elle charge de ce soin? Elle s'adresse bien, ma pauvre chère enfant! — Mais oui, Mademoiselle, elle s'adresse très-bien, parce que, voyez-vous, je suis décidée à vous engager à accepter. M. Léo de Veilles ne sera heureux qu'avec vous, et M^{me} Louis assure que vous le serez aussi avec lui; alors, je dois désirer que vous l'épousiez. — Cependant, Marguerite, nous nous séparerions alors, vous et moi; y êtes-vous déjà resignée? — Mademoiselle, il ne faut pas parler de moi. — Au contraire, mon enfant; je tiens à savoir tout d'abord quelles seraient vos impressions. — Qu'est-ce que cela fait si je souffre, moi! C'est plutôt maman qui serait trop malheureuse. — Non, c'est vous qui m'occupez en ce moment, Marguerite. Je sais ce que penserait Elisa. — Et vous n'auriez pas peur pour elle?... — Je vous répète, ma Marguerite, que je ne m'occupe que de vous en ce moment. Il y a un mois encore, je ne vous aurais pas fait cette question; j'eusse su, sans l'apprendre, que ma petite Marguerite n'aurait pu se séparer de moi sans douleur. Mais la perte de sa sœur chérie lui ayant laissé un

vide si profond, que les autres affections ne lui sont plus rien, je me surprends à douter maintenant du chagrin qu'elle aurait à me perdre à mon tour. — Oh ! Mademoiselle !... Est-ce que cela vous engage à accepter ? — Cela pourrait sembler une raison de moins pour refuser. — Eh ! bien, Mademoiselle, il vaut mieux que vous le croyiez. Pourtant, je vous aime toujours ! Mais enfin, comme M. de Veilles vous aime beaucoup aussi, à ce qu'il paraît, je tâcherai de me consoler de votre absence, quoique ce doive être très-difficile... — M. de Veilles a en vous un bon avocat ! Mais puisque vous êtes au courant de tout, ne savez-vous pas que je l'ai remercié, quelque touchée que je sois de son offre honorable ? — Mademoiselle, si vous êtes touchée, il ne faut pas remercier. M. de Veilles est très-riché, mais il est surtout très-bon, car M^{me} Louis assure qu'on ne sait pas jusqu'à quel point il a le cœur noble. Ainsi, il ne vous tourmentera jamais, comme je l'ai fait tant de fois, malheureusement... Et vous vous reposerez; et vous ferez du bien, vous qui êtes si charitable ! Puis, vous élèverez vos enfants admirablement, et je pense qu'ils vous chériront. Et probablement, vous oublierez très-vite alors votre petite... »

Ma gorge était tellement serrée, que je me suis arrêtée. Mademoiselle m'a répondu : — « Vraiment, vous me tracez là un tableau séduisant, Marguerite ; et je suppose qu'on vous a dit qu'il n'y aurait pas de raison de ma part à ne point céder ? — Oui, Mademoiselle ; mais vous savez mieux que tout le monde ce qui est raisonnable. — J'espère que Dieu me l'inspirera, mon enfant. Vous vous intéressez donc beaucoup au bonheur de M. de Veilles ? — Au vôtre, c'est-à-dire ! Mais au sien aussi, un peu... Et puis, il est très-bien ; est-ce que vous ne le trouvez pas ? — Il est très-bon, très-distingué et très-généreux. — Est-ce qu'il n'est pas seule-

ment un peu trop âgé pour vous ? Il a trente-six ans et demi ! — Ce n'est pas encore la vieillesse, m'a répondu Mademoiselle en souriant. Mais il ne s'agit pas de tout cela ; il est temps d'en finir sur ce sujet. M^{me} Louis Vintimil vous a chargée de tenter auprès de moi une démarche qu'elle ne voulait plus faire elle-même, n'est-il pas vrai ? — Oui, Mademoiselle ; et le pauvre M. Léo ne l'ose pas non plus ; mais il ne sait pas ce que sa nièce a essayé pour lui. — Et M^{me} Louis vous a choisie, afin que vous trouvant résignée à l'avance, je me décidasse plus facilement ? — Comme vous devinez bien ! — Alors, Marguerite, puisque je vous vois si courageuse en effet, je puis vous faire part de ma détermination ? — Oh ! non, Mademoiselle !... C'est-à-dire, si ; je l'ai promis. — Eh bien ! mon enfant, *je persiste dans mon refus....* »

J'oubliais M^{me} Louis, et j'allais embrasser Mademoiselle, dans mon transport, quand tout-à-coup je pensai que c'était mal de trahir M. Léo, et je dis : — « Non, Mademoiselle, vous ne devez pas faire cette réponse-là ! M. de Veilles quittera tout, partira, sera toujours malheureux et sa famille aussi. Vous êtes trop bonne pour vouloir causer tant de chagrins. — Marguerite, votre mère chérie souffrirait aussi et je ne l'abandonnerai pour personne. Je ne sacrifierai pas à M. de Veilles les affections de toute ma vie. Quelque désir que j'aie de le savoir heureux, j'ai à remplir des devoirs qui ne me permettent pas d'en chercher de nouveaux ! — Mais vous voyez bien alors que c'est à cause de nous que vous refusez, et c'est ce qu'il ne faut pas ! Puisque vous désirez que M. de Veilles soit heureux, vous l'épouseriez sans nous. — Marguerite, avant de vous répondre, je veux que vous d'abord, vous me parliez franchement, simplement ; en présence de Dieu qui entend tout : Me cachez-vous les regrets que vous éprouveriez, ou n'en éprouveriez-vous pas ? »

J'ai baissé ma figure sur l'épaule de Mademoiselle, en criant : — « Oh ! pourquoi, pourquoi me demandez-vous cela ? » — Et je me suis mise à sangloter, comme si mon cœur allait se briser.

Ma bonne Mademoiselle m'a embrassée, caressée, calmée ; puis elle a repris : — « Ma pauvre chère enfant, on a été cruel envers vous ; et moi, je le devenais à mon tour ! Ma Marguerite m'aime encore ; je le vois, et j'en suis heureuse... — Oui, je vous aime, je vous chéris ; mais je veux bien que vous me quittiez ! — Pourtant, Marguerite, si mon bonheur est de rester auprès de vous ? — C'est bien ce que je croyais ; mais M^{me} Louis dit que ce n'est pas possible et que nous ne devons pas permettre que vous vous sacrifiez pour nous. — Ecoutez-moi, Marguerite, je vais vous parler comme une amie à son amie : si j'avais adopté pour règle de conduite les principes du monde, je ne refuserais probablement pas aujourd'hui une proposition qui m'appelle à une situation honorable, heureuse, indépendante ; j'accepterais, pour assurer mon avenir. D'ailleurs, le caractère de M. de Veilles est de nature à inspirer la plus grande confiance, en même temps que l'estime et la sympathie, et je conçois que l'on puisse trouver du bonheur à essayer de faire le sien. Mais, ma chère enfant, j'aime votre mère et vous comme je n'aimerai jamais personne. -- Oh ! si vous aviez des enfants pourtant ! — Je ne voudrais pas avoir à en chérir d'autres plus que vous, ma bien-aimée Marguerite... Mais je poursuis ce que je vous disais : quant aux affections, vous me suffisez ; et quant à mon avenir, je ne désire rien sur la terre. Non, Marguerite ; j'ai placé toutes mes espérances dans un monde meilleur, le monde où sont mes chers parents, notre Baby et Marie. Qu'est-ce que le bonheur d'ici-bas, mon enfant, auprès de celui du ciel ? — Mais, Mademoiselle, M^{me} Louis assure qu'il vous faut un

guide, un soutien, un protecteur. — J'ai tout cela, Marguerite, et plus encore dans Celui que mon âme a choisi. Je vous confie, mon enfant, le secret de ma vie : j'ai fait vœu de n'appartenir jamais qu'à Dieu, de n'avoir que Lui pour époux... Croyez-vous qu'il puisse y en avoir de meilleur ? — Oh ! non, ma chère, ma bonne Mademoiselle ! Mais alors, ce n'est donc pas à cause de nous que vous refusez M. de Veilles ? — Je ne vous aurais pas que je le refuserais encore. — Ah ! quel bonheur ! Ainsi, nous ne sommes pas égoïstes... Mais M^{me} Louis et M. Léo le croiront toujours. — Je ne voulais pas les initier à ce qu'il y a pour moi de plus intime et de plus sacré. Le monde, d'ailleurs, ne comprend guère ces choses, et elles ne doivent se passer qu'entre Dieu et l'âme. Mais je ne veux pas que M^{me} Louis puisse supposer que vous avez mal rempli votre mission et je vais lui écrire, en lui avouant que j'ai fait le vœu de ne jamais me marier et en lui répétant mes ardents désirs pour que M. de Veilles m'oublie et soit heureux sans moi. — Pauvre M. de Veilles ! Il ne vous oubliera jamais, j'en suis sûre, et je le plains bien de ne pas vous avoir. Nous priérons pour lui ensemble, n'est-ce pas ? afin que le bon Dieu le console. Mais moi, je suis dans la joie... Ah ! Mademoiselle, est-ce que j'aurais jamais cru que je pourrais être contente encore, sans Marie !... »

Mademoiselle m'a serrée dans ses bras, et je m'y suis trouvée si bien, que j'ai vu toutes les consolations que j'ai encore. Je lui ai raconté comme j'avais senti, lorsque j'avais eu cette horrible peur qu'elle ne se mariât, que mon affection pour elle n'est pas changée du tout. — « Pourtant, ai-je ajouté, je suis toujours très-malheureuse, puisque je n'ai plus Marie. — Chère enfant, a repris Mademoiselle, une sœur comme celle-là ne se remplace pas, c'est vrai ; mais quand on a une mère telle que la

vôtre, il reste des douceurs au-dessus de toutes les peines. Et puis, que d'autres affections vous avez encore ! Laissez-moi, puisque vous me certifiez que vous m'aimez toujours, essayer de combler un peu le vide que vous éprouvez, et puisque vous reconnaissiez que je ne suis pas encore très-vieille, traitez-moi désormais, non plus seulement comme une mère, mais comme une *amie*. Je viens de vous en donner l'exemple, et pour que vous y éprouviez plus de facilité, abandonnons les formes cérémonieuses que nous vous avions fait adopter dans votre enfance, pour appuyer mon autorité, en vous inspirant plus de respect. Que je ne sois plus pour vous *Mademoiselle*, mais *Caroline* ; c'est-à-dire votre amie, votre sœur ainée.» — Je restai saisie. — « Oh ! Mademoiselle, criai-je enfin. vous êtes trop bonne vraiment ! je crois que vous êtes une sainte ! — Taisez-vous, chère petite folle ; vous n'acceptez donc pas ma proposition ? — Oh ! si, mais à une condition : c'est que vous me *tutoieriez* alors, comme ma sœur Marie le faisait et comme je vous l'ai demandé si souvent. D'ailleurs, il faut bien qu'il reste encore une distance entre nous. — Qui, ma bien-aimée, m'a répondu Mademoiselle ; il y a long-temps que mon cœur te parle ainsi... » — Je l'ai eouverte de baisers ; je lui ai dit *Caroline* au moins cent fois, mais tout bas, car cela me semble étonnant de ne plus l'appeler Mademoiselle.

Et voilà comment le bon Dieu a changé mes craintes en contentement ! O ma sœur, ma sœur chérie, tu auras prié pour moi, j'en suis sûre ; et maintenant tu es heureuse de me voir une amie comme Mademoiselle, - c'est-à-dire comme Caroline. — Mais, sois tranquille, je t'aime et te regrette tout autant, et nous n'avons pas fait cet arrangement pour te remplacer, mais pour te pleurer à nous deux, et pour causer ensemble de toi et du bon Jésus, que je veux aimer, ainsi que toi et Caroline savez si bien le faire.

Mademoiselle m'a défendu de parler, pour le moment, à ma bonne mère, de toute cette affaire de M. de Veilles; ainsi, je n'en dis rien. Mais maman est très-heureuse de voir que je suis redevenue tendre comme autrefois pour Mademoiselle, et même plus qu'autrefois, puisque je l'appelle Caroline. — Oh ! c'est incroyable ! — Stéphanie et Berthe sont enchantées, parce que Caroline leur a promis qu'elle leur permettra aussi de l'appeler par son nom quand elles auront fait leur première communion.

.

Jeudi, 6 octobre.

Enfin, j'ai donc été, comme je le désirais tant, visiter la tombe de ma sœur bien-aimée ! Mais quelle douleur c'est pour moi de penser que je n'y retournerai plus, — avant long-temps du moins, car je compte bien y aller une fois encore, lorsque nous reviendrons à Bourbon chercher le petit cercueil de Baby. — Ah ! que maman souffre de s'éloigner ainsi de tout ce qui lui reste de notre ange ! Nous ne voulons pas troubler deux fois le repos de cette chère petite tombe, si tranquille et si riante, de sorte que nous nous résignons, mais c'est un grand sacrifice... M^{me} Vintimil et M. de Veilles se sont chargés de nous remplacer dans les soins à donner pour l'entretien de la tombe; c'est ce qui nous console.

Notre voyage à Sainte-Suzanne, à Caroline et à moi, s'est décidé tout-à-coup, mardi matin. Le moment de notre embarquement étant positivement fixé au 15 de ce mois, et les embarras des derniers jours devant rendre de plus en plus difficile notre triste course, M^{me} André, qui savait

notre désir, nous avait cherché et trouvé une voiture, ce qui nous a fait partir aussitôt. Ma pauvre mère, obligée de ménager ses forces pour l'adieu à Baby, s'était privée, par raison, de la douceur de me conduire sur la tombe de Marie; et elle n'a pas voulu que Stéphanie et Berthe nous accompagnassent, malgré le désir qu'elles en avaient.

Nous nous sommes mises en route mardi, après le déjeuner, pour Sainte-Suzanne directement. Oh! quelle émotion nous avons eue pendant ce trajet! J'étais bouleversée, quoique je fusse heureuse d'aller là, et j'avais le cœur déchiré en me rappelant le voyage que nous avions fait ainsi, Mademoiselle et moi, il y a bientôt six mois, pour aller revoir ma sœur chérie, après l'horrible chute de voiture qui avait manqué la tuer et qui a avancé sa mort. Je me disais : — « Ah! si j'étais encore à ce moment! Mais non, tout est fini, et c'est la tombe de Marie que je vais trouver! » — Parfois, je me figurais que les événements de ces derniers temps avaient été un horrible rêve; mais Mademoiselle me répondait : — « Hélas! chère enfant, ce sont de ces rêves dont on ne se réveille qu'au ciel! » — Marie, ma sœur, il y aura après-demain un mois que tu y es, toi, dans ce ciel que tu désirais tant! Est-ce que cela peut t'avoir paru court, tandis que c'est si long pour moi!

La voiture s'est arrêtée devant le cimetière de Bel-Air. Nous sommes entrées, conduites par le gardien, — un pauvre vieux créole, — dans l'allée qui passe au milieu des tombes, depuis la porte jusqu'à la mer. Ce cimetière a un air de désolation qui nous faisait mal; la plus grande partie des tombes semblent abandonnées; l'herbe pousse partout, et l'on voit des croix renversées!

Je pensais : — « Ah! pourvu que la sienne reste toujours debout, à elle qui a désiré qu'on n'élevât que ce

signe sacré sur sa tombe, et qui a demandé qu'on y gravât ces paroles :

SPES UNICA !

parce qu'en lisant la belle hymne de la Passion, Marie me répétait : — « Oh ! que j'aime ces paroles ! Oui, la croix est bien notre *unique espérance !* » — Et elle me l'a redit souvent dans les derniers jours de sa vie, en embrassant le Crucifix, ce cher Crucifix, qui est à moi maintenant !

La tombe de ma sœur chérie est une des dernières, à droite, au bord de la mer ; car on avait enterré en cet endroit M. de Laval, sur son désir d'être auprès de cette admirable mer que tous les marins aiment tant. Ainsi, Marie se trouve entre la tombe de son père et celle de sa chère maman... Les vagues viennent se briser à ses pieds et comme la caresser et lui parler... Pauvre sœur chérie ! Elle est là encore, cette étendue magnifique que tu admirais avec moi et dans laquelle nous lisions ensemble la grandeur et la puissance de Dieu ! La mer est toujours aussi belle, ô Marie ! Le ciel est toujours aussi bieu, aussi pur, que lorsque je voyais tes regards y chercher le bon Dieu... Et pourtant toutes ces choses ne me font plus le même effet, car tu n'es plus ici ! Tu es de l'autre côté du ciel, Marie, et c'est celui-là que je voudrais voir... Ah ! tu sais tout ce que je t'ai demandé, quand j'étais penchée sur ta chère tombe, l'embrassant et me serrant contre la Croix, qui est pour moi, comme elle l'était pour toi, l'*unique espérance*... Tu sais que je t'ai dit : — « Maintenant, je suis vieille, Marie, parce que le chagrin fait que je ne suis plus une enfant et je veux être comme Madeleine, ne désirant rien sur la terre ; ou plutôt comme toi, allant tout de suite au ciel... O Marie, est-ce que c'est mal de souhaiter cela ? Puis-je être heureuse dans ce monde, quand tu n'y es plus ?

“

Que tout était calme sur la tombe de ma sœur! On n'entendait que la voix des filaos et celle de la mer; on sentait Dieu tout autour de soi et l'on avait envie de ne plus sortir de là. Ah! sans ma bonne mère, j'aurais demandé au bon Dieu de me faire mourir aussi. Non, la mort n'est pas effrayante pour moi, qui ai vu partir Marie, et la vue de cette tombe me faisait du bien plutôt que du mal, parce que je sais que ce n'est pas Marie tout entière qui est dedans, et que son âme est vivante. Aussi, quand il a fallu m'arracher de là, c'était plus fort que moi, je ne le pouvais pas. Je disais toujours : — « Encore! encore un instant!.. » — Et je recommençais à pleurer, à prier, à embrasser la Croix et à regarder tout, pour graver cet endroit dans ma mémoire. Enfin, il m'est venu une pensée qui m'a aidée! J'ai supplié Mademoiselle de me faire rentrer au cimetière le lendemain, en retournant à Saint-Denis. Elle me l'a promis et cela m'a donné le courage de m'en aller, en disant : — « Au revoir, au revoir, chère tombe de ma sœur! »

Nous nous sommes fait conduire chez M^{me} Dumont, où nous avons passé le reste de la journée, et qui a eu la bonté de nous envoyer le lendemain matin, dans sa voiture, au Champ-Borne. Je ne veux pas dire mes émotions, pour ne pas répéter toujours les mêmes choses; mais cette vue du Champ-Borne m'a fait beaucoup plus de mal que celle du cimetière; car au Badamier tout me parlait de Marie, sans qu'il y eût rien d'elle. — M. et M^{me} de la Caze ont été très-émus de nous revoir et ils nous ont montré tant d'affection et de bonté, que c'est impossible de l'exprimer. M. de la Caze surtout me disait avec attendrissement : — « C'est notre Marie que nous revoyons en vous, chère Marguerite! » — Et mon grand deuil lui faisait plaisir. Jeanne était venue se jeter en pleurant dans nos bras, et elle ne pouvait plus nous quitter. Pauvre Jeanne! Ah!

elle a bien raison de pleurer ; elle a perdu une seconde mère, en même temps qu'une sœur. Mais comme elle est d'un caractère fort enfant, j'espère pour elle que son chagrin ne la rendra plus malade, quoique je pense bien qu'elle le gardera toujours ! — Marianne était au Bada-mier ; ses parents attendent pour la renvoyer à sa pension que Jeanne soit assez bien remise pour y entrer aussi. M^{me} de la Caze ne veut pas que Jeanne aille dire adieu à maman ; ce serait trop déchirant pour tout le monde ; mais la pauvre Jeanne ne se console pas de cette priva-tion. Elle dit qu'elle nous aimera toujours et nous écrira très-souvent. Elle m'a raconté en sanglotant qu'on venait de recevoir une lettre d'Albéric, adressée à Marie.. Oh ! c'est affreux ! — Je crois que Jeanne ne sera pas fâchée d'entrer en pension ; elle dit que cela la distraira malgré elle, et puis que c'était le désir de Marie. Je lui ai répondu : — « Oh ! Jeanne, remplis-les toujours, les désirs de Marie ! Et moi, je l'essaierai de mon côté, de sorte que nous serons bonnes, toi et moi, et que nous pourrons es-pérer de la rejoindre un jour. Appelle-moi ta *sœur* dans tes lettres, quoique ce nom me déchire le cœur ; cela fera plaisir à Marie. » — Elle me l'a promis ; et nous nous sommes embrassées avec tendresse. Pauvre Jeanne ! que le bon Dieu lui remplace Marie, à elle aussi !

J'ai demandé à aller voir Barabbé ; il me semblait que c'était accomplir un vœu de Marie. Mademoiselle a voulu m'accompagner, et Jeanne nous a conduites. Oh ! cette caféirie, où les petits oiseaux chantaient encore gaiement ! Et ces jolis arbres, ce ruisseau... Cette belle allée!.. Tout cela ne peut avoir changé, et pourtant je n'y trouvais plus le même aspect. On aurait dit qu'il y avait de la triste-tesse dans l'air et je pleurais en montrant à Mademoiselle, — c'est-à-dire à ma chère Ca roline, — toutes les places où j'avais été avec ma sœur bien-aimée. Caroline me rappe-

lait que Marie me voyait, me suivait, et je répondais alors : — « Oh ! qu'elle doit être contente de ce que j'aille visiter Barabbé ! » — Le pauvre noir est très-malade ; je crois qu'il ne vivra pas long-temps. Il ne me reconnaissait pas d'abord, mais quand je lui ai eu dit : — « Je suis la sœur de Marie. » — Il a repris : — « Ah ! moi y rappelle... moi y rappelle. » — Mais il a ajouté qu'il n'a plus de joie à rien, depuis que mamzelle Marie est partie avant lui et que c'était lui qui aurait dû s'en aller, et non pas elle. — « C'est qu'elle était un ange, Barabbé, lui ai-je répondu ; et Dieu a voulu la récompenser tout de suite. » — Le pauvre homme a dit qu'il savait bien que mamzelle Marie était un ange et que s'il était sûr de la revoir là-haut, il serait consolé, parce qu'il sent qu'il ne tardera pas à mourir aussi. — Mademoiselle lui a assuré que, dans le ciel, il n'y a aucune différence entre les noirs et les blancs, les esclaves et les maîtres, et qu'il reverra certainement Marie, s'il fait tout ce que le bon Dieu demande de lui, pour le recevoir à son tour. Alors, il a été joyeux, et il nous a promis qu'il allait se confesser et se préparer à la mort comme un bon chrétien. En le quittant et après lui avoir glissé dans la main un peu d'argent que j'avais apporté pour lui, je lui ai dit tout bas : — « Vous parlerez de moi à ma sœur, n'est-ce pas ? — Oh ! sûrement, m'a-t-il répondu avec émotion ; car vous l'est bon comme li ! »

Pauvre Barabbé ! en voilà encore un, bien probablement, qui ira au ciel avant moi !..

Nous avons été ensuite embrasser la petite Marguerite, qui a dix mois maintenant et qui est très-gentille. Elle jouait par terre, dans l'allée, au milieu d'une bande d'autres petits noirs, dont le plus grand la veillait et la soignait. Je l'ai embrassée pour Marie. M. de la Caze dit que la volonté de Marie sera exécutée religieusement par lui et qu'il affranchira la petite, et même la mère, aussitôt

qu'il le pourra. En attendant, il met de côté un peu d'argent pour Marguerite, afin que sa mère ait les moyens de l'élever, quand elles ne seront plus au Badamier.

Ce bon M. de la Caze m'a fait un cadeau qui est au-dessus de tout ce que j'aurais pu désirer; il m'a donné le Crucifix qui a consolé les derniers moments de ma sœur bien-aimée... — « Ma chère petite Marguerite, m'a-t-il dit; je sais combien cette relique vous sera chère, et c'est pourquoi nous vous en faisons le sacrifice, quoiqu'elle fût sacrée pour nous. Mais il nous reste, à nous, la tombe de votre sœur... En priant au pied de cette croix, ne nous oubliez pas, je vous le demande ! » — C'était un trop grand bonheur pour moi; je ne pouvais pas répondre. J'embrassais les pieds du Sauveur, à la place où j'avais vu les lèvres mourantes de Marie le faire tant de fois, et je pensais : — « Oh ! moi aussi, lorsque je mourrai, j'aurai donc cette croix pour m'aider et me fortifier ! » — Enfin, j'ai éclaté en sanglots et j'ai remercié mille fois M. de la Caze. Mon Dieu, que je suis heureuse d'avoir ce cher Crucifix! Cela fait que, comme Marie l'a voulu, sa pensée et celle du bon Jésus seront mêlées toujours dans mon cœur. Et puis, je me rappelle sans cesse ces beaux vers de M. de Lamartine :

Toi que j'ai recueilli sur sa bouche expirante,
Avec son dernier souffle et son dernier adieu...

Je pleure en les répétant, car nous les avions appris ensemble, Marie et moi, et je ne me doutais guère alors que je les redirais seule après sa mort, et que j'éprouverais tout ce qu'ils expriment!

M. de la Caze nous a promis de faire le voyage de Saint-Denis, exprès pour nous conduire à bord, avec ces messieurs Vintimil, qui doivent nous y accompagner aussi.

Je serai très-contente de le voir jusqu'au dernier moment.

Nous sommes retournées en partant, Caroline et moi, sur la tombe de ma sœur chérie, ce qui a été une grande douceur pour nous. Mais quand il a fallu la quitter!.. Cependant, j'ai eu du courage, et j'ai dit à ma sœur : — « J'emporte l'image de Celui qui est notre ami, et je me résigne... » — J'ai cueilli quelques roses blanches autour de la tombe. Ainsi, des cheveux, des fleurs et cette croix, voilà ce qui me reste de ma sœur! Mais c'est encore beaucoup, puisque la Croix, c'est Tout, et je ne veux pas murmurer...

Mme Dumont viendra passer avec nous les derniers jours. Oh! que Dieu la récompense de tout ce qu'elle a fait pour nous!

Je vais aller me confesser tout à l'heure, pour avoir le bonheur de communier demain, à l'occasion de mon anniversaire. Depuis quelques jours déjà, je m'efforce de me préparer à cette communion.

Vendredi, 7 octobre.

C'est donc aujourd'hui que j'ai douze ans et que je commence ma treizième année... Ah! si Marie était là, ce jour serait joyeux! — Mais j'ai communie ce matin, et je ne me plains pas, puisque le bon Dieu me console lui-même.

Cette communion était pleine de souvenirs de Marie, car je me trouvais reportée au grand jour de ma première communion; j'ai parlé au bon Jésus de ma sœur chérie, et cela m'a fait du bien. J'ai prié Dieu de bénir notre nouveau voyage et de me rendre bien bonne, au moment d'aller retrouver mon père. Maman et Caroline se sont approchées de la sainte Table avec moi; je crois que

Dieu exaucera nos prières réunies. Oh ! Marie avait bien raison de dire que la Communion est la plus grande des consolations ! A présent, qu'il m'arrive n'importe quoi, je ne craindrai rien, je ne me désolerai pas ; j'irai à Notre-Seigneur, puisqu'il veut bien me recevoir, et je lui dirai : — « Oui, mon père, que votre volonté soit faite ! »

Je n'en reviens pas d'avoir *douze ans* maintenant ! Et encore, on m'en donne bien davantage, tant j'ai grandi et je suis devenue sérieuse. On dit que je ne suis plus une enfant, mais une jeune personne, et je crois que c'est un peu vrai. — Je m'occupe, depuis quelques jours, à relire les derniers cahiers de mon journal, afin d'y chercher tout ce qui me parle de ma sœur, dans les deux années pendant lesquelles j'ai eu le bonheur de la connaître et de l'aimer. Que d'événements je retrouve, à partir du jour où j'ai eu dix ans, jusqu'à aujourd'hui !... Ah ! quand j'ai revu le moment où j'ai aperçu pour la première fois Marie et Jeanne au Catéchisme, quelle impression cela m'a faite ! Il me semblait y être encore. Et puis, toutes nos conversations, à ma sœur et à moi, sur la mort de sa mère chérie, qu'elle devait aller retrouver si vite ! La mort de son bon grand-père ! Notre traversée ensemble et ma joie de cette réunion; toutes les consolations que Marie m'a données quand le cher ange est parti !...

Hier, j'en étais à ces horribles pages de la mort de Baby, et je m'étais arrêtée pour sangloter, en criant malgré moi : — « Baby ! Marie ! vous nous avez quittés tous les deux... » — Mademoiselle est arrivée ; elle m'a retiré doucement le cahier, en me disant : — « Et la communion à laquelle tu te prépares, ma Marguerite ? Je ne t'ai permis cette lecture que parce qu'elle pouvait te rapprocher de Dieu ; mais il ne faut pas de désespoir. — Oh ! ce n'est pas du désespoir ; c'est seulement un grand, grand chagrin... — Oui, ma chérie ; je le comprends ; et

pourtant, puisque tu *repasses ta vie*, me dis-tu, n'y vois-tu pas partout, à côté des épreuves, les grâces infinies que Dieu t'a faites? — Il m'en a fait beaucoup, c'est vrai; mais, Mademoiselle; - non; - Caroline, il m'en ferait une bien plus grande s'il m'appelait au ciel avec Marie et Baby. — Et qu'as-tu fait pour le mériter? Veux-tu la récompense avant le travail? Dieu appelle quelquefois à lui, dans leur enfance ou leur jeunesse, des êtres que nous nommons *prédestinés*. C'est un effet de sa bonté, qui est toujours libre dans ses dons, de leur épargner ainsi les tristesses et les combats de la vie. Mais cette grâce n'est due à personne; ce serait de la présomption de notre part, que de la demander. Nous devons attendre avec courage notre heure, en nous efforçant de nous sanctifier, afin de nous rendre dignes autant que possible d'obtenir la couronne des élus. — Pourtant, lorsque la vie est trop triste, on peut bien souhaiter la mort? — Non, ma chérie; que dirais-tu d'un soldat qui voudrait abandonner le champ de bataille, avant que la victoire eût été remportée? — Il ne ressemblerait guère à tous les héros que Gustave aimait tant. — Eh! bien, mon enfant, nous sommes des soldats, nous aussi; car la vie du chrétien sur la terre n'est qu'un combat continual; le monde est un champ de bataille, où nous devons lutter contre les tentations et contre nous-mêmes; où nous devons souffrir et vaincre, avant de mourir pour obtenir enfin le prix de la victoire. Nous ne le méritierions pas, ce prix, si nous voulions nous reposer sans avoir achevé notre tâche. — Mais, Caroline, est-ce que vous ne trouvez pas que j'ai déjà souffert beaucoup, moi qui n'ai que douze ans et qui ai perdu un frère et une sœur? — Certainement, ma Marguerite; ce sont de cruelles épreuves pour un cœur comme le tien. Mais Dieu ne te les a imposées que par amour pour toi, afin de t'ap-

prendre à vivre de la vie chrétienne, pour qu'il t'en récompense un jour. A ton âge, mon enfant, il n'est pas ordinaire en effet de connaître déjà les tristesses, la souffrance, et d'en avoir été accablée jusqu'à désirer mourir... C'est donc un bienfait de Dieu que d'avoir détourné tes regards et tes espérances des objets et des perspectives, qui séduisent trop souvent ici-bas les jeunes esprits et les jeunes coeurs. C'est surtout une grâce ineffable que d'avoir placé devant toi le spectacle d'un ange quittant avec joie la terre pour le ciel; car si la mort de notre Marie n'avait été si douce, peut-être, malgré ta douleur, n'eusses-tu pas autant désiré le ciel à ton tour... Oui, mon enfant; la mort de Marie est un exemple puissant, qui dissipe pour tous ceux qui l'ont vu et admiré, les terreurs du dernier et solennel moment.

— Oh! c'est bien vrai, Mademoiselle! Qui est-ce qui ne trouverait pas que c'est très-doux de s'endormir ainsi dans les bras du bon Dieu? — Certainement, Marguerite; mais il y a là une autre leçon encore, que nous ne devons pas non plus oublier. Mon enfant, Celui qui a donné à Marie la force de mourir, est aussi Celui qui donne la force de vivre... Eh bien! c'est cette dernière qu'il nous faut implorer, jusqu'à l'instant où il nous sera permis de nous reposer aussi dans la mort. C'est celle que tu dois demander pour ta mère chérie, pour chacun de nous, pour moi, mon enfant. Tu vas recevoir demain le Dieu auquel Marie s'était unie tant de fois et à qui elle t'a confiée. Supplie-le de relever ton courage, afin que tu commences enfin une vie nouvelle, par une résignation plus grande, par un travail plus constant et plus actif à acquérir les vertus qui te manquent, à triompher des défauts qui te restent. Marguerite, il y a devant toi tout un avenir qui te promet encore le bonheur, même ici-bas... — Oh! le bonheur sans Marie!... Je sais bien que j'ai de grandes con-

solutions, puisque je vais retrouver mon bon père ; que maman est, Dieu merci, plus forte et que sa santé ne nous tourmente plus ; et puis, parce que je vous ai, vous que j'aime tant ! Mais Marie me manquera toujours. — Elle te manquera toujours, certainement ; mais tu sentiras que chaque pas fait dans la bonne voie, te rapproche de cet ange. Quelle douceur pour toi, mon enfant, que de travailler à te rendre digne de la rejoindre ! Et cependant ce n'est pas là seulement le bonheur dont je voulais te parler. Le premier bien, c'est l'amour de Dieu, l'union avec Lui. Te voilà admise désormais à le recevoir, ce Dieu d'amour, dans la sainte communion ; quelles délices ne sont donc pas ton partage, en attendant celles du ciel ! Marguerite, ce qu'il t'a donné jusqu'ici, tu peux essayer enfin de le lui rendre, dans la mesure de tes faibles forces. Il t'a aimée et il s'est dévoué pour toi ; aime-le donc et dévoue-toi à Lui... Tes efforts, tes sacrifices, tes souffrances, se transformeront en pieuses jouissances et en douces consolations. Quelle noble satisfaction tu goûteras, quand tu auras réprimé un vice, pratiqué une vertu ! Quand tu auras vécu de dévouement, de prière et de charité ! Quand tu pourras te rendre devant Dieu le témoignage, qu'avec Lui et par Lui, tu remplis généreusement, consciencieusement, tous les préceptes de la loi chrétienne : que tu es le bonheur et l'espoir de ton père ; la consolation et la joie de ta mère ; le modèle et l'amie de tes jeunes sœurs ; qu'à l'exemple du divin Sauveur, tu passes sur la terre, *faisant le bien...* O mon enfant, y a-t-il en ce monde, dis-le-moi, des félicités comparables à celles que mettront alors en ton cœur tes immortelles espérances ? »

Mademoiselle était très-émue, et moi aussi ; sa voix entrait jusqu'au fond de mon cœur, car je pensais : — « Tout ce qu'elle me dit là, elle le fait la première ! »

— Et je me sentais ranimée, consolée, prête à entreprendre tout le bien possible. Aussi ce matin, à ma communion, j'ai causé de ces choses avec le bon Jésus et je lui ai dit : — « Oui, je suis presque contente de souffrir, puisque cela me procure la joie de vous montrer que je vous aime, en acceptant votre volonté. »

C'est donc décidé ; je l'ai promis à Dieu, ce matin, devant Marie et Baby, qui priaient, j'en suis sûre, pour moi avec la sainte Vierge, mon ange gardien et ma bonne patronne : je commence aujourd'hui la belle vie dont ma chère, ma bien-aimée Caroline, m'a fait le portrait ! Je ne me laisserai plus abattre par mon chagrin ; je ne resterai plus là, découragée et désirant mourir, par lâcheté, tandis qu'il faut que je vive, et que je vive très-bien, pour mériter le ciel. Mais je ne craindrai pas la mort non plus, et je tâcherai de m'y préparer, en y pensant souvent aux pieds du crucifix de Marie ; car c'est cette pensée de la mort qui a rendu ma sœur chérie un ange et une sainte. — Surtout, je m'oublierai moi-même pour m'occuper un peu plus des autres et pour m'efforcer de les rendre heureux, en commençant par ma bonne mère, que j'aime au-dessus de tout et dont je dois devenir la compagne et l'amie, quoiqu'elle garde sa Caroline. Nous nous arrangerons toujours très-bien, nous trois, puisque voilà déjà cette chère Caroline qui me traite comme si j'étais sa sœur. Oh ! c'est elle aussi dont je veux faire le bonheur, et que je vais satisfaire plus que jamais ! — Elle m'a parlé des bonnes et salutaires distractions que je trouverai dans l'étude, en continuant à m'instruire, et elle m'a dit que c'est une source de jouissances qui ne tarissent jamais et qui sont précieuses à tous les âges et dans toutes les situations. J'aime déjà le travail ; ainsi je m'y remettrai avec zèle ; mon père en sera content, et c'est une raison de plus pour m'encourager.

Avec tous ces secours, je crois vraiment que je pourrai être encore un peu heureuse... — Est-ce que tu le voudras bien, ma sœur Marie?... Oh! oui, puisque tu m'aimes toujours et que je te chéris à tout jamais! — Je ne dois pas oublier dans mes résolutions mes petites sœurs qui sont si gentilles; car Berthe est un bijou et Stephanie un trésor. Je tâcherai d'être une amie pour elles, comme Caroline veut bien l'être pour moi. Et mon pauvre Gustave! Il faut que lorsque nous lui arriverons, il trouve en moi un changement complet, et qu'au lieu de revoir une Marguerite, ce soit une *Marie*... D'ailleurs, cela fera plaisir à mon autre frère Albéric.

O mon Dieu, vous qui avez bien voulu venir me visiter aujourd'hui et qui pouvez tout m'accorder, bénissez, je vous en conjure, ah! bénissez ces désirs et ces promesses! Et protégez-nous, pendant notre nouveau voyage et durant notre séjour à Pondichéry, vous qui nous avez protégés et conduits toujours, mais surtout dans ces deux dernières années, pour lesquelles je vous remercie de toutes vos grâces, même des épreuves que vous nous avez envoyées et qui sont pour notre bien, je le sais!

Répandez aussi vos bénédictions sur mes parents, sur nos amis, et particulièrement sur les Créoles, qui ont été si bons, si parfaits pour nous, et que nous ne cesserons jamais d'aimer. Oh! faites que nous les retrouvions tous un jour, avec ma sœur chérie et notre petit ange, dans votre beau ciel!...

FIN DU TOME DEUXIÈME ET DERNIER.

TABLE

DU DEUXIÈME VOLUME.

2^e PARTIE. — Marguerite sur mer (*suite*).

<i>Est-ce que je pourrai jamais raconter l'horrible chose ? . . .</i>	3
Marguerite veut s'occuper de Baby. — Larmes et regrets. . . .	<i>Id.</i>
<i>Ah ! que c'est affreux de voir sa mère chérie souffrir ainsi ! —</i>	
Douleur de tous. — Nouvelles larmes ; efforts. — Récit déchirant : <i>Oh ! Baby ! Baby ! tu nous avais laissés là ! . . .</i>	6
Suite du récit : désespoir de la mère ; — larmes du père. — Révolte de Marguerite et touchantes exhortations de Marie.	
— Beauté céleste du petit ange. — La mère veut son enfant.	
— Angoisses et combats. — La religion triomphante.	10
Stéphanie et Berthe embrassent Baby. — Promesse sacrée des trois sœurs. — Soirée de Marguerite auprès du petit ange.	
— Triste réveil. — Dernier sacrifice. — Etat de la pauvre mère.	
On approche de Bourbon. — Comment une petite fille peut essayer de consoler son père.	17
Importante décision. — Sentiments de Marguerite. — La Toussaint	30
Mme Guyon est instruite de tout ; ses souffrances	33
Caresses de Marguerite à sa mère. — <i>La terre n'est guère agréable, et le Ciel vaut bien mieux.</i> — On commence à distinguer Bourbon	36
Emotion de Marie. — L' <i>Isère</i> court des bordées devant Bourbon.	
Le volcan. — <i>Mon Dieu, que votre volonté soit faite ! . . .</i>	38
L'ancre est jetée. — Aspect de l'île. — Saint-Denis. — Remerciements et promesses à Dieu	39

3^e PARTIE. — Marguerite à Bourbon.

Marguerite reprend son journal. — Chagrin, souvenirs, regrets.	
— Détails de l'arrivée à Bourbon. — Le Gouverneur. — M. de la Caze. — L'entrevue. — Tristesse d'un navire au port. — Il	

n'y a rien qui lie comme une traversée. — Offres créoles. — Acceptation	45
Chaleur étouffante. — Suite du récit. — Adieu à l' <i>Isère</i> . — Descente au Barachois. — La chaise à porteurs, le palanquin. — Le cabriolet. — Réception de M ^{me} Dumont. — Bonté des créoles. — Débarquement de Baby. — Le cimetière	52
Travail recommencé. — Lettre de Marie. — Lettres à Gustave. Départ du père ; désolation. — Détails : — Retour de Marie et de Jeanne. — Joie des deux amies-sœurs. — Souffrances de M ^{me} Guyon. — Interruption ; goûter. — Letchis. — Bourbon est un excellent pays. — Récit des adieux à Georget, à Mario.	56
<i>Je n'apprendrai jamais à raconter !</i> — Dernière soirée. — Les bons missionnaires ; le Commandant, les officiers. — Projet filial de Marguerite. — Nuit d'attente. — Caresses et recommandations de son père. — L'adieu.	57
Le bonheur et le chagrin. — Lettre de Gustave.	63
Lettre d'Albéric. — Premier catéchisme à Bourbon. — Les mulâtres. — Pacte chrétien	72
Un bon événement ! — Marguerite est folle de joie. — Invitation pour l'habitation	73
Quelle chaleur ! — Pauvre Berthe ! — Les colporteuses. — Un cent-pieds. — Bataille de cancrelas.	78
Visite de la pauvre mère à la tombe de son enfant.	82
On n'est jamais plus heureux que dans sa famille. — Attentions des créoles. — Fruits du pays. — Il y a trop de bêtes. — Souvenir à l'oncle Henri.	84
Adèle au catéchisme. — L'église de Saint-Denis. — Préparation à la fête de Noël — <i>Quand le bon Dieu entrera-t-il dans ma chapelle ?</i> — Marguerite et Stéphanie vont partir pour l'habitation	87
Marguerite et Stéphanie au Champ-Borne. — L'église de Saint-André. — Détails sur le voyage : le Butor; la Rivière-des-Pluies; Sainte-Marie; la Ravine-des-Chèvres; Sainte-Suzanne; le Quartier-Français. — Arbres et plantes de toute espèce .	91
Grande privation. — Suite du récit : — Route du Champ-Borne. — Le pauvre Sylvain. — L'arrivée au Badamier. — Marguerite accuse Marie ; — réparation, et bonheur de la réunion. — Marianne de la Caze. — Les autres enfants. — Un fils à bord de la <i>Camille</i> . — M ^{me} de la Caze. — Description de la maison. — Installation créole. — Visite à la mer	94
	98

Chaque chose a un bon côté. — Soins maternels de M ^{me} de la Caze. — Délicieuse promenade avec Marie. — La vraie nature, préférable aux Champs-Elysées et aux Tuilleries. — La cafétrière. — Le <i>cardinal</i> . — Le nid de guêpes. — Barabbé le lépreux	106
Magnifique clair de lune. — <i>Les créoles sont aussi Français que les Français</i> . — Un crabe. — Les moustiques. — Les lézards	114
Un chagrin. — Journée chez M ^{me} Dumont. — Admiration et description. — Fleurs, arbres charmants. — La vanille. — Timidité et embarras. — Les jolies petites filles! — <i>P'tites mamzelles de France</i> . — Nouvel embarras. — Promenade. Les enfants créoles. — Jamalacs, jam-rosas, cocos, etc. — La sucrerie.—La rivière Saint-Jean.—Le piment.—Souffrance de Stéphanie. — Agréable soirée.	117
Une visite. — Les cotonniers. — Les cannelliers. — Les grenadiers. — Le cacaoyer. — Le jaquier. — Le rima. — L'arbre à pain.—Le sagoutier.—Les dattiers.—Mouvement égoïste.— <i>Tu ne crois donc pas au bon Dieu?</i>	127
Le jour de l'an. — <i>Que nous arrivera-t-il cette année?</i> Pensées des deux sœurs à leur mère.—Prières et résolutions . .	130
La messe à Saint-André.— M ^{me} Gobert et ses filles. — Aimable attention de M. et M ^{me} de la Caze. — Etrennes aux noirs.— Nombreuses castes. — L'esclavage est horrible	132
Bal des noirs. — Collection pour l'herbier.	138
Etrange et précieux don fait à Marie.—Barabbé confié à Hélène.	139
Marguerite n'a pas été bonne. — Le lever du soleil au bord de la mer. — Le camp des noirs.	142
Le jour du retour est fixé.—Promenade et jeux sur le rivage.—Canut le Grand. — Conversation avec Marie. — Horrible salissement de Marguerite — Douleur et espérance	145
La plule. — Ennui dissipé par la lecture. — Marianne passe la morale. — Préparatifs du départ. — Nouvelles de France. .	153
Marguerite se retrouve enfin à Saint-Denis. — Récit des aventures du voyage.— Danger couru à la Rivière-des-Pluies. — <i>Merci, mon Dicu!</i>	155
M ^{me} Guyon est mieux.—Détails du séjour chez M ^{me} Dumont. — La manipulation. — Maurice et la cuite. — La bagace.— Le sucre au soleil. — Le sirop de framboises. — Les crevettes.—Soirées sous la varangue et sur la pelouse. — Emotions et joie du retour.	158

Espérance de faire à Bourbon la première Communion. — Marguerite apprécie le bonheur d'appartenir à l'Église catholique. — Sœur Rosalie et les autres Sœurs. — Adèle devient plus gentille. — Emploi des journées. — Poésie. — <i>Le 21 janvier</i>	165
Suite du détail de l'emploi des journées. — Le travail, les récréations, les lectures. — Les pions du Gouverneur. — Sécurité sur Marie.	171
Délicieuse journée. — M. Guyon est arrivé à bon port. — Lettre de Gustave. — Clara n'est plus élevée du tout. — Cécile. — Bons sentiments de Gustave. — Nouvelles de toute l'Isère.	175
Stéphanie a huit ans. — Inquiétudes sur le temps. — Stéphanie commence un journal	179
Terrible coup de vent. — Récit : présages de tempête. — Arrivée de M ^{me} Dumont. — Précautions. — Danger des voyageurs. — M. Vintimil et M. Léo de Veilles. — Longue nuit. — Belle horreur.	181
La famille André. — Indignation à propos du préjugé contre les mulâtres. — Prolongation du mauvais temps. — Le vent s'apaise enfin. — Affreux désastres	188
Marie a quatorze ans. — Rentrée du <i>Rodolphe</i> . — Naufrages. — Décision pour la première Communion. — <i>Il faut accepter la volonté de Dieu dans les petites choses comme dans les grandes</i>	196
<i>Oh ! ces vilains cent-pieds ! — Frank. — Discours sur l'Histoire universelle</i>	202
La fête de Pâques. — Marianne et Adèle. — Lettre d'Albéric	206
Départ de Marie et de Jeanne pour le <i>Badamier</i> . — Tristesse dans la maison.	208
Marguerite au <i>Quartier-Français</i> . — <i>Mon Dieu ! mon Dieu ! que nous avons été malheureuses !</i> — Récit : horrible nouvelle. — Désespoir, prière. — Départ. — Arrivée au Quartier-Français. — Il est grand temps.	209
Détails sur l'événement : — la Ravine-des-Chèvres; la charrette ; les bœufs. — Jeanne saute. — Marie veut la suivre ; sa chute ; son évanouissement. — M. et M ^{me} de Villiers. — Les deux sœurs transportées chez M ^{me} Dumont. — Déplorable état de Marie ; — premier pansement. — Marguerite revoit Marie. — Douleur et joie.	215
Marguerite garde-malade. — Visite de M ^{me} Guyon au Badamier. — Son séjour à la Réunion. — Hospitalité patriarchale. — <i>Les</i>	

créoles ne sont pas indolentes.—Bon effet de la campagne.	
— Impressions de Marie lors de son accident.—Aimons surtout l' <i>Ami qui console de tout</i>	220
L'église et le quartier de Sainte-Suzanne.—M ^{me} M*****. — Le bon vieux curé.	224
<i>Comme on est bien au Badamier!</i> Riante matinée et tristes épanchements. — Barabbé et la petite Marguerite. — Catéchisme	226
Visite de la bonne sœur Alexis. — Elégants et élégantes.— <i>Il faut savoir virre où Dieu nous a placés.</i> — La récolte du café.	232
Le reposoir. — Préparatifs et joie	239
<i>Quel dommage que hier soit passé!</i> — <i>Sont-ce ceux qui communient, ou ceux qui ne communient pas, qui connaissent la vérité de l'Eucharistie?</i> — La procession de la Fête-Dieu . .	241
Réponse de Gustave à la douloureuse nouvelle. — Poignantes émotions.— Lettres de M. Guer, de l'abbé Martin ; de Clara ; — d'Albéric à ses sœurs.	245
<i>Voici donc enfin la semaine de la Retraite!</i> —Les bons missionnaires.—M. Laly. — La confession générale.	247
Premier jour de la Retraite.— Première instruction : <i>Paix sur la terre aux âmes de bonne volonté!</i> —Deuxième instruction : <i>Il faut apprendre à ne pas craindre la mort.</i> — Marguerite auprès d'Adèle. — Exercices de la Retraite	249
Deuxième jour de la Retraite.— Instructions sur le <i>Jugement dernier; sur l'Enfer.</i> — Avis pour la première Communion. — Bonheur de la Retraite. — Beaux cantiques.	253
Troisième jour de la Retraite et jour de l' <i>Absolution.</i> — <i>Je serai un ange, moi, Marguerite!</i> — Dernier examen de conscience. — Instruction sur la <i>Pénitence, sur l'Eucharistie.</i> — Combien Marguerite aime la prière. — Pensées à son père, à Gustave. — Supplications à sa sainte patronne, au bon Dieu	255
<i>Jour de la première Communion et le plus beau de la vie.</i> — <i>Au ciel même il n'y a pas de plus grand bonheur...</i> — Marguerite va recevoir la Confirmation. — Quelle journée ! . .	258
Détails sur ces grands jours. — Préparation à l' <i>Absolution.</i> — Demandes de pardon et de bénédiction. — Attendrissement de la bonne mère et souvenirs au père absent. — Les domestiques ne sont pas oubliés. — Joies de l' <i>absolution.</i> — <i>C'est demain !... — Le matin du beau jour.</i> — Saintes émotions.	

Marguerite à l'église. — Elle arrive au pied de l'autel.	259
Marguerite à la Sainte-Table. — <i>Il faut avoir goûté cette joie, pour savoir ce que c'est.</i> — Pressentiment d'un immense sacrifice. — Prières et bonheur. — Visite à Baby. — La Confirmation. — Les dons du Saint-Esprit. — Berthe et le petit soufflet. — Les premières communiantes aux pieds de la Vierge. — Berthe abuse des bonnes résolutions de Marguerite.	267
Le soir du beau jour. — Marguerite et Marie ont le même âge. Résolution de suivre le Catéchisme de persévérande. — Lettres et bénédiction du bon père. — Epidémie à Pondichéry. — Marguerite est fière de son frère	273
La famille à Salazie. — <i>Que c'est donc magnifique!</i> — Douce vie. — Formation du village de Salazie.	275
Relation du voyage. — M. de Veilles. — Séjour de la famille Vintimil à Salazie. — Le déjeuner à l'Arrosoir. — La caravane. — L'Escalier. — Cascades. — Arbres des forêts. — Le pauvre Sana. — Le piton d'Anchaing	278
Marie est plus souffrante. — La messe dans un hangar. — Marguerite a fait quelques progrès. — Suite du récit du voyage. — L'arrivée. — Le pavillon. — Salazie fait du bien à tout le monde. — Une partie dans les bois. — La mare à poules d'eau. — Les chasseurs de cabris. — Nombreux projets	283
Que deviendra Marguerite? — Inquiétude et désespoir. — Marie a eu trop de courage — <i>Oh ! laissez-moi ma sœur cherrie!</i>	288
Exprès à M ^{me} de la Caze. — Tendres soins de Jeanne à sa sœur. — <i>Qui n'aimerait pas un ange comme Marie?</i> — Acceptation des souffrances. — M. l'abbé Margy.	290
Nouvelle crise. — Consultation de médecins. — Mademoiselle est à tout en même temps. — Résolution de l'imiter	293
L'inquiétude s'accroît. — Admirable chapitre de <i>l'Imitation</i> . — Douces et déchirantes recommandations	295
<i>Il y a quinze jours aujourd'hui... — Marie, Marie, pourquoi es-tu partie?</i>	298
Nouvelle tentative pour écrire le triste journal. — Désespoir et résignation. — <i>Que c'est long d'attendre le ciel!</i> — Récit des derniers moments. — Le crucifix consolateur. — Le danger augmente. — Douleur du bon oncle. — Mieux inattendu. — Cette joie fait mal. — Marie bénit sa sœur Marguerite.	299
Grand deuil et rentrée à l'église de Saint-Denis. — Suite du dou-	

loureux récit.— Arrivée du prêtre. — Sublime spectacle. — L'Extrême-Onction. — <i>Qu'il est doux de mourir avec de pareils secours!</i> — Journée du 8 septembre. — La communion en viatique. — <i>O mort, où est ta victoire?</i> — Amour et bonheur. — Bénédiction du prêtre. — <i>C'est elle aujourd'hui; ce sera peut-être moi, demain</i>	303
Céleste adieu : — <i>Je te laisse à Jésus.</i> — Effrayante crise. — Caresses à Jeanne. — Dernières recommandations et tendres adieux à tous. — Nouvelles et plus fréquentes siffocations. — Départ pour le ciel	309
Résolution de dire la suite <i>froidement</i> . — <i>L'Ange est devant Dieu.</i> — Grandes pensées. — Désespoir ; évanouissement. — <i>Tu as encore ta mère.</i> — <i>Vous oubliez l'Ami auquel vous a laissée Marie!</i> — Marguerite retourne auprès de sa sœur. — Beauté touchante de Marie. — Douleur générale. — Départ de Salazie. — <i>Je ne veux pas être consolée.</i> — Retour à Saint Denis. — Lettre d'appel pour Pondichéry. — <i>Le Jean-Bart.</i> — Jeanne au Champ-Borne. — Lettres à Albéric	
<i>Est-ce qu'une petite fille peut être chargée d'une aussi grande affaire?</i> — Distractions forcées. — Grave entretien avec M ^{me} Louis Vintimil. — <i>Oh! je ne désire pas réussir!</i> . . .	320
Dieu ne nous abandonne jamais. — Mission courageusement remplie. — Secret d'une vie de dévouement — <i>Caroline</i> et Marguerite. — Craintes changées en bonheur.	330
La tombe de Baby ne sera pas troublée — Le cimetière de Sainte-Suzanne. — <i>Spes unica!</i> — Calme divin du lieu du repos. — <i>Au revoir, chère tombe de ma sœur!</i> — Adieux au Champ-Borne ; à Jeanne ; — à Barabbé et à la petite Marguerite. — Relique sacrée donnée à Marguerite. — Dernière visite à la tombe chérie. — <i>La Croix, c'est Tout!</i> — Préparation à la seconde communion	339
Marguerite a douze ans. — Consolations de la communion. — Marguerite relit les derniers cahiers de son Journal. — Souvenirs, réflexions, douleur. — Tableau de la vie chrétienne. Le courage de Marguerite se ranime. — Elle vivra de cette vie, et elle sera encore heureuse sur la terre, en attendant le bonheur du ciel	348

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.





